This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 925,118

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

RECEIVED IN EXCHANGE
FROM
Stanford University
Library

828
S6610
.C53

SYDNEY SMITH

ET LA

Renaissance des Idées libérales

en Angleterre au XIXe siècle

PAR

A. CHEVRILLON

SYDNEY SMITH

ET LA

Renaissance des Idées libérales

en Angleterre au XIXe siècle

PAR

A. CHEVRILLON

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

SYDNEY SMITH

DU MÊME AUTEUR

Dans l'Inde. (*Ouvrage couronné par l'Académie française*). 1 vol. in-16, broché ..... 3 fr. 50

SYDNEY SMITH

ET LA

Renaissance des Idées libérales

en Angleterre au XIXe siècle

PAR

A. CHEVRILLON

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

Droits de traduction et de reproduction réservés.

S.P.S
SLAIC
2.53

Gift
Library
Stanford Univ
10-18-1940

AVANT-PROPOS

Le nom propre Angleterre, possède cette propriété singulière d'évoquer deux séries d'idées et de sentiments très différents. — Si vous l'entendez après avoir lu du George Eliot et après avoir voyagé dans les comtés du Sud, vous imaginez de grandes prairies silencieuses, d'une verdure fraîche et claire, tachées de roux et de blanc par les bestiaux agenouillés qui ruminent avec lenteur, de larges manoirs solidement assis au bout d'une perspective de vieux chênes, des chemins creux qui mènent vers de petits hameaux paisibles, des presbytères confortables, tapissés de chèvrefeuilles, fleuris de tulipes et de roses, çà et là, sur le ciel terne un petit clocher anglican qui lève sa pointe de pierre grise, d'où part la voix des cloches dont le tintement doux flotte le dimanche sur les prairies solitaires. Vous apercevez des figures

campagnardes, laboureurs, rustauds balourds, fermiers prospères, à la face rougeaude et massive, droits dans leurs *gigs* qu'ils conduisent au marché voisin, des ecclésiastiques bien rasés, aristocratiques et pâles, anciens élèves d'Oxford ou de Cambridge, apparentés aux gens du manoir, squires énergiques aux traits bien coupés, au geste bref, au port net et viril, bien en selle sur leurs *hunters* favoris. Au total, vous sentez un monde très ancien, où chacun tombe en naissant à la place que lui assigne une hiérarchie patriarcale très forte, et se contente de demeurer à cette place, une vie humaine régulière et calme, la même aujourd'hui et il y a cent ans, et qui participe à la paix de la grande vie végétale qui, sans hâte, se poursuit tout alentour.

Si vous avez voyagé dans le Nord, si vous avez vu l'*East End* de Londres ou si vous êtes lecteur de Dickens, vous avez l'impression d'un autre monde. Des étendues mornes de briques sous un ciel livide, rayé de sang par le soleil informe, de hautes cheminées carrées d'où tournoie en lentes volutes une fumée grasse, des kilomètres de rues jaunâtres, ou bien encore, des espaces d'eau noire, qui s'enfoncent

dans du brouillard informe, qui clapotent avec des lueurs plombées, des files de grands navires brumeux, et de radeaux plats chargés de charbon de terre, des sifflements de vapeur stridente, des quais immenses où les magasins s'alignent indéfiniment, où les grues sont dans l'ombre des gestes géométriques, des constructions monstrueuses et mornes, striées de suie, qui, vaguement dressées dans la brume, vous oppriment de leur tristesse et de leur ennui, des boyaux souterrains où l'on court à toute vitesse avec des trépidations de fer, dans une nuit bruyante, dans l'étouffement du soufre, des foules qui ruissellent le soir dans des rayons crus d'électricité, à la lueur rougeâtre du gaz, des têtes pâles d'ouvriers, des fronts plissés d'hommes d'affaires, des figures usées par le travail continu, par l'activité fiévreuse, par l'effort pour surnager, par l'angoisse de défaillir et de sombrer, bref, un monde tumultueux et mystérieux, où, comme un Océan morne, bouillonne une infinie multitude, où la nature pacifique et régulière est abolie, où rien n'est que l'humanité et que son œuvre : voilà de nouvelles et d'étranges images. Entre cette Angleterre industrielle et démocratique et l'Angleterre

SYDNEY SMITH

campagnardes, laboureurs, rustauds balourds, fermiers prospères, à la face rougeaude et massive, droits dans leurs *gigs* qu'ils conduisent au marché voisin, des ecclésiastiques bien rasés, aristocratiques et pâles, anciens élèves d'Oxford ou de Cambridge, apparentés aux gens du manoir, squires énergiques aux traits bien coupés, au geste bref, au port net et viril, bien en selle sur leurs *hunters* favoris. Au total, vous sentez un monde très ancien, où chacun tombe en naissant à la place que lui assigne une hiérarchie patriarcale très forte, et se contente de demeurer à cette place, une vie humaine régulière et calme, la même aujourd'hui et il y a cent ans, et qui participe à la paix de la grande vie végétale qui, sans hâte, se poursuit tout alentour.

Si vous avez voyagé dans le Nord, si vous avez vu l'*East End* de Londres ou si vous êtes lecteur de Dickens, vous avez l'impression d'un autre monde. Des étendues mornes de briques sous un ciel livide, rayé de sang par le soleil informe, de hautes cheminées carrées d'où tournoie en lentes volutes une fumée grasse, des kilomètres de rues jaunâtres, ou bien encore, des espaces d'eau noire, qui s'enfoncent

dans du brouillard informe, qui clapotent avec des lueurs plombées, des files de grands navires brumeux, et de radeaux plats chargés de charbon de terre, des sifflements de vapeur stridente, des quais immenses où les magasins s'alignent indéfiniment, où les grues sont dans l'ombre des gestes géométriques, des constructions monstrueuses et mornes, striées de suie, qui, vaguement dressées dans la brume, vous oppriment de leur tristesse et de leur ennui, des boyaux souterrains où l'on court à toute vitesse avec des trépidations de fer, dans une nuit bruyante, dans l'étouffement du soufre, des foules qui ruissellent le soir dans des rayons crus d'électricité, à la lueur rougeâtre du gaz, des têtes pâles d'ouvriers, des fronts plissés d'hommes d'affaires, des figures usées par le travail continu, par l'activité fiévreuse, par l'effort pour surnager, par l'angoisse de défaillir et de sombrer, bref, un monde tumultueux et mystérieux, où, comme un Océan morne, bouillonne une infinie multitude, où la nature pacifique et régulière est abolie, où rien n'est que l'humanité et que son œuvre : voilà de nouvelles et d'étranges images. Entre cette Angleterre industrielle et démocratique et l'Angleterre

agricole et patriarcale, il nous semble que nous observons un contraste plus violent qu'on n'en avait encore remarqué entre deux sociétés humaines, si séparées qu'elles fussent par l'espace ou par le temps.

C'est que nous sommes situés à l'un de ces moments si intéressants de l'Histoire où l'on assiste à la fin d'une forme sociale en même temps qu'on en voit commencer une autre. C'est que nulle part le vieux monde finissant n'a laissé des traces aussi visibles que dans les campagnes anglaises, en même temps que nulle part le nouveau régime ne s'est aussi complètement établi que dans les villes industrielles de l'Angleterre. Or, il est probable que jamais deux formes sociales, et par suite deux types d'humanité plus dissemblables ne se sont succédé. Par l'effet de découvertes qui sont allées se multipliant depuis le milieu du siècle dernier, la puissance et la connaissance de l'homme se sont démesurément accrues. De là deux ruptures d'équilibre. — En premier lieu, par l'effet de ces acquisitions, comme il arrive toujours lorsqu'on ajoute ou lorsqu'on retranche quelque chose aux éléments qui composent un groupe, l'ordre suivant lequel se groupaient les hommes

s'est altéré très vite, sans que les éléments, mis en mouvement, froissés les uns contre les autres, aient retrouvé un ordre cohérent et stable. — Plus particulièrement, et pour prendre un exemple entre plusieurs, le travail étant devenu collectif et s'étant divisé à l'infini en même temps que son rendement devenait énorme, les hommes se sont serrés les uns contre les autres en agglomérations monstrueuses et se sont mis à se reproduire très vite. En Angleterre, on a vu la population presque immobile pendant des siècles, doubler en cinquante ans. Naturellement, cette extension des ressources et cette multiplication des bouches mangeantes n'ont pas été exactement parallèles. Dans ce bouleversement des nombres, la proportion juste par laquelle chaque bouche mangeante trouve à manger ce qu'il lui faut a bien souvent été détruite. Par l'afflux des hommes autour de certains centres producteurs, des villes sont nées que le législateur n'avait pas prévues et qui n'ont point de part au gouvernement de la nation. Qui doit en nommer les représentants? Les ouvriers, tous les jours plus actifs, plus instruits et plus nombreux ou seulement les patrons qui, possédant une plus grosse part de la richesse

nationale, ont un intérêt plus direct et plus grand à la bonne administration de la chose commune ? Quels vont être les rapports hostiles ou bienveillants de ces hommes, ouvriers et patrons qui, dans ces nouvelles villes, vivent d'une façon si différente de leurs ancêtres, laboureurs, fermiers, yeomen ou squires. Voilà quelques-uns des problèmes sociaux et politiques qui se posent dès le commencement du siècle. — Même rupture d'équilibre dans les idées. Comme les relations des hommes entre eux ont changé, les relations de l'homme avec l'univers se sont modifiées. Par exemple, il a cessé d'être *localisé*. Les nouvelles lui arrivent à la fois de tous les coins du monde ; il reçoit de l'Inde ou de l'Australie le blé et la viande qui le nourrissent ; il se déplace plus aisément sur la planète. Ainsi se défont peu à peu les préjugés robustes qui l'obligeaient à regarder sa paroisse, sa province, son pays comme situés au centre du monde, ainsi meurent les vieilles traditions vivaces qui lui dictant presque toutes ses idées et presque tous ses actes le rendaient très semblable à ses voisins, comme les instincts qui, menant les fourmis dans une fourmilière, font que chacune travaille spontanément pour sa fourmilière et

ne peut vivre que dans sa fourmilière. Tandis que, d'autre part, les progrès et la diffusion de la science déplacent ses points de vue, l'homme s'est isolé; il a coupé les attaches qui l'unissaient à son voisin, l'individu s'est dégagé en lui; l'idée qui le mène n'est plus un simple reflet dans un être de vie fugitive, de l'idée qui mène un groupe de vie plus longue que la sienne. Sur le devoir, sur l'origine et la destinée humaine, sur la place de l'homme dans l'univers, sur sa dépendance ou son indépendance, chacun ne trouve plus en naissant des opinions toutes faites, un corps d'opinions tout organisé. De là, à côté des problèmes sociaux et politiques, les problèmes moraux et religieux. — Pour que les deux équilibres se rétablissent, pour que dans la société les hommes, pour que dans chaque homme les idées et les sentiments arrivent à se grouper de nouveau suivant un ordre harmonieux et stable, il faut chercher des réponses à ces deux séries de problèmes.

Dans quelques siècles, lorsque le recul sera suffisant, ce sera une grande histoire à raconter que celle de la transformation par laquelle passe à notre époque l'Humanité occidentale. En songeant à tous ces millions d'êtres qui, peu à

peu, arrivent à la conscience individuelle et à l'activité politique, le plus lucide esprit de ce temps le comparait, cet événement, à l'un de ces soulèvements géologiques qui, exhaussant un fond de mer, amènent à l'air et à la lumière tout un peuple aveugle de bêtes sous-marines qui, dans ces nouvelles régions, pour continuer à vivre, vont être obligées de modifier leur structure physiologique en même temps que les formes sociales suivant lesquelles elles se groupaient en colonies au fond des eaux. Incrustés à la roche tandis qu'elle remue et se soulève encore, nul d'entre nous ne peut dire où elle nous emporte, ni si les individus réussiront à s'adapter à leur futur milieu, ni si tels de leurs organes s'atrophieront ou se développeront, ni si les sociétés pourront se transformer dans le sens qu'il convient, ni si elles sont appelées à pâtir au profit de leurs voisines plus vite outillées pour leur nouveau mode de vie. Seul, grâce à sa puissance d'analyse et de généralisation, grâce à sa connaissance encyclopédique de l'Homme, de sa structure, de son histoire, de ses variations et de ses variétés, grâce à l'enquête qu'il poursuivit pendant les vingt dernières années de sa vie sur les premières phases et sur

la portion française du grand événement moderne, le penseur dont il était question plus haut semblait capable des calculs qui nous permettraient de pressentir vers quelles destinées nous sommes entraînés.

En attendant que reparaisse une intelligence capable d'ordonner autant d'observations et d'embrasser d'aussi vastes ensembles, il est permis, par des monographies, de lui préparer des matériaux sans se faire illusion sur l'importance et l'utilité future de telle monographie que l'on entreprend, en se disant qu'il en sera de ces études comme des journaux que l'on empile à la Bibliothèque nationale et que, peut être, dans le tas, quelques-unes seront de quelque service aux grands historiens de l'avenir.

L'homme dont la vie et l'œuvre font le sujet de ce livre a joué un rôle très modeste dans l'évolution sociale de l'Angleterre. Ce ne fut pas un de ces esprits exceptionnels que fabrique de temps en temps la nature et dont les traits essentiels ne sont des copies de rien. C'était plutôt un bel exemplaire, très pur et très complet d'un type tiré dans son pays à beaucoup d'éditions. C'est une des raisons qui l'ont fait choisir pour sujet de cette étude. Chez cet honnête homme,

dans cette âme vaillante et sensée, les idées et les sentiments composent un système, qui, plus ou moins clairement aperçu, généralement sous forme obscure de préjugés héréditaires, gouverna, et en partie gouverne encore des millions de cœurs et de cervelles anglais. On a essayé de dégager ce système et d'en marquer les liaisons. Elles sont particulièrement visibles et forment un ensemble plus complet et plus cohérent chez le bourgeois anglais qui fut Sydney Smith que chez les bourgeois anglais ses contemporains. En même temps, comme clergyman de l'Église anglicane, Sydney Smith réfléchit tout un corps d'idées, de traditions, de préjugés, toute une philosophie instinctive ou réfléchie, qui, datant en partie du commencement du XVIIIe siècle, caractérise l'Église anglicane au moment où il écrit, et en partie la caractérise encore. Sur la forme et l'esprit d'une grande institution qui a moulé tant de sentiments et par suite tant de vies humaines, une étude sur Sydney Smith peut donc couvrir quelques aperçus. Enfin, comme bourgeois et comme clergyman, lié par sa naissance et par son métier aux classes qui jusqu'à ces dernières années ont dirigé l'Angleterre, d'une belle voix claire et franche qu'entendirent

et qu'aimèrent ses compatriotes, il a dit tout haut ce qu'il pensait des problèmes qui commençaient à se poser. Sans prophétiser l'avenir, en se défendant de toute théorie, il plaida en faveur de quelques grandes réformes, au fur et à mesure qu'elles lui semblaient exigées par les changements qu'il constatait autour de lui, et, confondue aux autres, dans la somme des forces de toutes espèces qui, pesant sur les intelligences et les volontés firent prévaloir les réformes, il faut certainement compter son influence. Certes, il est aujourd'hui dépassé, jugé insuffisant aux besoins actuels, ce whiggisme moderne dont, pendant quarante ans, l'Angleterre a vécu, dans une forme très noble et très sérieuse, qui est une des rares réussites que constate l'Histoire, menée par des idées dont Tennyson fut le poète et Macaulay le philosophe et l'avocat. Situé à ce moment du siècle où l'on ne pouvait reconnaître la profondeur et l'amplitude du mouvement qui emportait les hommes, Sydney Smith a proposé des solutions provisoires qu'il a prises pour des solutions définitives. C'est qu'il appartenait encore au vieux monde : dans la cervelle fragile de cet être particulier, bien des idées venaient converger qui avaient formé l'ordre passé,

dont avaient vécu de vastes groupes, avant que les fonds eussent commencé à se soulever. On a essayé de distinguer cette portion de Sydney Smith, de noter les traits par lesquels il continue l'ancienne espèce. D'autres parties de lui-même sont nouvelles et ont semblé aussi dignes d'intérêt : idées et sentiments, habitudes ou instincts en formation, elles manifestent les premières tentatives que font les hommes en Angleterre pour retrouver les équilibres qui se rompent, pour s'adapter par leurs changements aux changements extérieurs, — chaque changement dans la forme de l'individu et de la société devant en entraîner d'autres à sa suite, jusqu'à ce que, douloureusement, se dégagent les nouveaux types complets dont les ébauches ne sont pas encore visibles dans les multitudes anxieuses qui peinent autour des mornes usines, sous le ciel noir, dans l'enfer de brique de Londres ou de Manchester.

Lille, avril 1893.

SYDNEY SMITH

ET LA

RENAISSANCE DES IDÉES LIBÉRALES

EN ANGLETERRE AU XIXe SIÈCLE

CHAPITRE I

LA JEUNESSE DE SYDNEY SMITH

(1771-1803)

Lorsque Sydney Smith fut célèbre, dignitaire de l'Église anglicane, ami et allié des plus grandes familles d'Angleterre, le public des *snobs* s'enquit de lui; on l'invita à rechercher sa généalogie et à l'écrire pour le *Livre d'or de la noblesse*. — « Les Smith, répondit-il, n'ont jamais eu d'écusson : ils ont toujours scellé leurs lettres avec leur pouce. » En effet son nom est purement saxon et plébéien : il était fils et petit-fils de marchands et de bourgeois anglais, gens honnêtes, sérieux, sensés, obstinés au travail, descendants de la vieille race qui fit les *yeomen* de Crécy. Son père avait en outre une nuance

d'originalité; l'élan volontaire et actif, trop violent chez lui, le jeta dans les aventures. Le soir de son mariage, il laissait là sa femme, et partait pour l'Amérique; il ne revenait qu'au bout de longues années, après avoir couru le monde. La mère de Sydney Smith était Française, fille d'un huguenot réfugié, toute gracieuse et bonne, dit-on, d'intelligence claire et prompte, causeuse, vive, facilement amusée. Il est sage de se méfier des spéculations sur l'hérédité, mais dans le caractère de Smith on retrouvera bien des traits que pourrait expliquer le croisement de races dont il est issu. Toutes ses idées, tous ses sentiments, toute la teneur de sa vie sont d'un bourgeois saxon, solide, énergique, roide, patient, homme à convictions fortes, à enthousiasmes intérieurs et contenus. Mais, par une combinaison toute spéciale qui fait de Sydney Smith une figure originale, sur ce fond circule une veine étrangère, heureuse, facile, un courant d'esprit léger, de verve sociale et bavarde, d'agile humeur épicurienne où l'on aime à retrouver les lueurs vives et claires du génie celtique.

I

Il naquit en 1771, à Woodford dans le comté d'Essex. Les premières années de sa vie sont mal connues, et nous ne l'apercevons pas très nettement tout d'abord. Cependant ses biographes anglais accumulent consciencieusement les dates et les faits ;

mais ces faits sont décolorés et ne nous renseignent que médiocrement. Par exemple, il ne nous est pas très utile de savoir ce que devinrent ses petits camarades de classe ou d'apprendre que le principal de son collège habitait Londres pendant une partie de l'année. Probablement il n'y eut rien de saillant dans cette jeunesse de Sydney Smith. Son père l'avait envoyé comme interne au collège de Winchester où sa vie dut être celle d'un collégien anglais dans un collège anglais, celle de Tom Brown ou de Tom Tulliver : il a dû se battre à coups de poing autant qu'un autre, satisfaire les instincts de jeune barbare qu'on trouve au fond de l'écolier anglais, être chef ou soldat d'une petite bande, vagabonder dans la campagne environnante, faire la chasse aux souris et aux oiseaux, allumer du feu, et faire cuire son gibier [1], rentrer le soir à l'école par-dessus les murs, apprendre le principe social au nom duquel on se dévoue pour sa bande et pour son compagnon. Peu à peu, derrière cette petite société, il en aperçoit une autre, plus vaste et moins simple, où les ruses de guerre sont différentes. Il se met à l'étude et très sérieusement. César, Virgile, Horace, Homère, Xénophon, Sophocle, il les lit non par plaisir, avec un tressaillement d'artiste ou d'historien futur, mais parce qu'il

1. *Tom Brown's School days*. Voy. aussi la *Vie du naturaliste Buckland*. Un jour il est surpris fabriquant une catapulte destinée à tuer un des dindons du principal, non simplement par espièglerie, mais pour le manger, ce dindon ayant été choisi comme le plus gras.

est laborieux de nature, de bonne race, enclin à comprendre et à faire son devoir, comme un jeune poulain qui, placé entre les brancards, entend d'abord ce qu'on veut de lui, tire joyeusement, et ne met plus son orgueil qu'à trotter vite et juste. Ses biographes, qui rencontrent quelquefois un fait significatif, content l'anecdote suivante : Un jour qu'il lisait Virgile pendant une récréation, un vieillard qui visitait le collège regarda son livre et lui dit : « Voilà un brave « garçon ; c'est comme cela que l'on arrive dans le « monde ». Ces paroles, soulignées par le cadeau d'une pièce blanche, s'enfoncèrent dans la mémoire de l'enfant. « Je ne les oubliai jamais », dit-il cinquante ans plus tard. Et, de fait, la vie lui apparut toujours comme une lutte que récompensent deux prix : le sentiment du devoir accompli et la possession d'un grand nombre de pièces blanches.

Suivent cinq années, dont nous ne savons presque rien, sinon qu'il fut boursier, puis agrégé de New College à Oxford. Lui-même, dont la conversation fut si riche en souvenirs, en récits d'expériences personnelles, se tait sur cette portion de sa vie. Une chose semble certaine, c'est qu'il n'y connut point les passions intellectuelles, que le monde supérieur de l'art et des idées ne s'ouvrit pas devant lui. Les Universités anglaises n'étaient pas faites alors pour exciter une cervelle ou un cœur de jeune homme. Théologie plate, celle de Warburton et de Paley, critique plate, celle de Johnson, on se traînait dans toutes les platitudes du XVIIIe siècle anglais.

Les postes d'agrégés ou de professeurs étaient des sinécures héréditaires. L'esprit de routine qui dirigeait la politique et la philosophie s'étalait dans les Universités avec plus d'optimisme et de sérénité qu'ailleurs. On y retrouvait aussi les mœurs des héros de Fielding. Étudiants, professeurs, agrégés, aimaient les longues et fortes libations, et ce goût, qui distinguait la portion reconnue, établie, satisfaite de la nation, était un signe de naissance, de bon esprit conservateur. L'usage et l'abus du porto, la passion de la chasse à courre, un respect superstitieux pour le passé, un attachement passionné aux trente-neuf articles : entre ces habitudes et ces sentiments, il y avait un lien étroit au XVIIIe siècle. « Boire et prier, je n'ai rien vu faire d'autre à Oxford, » disait Jeffrey, en se rappelant sa vie d'étudiant.

Sydney Smith était pauvre, il vivait de son maigre traitement d'agrégé et là-dessus il payait graduellement une grosse dette de son frère. La pauvreté l'isolait et ces cinq années lui parurent longues. La littérature contemporaine était ennuyeuse. Dans les littératures anciennes il n'avait appris à voir que des musées de modèles, de chefs-d'œuvre bien écrits, analogues aux collections d'oreilles et de nez en plâtre qu'on fait copier aux jeunes dessinateurs. La confiance, la satisfaction tranquille qui s'épanouissait sur les visages roses des *dons* n'étaient pas pour faire naître l'inquiétude chez lui ; son train de vie régulier et mesquin n'appelait pas un effort des facultés actives : il végéta comme végétait toute

l'Angleterre avant la secousse subite, le spasme prolongé qui la roidit et la dressa contre la France.

II

Les trois années qui suivent ne sont pas beaucoup plus vivantes. En 1794, nous le trouvons établi comme *curate* dans une petite cure perdue au milieu des plaines de Salisbury. Il s'était senti poussé vers le barreau, mais son père avait refusé de l'aider dans les débuts difficiles de cette carrière : « Tu peux être précepteur de collège ou prêtre », avait dit rudement le vieux Smith. Sydney s'était fait prêtre, mais non par vocation spéciale, avec l'enthousiasme et la terreur de l'homme qui se sent marqué du doigt de Dieu, sacré divin, choisi entre tous pour une mission sublime dont la grandeur l'isole et lui interdit les joies communes au troupeau des hommes. Dans l'Église d'Angleterre, surtout au XVIIIe siècle, la fonction de prêtre n'a rien de mystérieux. Il faut, disent encore aujourd'hui les partisans de l'« Établissement », que dans le plus misérable village réside un *gentleman* ; c'est-à-dire un homme instruit, bien vêtu, s'intéressant aux affaires du village, principal personnage, avec le squire, du petit monde local et dont la maison, la famille, le foyer, les mœurs servent de modèles aux paroissiens. Qui songe à demander à ce gentleman de faire vœu de pauvreté ? La respectabilité anglaise ne va pas sans une certaine aisance. Il faut donc un petit parc, de

belles fleurs autour de sa maison. Il ne doit pas se sentir ébloui ou gêné quand le dimanche il va s'asseoir à la table du squire. Surtout — et Sydney Smith le répétera plus tard — pour que sa parole soit puissante sur l'esprit du villageois, il importe que le villageois le considère [1]. Ailleurs, en Irlande ou en Russie, le paysan ne se confiera à son prêtre, ne l'aimera que s'il sent en lui un homme de son espèce, un pauvre, un humble, un frère en misère, capable de compatir à sa souffrance, parce qu'il souffre de sa souffrance. Mais dans cette Angleterre « qui se détourne de la pauvreté comme du mal [2] », dans cette société respectueuse des distinctions de caste, pour que le peuple obéisse à ses prêtres, il faut que, visiblement, ses prêtres soient des *gentlemen* de vie aisée, calme, sérieuse, bien assise, et — selon Smith lui-même — presque toujours, c'est parce que l'Église anglicane lui assure ce genre de vie, qu'un jeune Anglais se fait clergyman.

Ce n'est donc pas chez Sydney Smith l'indice d'un trait de caractère que ce choix de la profession ecclésiastique [3]. Le voici prêtre, au plus bas degré de

1. « He must be fit for the society of the better classes ». S. Smith, *3rd letter to Archdeacon Singleton.*

2. S. Smith, *3rd letter to Archdeacon Singleton.* Il dit aussi : « The English curse of poverty. »

3. The whole income of the church, if equally divided, would be about £250 for each minister. — Who would go into the church and spend £1200 or £1500 upon his education, if such were the highest remuneration he could ever look to? *First letter to Archdeacon Singleton.*

l'échelle, simple *curate* de campagne, faisant la besogne d'un recteur titulaire qui peut-être possède une ou deux autres cures, ou bien voyage pour son plaisir, révocable à merci, peu rétribué, mais largement logé, respecté, placé par sa profession au premier rang de la société anglaise, se disant qu'un jour il sera propriétaire d'un confortable bénéfice, et qu'avec de la chance et du travail, il peut atteindre aux sinécures honorables, devenir chanoine, doyen, évêque peut-être, c'est-à-dire avoir un palais, deux cent mille livres de rentes, la libre disposition d'un grand nombre de bénéfices, le titre de lord avec un siège à la Chambre des pairs.

En attendant, il prend patience et se met à l'œuvre. Isolé dans cette vaste et morne plaine de Salisbury et, sauf pendant les trois mois que le squire passe sur sa terre, obligé de se contenter de la société des fermiers, dépourvu de livres, perdu dans un pauvre village boueux, où les grands événements sont l'arrivée et le départ de la diligence, il ne se révolte ni ne s'endort. Tout de suite, il applique une règle qui plus tard sera son précepte favori : « Évitant les grands coups d'œil d'ensemble, « ne regardant ni à droite ni à gauche », il chemine pédestrement « sur la grande route du devoir ». Il a de petites recettes efficaces par lesquelles il entretient sa sérénité d'âme, de petites occupations régulières qui aident à atteindre le bout de la journée, le bout de la semaine, le bout de l'année, une promenade le long de l'Avon, dont l'eau claire coule à pleins bords par

les larges prairies humides, ou bien une visite au manoir, une causerie avec le squire sous les verdures épaisses des grands arbres, devant les calmes pelouses qui descendent jusqu'à la rivière. Dans le parc, il a sa retraite favorite, une allée ténébreuse de grands ifs dont les branches se rejoignent en voûte. Il aime sa petite église enfouie dans le feuillage. Surtout, comme il n'est pas un rêveur mais un homme pratique qui ne croit qu'à ce qu'il a vu avec les yeux, charitable et bien portant, doué d'une tête claire et d'un large cœur, il s'intéresse à ces vies humaines qui l'entourent et qui sont des réalités, à ces souffrances et à ces joies qui sont des faits positifs. Elles ne font pas que passer sur le champ de son esprit comme un événement du dehors, en n'y projetant qu'un reflet d'un instant. Il les regarde, il les observe, et, de tout son cœur, il accomplit son métier de pasteur ; il connaît et surveille son troupeau. Les cent cinquante âmes de villageois anglais qu'on a confiées à sa garde, il s'efforce de les maintenir dans la grande route ouverte, en bon ordre, sans trop de bousculade, veillant aussi à ce que les corps ne souffrent pas trop du froid et de la faim[1]. Le dimanche, il leur parle à tous dans la vieille petite

1. We walked home after church ; he paid visits to the cottagers, speaking to them frankly and cheerily, or scolding them for not coming to tell him they were better or that they wanted more medicine. — ... The poor people are very fond of books, medicines. They look to him for everything, and they like his free speaking to them. — He is so merr y and frank. (*Memoir.*)

église, du haut de sa chaire, les entretenant de leurs récoltes, de leurs enfants, de leurs domestiques, grondant rudement et simplement les ivrognes, les paresseux, les enjôleurs, les mauvais maris. Tous les jours il parle à chacun d'eux, car il connaît chacun d'eux. Il rencontre Jack qui dort au bord de la route et l'envoie bien vite à la moisson; il sermonne Polly qui va flâner trop souvent le long des blés avec ce vaurien de Tom dont il n'augure rien de bon. Les enfants s'arrêtent avec intérêt et respect devant lui, car dans les profondeurs mystérieuses de sa poche, on l'a souvent vu puiser des bonbons pour les petits. Il a dressé une liste cataloguée de toutes les familles pauvres, avec documents précis sur les mœurs, le nombre, les occupations de chacune. Ainsi muni de faits, ayant touché du doigt les misères du petit village, il fait œuvre de *réformateur*. Il organise une école du dimanche où l'on enseigne à lire et à écrire. A cette fin, il fait appel à la bourse du squire, à la bourse des fermiers, gens établis, personnages importants et reconnus du petit monde local, et qui ont des devoirs envers les misérables de la paroisse. Il désigne le villageois qui va faire métier d'instituteur. Les élèves ne sont pas nombreux, tout d'abord. Il y a trop de pieds nus et de culottes percées pour que la classe soit au complet les jours d'hiver et les jours de pluie. Sydney Smith entreprend alors une autre œuvre; il fonde une petite école industrielle : il s'agit d'apprendre aux filles à coudre et à tricoter.

Bref, il se conduit comme un missionnaire anglais en pays barbare : ce n'est pas assez de lire et d'expliquer la Bible, de distribuer les secours aux indigents, d'appeler les œuvres charitables, de consoler les malheureux, de visiter les malades. Il veut *civiliser*, remuer les âmes inertes, leur donner l'envie et le courage de faire effort, moins pour se hausser jusqu'aux vertus chrétiennes, que pour améliorer leur condition, leur apprendre à ne plus subir passivement, comme un mal nécessaire qu'on s'accoutume à ne plus sentir, la misère, de père en fils appesantie sur eux. Il veut les laisser plus capables de compter sur eux-mêmes et de se tirer d'affaire, plus vaillants et moins résignés, avertis qu'avec de la discipline et de la volonté, il ne dépend que d'eux d'avoir un bon toit, un bon feu, de bons vêtements et de la viande réconfortante sur leurs tables.

III

Ainsi passèrent deux années fructueuses qui gravèrent dans l'esprit de Sydney Smith l'image d'un petit coin d'Angleterre, très semblable au reste de l'Angleterre rurale. Une autre expérience allait suivre, bien plus large et plus féconde.

« Le squire de Nether-Avon m'avait chargé, « raconte-t-il, d'accompagner son fils en Allemagne. « Nous allions à Weimar, mais nous dûmes reculer « devant le coup de vent politique et mettre le cap

sur Édimbourg [1]. » C'était une ville singulière qu'Édimbourg, en 1798, à la fois misérable et belle, un site admirable, un paysage unique de mer et de rochers, des « rues qui sont les plus belles de l'Europe [2] », des maisons de huit et neuf étages ; avec cela une saleté, une pauvreté extrêmes, point de voitures, point d'hôtels, un monde austère, dur, laborieux, « une cité de labeur énergique et de mauvaises odeurs [3] », ignorante du bien-être, de la vie calme, reposée, sereine de la *gentry* d'Angleterre, — tout autour, une contrée rude et triste, parcourue par un vent froid, une terre maigre qu'habite une société démocratique, presbytérienne et calviniste, un peuple de fermiers philosophes et théologiens, accoutumés à se sentir responsables d'eux-mêmes vis à vis d'eux-mêmes, à choisir leurs pasteurs, à méditer leur religion, à arguer entre eux, à lire leur Bible aux champs, attristés par la funèbre lumière que le calvinisme jette sur la vie, gens habiles à se tourmenter l'âme [4], à s'user en efforts difficiles pour se maintenir dans l'étroit et périlleux sentier du salut.

1. « He engaged me as tutor to his eldest son, and it was arranged that I and his son should proceed to the University of Weimar, in Saxony. We set out; but before reaching our destination, Germany was disturbed by war, and, in stress of politics, we put into Edinburgh, where I remained five years. The principles of the French Revolution were then fully afloat, and it is impossible to conceive a more violent and agitated state of society. » (*Memoir by Lady Holland.*)

2. Macky's, *Journey to Scotland.*

3. That unfragrant and energetic city. (Sidney Smith.)

4. V. Chamber's, *Biography of Burns.*

Dans ce pays, « dans cette extrémité osseuse de l'Angleterre, sur cette terre de Calvin, du soufre et des gâteaux d'avoine[1] », Sydney Smith passa cinq ans.

Édimbourg n'était pas alors aussi strictement puritaine que le reste de l'Écosse. Une société brillante de jeunes lords anglais attirés par l'Université, avait tempéré l'âme farouche de ce peuple presbytérien. On y avait même ouvert un théâtre, prudemment, sans succès tout d'abord. On commençait à connaître les bals[2]. On s'intéressait à autre chose qu'à la théologie, mais les distractions favorites restaient austères. La discussion religieuse et métaphysique, les débats littéraires, les considérations de morale, les sermons passionnaient un peuple raisonneur avant tout, à la fois érudit et religieux. Les femmes y apprenaient le grec et la chimie[3].

1. That knuckle end of England; that land of Calvin, oat cakes and sulphur. (Sydney Smith.) Cf. Stendhal : « Je ne dirai rien du terrible dimanche écossais, auprès duquel celui de Londres semble une partie de plaisir. Ce jour destiné à honorer le ciel est la meilleure image de l'enfer que j'aie jamais vue sur la terre. « Ne marchons pas si vite, disait un Écossais en « revenant de l'Église à un Français, son ami, nous aurions « l'air de nous promener. (*De l'Amour.*)

2. Voir Cockburn, *Memorial*, p. 26.

3. « Édimbourg forme un contraste complet avec Londres. Comme Rome, elle semble plutôt le séjour de la vie contemplative. Le tourbillon sans repos et les intérêts inquiets de la vie active sont à Londres. Édimbourg me semble payer le tribut au malin par un peu de disposition à la pédanterie. Le temps où Marie Stuart habitait le vieux Holyrood, et où l'on assassinait Ricio dans ses bras, valaient mieux pour

« Les gens du peuple, écrivait Sydney Smith, connaissent à fond leur Bible, ce sont de formidables critiques, beaucoup d'entre eux sont de première force en controverse théologique. » On causait donc beaucoup à Édimbourg, ou plutôt on y dissertait, on aimait à manier les idées, non pour en jouer comme au XVIIIe siècle, dans les salons de Paris, pour s'en amuser comme de choses légères et brillantes, réservées à une société raffinée qui s'entend à demi-mot, avec un sourire, en dédaignant les conséquences pratiques, mais longuement, sérieusement, avec conscience et passion. Les Écossais faisaient de la casuistique en ergoteurs[1], à coups d'arguments, avec lenteur et conviction, avec une ingéniosité pénible, mais habile à suivre laborieusement le fil embrouillé du raisonnement, à découvrir aux objections des réponses subtiles, avec ténacité, méthode, patience et lourdeur. « Il faut, « disait Smith, » une véritable opération chirurgicale pour « enfoncer une plaisanterie dans une cervelle écos- « saise. Ce qu'on entend ici par faire de l'esprit[2], « c'est éclater violemment de rire à intervalles fixes.

l'amour et toutes les femmes en conviendront que ceux où l'on discute si longuemeut, et même en leur présence, sur la préférence à accorder au système plutonien sur le vulcanien. » (Stendhal, *De l'Amour*.)

1. L'Université formait les jeunes gens à la controverse philosophique et littéraire, les *Debating Societies* étaient nombreuses. Cockburn en décrit deux : *The Speculative* et *The Academical*.

2. Wit or rather that variety which under the name of *Wut* is so distressing to people of good taste. (Sydney Smith.)

« La métaphysique les occupe à ce point qu'ils « l'associent à l'amour. Au bal, au moment où la « musique s'arrêtait, j'ai entendu une jeune fille « s'écrier : « Ce que vous dites, mylord, est juste « de l'amour dans l'abstrait[1] ! » Mais, là-dessus, « les violons reprirent furieusement et je n'entendis « plus rien. » Au fond, ce qui manquait à cette société si intelligente et si érudite, ce qu'on ne rencontrait ni dans les livres de professeurs, ni dans les articles des journalistes, ni dans les sermons des prêtres, ni dans les propos de club des étudiants, c'était le sens poétique, la faculté d'émotion, l'aperçu intuitif et rapide. En revanche, une pensée lucide[2], précise, logique, dogmatique, refusant de bondir aux grands points de vue en sautant par-dessus les intermédiaires, mais habile à déduire, à préciser le sens des termes par lesquels elle s'exprime. C'était bien là l'esprit idéologue. Depuis longtemps, il distinguait les écrivains écossais : Hume, A. Smith, Th. Reid, Robertson, l'avaient manifesté. Quand Sydney Smith arriva à Édimbourg, il était aussi vivant dans Dugald Stewart, Erskin, Ferguson, Playfair et Jeffrey.

Au contact de ces esprits, Sydney Smith commence à penser et devient écrivain. C'est là l'événe-

1. *Memoir*, p. 18. « What you say mylord is very true of love in the *aibstract*, but! — Here the fiddlers began fiddling furiously and the rest was lost. »

2. Un type complet d'Écossais, raisonneur, *intellectual*, logique, est lord Meadowbank décrit par Cockburn. (*Memorial*, 124.)

ment principal de cette période de sa vie. — En attendant, il s'occupe de son élève Michel Beach, plus tard de William Beach, le second fils du Squire. Il les fait travailler, il les conduit dans le monde, il étudie la médecine et prend part le soir aux discussions métaphysiques qui s'engagent dans les salons. En 1800 il épouse une amie d'enfance à laquelle il était fiancé depuis longtemps. Elle était de famille riche et n'apportait qu'une très petite dot : de son côté Smith n'avait pour capital que six petites cuillers d'argent. Un jour, raconte Lady Holland, dans l'élan et la folie de sa joie, il se précipita dans la chambre de sa fiancée et les jeta sur ses genoux en criant : « Tenez, Kate, heureuse fille, à vous toute ma « fortune ! » C'est avec cette vaillance et cette allégresse qu'il prêtait ses épaules au fardeau d'un ménage. Les enfants vinrent ; ils tombèrent malades. Sydney Smith luttait avec joie contre la pauvreté, prêchant et publiant force sermons, toujours actif, toujours confiant, le plus brillant d'une bande de jeunes gens, Horner, Brougham, Jeffrey, Murray, Allen, Brown, qui devaient tous laisser leur sillon. « C'était, dit Cockburn, une troupe d'amis pleins « d'espoir, d'ambition, de gaieté, réunis par leurs idées « politiques, qui les séparaient du reste de la ville. » En pleine période de réaction contre la Révolution française, en plein régime de répression et de contrainte, ces jeunes gens qui se pressaient au cours de Dugald Stewart reprenaient, les idées libérales de Locke et d'Adam Smith, et s'apprêtaient à relever le

drapeau whig. De là un mouvement rapide, un travail fervent d'idées chez ces enthousiastes raisonneurs ; tous les jours ils se réunissaient chez Smith ou chez Horner; plus tard ils fondèrent un club. On y rencontra bientôt le philosophe Stewart, le physicien Playfair, l'essayiste Archibald, le romancier Walter Scott, les savants et les hommes de lettres qui, en 1802, faisaient d'Édimbourg la capitale pensante de la Grande-Bretagne. Aux jours de sourde fermentation qui précèdent les grands changements sociaux, de jeunes talents se sont ainsi souvent groupés spontanément[1]. Plus ou moins confusément ceux-ci sentaient qu'ils traversaient une période de transition, que l'Angleterre touchait à la fin d'une de ses époques, que de nouveaux besoins la travaillaient profondément, que ses conditions d'existence changeaient, que son âme se transformait. Un nouvel esprit naissait qu'allait manifester une nouvelle littérature, comme cent ans auparavant, entre Milton et Addison, une nouvelle littérature avait paru. En effet, au début du XVIIIe siècle, l'Angleterre avait passé par une crise du même genre. Non seulement la nature et les rapports des grands pouvoirs politiques s'étaient modifiés, mais on avait vu changer les éléments mêmes et la structure de la société, avec toutes les grandes idées régnantes. Entre 1688 et 1710 les classes commerçantes avaient grandi, la bourgeoisie s'était instruite et s'était mise à lire, les villes s'étaient peuplées, les *yeomen*

[1] Par exemple, en France, le *Globe*.

avaient disparu, l'esprit puritain était mort, l'éclat de la cour s'était éteint, la littérature, entre les mains de de Foe, d'Addison, de Steele s'était faite pratique, morale, moyenne ; une prose nouvelle, allégée et éclaircie, l'avait mise à la portée de tous; la Religion tranquille, décente, raisonnable s'était rapprochée de la terre; un nouveau type idéal, celui du gentleman moderne avait surgi, et la Révolution qui changea la dynastie n'avait été que le gros fait saillant et visible qui manifestait une révolution interne et profonde de l'Angleterre et de l'esprit anglais. Dans la portion pensante de la nation, ce travail s'était réfléchi et traduit par un mouvement d'idées : les pamphlets pour et contre le droit divin du roi, les théories sur l'origine des sociétés, sur la nature et la valeur du pacte social, les querelles théologiques, les batailles des croyants et des athées, les luttes philosophiques avaient passionné tous les esprits; Locke, Filmer, Hobbes, Dryden, Shaftesbury, Mandeville, plus tard Butler, Swift, Addison, chaque penseur avait dressé un programme de morale ou de gouvernement. En 1802 il y a un programme semblable à dresser; Sydney Smith et ses amis sont les premiers à le sentir et ils fondent la *Revue d'Édimbourg*.

« A Édimbourg, racontait plus tard Sydney Smith, « je m'étais lié avec beaucoup de monde et spécia- « lement avec MM. Brougham, L. Murray et Jeffrey, « dont les opinions politiques étaient un peu trop « libérales pour le patriotisme des Dundas — (on sait « que cette dynastie avait la main haute sur le nord du

« Royaume-Uni). Un jour le hasard nous ayant réunis « chez Jeffrey, je proposai la création d'une revue. « Cette idée fut reçue par des acclamations et le titre « de directeur me fut décerné. Je restai à Édim- « bourg assez longtemps pour publier le premier « numéro. J'avais proposé l'épigraphe suivante :

« Tenui musam meditamur avenâ. »

« Nous cultivons la littérature pour un petit « pain d'avoine[1] ». — La chose était trop vraie pour « qu'on acceptât cette devise, et nous empruntâmes « notre exergue à P. Syrius, dont j'imagine que pas « un d'entre nous n'avait lu une syllabe. »

Remarquez la devise qu'ils choisissent : *Judex damnatur cum nocens absolvitur*. Elle fait pressentir l'esprit et le ton de leur revue. Ces jeunes gens se posent en juges ; ils se constituent en jury responsable. Avec tenue, dignité, avec la gravité qui convient à des magistrats, ils vont s'acquitter de leurs fonctions. Ils ne lancent pas de manifeste, ils ne proclament pas avec ferveur des vérités qui vont transformer la société, régénérer l'homme, renouveler l'art. Les jeunes rédacteurs ne sont ni des théoriciens ni des enthousiastes sentimentaux. Ils sont fils du XVIIIe siècle anglais, c'est-à-dire observateurs prudents, analystes soucieux des conséquences pratiques, à la vérité imbus de quelques principes généreux, amis de la tolérance,

1. « We cultivate literature upon a little oat meal » (on sait que la farine d'avoine est le fond de la nourriture écossaise).

ennemis du pouvoir absolu et centralisé, mais habitués à établir leurs principes sur des raisons tirées de l'ordre des faits, décidés à combattre, non pour les droits de l'homme, mais pour les droits du citoyen anglais, whigs en un mot, c'est-à-dire à la fois libéraux et conservateurs, ennemis des théories pures, faisant de la politique une affaire d'expérience et d'induction. Sydney Smith, Brougham, Horner, Jeffrey, tous les fondateurs de la *Revue* sont des têtes claires, bien construites, solidement meublées, quelques-unes élégamment meublées. Nul élan de jeunesse, nulle impétuosité dans leurs premiers écrits, nulle trace de sensibilité neuve, rien de cette faculté de sympathie et d'imagination, rien de ce mysticisme qui par Wordsworth, Shelley, Keats, va renouveler la littérature anglaise. Par leur esprit lucide, dogmatique et court, ils appartiennent à l'époque classique et sont ennemis du romantisme. Jeffrey, le principal rédacteur, celui dont la *Revue* a le plus longtemps gardé l'empreinte, a justement les mêmes qualités et les mêmes défauts que Hume, que Gibbon ou que Johnson. Son esprit ressemble à ces lampes qui, projetant un puissant rayon, éclairent violemment un champ limité de l'espace où les objets font saillie avec un relief vigoureux et complet. Au delà, à droite et à gauche, la nuit complète, nulle dégradation du jour, nulle pénombre. A droite et à gauche Jeffrey, qui ne voit rien, déclare qu'il n'y a rien. Le monde lui apparaît comme matière à connaissance

précise, connaissable par le seul effort de l'intelligence attentive. Rien de vague et d'illimité dont, seul, le tressaillement de l'être sentant puisse nous avertir. Tout lui semble clair; sur tout il a des idées claires et il est prêt à écrire; et en effet, il écrit plus de *sept cent vingt* articles dans la *Revue d'Édimbourg*, en moyenne un article toutes les cinq semaines, pendant les sept premières années un article par numéro, tous sensés, bien écrits, remplis de faits, revêtus d'un vernis un peu froid et dur, mais luisant et solide. Bref, il est infaillible, et pendant vingt années, installé dans son fauteuil de juge, il rend des oracles, il prononce des sentences définitives d'un ton autoritaire, tranchant, en homme convaincu qu'il accomplit une mission, qu'il exerce un sacerdoce, décidé à exercer son sacerdoce hardiment et sans s'occuper des conséquences. Un mauvais livre doit être flétri, un bon livre doit être recommandé au public : bon ou mauvais, aussitôt qu'il paraît, c'est le devoir du critique de lui donner une note, de lui attacher solidement un écriteau visible portant l'une ou l'autre des épithètes fatidiques : *bien* ou *mal*. Presque toujours l'épithète décernée par Jeffrey est juste, du moins toutes les fois qu'il s'agit de juger une idée, une théorie, un raisonnement, une induction, un syllogisme, un recueil de sermons, un traité de morale, d'histoire, de poésie didactique, d'économie politique, un ouvrage de critique, bref un de ces objets solides, aux contours précis qui surgissent dans ce champ

bien éclairé et nettement circonscrit de la réalité au delà duquel son esprit ne pénètre [illegible]. Presque toujours il se trompe quand il s'agit de juger une œuvre d'art. En politique, en religion, en philosophie il se méfie trop de la sensibilité et de l'imagination pour les admettre dans la poésie. Selon lui l'imagination ne fait rien entrer dans un système elle désorganise l'intelligence, elle l'empêche de penser et de classer les faits. Wordsworth publie son premier recueil poétique : Jeffrey éclate de rire, frise sa perruque et solennellement prononce sa formule condamnation[1]. La sentence brève et tranchante par laquelle il croit exécuter la lettre morte. Sur les premiers poèmes de Byron, sur ceux de Keats, il assène le même coup de massue méthodique et brutal. En 1814, ayant écrasé avec une humeur grave, dépecé avec une ironie sereine l'œuvre religieuse et candide, l'*Excursion* de Wordsworth, il se sent la conscience à l'aise, il a le sourire satisfait de l'homme qui a bien mérité du public, il déclare que le poète est tué, qu'il ne se relèvera pas d'un coup si bien ajusté. Ces rêveries à propos de l'ombre étoilée que dessine la grande marguerite sur la surface nue d'une roche, ces petits poèmes de langue prosaïque sur une fillette solitaire, sur un âne, sur un idiot, ce tressaillement devant une fleur, « trop profond pour faire jaillir les larmes[2] »,

1. This will never do.
2. « To me the meanest flower that blows can give
Thoughts that do often lie too deep for tears. »
(Wordsworth.)

lui semblent des extravagances prétentieuses ou des niaiseries d'enfant qui balbutie. Jeffrey, homme sociable, homme de lettres, amateur de livres et de conversations, n'a pas l'habitude de se promener seul dans la campagne déserte, sous le ciel pâle, dans la fine brume grise, au bord de la nappe inerte des lacs de plomb, entre les roches silencieuses qui surgissent des fougères, pour communier avec la grande âme « qui habite la conscience de l'homme « comme la lueur des soleils couchants [1] ». Il ne croit pas qu'un monde supérieur, éternel, absolu nous soit accessible par l'intuition. Il a le même dédain pour l'extase religieuse et les divinations poétiques, pour les méthodistes et les métaphysiciens, pour tous ceux qui croient exprimer l'inexprimable. Wordsworth commence avec Coleridge la lignée qui aujourd'hui se continue par les Carlyle, les Browning, les Ruskin, la série des écrivains-voyants, des poètes prophétiques qui communiquent avec l'absolu et parlent en prêtres à la multitude. Jeffrey et tous les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg* descendent tout droit des prosateurs du XVIIIe siècle, de l'époque

1. And I have felt
A presence that disturbs me with the joy
Of elevated thoughts; a sense sublime
Of some thing far more deeply interfused
Whose dwelling is the light of setting suns
And the round Ocean and living air
And the blue sky, and in the mind of man.

(Wordsworth, *Lines composed a few miles above Tintern Abbey.*)

où en politique, comme en philosophie comme en morale, comme en littérature fut inventé le whiggisme, doctrine de la raison tolérante et libérale.

Comme Jeffrey, de naissance, par instinct, Sydney Smith est whig ; à Édimbourg, cet instinct se précise et se fortifie de l'éducation qu'il reçoit du milieu ; ses opinions se dégagent et se forment en corps en même temps qu'il s'attache à un parti : en cela consiste l'importance de ces cinq années. Regardez les premiers de cette série d'articles que, jusqu'en 1827[1], il va donner à la *Revue* : tout de suite, il réclame l'émancipation des catholiques, la paix avec la France, la réforme électorale. Ministres, évêques, magistrats, écrivains, il attaque tous les représentants officiels du système despotique qui, en ce moment, étreint l'Angleterre. Il est whig par les opinions, mais il est whig aussi par la modération de ces opinions. Au contraire de Coleridge, de Southey, de Wordsworth, il n'a pas été grisé par l'idéal humanitaire des jacobins français. Au contraire de Coleridge, de Southey et de Wordsworth il n'a pas été rejeté vers un torysme intransigeant, en découvrant que l'anarchie, puis la dictature sortent de la Révolution. C'est qu'il n'a jamais fait fonds comme eux sur l'égalité, sur la bonté naturelle des hommes. Au contraire de presque tous ses contemporains, admirateurs ou adversaires de la Révolution française, il n'en parle ni pour l'approuver, ni pour la condam-

1. Articles on Dr. Parr, Dr. Rennell, Dr. Langford, Public Characters, Archdeacon Nares, etc. (1802.)

ner. En effet, son libéralisme n'est pas d'origine étrangère; il est anglais : c'est celui que professait Locke, cent treize ans auparavant. Sydney Smith s'occupe non de l'humanité, mais de l'Angleterre. Il ne propose pas une nouvelle théorie de la constitution anglaise; au nom du sens commun, il réclame trois ou quatre mesures importantes : « Ce que je « demande, écrira-t-il, c'est que l'État veuille bien « écouter quelques-uns de ses nombreux ennemis. « Pourquoi ne ferait-il pas quelque chose pour les « catholiques, afin de les effacer du nombre, puis pour « les dissidents; pourquoi n'adoucirait-il pas les lois « sur la chasse? Ces tempéraments montreraient l'État « au peuple dans une autre attitude que celle du per- « cepteur, du juge et du geôlier. » Voilà des idées bien modérées pour un jeune homme, mais il est convaincu jusqu'à la ferveur de leur vérité. Ces sages opinions, il les proclame avec le même enthousiasme qu'une doctrine absolue, et, en combattant passionné, c'est par l'attaque qu'il débute. Chacun de ces premiers articles sur le docteur Parr, sur le docteur Rennel, sur le docteur John Bowles, sur le docteur Langford est un coup de fouet rude et claquant, appliqué d'une main sûre et robuste. Son bon sens est intransigeant : à Londres, dès ses premiers sermons, il fait sa profession de foi, et, sur ce public endormi par la répétition monotone des formules du *cant*, sa voix honnête et vivante produit une étrange impression : « Je n'ai encore pu prêcher « que deux ou trois fois, écrit-il quelques semaines

ennemis du pouvoir absolu et centralisé, mais habitués à établir leurs principes sur des raisons tirées de l'ordre des faits, décidés à combattre, non pour les droits de l'homme, mais pour les droits du citoyen anglais, whigs en un mot, c'est-à-dire à la fois libéraux et conservateurs, ennemis des théories pures, faisant de la politique une affaire d'expérience et d'induction. Sydney Smith, Brougham, Horner, Jeffrey, tous les fondateurs de la *Revue* sont des têtes claires, bien construites, solidement meublées, quelques-unes élégamment meublées. Nul élan de jeunesse, nulle impétuosité dans leurs premiers écrits, nulle trace de sensibilité neuve, rien de cette faculté de sympathie et d'imagination, rien de ce mysticisme qui par Wordsworth, Shelley, Keats, va renouveler la littérature anglaise. Par leur esprit lucide, dogmatique et court, ils appartiennent à l'époque classique et sont ennemis du romantisme. Jeffrey, le principal rédacteur, celui dont la *Revue* a le plus longtemps gardé l'empreinte, a justement les mêmes qualités et les mêmes défauts que Hume, que Gibbon ou que Johnson. Son esprit ressemble à ces lampes qui, projetant un puissant rayon, éclairent violemment un champ limité de l'espace où les objets font saillie avec un relief vigoureux et complet. Au delà, à droite et à gauche, la nuit complète, nulle dégradation du jour, nulle pénombre. A droite et à gauche Jeffrey, qui ne voit rien, déclare qu'il n'y a rien. Le monde lui apparaît comme matière à connaissance

précise, connaissable par le seul effort de l'intelligence attentive. Rien de vague et d'illimité dont, seul, le tressaillement de l'être sentant puisse nous avertir. Tout lui semble clair; sur tout il a des idées claires et il est prêt à écrire; et en effet, il écrit plus de *sept cent vingt* articles dans la *Revue d'Édimbourg*, en moyenne un article toutes les cinq semaines, pendant les sept premières années un article par numéro, tous sensés, bien écrits, remplis de faits, revêtus d'un vernis un peu froid et dur, mais luisant et solide. Bref, il est infaillible, et pendant vingt années, installé dans son fauteuil de juge, il rend des oracles, il prononce des sentences définitives d'un ton autoritaire, tranchant, en homme convaincu qu'il accomplit une mission, qu'il exerce un sacerdoce, décidé à exercer son sacerdoce hardiment et sans s'occuper des conséquences. Un mauvais livre doit être flétri, un bon livre doit être recommandé au public : bon ou mauvais, aussitôt qu'il paraît, c'est le devoir du critique de lui donner une note, de lui attacher solidement un écriteau visible portant l'une ou l'autre des épithètes fatidiques : *bien* ou *mal*. Presque toujours l'épithète décernée par Jeffrey est juste, du moins toutes les fois qu'il s'agit de juger une idée, une théorie, un raisonnement, une induction, un syllogisme, un recueil de sermons, un traité de morale, d'histoire, de poésie didactique, d'économie politique, un ouvrage de critique, bref un de ces objets solides, aux contours précis qui surgissent dans ce champ

ennemis du pouvoir absolu et centralisé, mais habitués à établir leurs principes sur des raisons tirées de l'ordre des faits, décidés à combattre, non pour les droits de l'homme, mais pour les droits du citoyen anglais, whigs en un mot, c'est-à-dire à la fois libéraux et conservateurs, ennemis des théories pures, faisant de la politique une affaire d'expérience et d'induction. Sydney Smith, Brougham, Horner, Jeffrey, tous les fondateurs de la *Revue* sont des têtes claires, bien construites, solidement meublées, quelques-unes élégamment meublées. Nul élan de jeunesse, nulle impétuosité dans leurs premiers écrits, nulle trace de sensibilité neuve, rien de cette faculté de sympathie et d'imagination, rien de ce mysticisme qui par Wordsworth, Shelley, Keats, va renouveler la littérature anglaise. Par leur esprit lucide, dogmatique et court, ils appartiennent à l'époque classique et sont ennemis du romantisme. Jeffrey, le principal rédacteur, celui dont la *Revue* a le plus longtemps gardé l'empreinte, a justement les mêmes qualités et les mêmes défauts que Hume, que Gibbon ou que Johnson. Son esprit ressemble à ces lampes qui, projetant un puissant rayon, éclairent violemment un champ limité de l'espace où les objets font saillie avec un relief vigoureux et complet. Au delà, à droite et à gauche, la nuit complète, nulle dégradation du jour, nulle pénombre. A droite et à gauche Jeffrey, qui ne voit rien, déclare qu'il n'y a rien. Le monde lui apparaît comme matière à connaissance

précise, connaissable par le seul effort de l'intelligence attentive. Rien de vague et d'illimité dont, seul, le tressaillement de l'être sentant puisse nous avertir. Tout lui semble clair; sur tout il a des idées claires et il est prêt à écrire; et en effet, il écrit plus de *sept cent vingt* articles dans la *Revue d'Édimbourg*, en moyenne un article toutes les cinq semaines, pendant les sept premières années un article par numéro, tous sensés, bien écrits, remplis de faits, revêtus d'un vernis un peu froid et dur, mais luisant et solide. Bref, il est infaillible, et pendant vingt années, installé dans son fauteuil de juge, il rend des oracles, il prononce des sentences définitives d'un ton autoritaire, tranchant, en homme convaincu qu'il accomplit une mission, qu'il exerce un sacerdoce, décidé à exercer son sacerdoce hardiment et sans s'occuper des conséquences. Un mauvais livre doit être flétri, un bon livre doit être recommandé au public : bon ou mauvais, aussitôt qu'il paraît, c'est le devoir du critique de lui donner une note, de lui attacher solidement un écriteau visible portant l'une ou l'autre des épithètes fatidiques : *bien* ou *mal*. Presque toujours l'épithète décernée par Jeffrey est juste, du moins toutes les fois qu'il s'agit de juger une idée, une théorie, un raisonnement, une induction, un syllogisme, un recueil de sermons, un traité de morale, d'histoire, de poésie didactique, d'économie politique, un ouvrage de critique, bref un de ces objets solides, aux contours précis qui surgissent dans ce champ

bien éclairé et nettement circonscrit de la réalité au delà duquel son œil ne devine rien. Presque toujours il se trompe quand il s'agit de juger une œuvre d'art. En politique, en religion, en philosophie il se méfie trop de la sensibilité et de l'imagination pour les aimer dans la poésie. Selon lui l'émotion ne fait rien entrevoir; au contraire elle obscurcit l'intelligence, elle l'empêche de définir et de cataloguer les faits. Wordsworth publie son premier recueil poétique : Jeffrey endosse sa robe, ajuste sa perruque et solennellement prononce sa fameuse condamnation[1], la sentence brève et tranchante par laquelle il croit exécuter la jeune école. Sur les premiers poèmes de Byron, sur ceux de Keats, il assène le même coup de massue méthodique et brutal. En 1814, ayant écrasé avec une humeur grave, dépecé avec une ironie sereine l'œuvre religieuse et candide, l'*Excursion* de Wordsworth, il se sent la conscience à l'aise, il a le sourire satisfait de l'homme qui a bien mérité du public, il déclare que le poète est tué, qu'il ne se relèvera pas d'un coup si bien ajusté. Ces rêveries à propos de l'ombre étoilée que dessine la grande marguerite sur la surface nue d'une roche, ces petits poèmes de langue prosaïque sur une fillette solitaire, sur un âne, sur un idiot, ce tressaillement devant une fleur, « trop profond pour faire jaillir les larmes[2] »,

1. This will never do.
2. « To me the meanest flower that blows can give
Thoughts that do often lie too deep for tears. »
(Wordsworth.)

lui semblent des extravagances prétentieuses ou des niaiseries d'enfant qui balbutie. Jeffrey, homme sociable, homme de lettres, amateur de livres et de conversations, n'a pas l'habitude de se promener seul dans la campagne déserte, sous le ciel pâle, dans la fine brume grise, au bord de la nappe inerte des lacs de plomb, entre les roches silencieuses qui surgissent des fougères, pour communier avec la grande âme « qui habite la conscience de l'homme « comme la lueur des soleils couchants [1] ». Il ne croit pas qu'un monde supérieur, éternel, absolu nous soit accessible par l'intuition. Il a le même dédain pour l'extase religieuse et les divinations poétiques, pour les méthodistes et les métaphysiciens, pour tous ceux qui croient exprimer l'inexprimable. Wordsworth commence avec Coleridge la lignée qui aujourd'hui se continue par les Carlyle, les Browning, les Ruskin, la série des écrivains-voyants, des poètes prophétiques qui communiquent avec l'absolu et parlent en prêtres à la multitude. Jeffrey et tous les rédacteurs de la *Revue d'Édimbourg* descendent tout droit des prosateurs du XVIIIe siècle, de l'époque

1. And I have felt
A presence that disturbs me with the joy
Of elevated thoughts; a sense sublime
Of some thing far more deeply interfused
Whose dwelling is the light of setting suns
And the round Ocean and living air
And the blue sky, and in the mind of man.

(Wordsworth, *Lines composed a few miles above Tintern Abbey.*)

« après son arrivée à Londres, et je crois bien que « mes auditeurs m'ont pris pour un fou. Le bedeau, « en m'ôtant mon surplis, était pâle comme un mort. « Certainement, il a bien cru que j'allais le mordre [1]. »

IV

Il avait quitté Édimbourg en 1803 pour chercher fortune à Londres. Dans l'Église d'Angleterre les places ne sont données ni au concours, ni à l'avancement. Pour les obtenir, il faut prêcher devant un grand public, arriver ainsi à la réputation ou bien s'entourer de relations, connaître quelques-uns des patrons, *gentlemen* ou *lords* qui disposent des bénéfices. En général, un prêtre anglican se case par les mêmes moyens qu'un intendant ou qu'un ingénieur.

Sydney Smith eut quelque peine à se caser. Il arrivait avec une réputation de révolutionnaire. Entre le whig et le jacobin, l'intolérance bigote de l'opinion régnante refusait de distinguer : Smith ne parlait pas la phraséologie officielle ; il fut traité de jacobin et d'athée, et toutes les portes se fermèrent sur lui. Au bout d'un an « je n'ai pas encore pu trouver « de chaire, écrit-il, je n'ai prêché que deux ou trois « fois, à droite et à gauche ». Il avait alors deux enfants et il aurait voulu que « les sourires pussent leur « servir de viande et les baisers de pain ». En somme, disait-il plus tard en se souvenant de ces années,

1. Lady Holland, *Memoir*.

les commandements de l'Église sur les jeûnes et sur les fêtes sont respectés, puisque les riches célèbrent les fêtes, et que les pauvres observent les jeûnes.

Il se tira d'affaire et se fit vite un cercle d'amis, il y avait des whigs à Londres, écrivains, philosophes, politiques. Horner le magistrat, son collaborateur de la *Revue d'Édimbourg*, sir James Mackintosh, l'historien, sir Samuel Romilly, le philosophe, M. Scarlett, qui devint lord Abinger, M. Ward, qui devint lord Dudley, l'accueillirent comme un des leurs. Un esprit généreux, qui s'intéressait comme Sydney Smith à toute œuvre philanthropique, un de ces hommes comme on en a vu beaucoup dans ce siècle en Angleterre, fondateur d'institutions charitables, promoteur d'associations utiles, sir Thomas Barnard lui vint en aide. Il fut nommé prédicateur à l'Asile des orphelins, au traitement de 1 250 francs par an. Deux autres situations semblables le mirent presque à son aise. En même temps sa réputation grandissait. A Berkeley Chapel, où il prêchait tous les quinze jours, la foule se pressait pour l'entendre. Une série de conférences philosophiques et morales le rendit célèbre. « Je ne savais « pas, écrit-il quarante ans plus tard, un mot de philo- « sophie, mais je savais qu'il me fallait cinq cents « francs pour meubler ma maison. » Cependant le succès fut prodigieux. Toute la rue d'Albermale était encombrée de voitures. « Je ne me rappelle pas « qu'aucune mystification littéraire ait jamais fait tant « de bruit. Toutes les semaines, je trouvais une nou-

« velle théorie de la conception et de la perception que « faisaient passer un torrent de phrases et une im- « prudence incroyable. » Ne le prenons pas au mot; il ne pouvait parler que sincèrement. En style robuste et généreux, il prêchait la théologie optimiste, la morale pratique et courte à laquelle il croyait; il comparait Aristote à Bacon, l'Angleterre à la Grèce, le présent au passé, et concluait au progrès de l'homme, à la supériorité de Bacon, de l'Angleterre et du présent.

Ainsi passèrent cinq années de vie pauvre et rude, rendues joyeuses par sa confiance et l'élan jeune de son effort. Il écrivait beaucoup pour la *Revue d'Édimbourg*, poursuivant avec ardeur sa lutte contre l'hypocrisie et les préjugés régnants. En 1806 il publia, en faveur des catholiques, son chef-d'œuvre, les *Lettres de Peter Plymley*, pamphlet anonyme, le plus spirituel et le plus habile qui ait ait été composé depuis Swift, et qui fit le tour de l'Angleterre. Autour de lui, un cercle grandissant l'encourageait. Son titre de prêtre anglican et son rôle actif de combattant lui ouvraient les portes des grandes maisons whigs. Il fit ainsi la connaissance de lord Carlisle et de lord Grey, dont il resta l'ami pendant toute sa vie, et, présenté chez lord Holland, il devint l'hôte familier d'un grand salon historique.

On sait ce que fut Holland House pendant la première moitié de ce siècle : l'une de ces demeures seigneuriales qui par les richesses, les œuvres d'art

qu'y ont accumulées des générations, la culture, la délicatesse de leurs habitants, le passé glorieux qu'elles rappellent, sont comme l'efflorescence à laquelle vient aboutir une civilisation. Sous Charles Ier, les amis persécutés du roi s'y réunissaient. Sous la reine Anne, Addison, après avoir épousé la comtesse de Warwick, y finit ses jours. George III y fit la cour à lady Sarah Lennox, Fox y passa ses premières années. Dans la bibliothèque et la chambre de gala, on voyait, au commencement de ce siècle, des chefs politiques comme Grey, Russel, Durham, Lansdowne, des poètes comme Moore et Rogers, des hommes de sciences comme Humphrey Davy, Alexandre de Humboldt, des étrangers comme Washington Irving, M. de Talleyrand, Metternich. Allen et Bentham y discutaient au coin de la haute cheminée avec Mackintosh et Romilly. Le prince régent, le duc de Clarence y rencontraient Canova et le peintre Wilkie. Il y avait dans le souvenir d'un tel ensemble de quoi émouvoir l'âme oratoire et aristocratique de Macaulay et fournir un beau thème à son éloquence. Lorsque lord Holland mourut, en 1841, il résuma ce tableau dans une page d'une rhétorique un peu banale, mais très sincère. « Le temps vient[1], écrivit-il, où quelques « vieillards, derniers survivants de notre génération, « chercheront en vain parmi les places, les rues, les « gares, cette demeure qui dans notre jeunesse a réuni

1. *Essay on Lord Holland.*

« velle théorie de la conception et de la perception que « faisaient passer un torrent de phrases et une im- « prudence incroyable. » Ne le prenons pas au mot; il ne pouvait parler que sincèrement. En style robuste et généreux, il prêchait la théologie optimiste, la morale pratique et courte à laquelle il croyait; il comparait Aristote à Bacon, l'Angleterre à la Grèce, le présent au passé, et concluait au progrès de l'homme, à la supériorité de Bacon, de l'Angleterre et du présent.

Ainsi passèrent cinq années de vie pauvre et rude, rendues joyeuses par sa confiance et l'élan jeune de son effort. Il écrivait beaucoup pour la *Revue d'Édimbourg*, poursuivant avec ardeur sa lutte contre l'hypocrisie et les préjugés régnants. En 1806 il publia, en faveur des catholiques, son chef-d'œuvre, les *Lettres de Peter Plymley*, pamphlet anonyme, le plus spirituel et le plus habile qui ait ait été composé depuis Swift, et qui fit le tour de l'Angleterre. Autour de lui, un cercle grandissant l'encourageait. Son titre de prêtre anglican et son rôle actif de combattant lui ouvraient les portes des grandes maisons whigs. Il fit ainsi la connaissance de lord Carlisle et de lord Grey, dont il resta l'ami pendant toute sa vie, et, présenté chez lord Holland, il devint l'hôte familier d'un grand salon historique.

On sait ce que fut Holland House pendant la première moitié de ce siècle : l'une de ces demeures seigneuriales qui par les richesses, les œuvres d'art

qu'y ont accumulées des générations, la culture, la délicatesse de leurs habitants, le passé glorieux qu'elles rappellent, sont comme l'efflorescence à laquelle vient aboutir une civilisation. Sous Charles Ier, les amis persécutés du roi s'y réunissaient. Sous la reine Anne, Addison, après avoir épousé la comtesse de Warwick, y finit ses jours. George III y fit la cour à lady Sarah Lennox, Fox y passa ses premières années. Dans la bibliothèque et la chambre de gala, on voyait, au commencement de ce siècle, des chefs politiques comme Grey, Russel, Durham, Lansdowne, des poètes comme Moore et Rogers, des hommes de sciences comme Humphrey Davy, Alexandre de Humboldt, des étrangers comme Washington Irving, M. de Talleyrand, Metternich. Allen et Bentham y discutaient au coin de la haute cheminée avec Mackintosh et Romilly. Le prince régent, le duc de Clarence y rencontraient Canova et le peintre Wilkie. Il y avait dans le souvenir d'un tel ensemble de quoi émouvoir l'âme oratoire et aristocratique de Macaulay et fournir un beau thème à son éloquence. Lorsque lord Holland mourut, en 1841, il résuma ce tableau dans une page d'une rhétorique un peu banale, mais très sincère. « Le temps vient[1], écrivit-il, où quelques « vieillards, derniers survivants de notre génération, « chercheront en vain parmi les places, les rues, les « gares, cette demeure qui dans notre jeunesse a réuni

1. *Essay on Lord Holland.*

« tant de beaux esprits et de beautés, de peintres et de « poètes, d'érudits, de philosophes et d'hommes « d'État. Ils se rappelleront alors avec tendresse bien « des objets qui leur furent familiers, l'avenue, la ter- « rasse, les bustes, les tableaux, les devises énigma- « tiques. Ils se rappelleront cette salle vénérable où la « gravité d'une bibliothèque antique s'unissait à tout « ce que la grâce et l'esprit féminin ont pu inventer « pour embellir un salon. Ils se rappelleront ces « rayons chargés de la science de tant de pays et de « tant de siècles, ces tableaux précieux qui nous con- « servent les traits des hommes les plus sages et les « meilleurs de deux générations anglaises. Il se rap- « pelleront avoir entendu critiquer dans un coin le « dernier débat des Communes, et dans l'autre la der- « nière comédie de Scribe, — tandis que Wilkie regar- « dait avec admiration la *Baretti* de Reynolds, tandis « que Mackintosh feuilletait un Saint-Thomas- « d'Aquin pour y vérifier une citation, tandis que « Talleyrand racontait ses causeries avec Barras au « Luxembourg, ou sa promenade à cheval avec « Lannes sur le champ d'Austerlitz. »

Sous ces nobles lambris, parmi la foule fastueuse des personnages historiques, on remarquait un homme jeune, simplement vêtu de noir, de figure forte et pâle, un peu commune, aux yeux vifs et bons, aux gestes brusques, qui par l'abondance de sa conversation, le naturel et la variété de ses mots, faisait contraste avec la parole rare et la tenue froide des nobles lords. C'était le Révérend Sydney Smith:

Il achevait son éducation. Par ce contact quotidien avec les représentants de quelques-unes des grandes familles qui pendant plus d'un siècle ont gouverné l'Angleterre, se complétait dans son esprit le tableau de l'Angleterre. Il a vécu avec des paysans, des bourgeois, des professeurs, des écrivains, des prêtres. A présent il voit de très près des hommes d'État, des administrateurs, des députés, quelques-uns des chefs politiques de la nation. Il aperçoit le petit monde officiel qui pour l'étranger représente toute l'Angleterre. Quand un homme est né observateur, doué d'une intelligence qui, instinctivement, enregistre et classe les spécimens humains que lui fournit son expérience, avec une semblable éducation, en matière politique et sociale, il devient vraiment compétent. En même temps, prenant rang parmi les amis de lord Grey et de lord Holland, Sydney Smith sort de la foule anonyme. Il entre dans un groupe actif qui a sa place acquise dans l'Angleterre officielle. Les grands seigneurs, les puissants patrons qui sont les chefs du parti whig le connaissent pour un de leurs soldats. Désormais sa fortune est liée à la leur, et toutes les fois qu'ils passeront au pouvoir, il avancera d'un pas. En 1806, à la mort de Pitt, menés par Fox, ils prennent pour quelques mois la place des tories. Aussitôt ils récompensent leurs bons soldats : le Révérend Sydney Smith reçoit un bénéfice de 500 livres, il est nommé, dans le Yorkshire, recteur du village de Foston.

CHAPITRE II

CARACTÈRE DE SYDNEY SMITH

A Foston, Sydney Smith passa vingt ans, et pendant ce temps, sa biographie s'arrête. De ces vingt années décrivez une journée et vous les avez toutes décrites. Ce sont celles d'un gros recteur de campagne qui écrit ses sermons, qui surveille ses cultures, qui vend ses bestiaux, qui reçoit ses fermiers, qui administre sa paroisse. En outre, celui-ci écrit, de temps en temps, un article pour son ami Jeffrey qui dirige la *Revue* à Édimbourg; il va dîner à York chez son archevêque; quelques voitures d'amis viennent de Londres s'embourber dans les ornières argileuses qui mènent jusqu'au presbytère. Il reçoit quelquefois sir James Mackintosh ou lord Holland; plus tard Macaulay, apparitions lumineuses et rares qui sont ses grands événements, les points de repère qui pour lui mesurent la longueur des mois et des années. Au total, pendant vingt ans, il est isolé et immobile. On n'en voit l'homme que plus nettement : ajoutez qu'il a trente-cinq ans, c'est-à-dire que son développement est achevé. Ce sont là deux raisons pour essayer d'en faire le tour en

étudiant la figure active et humouristique qui a tant frappé les contemporains.

I

Avant tout, il eut un tempérament joyeux et vaillant de lutteur. Pour les siens et pour lui-même il a lutté contre la pauvreté ; pour autrui il a lutté contre l'injustice avec entrain, élan, ardeur, par instinct, par plaisir et par devoir. Il ne fut ni un rêveur, ni un penseur, mais un homme d'action. C'est là son trait distinctif et que l'on reconnaît dans sa vie, dans son talent et dans son œuvre. « Ne faiblissez « pas, répétait-il, soyez énergique jusqu'au bout » « Tout homme doit être occupé et mourir avec la « conscience qu'il a donné tout son effort ». En effet, il fut toujours en quête d'œuvres utiles, travaillant aux grandes réformes politiques nécessaires à la prospérité et à la liberté de l'Angleterre, comme aux petites réformes nécessaires au bien-être de son ménage. A Foston, dans une même journée, il invente des « procédés de chauffage et d'éclairage économi- « ques, il prépare des remèdes pour ses paroissiens, « il munit ses voisins de recettes contre la mélancolie », il écrit un sermon contre la paresse, il compose un pamphlet contre M. Perceval ou les méthodistes. « Je me suis fait une règle, disait-il, de ne me rési- « gner à aucun mal quand on peut lui porter remède. » Un tel principe a ses origines dans le tempéra-

ment, dans ce qui est le fond même de Sydney Smith, je veux dire une surabondance de vie animale qui lui interdisait le silence, l'oisiveté ou la méditation prolongée. Il agissait comme il causait, comme il chantait, comme il riait, pour dépenser un trop-plein de sève et d'énergie, comme un enfant ou un jeune chien qui bondit, aimant non seulement l'action, mais le simple mouvement physique, joyeux de s'agiter, de trotter et de voir autour de lui trotter les autres[1]. A Édimbourg il était précepteur, clergyman, écrivain, et, en outre, femme de ménage et cuisinière : « Le domestique, écrit-il « au père de son élève, n'est pas très bon juge de la « viande et j'ai dû moi-même aller plusieurs fois au « marché. La cuisinière, Mitthoffer et moi nous « avons réuni tous nos efforts pour faire un pâté, « mais la croûte était comme du biscuit de mer ; « impossible de la manger. Il y a toujours du bœuf « au saloir ; je m'intéresse au ménage comme une « grasse et respectable dame de quarante ans. La « cuisinière reçoit douze sous par jour, et l'autre fille « n'a que sa nourriture. Michel prend une leçon de « danse tous les jours. De temps en temps, je me « fais montrer un pas ou deux, mais je ne puis ré- « péter cet exercice tous les jours, car il me jette dans « des accès de rire voisin de la suffocation. » A Foston il va cultiver trois cents acres de terre ; dès son arrivée il juge le vieux presbytère inhabitable, entre-

1. I have just bought a parrot to keep my servants in good humour (*Memoir.*)

prend d'en faire construire un autre et finit par le construire lui-même. « Je mis mon épaule à la roue « pour tout de bon [1]. Je fis venir un architecte : il « m'offrit des plans qui m'eussent ruiné. — Je lui tire

1. " All my efforts for an exchange having failed, I asked and obtained from my friend the Archbishop another year to build in. And I then set my shoulder to the wheel in good earnest; sent for an architect; he produced plans which would have ruined me. I made him my bow : 'You build for glory, Sir; I, for use." I returned him his plans, with five-and-twenty pounds, and sat down in my thinking-chair; and in a few hours Mrs Sydney and I concocted a plan which has produced what I call the model of parsonage-houses. " I then took to horse to provide bricks and timber; was advised to make my own bricks of my own clay; of course, when the kiln was opened, all bad; mounted my horse again, and in twenty-four hours had bought thousands of bricks and tons of timber. Was advised by neighbouring gentlemen to employ oxen : bought four, — Tug and Lug, Haul and Crawl; but Tug and Lug took to fainting, and required buckets of sal-volatile, and Haul and Crawl to lie down in the mud. So I did as I ought to have done at first, — took the advice of the farmer instead of the gentleman; sold my oxen, bought a team of horses, and at last, in spite of a frost which delayed me six weeks, in spite of walls running down with wet, in spite of the advice and remonstrances of friends who predicted our death, in spite of an infant of six months old, who had never been out of the house, I landed my family in my new house nine months after laying the first stone, on the 20th of March; and performed my promise to the letter to the Archbishop, by issuing forth at midnight with a lantern to meet the last cart, with the cook and the cat, which had stuck in the mud, and fairly established them before twelve o'clock at night in the new parsonage-house; — a feat, taking ignorance, inexperience, and poverty into consideration, requiring, I assure you, no small degree of energy.

(*Memoir*.

« ma révérence : « Vous bâtissez pour la gloire, mon-
« sieur, moi pour l'usage ». Je lui rends ses plans en y
« ajoutant vingt-cinq livres, je m'installe dans ma
« chaise à penser, et en quelques heures, ma femme et
« moi nous arrêtons le plan de ce que j'appelle le
« presbytère modèle. Là-dessus, j'enfourche un cheval
« pour aller chercher des briques et du bois de cons-
« truction. On me conseille de faire fabriquer mes
« briques moi-même, avec la glaise de mes champs ;
« naturellement quand on ouvre le four, il n'y en a
« pas une de bonne. Vite en selle de nouveau, et en
« vingt-quatre heures, j'achète quelques milliers de
« briques et quelques tonnes de bois de construction.
« Pour bêtes de trait, les gentlemen du voisinage
« me conseillent de prendre des bœufs. J'en achète
« quatre, Tug et Lug, Hawl et Crawl. Mais Tug et
« Lug prennent l'habitude de s'évanouir : pour les
« remettre sur pied, il fallait des seaux de sels volatils.
« Hawl et Crawl se couchaient dans la boue. Je
« finis par où j'aurais dû commencer : Je laissai là
« mes gentlemen, demandai conseil aux fermiers,
« vendis mes bœufs, achetai un attelage de chevaux,
« et malgré la gelée qui nous retarda, malgré l'eau qui
« coulait des murs, malgré les remontrances des amis
« qui prédisaient notre mort, malgré un enfant de six
« mois qui n'avait jamais été exposé au grand air, je
« débarquai ma famille dans ma maison, neuf mois
« après en avoir posé la première pierre. J'exécutai
« au pied de la lettre la promesse que j'avais faite à
« l'archevêque en allant, une lanterne à la main, au-

« devant de la dernière charrette qui s'était embourbée « avec le chat et la cuisinière, et réussis à les installer « avant minuit dans le nouveau presbytère, — exploit « qui, si l'on considère mon inexpérience et ma pau- « vreté, ne m'a pas demandé peu d'énergie. » Cet exploit l'endetta pour plusieurs années. « Je ne m'en « repentis jamais, dit-il ; je me fis instituteur et j'élevai « mon fils ; — ma femme se fit institutrice et éleva mes « filles. — Ne pouvant louer ma terre, j'endossai une « blouse de fermier. Un domestique était trop cher ; je « mis la main sur une petite paysanne carrée comme « une borne kilométrique ; je l'appelai Bunch, je « lui mis une serviette au bras et j'en fis mon maître « d'hôtel. Mes filles lui apprirent à lire, Mme Sydney « à servir, je m'occupai de sa conscience et de sa « morale : Bunch fut bientôt le meilleur maître « d'hôtel du pays. » — Cependant, la grande maison de briques qui se dressait au milieu des terres labourées était à peu près vide. « J'achetai une char- « retée de bois de sapin, je pris à mon service un « charpentier, Jack Robinson, dont la figure avait la « forme de la pleine lune ; je l'installai dans une « grange et je lui dis : « Jack ! Meuble ma maison ! » « — Vous voyez le résultat ! » — Au fond, ce clergyman causeur et sociable a les facultés d'organisation patiente et opiniâtre qui, dans les solitudes d'Amérique, ont construit les *log-houses* et les huttes des *squatters*. Il est de la race de ceux qui colonisent et civilisent. Envoyez-le dans les Montagnes Rocheuses ou en Australie, avec sa femme et ses

enfants, avec des fusils, des haches, du bois, des outils de labour, il se tirera d'affaire et il sera heureux. Lorsqu'il installe les siens à Foston, dans le tumulte du premier jour, entouré de « chaises, de « tapis empaquetés, de paysans balourds qui déchargent les charrettes crottées, entouré des enfants, « des nourrices, des bonnes, du chien, du chat, il « règne, il triomphe. C'est alors, dit lady Holland, « qu'il fallait voir mon père. Au milieu de cette confusion, il avait des idées pour tout le monde, « il pensait à tout le monde, il encourageait tout le « monde, il versait la bonne humeur à tout le monde! « Comme il se donnait du mal, et pourtant comme « on entendait sa voix riche et sonore, ordonnant, « dirigeant, expliquant! » — Installé, il fut pendant vingt ans le curé du village, le médecin du village, et, en outre, cultivateur, éleveur de bétail, *justice of the peace*, précepteur, écrivain, vétérinaire, déployant pour aménager sa maison et civiliser son village, la fertilité de ressources d'un Robinson Crusoe, inventant des poêles perfectionnés, des outils d'agriculture, dépensant en expériences de toutes espèces, en conversation et en rires, l'énergie que tant de devoirs ne parvenaient pas à épuiser.

Lorsque l'homme est aussi fort et aussi actif, il est heureux de vivre; nul fardeau ne l'affaisse; il ne sent pas les innombrables petits chocs qui nous meurtrissent quotidiennement; le sentiment de la vie lui est une jouissance, l'allégresse est son état habituel, et la joie qu'il ne peut contenir déborde

hors de lui. Chez Sydney Smith, la joie est habituelle; elle a sa source au plus profond de l'être physique : elle surgissait brusquement, d'un élan invincible et magnifique. « Un jour[1], il causait de « science avec le docteur Marcett; j'admirais sa pa- « role élevée et philosophique, quand se levant sou- « dain, il s'étira les bras en criant : « Allons ! un peu « de folie ! » Alors, ce fut un torrent de plaisanteries, « d'anecdotes, une telle explosion de verve, un tel « charme, une telle fraîcheur, un rire si irrésistible, « que Salomon lui-même eût cédé à la contagion et « crié : Vive la folie! » — « Il semble, dit Macaulay, « qui, en 1829, va le voir à Foston, que sa plus grande « jouissance soit de faire rire sa femme et ses filles « tous les jours, pendant plusieurs heures de suite. » — « Rien ne résistait à son rire sonore et franc, écrit « un autre de ses amis, à ce fou rire jeune qui jaillissait « au travers d'un pêle-mêle d'images inattendues, si « brusques, si rapides, qu'on avait peine à le suivre, « qu'on restait là, haletant, épuisé, criant et deman- « dant grâce. » — « Je suis fou de joie[2], disait Sydney, « il faut que je rie ou que j'éclate » ; rire large, honnête, dont témoignent tous ceux qui l'ont connu, gaieté rayonnante, expansion facile et jeune, fraîcheur d'âme qui sont d'un enfant fort et sain. Il prend plaisir à des tours de collégien échappé. A soixante-cinq ans, étant chanoine de Saint-Paul

1. Notes prises par Mrs Marcett, citées par Lady Holland, *Memoir.*, 128.
2. I am mad with spirits.

et recteur de Combe Florey, il fait orner de bois de cerf le front de deux ânes qu'on lâche ensuite dans le parc. Gravement, il mène promener de leur côté la compagnie qui vient de dîner chez lui. — « Voyez donc, dit-il, Lady, — vous disiez l'autre « jour que mon parc manquait de cerfs ! Que dites-« vous de ceux-ci ? — Excusez leurs longues oreilles ! « C'est un petit détail particulier au cerf ecclé-« siastique. Leurs voix aussi sont singulières, mais « nous avons fait de notre mieux, et vous êtes trop « amie de l'Église pour aller publier nos défauts. » J'imagine qu'en parlant ainsi, il avait ce regard dont parle sa fille, lumineux de malice bienveillante et de bonheur contenu. Une autre fois, à Londres, devant un jeune officier très novice et qui, pour la première fois, sortait d'Écosse, il se fait passer pour l'amiral Sydney Smith, prend l'attitude et le langage militaires, joue le rôle du vainqueur d'Acre, décrit ses batailles, ses charges contre les Turcs, mime, invente, raconte, démontre et ne s'arrête que lorsque l'Écossais enthousiasmé court chercher la cornemuse de son régiment pour le régaler d'une sérénade. — Voilà le bouillonnement d'allégresse dont parlent tous ceux qui l'ont connu de près. Après sa mort, ils furent bien étonnés de trouver le monde si grave et si terne. Ils se rappelèrent ces soirées de rire contagieux, et mirent sur le compte de l'esprit le torrent qui sortait d'une source de vie trop pleine et tumultueuse. Ainsi s'est formée la légende qui, en Angleterre, fait de Sydney Smith

avec Macaulay, le plus grand causeur du siècle. La conversation de Macaulay vaut mieux que celle de Sydney Smith. Macaulay cause parce qu'il a trop lu[1] : sa cervelle est trop pleine, son intelligence en verve pense et se souvient trop vite. Elle s'épanche alors, elle déborde, elle court irrésistiblement à travers l'histoire et la littérature. Sydney Smith cause, parce qu'il se sent trop bien portant. Son monologue est un jet de la flamme intérieure qui fait saillie au dehors. Elle surgit en gestes, en fusées de bons mots, de fantaisies, de bouffonneries que terminent des convulsions de rire, d'un rire étourdissant et débridé. Quelquefois il trouve l'esprit agile et délicat qui s'exprime par images neuves, de sens fin ou profond, mais cela est rare[2];

1. Voici l'appréciation de Sydney Smith sur la conversation de Macaulay. " Some one speaking of Macaulay : ' Yes, I take great credit to myself; I always prophesied his greatness from the first moment I saw him, then a very young and unknown man, on the Northern Circuit. There are no limits to his knowledge, on small subjects as well as great; he is like a book in breeches.... Yes, I agree, he is certainly more agreeable since his return from India. His enemies might perhaps have said before (though I never did so) that he talked rather too much ; *but now he has occasional flashes of silence that make his conversation perfectly delightful.* "

2. Par exemple : " Miss Edgeworth was delightful, so clevre and sensible ! She does not say witty things, but there is such a perfume of wit which runs through her conversation as makes it very brilliant. " — " There is the same difference between their tongues as between the hour and the minute hand : one goes ten times as fast, and the other signifies ten times as much. " " Some one asked if the Bishop of – was going to marry. Perhaps, said Smith, yet how can a bishop marry ? How can he flirt ? the most he can say is : " I will see you in the vestry after service.

il ne connaît guère que la grande verve animale, lancée joyeusement à travers les folies. On disait devant lui, qu'un jeune Écossais s'était mis en tête d'épouser une veuve Irlandaise, d'âge mûr et de dimensions peu communes. « Lui, l'épouser! s'écria « Smith, — impossible! vous voulez dire qu'il compte « en épouser un morceau! — L'épouser tout entière! « — Mais ce serait un cas de bigamie, de trigamie! — « Les voisins et les magistrats interviendraient! — Il « y a en elle de quoi peupler de femmes une paroisse « entière! On pourrait en remplir une colonie, on « pourrait en faire une assemblée, on pourrait ac- « complir autour d'elle sa promenade du matin, à « condition de s'arrêter souvent et d'être en vaillante « santé. Un jour, j'ai essayé d'en faire le tour avant « mon déjeuner! — Je n'ai pas pu. Ou bien encore, « on pourrait lui lire la loi sur les rassemblements « et la disperser, bref en faire n'importe quoi, mais « l'épouser! — Ah! monsieur Sydney, dit une « jeune fille au milieu des éclats de rire, est-ce que « vous venez d'inventer tout cela vous-même? — « Oui, Lucy, cria-t-il en se renversant dans son fau- « teuil; oui, ma petite, c'est le tonnerre de ma pro- « pre invention! Est-ce que vous croyez qu'avant de « faire une plaisanterie, j'envoie chercher les voisins, « le bedeau et le sacristain? Mais, allons! courons « dans le jardin[1]! » — Voilà le monologue improvisé

1. Some one mentioned that a young Scotchman, who had been lately in the neighbourhood, was about to marry an Irish widow, double his age and of considerable dimensions.

par la fougue trop chaude qui se donne carrière et bondissant avec ivresse, se lâche dans l'absurde. — Comique de détente brusque, aussi bien que de flot abondant. « Vous avez rencontré, dit-il dans le « post-scriptum d'une lettre, un clergyman aimable. « — Jusqu'ici les naturalistes ont nié l'existence d'un « être de cette espèce. — Mesurez-le et notez ce qu'il « mange[1]. » — « Le médecin W., écrit-il dans un

" Going to marry her!" he exclaimed, bursting out laughing " going to marry her! impossible! you mean, a part of her; he could not marry her all himself. It would be a case, not of bigamy, but trigamy; the neighbourhood or the magistrates should interfere. There is enough of her to furnish wives for a whole parish. One man marry her! — it is monstrous. You might people a colony with her; or give an assembly with her; or perhaps take your morning's walk round her, always provided there were frequent resting-places, and you were in rude health. I was once rash enough to try walking round her before breakfast, but only got half-way and gave it up exhausted. Or you might read the Riot Act and disperse her; in short, you might do anything with her but marry her." "Oh, Mr Sydney!" said a young lady, recovering from the general laugh, "did you make all that yourself?" "Yes, Lucy," throwing himself back in his chair and shaking with laughter,"all myself, child; all my own thunder. Do you think, when I am about to make a joke, I send for my neighbours C. and G., or consult the clerk and churchwardens upon it? But let us go into the garden;" and, all laughing till we cried, without hats or bonnets, we sallied forth out of his glorified window into the garden.

(*Memoir.* — Lady Holland).

1. Autres exemples de ce comique violent. "When I have the gout, I feel as if I was walking on my eye balls." — " An Englishman opens like an oyster with a knife and fork." — " What do you do, Mr Smith, when it is too hot?" — " Take off my skin and sit in my bones!" — " A lady once asked us a

« billet, est mort, laissant 100 000 livres avec un mot « laconique indiquant les maladies qui lui avaient « valu cette somme : « Aurum catharticum, £ 20 000 ; « aurum diureticum, £ 10 000, aurum podagrosum, « £ 30 000, aurum apoplecticum, £ 20 000, aurum « senile et nervosum, £ 10 000. » — Je ne réponds pas « de la vérité de cette anecdote. » — « Quand j'ai la « goutte, disait-il dans sa vieillesse, il me semble que « je marche sur la prunelle de mes yeux. » — Aujourd'hui, à quatre-vingts ans de distance, isolées du contexte où elles jaillissent subitement, voilées par une traduction, ces boutades perdent toute saveur. Il n'en reste que la bizarrerie. Au surplus, je crois bien que, presque toujours, elles ont manqué de grâce et de nuances. Elles sont faites pour nous choquer, comme celles de Mark-Twain, par leur roideur, leur violence et leur longueur. Il fallait en citer quelques-unes cependant, parce qu'en Angleterre, pour le grand public, elles font l'originalité de Sydney Smith, et puis, parce qu'elles témoignent de la joie de vivre, de l'exubérance, de la florissante et rude santé que j'ai données pour le fonds de son tempérament.

D'autres faits disent la même chose : il ne semble pas avoir connu l'effort. Ces pamphlets alertes, d'un style si franc et succulent, si copieusement bourrés de faits et d'images, il les improvisait d'un seul élan, sous la lampe de famille, à la table où

' motto for her dog Spot. " I proposed, ' Out, damned Spot. ' — ' She has a true porcelain understanding. "

causaient et riaient ses filles. Il ignora toujours les angoisses de la pensée qui tâtonne et qui trébuche. « On le voyait s'asseoir[1] devant des liasses « de papiers d'affaires, de factures qu'il examinait avec « la patience et la méthode d'un clerc d'avoué. Tout « d'un coup, d'un grand geste, il en nettoyait la table « et, comme pour se rafraîchir l'esprit, prenait la « plume. Les phrases jaillissaient alors, aussi drues « que dans sa conversation ; sans hésiter, sans s'ar- « rêter pour arrondir ses périodes, il remplissait « les pages, épanchant la plénitude de sa pensée, car, « à tout travail, il se donnait corps et âme. Sur sa « figure, on suivait son intérêt, son plaisir, à mesure « que les images neuves se pressaient sous sa plume « il ne corrigeait rien ; son impatience était si grande « qu'il ne prenait pas le temps de relire ; le plus sou- « vent, il jetait le manuscrit sur la table et disait en « se levant brusquement : « Là ! voilà qui est fait ! « A présent, Kate, relis-moi ça, mets-moi les points sur « les *i* ! — Et tout courant, il s'élançait pour sa pro- « menade du matin. » — C'est l'impétuosité, la mobilité d'un enfant. Il en a la fraîcheur d'âme, l'optimisme, les surprises et les découvertes. Jusqu'au bout, Sydney Smith vit en pleine *illusion*. A cinquante-cinq ans, il traverse pour la première fois la Manche et ses lettres sont des cris d'enthousiasme joyeux. Rien de plus différent de lui, que le type, légendaire en France, de l'Anglais silencieux

1. Lady Holland, *Memoir*.

et hautain. Il admire tout, il s'étonne de tout avec naïveté, avec effusion. « Chère femme, écrit-il, le « dîner que j'ai fait à Calais était admirable : jamais « je n'ai mangé un si bon dîner ni logé dans un si « bel hôtel. — Mais j'ai payé cher. — Ce soir, je me « suis promené par la ville qui m'a plu par-dessus tout. « — C'est un monde tout nouveau et des plus amu- « sants. — J'espère te montrer cela un jour où l'autre, « et cette pensée est l'un des plus grands plaisirs « de mon voyage. Dès l'abord, j'ai été frappé du bon « ton parfait et de l'extrême politesse de tout le « monde ici, voire des plus petites gens. Je n'ai pas « vu un perruquier qui ne fût mieux élevé qu'un gen- « tleman anglais. J'ai bien dormi sur un lit charmant, « après avoir bu du thé bien meilleur que celui qu'on « peut trouver en Angleterre. J'ai trouvé toutes les « auberges excellentes et partout la cuisine admirable. « A Paris, j'ai dîné dans un café plus splendide que « tout ce dont je pouvais avoir idée. Bref, je suis « enchanté de tout ce que j'ai vu ici et c'est dans cet « *hôtel-ci que nous logerons quand tu viendras.* » C'est avec cet intérêt qu'un enfant découvre pour la première fois le monde extérieur. C'est avec cette joie expansive qu'un écolier part en vacances ; quelle que soit la campagne ou la ville qu'il visite, s'il remue et s'il voit du nouveau, soyez sûr qu'il s'amusera. Les choses simples suffisent à amuser les simples : dans le monde, l'éclat des lampes et des cristaux sur les nappes resplendissantes, le bruit des conversations rendent Sydney Smith heu-

reux. Par tous les sens, il jouit de la vie : couleur, mouvement, lumière, tout ce qui la manifeste, il l'aime, non pas en artiste, mais simplement en être joyeux, qui sent courir un beau sang dans ses artères et respire profondément. Il déclare qu'il n'entend rien à la peinture, mais il couvre ses murs de tableaux achetés à bas prix dans les ventes : leurs couleurs brillantes le mettent en belle humeur. Il ne comprend rien à la musique, mais il goûte les riches et profonds accords de l'orgue à l'église, et le soir, entre deux éclats de rire, il aime à chanter sa chanson. Il ne s'intéresse pas aux poètes, il ne sent pas l'émotion délicate et raffinée, mais à la vue des vertes prairies anglaises, étincelantes sous le soleil de la jeune année, il a des gestes d'allégresse. « Il descendait, brillant de joie, heureux comme tout le paysage qui l'entourait : Dieu soit loué qui m'a donné ce domaine! s'écriait-il en se jetant dans son fauteuil rouge. — Je suis joyeux comme un jeune marié dans sa lune de miel! — Sonnez le domestique ! » disait-il. Aux moments de silence, c'était là son refrain; il avait besoin de voir tout son monde en mouvement. Entrait le domestique, D. — Alors Smith, avec un grand geste : « D, *glorifiez* la chambre ! » Cela voulait dire : Qu'on ouvre toutes grandes les trois fenêtres, que l'on voie le jardin, les pelouses, les fleurs qui brillent dans la clarté ! Faites entrer le magnifique soleil de Dieu, le beau flot vivifiant de lumière ! Il s'y chauffait, il s'y baignait, il

s'en délectait et tout ivre de vie, il courait cueillir des roses. — Mouvements inutiles et désordonnés, enthousiasmes naïfs, verve facile, conversation bouillonnante, rires inextinguibles et bruyants, ce sont là les bonds, les hennissements, les écarts, la fougue d'un animal trop puissant : Qu'on l'attelle à une tâche et l'on verra de quel prix est l'animal, si ses élans peuvent être maîtrisés et dirigés.

II

Il sait les diriger. Chose inattendue, cet être chez qui l'ivresse de la vie est si tumultueuse n'est pas un impulsif. Dès qu'il travaille il se tient en bride. Plus d'écart à droite ni à gauche, nulle action sortie du caprice, du dégoût, de l'enthousiasme, de l'humeur du moment; il a une vraie volonté, c'est-à-dire que chez lui les instincts et les petits élans irréfléchis sont sous le contrôle d'idées abstraites, d'opinions solides, assises sur un échafaudage d'observations minutieuses, en sorte que les volontés que motivent ses jugements, loin de s'annuler réciproquement, s'ajoutent les unes aux autres pour tisser la trame régulière et forte d'une vie dont tous les actes concourent. Le sens rassis et calme est souverain chez lui, victorieux des répugnances et des inclinations, habitué à coordonner les impulsions en vue d'une fin lointaine[1]. Il faut lire son

1. "' I dine sometimes at —, and the head of the bank sits at the foot of table, looking so attentive, and bowing so obse-

journal intime pour savoir quel sage et minutieux examen des circonstances justifie ses décisions quotidiennes. « Mon fils m'écrit qu'il est malheureux « au collège, mais, d'abord, il y a beaucoup de cha- « grin dans la vie humaine. Pourquoi les années de « collège en seraient-elles exemptes? Ensuite les « enfants prennent volontiers un moment de tristesse « pour un sentiment durable. En troisième lieu, « quand il me dira la cause de son ennui, elle aura « probablement disparu ou bien sera assez insigni- « fiante pour céder à l'examen et aux remontrances. « Enfin, si c'est d'un vrai chagrin qu'il souffre, il « faut que j'en découvre la nature, pour agir en con- « séquence, mais à cette fin, je dois attendre d'être « renseigné par lettre ou de vive voix. » — Il note par écrit les raisons déterminantes de petits actes ennuyeux; et cela par discipline, pour graver ces raisons dans son esprit : « 15 *février :* Perdu deux heures « à flâner dans mon lit. — Raisons pour me lever : « 1° *Optimum eligite et consuetudo faciet jucundis-* « *simum.* — 2° Il faudra bien que je finisse par me « lever et l'acte sera aussi pénible qu'au premier mo-

quiously; and when I talk, *à tort et à travers*, as I am apt to do, I see by his expression that he says to himself, " There is a man I would not lend money to at fifteen per cent.; he's a rash man; he would buy bad Exchequer bills; he is not to be trusted. " 'He little knows me.' 'That is very true,' said Mrs Sydney; 'people are not aware that Sydney, with all his mirth, is one of the most cautious, prudent men that ever existed; he is always looking forward, and providing against what may happen.' — " Yes, I always expect the worst; but it has a good effect, for it makes me *cautious*" (*Memoir.*)'

« ment. — 3° En me levant, je gagne santé, savoir, « bonne humeur et entrain[1]. — Je souffre d'indiges- « tion : si c'est ainsi que la nature nous punit de « prendre une nourriture indigeste, soyons sobre : à « l'avenir, j'éviterai la soupe, le poisson, et je me « contenterai d'un plat. — Faisons attention non seu- « lement à la qualité mais à la quantité. » — Voilà qui fait sourire, mais quand un homme prend la peine d'écrire et de classer les raisons qu'il a de quitter son lit de bonne heure ou de refuser d'un plat, il est probable qu'il saura conduire sa vie. En 1803, M. Beach lui avait demandé de passer une cinquième année à Édimbourg pour y achever l'éducation de son fils. Voici en quels termes il refusa : « J'ai un enfant et « j'en attends un autre : mon devoir strict est de faire « quelque chose pour assurer leur bien-être futur. « Certes, vous me traitez généreusement : je vis ici « dans l'abondance, mais une situation dans ce pays « ne mène à rien. Voici trois ans que j'y suis, et, pour « ce qui est d'une carrière, je ne suis pas plus avancé « qu'en commençant. Il en serait de même au bout « de dix ans. Je reviendrais à Londres, oublié de mes « amis, pour faire à quarante ans ce que j'aurais dû « entreprendre à vingt. » C'est à la suite d'un raisonnement semblable, minutieusement consigné sur son Journal, qu'à Foston, il a décidé de construire un nouveau presbytère et de s'endetter pour dix ans. Toutes les fois qu'il faut agir, il regarde froidement

1. Animal spirits.

les circonstances, il calcule la portée de sa décision ; il en subordonne les effets immédiats et désagréables aux effets utiles et lointains. Cette prépondérance des idées sur les sentiments constitue la vraie volonté.

Aussi bien que sa parole et que ses actes, son silence et son inaction peuvent indiquer la trempe et l'éducation de sa volonté. Quand un homme est vraiment maître de soi, devant le malheur inévitable il se roidit, il ne se dépense pas en gestes inutiles. Qui croirait qu'il y a du stoïcien chez le plaisant Sydney ? Aux minutes sombres de sa vie, il ne se plaint jamais. Par principe, il ne parle pas, ou bien il parle gaiement de ses douleurs. Toutes ses lettres de vieillesse, si lestes et brillantes, sont écrites entre deux accès de goutte. Parfois un mot bref laisse deviner qu'il lui faut un vrai effort pour se maintenir debout et souriant. « Vous dites que « le comique pétille dans mon esprit. Peut-être. « Mais la bouteille de champagne est-elle plus heu- « reuse parce qu'elle contient du champagne ? Je ne « dis pas que je sois enclin à la tristesse, mais je sais « avouer mes faiblesses et reconnaître que j'ai be- « soin de société. » Or pendant vingt ans il vit dans les terres meubles de Foston et, comme il ne cesse pas d'écrire contre le gouvernement Tory, il peut s'y croire enterré pour toujours. Sur les grandes douleurs il se taisait. En 1829, son fils, Douglas, qui terminait de belles études à Oxford, mourait à vingt-quatre ans. Voici ce qu'on trouve à ce sujet dans le Journal de Sydney Smith : « Mon fils bien-

« aimé, Douglas, est mort à vingt-quatre ans. — « Hélas ! hélas ! » et un peu plus loin : « Ainsi se ter- « mine cette année de ma vie, année de douleur, « année de la perte de mon fils bien-aimé, premier « grand malheur de ma vie, et que je n'oublierai « jamais. » — En effet, quinze ans plus tard, tandis qu'il agonisait, il donnait le nom du mort à son plus jeune fils. Mais, de ce chagrin si profond, les plus chers amis ne virent presque rien : « C'est avec plaisir, » écrit-il un jour à Lady Grey, « que j'ai vu votre mari « présider à l'inauguration du Collège démocratique « ... Je vais mieux, mais je passe encore quelquefois « par des accès de tristesse amère. Je ne savais pas « que je pouvais aimer autant. » Rien de plus; tout de suite il reprend le ton habituel de la correspondance et donne des nouvelles de sa paroisse et de la température. Voilà un trait caractéristique de Sydney Smith. Lui, le grand rieur, le grand causeur, à première vue si abandonné et si expansif, il ne se livre pas tout entier. Il y a en lui un monde secret, fermé, où n'entre pas le public des amis et des parents. Lui-même, il y descend rarement, quand il faut prendre une résolution grave, quand son devoir ne lui paraît pas suffisamment clair, quand il réfléchit aux grandes questions humaines. C'est dans cette intime retraite qu'habitent les convictions et les sentiments immuables d'où germent tous les actes importants de sa vie. Ce domaine-là lui semble sacré. Des questions qui s'y agitent, il est le seul juge : ni sa femme, ni son frère Robert, ni

son vieil ami Jeffrey ne sont appelés à donner un conseil. Il est seul maître, seul auteur, seul responsable de ses actions. Ainsi concentré, il est plus fort; non seulement il peut surmonter ses répugnances, mais il trouve moyen de supprimer ses répugnances: des conséquences d'un acte, il s'est habitué à ne considérer que celles qui enrôleront le désir, c'est-à-dire l'activité spontanée de l'âme, dans le parti de la volonté réfléchie. Ses amis de Londres s'étonnaient de le voir accepter avec tant de bonne humeur son exil du Yorkshire : « J'entends dire, écrit Smith à « Lady Holland, que vous vous raillez de moi « parce que je suis heureux à la campagne. — « Permettez-moi un mot là-dessus : En premier « lieu, que l'on vive ou que l'on meure m'a toujours « paru de bien moindre conséquence qu'on ne l'ima- « gine en général ; mais s'il faut vivre, au nom du « sens commun, sachons jouir des bonnes choses « que la fortune veut bien laisser tomber sur notre « route. Je ne mène pas exactement la vie que « j'aurais choisie, mais celle qui m'a semblé la meil- « leure *étant données les circonstances*. J'ai résolu « d'en être content et de m'y réconcilier, ce qui est « plus digne d'un homme que de me plaindre par la « poste d'être un incompris, de geindre et de me « répandre en jérémiades. Si, comme il est plus que « probable, je suis au terme de ma carrière, je me « livrerai tranquillement à l'agriculture. Bref, si mon « sort est de ramper, je ramperai de bon cœur; si de « voler, je volerai avec allégresse, mais tant que j'y

« pourrai quelque chose, je ne serai pas malheu-
« reux. »

Soyons heureux, c'est la moitié de la morale de Sydney Smith. Il est heureux, d'abord par tempérament, et puis aussi par discipline, afin d'être actif, afin d'avoir le fonds d'énergie suffisant à son travail. En lui, cette énergie abonde, bien conduite par les idées, bien endiguée, serrée quand il le veut dans un canal étroit qui double son élan. — Vers quel travail va-t-il la diriger?

III

Les naturalistes et les philosophes parlent d'un instinct social. Si nous les entendons bien, ils désignent par là une tendance spéciale à l'individu qui vit en société et qui le pousse, souvent à l'encontre de son intérêt particulier, à travailler au maintien de tout le groupe. Parce que cette tendance est nécessaire à l'espèce, parce qu'elle est impérieuse et passe à l'acte avant toute réflexion, on peut l'appeler instinct. Elle agit, dit-on, chez le babouin, qui risque sa vie pour défendre contre une bande de chiens un petit de sa tribu. Elle agit chez le sauvage qui se laisse fusiller plutôt que de trahir ses compagnons de guerre. Elle agit chez l'homme civilisé qui se jette à l'eau pour sauver un semblable. — A mesure que l'humanité gagne en conscience, les actes irréfléchis deviennent plus rares et ce sentiment perd ses caractères instinctifs. Mais, vaincu par l'égoïsme, l'instinct social

s'affirme par le remords, et nous reconnaissons sa force au moment même où nous le méconnaissons.

Chez Sydney Smith, l'instinct social est tout-puissant. Il commande l'œuvre dont son énergie et sa volonté le rendent capable. Sydney Smith est un réformateur-né. En toutes circonstances, à tous les moments de sa vie, il travaille pour les autres, à peu près comme l'abeille aligne ses cellules de cire, spontanément et de tout son effort. On en a vu un exemple tout au début de sa carrière. A vingt-trois ans, transplanté tout d'un coup d'Oxford dans la grande plaine déserte qui s'étend autour de Salisbury, il ne se laisse pas abattre par la solitude : il a bien d'autres sujets de préoccupation. Les gamins qui viennent à l'école du dimanche portent des culottes déchirées et, probablement, ceux qui restent chez eux ne portent pas de culottes du tout. Tout de suite il a pris en main la cause des misérables, il écrit au squire, il fonde des écoles de travail manuel, il réunit les filles pauvres, il leur fait apprendre à filer. De même, dans le Yorkshire où le dénuement des paroissiens est semblable, il étudie les systèmes d'alimentation économique, il s'empare des paysans indigents, il les nourrit tantôt de bouillon, tantôt de riz, tantôt de gruau et d'avoine : il dresse des statistiques, il compare les résultats. Plus tard, il imagine de leur apprendre le jardinage, il se prive d'un quart de sa terre pour leur donner des jardins. Il étudie la pharmacie, invente des

remèdes économiques[1], écrit un volume de prescriptions médicales à l'usage des indigents et un petit traité de morale pratique qui montre les conséquences de l'ivrognerie, de la paresse, et qui conseille aussi de ne pas porter de vêtements mouillés. Il est médecin[2], cultivateur, avocat même. Il défend devant les magistrats ses paroissiens injustement accusés. En somme, une seule œuvre l'intéresse : ajouter au bien-être et au bonheur de ses semblables.

C'est ce besoin d'être utile qui le fait écrivain. Devant ce spectacle de la vieille Angleterre gouvernée par des préjugés qui consacrent l'oppression de plusieurs castes et plusieurs sectes par une secte et par une caste, il ne peut pas demeurer oisif et silencieux. « Lorsque je vois le mal, dit-il, il faut « que je proteste ou que j'éclate. » Il plaide la cause des catholiques et des Irlandais, il dénonce la cruauté des lois contre le braconnage, il défend le petit clergé contre les évêques tyranniques, il entreprend trois ou quatre longues campagnes qu'il poursuit avec entêtement pendant vingt ou trente ans et qui toutes aboutissent à des réformes. Le même élan le dresse pour signaler les souffrances et les abus particuliers. Mauvais état des prisons et des maisons de fous, brutalités exercées par les patrons sur les apprentis, zèle excessif des magistrats, nul sujet si

1. « Added to all these cares, he was village parson, village doctor, village comforter, village magistrate. » *Memoir*.

2. « I am performing miracles in my parish with garlic for the hooping cough. »

spécial, si aride ou si petit qu'il ne prenne en main quand il s'agit de soulager une misère ou d'attaquer une oppression. « J'ai, dit Smith, l'amour passionné « de la justice et du bon sens. » Par justice entendez encore le bon sens, car l'injuste le choque à peu près comme l'absurde choque une intelligence saine. Voilà la racine tenace et profonde de son caractère. Nulle autre ne lui dispute les éléments d'activité qui à son contact s'organisent en œuvres utiles. Devant elle l'instinct égoïste s'atrophie : « Quand une fois, « dit sa fille, il avait vu son devoir, il l'accomplissait « sans s'inquiéter des conséquences. » — « Tant que « Dieu m'en donnera la force, écrit Smith, je ne ces- « serai pas d'attaquer de tout mon pouvoir tout sys- « tème de principes qui me paraît hostile au bonheur « public. Puisse ce Dieu m'enlever une vie indigne, « si je recule devant le mépris ou les calomnies aux- « quelles m'exposera mon devoir [1]. » Les calomnies ne lui manquaient pas : quand il arriva à Foston, sur sa réputation, le squire refusa de le voir. Le roi lui reconnaissait du mérite : « C'est un homme de « talent, avait-il dit, mais tant que je vivrai, il ne « sera pas évêque. » — Sydney Smith le savait, mais « Dieu merci, dit-il, je n'ai jamais agi pour obtenir de « l'avancement, mais poussé par l'amour de la justice « et de la vérité.... Je ne doute pas que pour avoir « parlé comme je l'ai fait, je ne sois attaqué par Sacer- « dos, Vindex, Latimer, Vates, Clericus, Aruspex ;

1. *Mem.*, p. 28.

« que l'on ne m'appelle athée, déiste, démocrate, con-
« trebandier, braconnier, voleur de grand chemin,
« unitarien et écrivain de la *Revue d'Édimbourg*.
« Mais je sais que j'ai raison : j'écris pour trois mo-
« tifs ; d'abord parce que je veux être utile ; en
« second lieu, parce que si je n'écris pas je sais que
« nul ne le fera ; enfin, parce que c'est la nature de
« l'animal que d'écrire et que je n'y puis rien [1]. »

Notons ce dernier mot si franc et si fort dans sa familiarité. Il est dans sa nature d'écrire, c'est-à-dire, ici, de travailler incessamment, avec plaisir et passion au bonheur public, de dénoncer les abus du gouvernement dont son avenir dépend, de crier tout haut l'opinion qu'il croit juste, sans réserves, sans atténuations, sans sous-entendus. « Il y a deux mots « magnifiques dans la langue : *oui* et *non* [2]. Il faut les

1. « For advancing these opinions, I have no doubt I shall be assailed by Sacerdos, Vindex, Latimer, Vates, Clericus, Aruspex, and be called atheist, deist, democrat, smuggler, poacher, highwayman, Unitarian, and Edinburgh reviewer! Still, *I am in the right*, — and what I say, requires excuse for being trite and obvious, not for being mischievous and paradoxical. I write for three reasons : first, because I really wish to do good; secondly, because if I don't write, I know nobody else who will; and thirdly, because it is the nature of the animal to write, and I cannot help it. » (*A Fragment on the Irish Roman Catholic Church.*)

2. Voici de quel ton le recteur de Foston écrit à son ami Lord Grey, ancien premier ministre : « I have just been reading Allen's account of your Administration. Very well done, for the cautious and decorous style : but it is quite shameful that a good stout answer has not been written to your calumniators. The good points of that Administration were the

« prononcer hardiment et fortement jusqu'à la mort, « répéter notre *oui* et notre *non* jusqu'à l'échafaud. » A cet accent énergique et rude, on reconnaît une émotion contenue ; c'est la voix grave, vibrante et fière de l'homme qui pense à ses convictions les plus intimes et les plus anciennes. Nous touchons en effet, à cette partie de lui-même que Sydney ne livre pas volontiers, à ces sentiments profonds qui, sous le flot superficiel et capricieux de la fantaisie, dirigent irrésistiblement le cours entier de sa vie. S'il fallait définir Sydney Smith par son trait essentiel, je ne parlerais ni de sa gaieté, ni de son bon sens, mais seulement du sérieux sentiment du devoir qui fut l'assise permanente de son caractère. Par ce côté, il est puritain : En lui parle une voix autoritaire dont les ordres ne peuvent être éludés : en toute circonstance, elle lui dicte son devoir, non seulement ce qu'il doit aux autres, mais ce qu'il se doit à lui-même pour ne pas déchoir à ses propres yeux. Selon la vieille formule, il se dit qu'il est *un gentleman et un chrétien*. Quand il décide de construire sa maison de Foston, il s'est fait la réflexion suivante : « Je dois bâtir : l'évêque qui a « le pouvoir de me forcer n'use point de son pouvoir. « *Comme gentleman, je ne dois pas le forcer à me for-* « *cer.* » Quand un homme a le sens de son devoir, il

Slave Trade, Newport's Corn Bill, Romilly's Bankrupt Bill, the attempt at Peace, and the efforts made for the Catholics. The disadvantages under which the Administration laboured were, the ruin of Europe, the distress of England, and the hatred of King and people. The faults they committed were, not coming to a thorough understanding with the King about

a aussi le sens de sa dignité. Cette conscience qui lui dit : *Tu dois* et *tu ne dois pas*, le maintient debout dans une attitude énergique et sérieuse. « Ayez « la crainte et le respect de vous-mêmes, » dit Sydney Smith ; « méritez les égards de ceux qui vous entou- « rent, et gagnez aussi le respect de ceux que le hasard « a mis sur votre route. Prenez et gardez l'habitude » d'être respecté ; n'essayez pas de vous faire trop « aimable ou trop plaisant, si par là vous devez perdre « le respect d'autrui. » Ce fut sa règle : lui, le grand rieur, n'est jamais un bouffon ou un gamin : il refuse d'amuser par une grimace ou par une contorsion. A côté de la plaisanterie de Voltaire et de Horace Walpole, la sienne manque de souplesse, mais sa raideur est celle de l'homme soutenu par des convictions arrêtées qui lui interdisent certains mouvements. Comparez sa correspondance à leurs lettres : nulle effort littéraire dans celles de Sydney Smith, il donne sa nouvelle ou son idée ; souvent un mot comique jette un court et violent éclat de gaieté. Rien de plus : pas une de ses lettres ne dépasse une page ; elles n'ont jamais le charme d'une causerie abandonnée. On n'y sent pas un cœur qui s'épanche et se confie, mais une âme qui se garde, inflexiblement droite, heureuse, sereine, et pourtant profondément sérieuse, avant tout imbue de ses devoirs.

the Catholics, making a treasurer an auditor, and a judge a politician, protecting the King's money from decimation and, increasing the number of foreign troops. » (*To the Earl Grey. Jan. 2. 1811.*)

De ses droits comme de ses devoirs : qui sent ce qu'il doit à autrui, sent ce qu'autrui lui doit. Sydney Smith a conscience de son mérite et des services publics qu'il a rendus. En toute occasion, quand on les lui conteste, il sait les revendiquer d'une voix très ferme et très précise. Certainement, dans son attitude d'homme probe et fier qui s'estime et veut être estimé, il y a un peu de ce que les prêtres catholiques appellent *orgueil* mondain. Voyons-y surtout le geste calme et résolu de l'homme maître de soi, qui sent sa force et son indépendance et entend se faire respecter, parce que, n'ayant jamais failli à son devoir, il se respecte lui-même : « Je suis un homme « de grand cœur [1], honnête, dédaigneux du compro- « mis, que tout le banc des évêques ne ferait pas recu- « ler d'une semelle, et qui les défierait tous sur les « questions importantes. »

Voilà l'âme stoïcienne et volontaire qui transparaît derrière sa figure joviale et bourgeoise. Souvent, dans l'*Areopagitica* de Milton, par dessous la rude et pesante croûte de l'argumentation scolastique, la conviction enthousiaste couve et, par une brusque explosion, jaillissant au dehors, soulève une phrase de trente lignes, massive, éclatante comme une coulée de lave. Sydney Smith ne connaît pas ce puissant et grandiose élan, mais en lui brûlent des enthousiasmes semblables. Il a le sens du grand, du stoïque, du viril. Rien ne lui paraît plus beau que le

1. « High spirited. »

style abrupt et véhément de la Bible. Dans les prières qu'il compose, il trouve spontanément la simplicité énergique et grave de la liturgie anglicane. En 1804, au moment où l'Angleterre se croyait à la veille d'une invasion française et se préparait à la lutte, il prêchait à Londres devant un corps de volontaires : « J'ai une confiance sans bornes dans le caractère anglais, dit-il, en terminant; je crois qu'on » trouverait dans ce pays plus de religion, plus de « probité, plus de savoir, plus de vraie valeur que « dans le reste du monde. Nous sommes les gardiens « du christianisme pur, et je crois que de cette nation « prostituée de marchands, pour parler comme nos « insulteurs, plus de héros sortiront à l'heure du » danger que n'en ont donné tous les peuples militaires de l'Europe antique et moderne. Aux mains « du Seigneur et de son fils à jamais miséricordieux, « nous nous remettons donc; en toute patience, en « toute humilité nous attendons l'issue. D'abord, « nous demandons la victoire, mais si cela ne peut « nous être accordé, nous n'avons plus qu'une autre « prière : nous implorons la mort [1]. »

1. "I have a boundless confidence in the English character; I believe that they have more real religion, more probity, more knowledge, and more genuine worth than exists in the whole world besides. They are the guardians of pure Christianity; and from this prostituted nation of merchants (as they are in derision called) I believe more heroes will spring up in the hour of danger than all the military nations of ancient and modern Europe have ever produced. Into the hands of God, then, and his ever-merciful Son, we cast ourselves,

Au moment des combats, ce souffle fort d'orgueil patriotique et religieux a souvent passé sur l'Angleterre protestante. On reconnaît ici l'accent des sonnets de Milton, sa ferveur âpre et concentrée. Le côté hébraïque du protestantisme anglo-saxon est visible en Sydney Smith : il y a du grand prêtre en lui, et les contemporains qui ne le connaissent que sur sa réputation de bel esprit sont étonnés, quand ils le voient officier à l'église, de la dignité fière de son maintien[1], de l'ardeur grave avec laquelle il articule et fait sonner les grands versets des psaumes, de la sérénité recueillie de sa physionomie quand il s'abîme dans une prière, tandis que les orgues qu'il aime apaisent leur mélopée et se mettent à rêver.

IV

Pour connaître Sydney Smith, il faut l'avoir vu plusieurs fois. Regardez d'abord son portrait : c'est celui d'un homme de quarante ans, de taille moyenne, aux larges épaules, aux grands traits régu-

and wait in humble patience the result. First we ask for victory; but,if that cannot be, we have only one other prayer — we implore for death." *Mem.*

1. " How of ten have I felt this sudden and impressive change in my father. On entering the pulpit, the calm dignity of his eye, mien and voice made one feel that he was in deed, and felt himsell to be the pastor standing between God and his people, to teach his laws, to declare his judgments, and proclaim his mercies. " — (*Ibid.*)

liers, à la tête massive, au front solide : l'humour et le sentiment pétillent dans son regard direct et ondoient aux coins de sa bouche. — A présent voyez-le dans le monde chez Lord Holland, en habit noir et en jabot blanc, sous la chaude lumière des lustres, étourdissant de belle humeur et de fantaisie, étonnant les chefs politiques de la nation par la sûreté et l'abondance de son information, par le nombre et la justesse de ses aperçus. — Voyez-le aussi à Foston, construisant sa maison, cultivant ses céréales, égayant sa femme et ses filles, composant ses articles le soir à la table commune, faisant à cheval son tour de ronde, visitant ses paroissiens, les approvisionnant de médecines, de vêtements, de recettes économiques, de bons conseils, sachant les rudoyer, les encourager et les consoler, aimé, respecté des laboureurs misérables et des gros fermiers qui lui apportent la dîme, véritable prêtre de village qui connaît l'art de se faire entendre, en chaire, du forgeron et du charron. — Vous ne le connaissez pas encore tout entier : pour comprendre son œuvre et sa vie, regardez-le dans son église lorsque seul, tout au fond du chœur, debout devant la table de communion, faisant face à son troupeau, la main levée, la tête haute, immobile dans la solennité du rite, il prononce d'une voix lente et forte dans la langue grandiose du XVIe siècle anglais, les dix commandements de Dieu.

CHAPITRE III

L'ESPRIT DE SYDNEY SMITH

Sydney Smith est vaillant, mais il est borné. Il atteint toute sa forme, mais il n'est capable que de cette forme. Par imagination et par sympathie, il ne sait pas en concevoir d'autre; il n'a rien d'un critique ou d'un spéculatif, car du monde extérieur, un homme d'action ne regarde que ce qui intéresse son travail.

Que regarde Sydney Smith? Qu'y a-t-il dans l'esprit de cet homme affairé, de ce père de famille, de ce médecin de campagne, de ce cultivateur de betteraves, de ce prêtre anglican, de ce réformateur whig, de cet écrivain de la *Revue d'Édimbourg*? Avant tout, une connaissance directe des choses, des images précises qui correspondent à la réalité qui l'entoure. Il lit fort peu. A Foston il reste vingt ans sans acheter un livre. Toutes ses idées sont donc fondées sur l'expérience, acquises au contact des choses solides et des êtres vivants. Il sait voir et regarder. Au bout de plusieurs années de séjour à la campagne, sa correspondance montre qu'il observe encore les gens du manoir et les gens de la

ferme, les artisans et les cottagers. Il visite les pauvres, non seulement pour les assister, mais encore pour s'instruire, pour graver en lui l'image de la misère : « Qui connaît les souffrances humaines de seconde main et par description, dit-il, n'a qu'une faible idée de la quantité de douleur que l'on trouve dans le monde. » Dans les pauvres chaumières fumeuses où il allait s'asseoir, il regardait autour de lui. « Rien ne lui échappait, dit sa fille ; l'image du « fils prodigue sur le mur, le temple de Salomon en « rocaille, la vieille femme qui somnole au coin de « l'âtre, l'enfant malpropre et joufflu qui se traîne sur « le plancher. » — A la Saint-Michel, les fermiers dînaient chez lui. J'imagine qu'après l'oie rôtie et les pesants puddings, les toasts au roi et la digestion confortable déliaient les langues ; la jovialité du recteur mettait tout le monde à l'aise. A grands coups de poing sur la table on discutait du train dont allaient les choses, de l'élection prochaine, de la guerre, des dissidents, des catholiques, de la réforme électorale, du nombre grandissant des usines, de l'enchérissement du blé. Le recteur menait la discussion ; par des anecdotes brèves et des exemples simples il s'efforçait de faire entendre que les catholiques n'étaient point des sorciers, et que le pape ne cherchait pas à débarquer en Irlande. — A ces souvenirs Sydney Smith se reporte quand il parle des fermiers anglais ; il se les représente tels qu'il les a connus avec leurs habitudes invétérées, leur culte superstitieux de la chose établie, leur orgueil de caste, leur

dédain pour le laboureur et le dissident, leur respect pour le squire, imbus de préjugés tenaces et d'obscures idées traditionnelles, transmises de génération en génération à travers la nuit des temps. De même, dans les réunions du clergé, à Beverley par exemple où seul il a refusé de signer une pétition contre l'émancipation des catholiques, aux assemblées des *magistrates*, aux *petty sessions*, il s'est heurté à l'intolérance, il a mesuré l'étroitesse d'esprit des clergymen et des squires, c'est-à-dire des chefs de l'Angleterre rurale. Chez Lord Holland, chez Lord Grey où il va dès 1808, chez Lord John Russell, il a causé avec des évêques et des hommes d'État. A la ville comme à la campagne, il a cherché et rencontré des expériences semblables ; il a vécu et agi avec des hommes réels, de toute classe et de toute espèce ; sa tête est meublée d'images où ses idées ont leur racine. Quand il songe à l'Angleterre, il y a autre chose que des mots dans son esprit, ou du moins il peut toujours substituer à ces mots le groupe d'images typiques qu'ils représentent, concevoir, munie de ses dehors caractéristiques, chaque classe de la fourmilière anglaise, ici le clergé, pauvres *curates* à douze cents francs, en tunique râpée, recteurs obèses et béats, évêques autoritaires et opulents, là le monde conservateur de la campagne, squires apoplectiques et rogues, grands buveurs et grands chasseurs, fermiers prospères et têtus, laboureurs indigents tombés à la charge de la paroisse, — ailleurs, mais moins nettement, le monde de l'industrie, seigneurs

du coton, tout-puissants manufacturiers, ouvriers misérables, commerçants affairés, mineurs dissidents, baptistes, wesleyens, méthodistes, nouveau peuple souterrain que l'on ne connaît pas encore, mais dont ceux qui savent entendre perçoivent déjà la profonde et sourde rumeur — chaque groupe de ce vaste ensemble muni d'habitudes, de préjugés, d'intérêts différents, ayant sa conception propre de la vie, du devoir et du bonheur. Voilà la faculté qui va faire la force et l'autorité de ses pamphlets ; et d'avance, à regarder ses goûts et son tempérament, on pouvait dire qu'un homme aussi entreprenant, lancé avec tant de joie dans le tourbillon de la vie, habitué au contact de ses semblables, est doué de l'imagination concrète. L'idée abstraite est trop sèche pour aboutir à tant de mouvement et de travail, pour sortir de la cervelle et remuer ce grand cœur de chair et de sang. Il vit dans le siècle, ce prêtre, au milieu d'hommes qui luttent, qui peinent, qui aspirent, qui souffrent. Là est la réalité supérieure, la seule qui l'intéresse, dont la vue l'émeuve et le lance en avant dans la mêlée pour combattre avec ses frères. Il l'aime telle qu'elle est, cette réalité, illogique, discordante, incohérente et banale, non simplifiée par l'art, non expliquée par la philosophie. Il ne la regarde pas de haut, en dilettante et en spéculateur, à la façon de cet autre clergyman, son contemporain Coleridge, dont la conversation n'est qu'une rêverie philosophique promenée sur toute chose, déroulée au hasard comme une procession de vapeurs éternelles. Rien de plus précis, de plus

limité par des contours visibles que la pensée de Sydney Smith. Qu'il parle ou qu'il écrive, il procède par petites phrases brèves qui partent l'une derrière l'autre, vives et serrées ; il n'emploie que des propositions principales, il ignore l'art d'envelopper et de développer une idée, en faisant valoir toutes ses nuances, en lui ménageant des arrière-plans, en lui subordonnant les idées annexes qui l'entourent ou qui en découlent. Des *statements of facts*, des résumés d'observations, des statistiques, des anecdotes, des descriptions de choses vues, voilà sa conversation[1]. C'est celle d'un esprit réfléchi, toujours en quête de nouveaux faits, qui cherche à s'entourer du plus grand nombre possible de données et de renseignements. Malheureusement cet esprit est incomplet. Il ne s'aperçoit pas que la réalité visible n'est qu'une partie de la réalité, bien moins, qu'elle n'en est que le dehors, et qu'il faut l'art et la philosophie pour pénétrer jusqu'à son essence et sa raison profonde. Aussi, du grand travail de pensée qui inaugure le siècle et qui se poursuit autour de lui, il ne connaît rien. Je ne crois pas qu'il parle une seule fois de Keats ou de Shelley. « Pour « Wordsworth, dit-il, je n'ai pas lu l'article que Jeffrey « lui a consacré ; le sujet m'est si indifférent ! »

1. Notez dans sa correspondance le nombre de formules telles que celles-ci : « All gentlemen and ladies eat too much.... I have made a calculation and found I must have consumed... Women cannot face danger accompained by noise.... I have divided mankind into two classes.... », etc.

A l'égard des romanciers, de Walter Scott, de Godwin, de Hannah Moore, de Miss Edgeworth, son indifférence est la même; s'il en parle, c'est pour les blâmer d'avoir peint le monde avec des couleurs sentimentales qui ne sont point les couleurs réelles, et de diminuer notre énergie utile en exaltant notre sensibilité. Parmi les historiens, il lit ceux qui s'occupent d'histoire contemporaine, pour s'informer, sans s'intéresser à leur talent. Historiens, romanciers ou poètes, il les lit en passant, pour s'amuser un moment; il ne s'attarde pas à les discuter sérieusement : « Avez-vous lu les *Ballades* de « Macaulay? dit-il un jour, elles sont fort populaires; « mais je déteste tous les sujets grecs ou romains [1]. » Je le crois bien, l'histoire ancienne lui semblait trop ancienne. A quoi bon étudier les gestes et les idées d'une humanité disparue depuis deux mille ans, quand devant nous souffre et saigne une humanité vivante? Incessamment il la considère, cette humanité, il cherche à la soulager d'un peu de sa misère. Il est économiste, non par une aptitude spéciale de la cervelle à remuer certaines formules, mais par un effet de sa large sympathie, par un contrecoup de son instinct secourable. En 1802, dès son arrivée à Édimbourg, il visite les workhouses, il s'enquiert de leur organisation, il veut savoir d'où

1. A propos de Mme de Sévigné : « I think her much overpraised, every body writes as well now. Lady Mary Wortley *wrote much better, sound sense.* — Twelve volumes of pretty turns are too much. »

viennent leurs ressources, qui les administre ? Combien y a-t-il de mendiants par rapport à la population ? D'où viennent-ils ? Que mangent-ils ? Voilà les sujets auxquels il se donne tout de suite et dont parlent ses premières lettres. Programmes des nouveaux ministres, derniers votes des Communes, impôts, cultures, prix du pain, du blé, du fromage, des bœufs, des moutons, sécheresses ou gelées probables, condition des paysans, voilà les sujets dont traite toute sa correspondance. Remarquez que sa correspondance reste amusante, car il en traite avec humeur, en homme qui voit non des chiffres, mais la réalité visible, avec tous ses traits pittoresques et saillants.

Ses articles ressemblent à sa correspondance. Chacun d'eux a pour objet de nous renseigner minutieusement sur quelque portion de la réalité. Qu'il parle des prisons, de la Constitution américaine, de l'île de Ceylan, de la condition des vicaires anglicans, du méthodisme, de l'Australie, des missionnaires dissidents, il veut ajouter à la somme des connaissances exactes qui forment notre représentation de la réalité. Leur substance est faite d'exemples et de citations, et qu'est-ce qu'un exemple sinon un fait visible, et une citation sinon un document précis, presque un chiffre, indiquant exactement une quantité, la quantité du talent que l'on admire ou de la sottise que l'on critique ? Quel commentaire sur le fanatisme ou la crédulité des méthodistes vaudra la lecture de leurs journaux ? Jetons les yeux sur la collection d'extraits qu'en a

faite Sydney Smith; nous voilà munis d'une notion nette, établie à demeure dans notre esprit : Désormais nous ne pourrons plus entendre parler des méthodistes sans songer aux extases de M. Thomas Cook, aux « révélations spéciales » qui défendent les combats de coqs, au « paquebot religieux », qui, toutes les semaines, fera pour « les adorateurs du Sauveur crucifié » le service de Londres aux bains de mer de Margate. Désirez-vous connaître les États-Unis? Voici des chiffres, des détails sur la forme du gouvernement, sur l'état des finances, de l'armée, de la classe moyenne, sur la géographie, le climat, la richesse du sol. Voulez-vous émigrer plus loin ? Voulez-vous des renseignements sur l'Australie? Voici la liste des salaires ; tant pour abattre les grands arbres, tant pour défricher les fourrés, tant pour planter le maïs, tant pour faucher le blé, tant pour le battre, tant pour scier les planches. L'esprit de Sydney Smith, rempli de faits de ce genre, classés avec méthode, ressemble à ces ouvrages de statistique ou d'économie qu'on excelle à composer en Angleterre, si dédaigneux de la forme, si pauvres en idées générales, si riches en informations de toutes espèces.

Les articles de Sydney Smith en diffèrent par le style: peu de formules dans ces articles; rien que des mots concrets qui font voir les objets avec tous leurs détails, avec tous leurs antécédents et circonstances. Prenez l'idée suivante : « Les dernières classes de la société peuvent aspirer aux

premières dignités de l'Église », et regardez ce que Sydney Smith fait de cette proposition : « Bouchers[1], « boulangers, débitants de bière, maîtres d'école « voient souvent leurs fils parvenir à la mitre épisco- « pale. Qu'un boulanger prospère, juché sur sa voi- « ture, traverse la ville de l'Ouest à l'Est et qu'il jette « d'abord les yeux sur les tours de Northumberland « House ! Est-ce que son petit garçon joufflu comme « un pudding a la moindre chance d'entrer chez les « Percies, d'avoir sa part de leur luxe et de leur splen- « deur, de courir le chevreuil dans les Cheviot avec « cor et chien de chasse ? — Mais qu'il pousse un peu « plus loin son bidet et qu'il arrive à Saint-Paul et « voilà toutes ses idées qui changent ! Non, il n'est « pas dit que son petit pain de deux sous ne pourra « pas entrer dans ce four admirable : Michon fils va « au collège, se met à lire, passe le meilleur de sa « vie, comme font tous les grands hommes en Angle- « terre, à composer des vers latins, apprend que *Mi* « est long dans *Michon*, va à Oxford, gagne un prix « pour une dissertation sur la dispersion des Juifs, « reçoit les ordres, devient chapelain d'évêque, pré- « cepteur d'un jeune noble, édite un auteur classique « inutile, publie un « avertissement sérieux aux incré- « dules », puis passe par les degrés bienheureux de la « hiérarchie, tour à tour recteur, doyen, prélat, et « marche vers la pourpre, la richesse et la puissance[2]. »

1. *Second letter to Archdeacon Singleton.*

2. I am surprised it does not strike the mountaineers how very much the great emoluments of the Church are flung

Voilà une façon originale de raisonner en matière d'économie politique et qu'on avait oubliée depuis Swift. Elle consiste à imaginer l'attitude mentale que prendra tel personnage moyen devant telle mesure, la série des images et des émotions qui va se développer en lui à l'idée de telle loi ou de telle institution. Sydney Smith soutenait un jour que le gouvernement mettrait les prêtres irlandais de son côté en leur offrant un traitement : « Ils n'accepteraient pas, répondit quelqu'un ». — « Quoi ! dit Sydney, prétendez-vous que si *demain matin*, chaque prêtre catholique recevait du ministère un pli contenant 2500 francs,

open to the lowest ranks of the community. Butchers, bakers, publicans, schoolmasters, are perpetually seeing their children elevated to the mitre. Let a respectable baker drive through the city from the West End of the town, and let him cast an eye on the battlements of Northumberland House; has his little muffin-faced son the smallest chance of getting in among the Percies, enjoying a share of their luxury and splendour, and of chasing the deer with hound and horn upon the Cheviot Hills? But lem him drive his alum-steeped loaves a little further, till he reaches St. Paul's Churchyard, and all his thoughts are changed when he sees that beautiful fabric; it is not impossible that his little penny roll may be introduced into that splendid oven. Young Crumpet is sent to school — takes to his books — spends the best years of his life, as all eminent Englishmen do, in making Latin verses — knows that the *crum* in crum-pet is long, and the *pet* short — goes to the University — gets a prize for an Essay on the Dispersion of the Jews — takes orders — becomes a Bishop's chaplain — has a young nobleman for his pupil — publishes an useless classic, and a serious call to the unconverted — and then goes through the Elysian transitions of Prebendary, Dean, Prelate, and the long train of purple, profit, and power. » *Second letter to Archdeacon Singleton.*)

premier quartier de son traitement annuel, prétendez-vous qu'il répondrait par un refus ? — Ah ! dit l'autre, vous avez une telle façon de présenter les choses, monsieur Smith ! » Il les présente comme il les voit, c'est-à-dire circonstanciées, situées en tel point de l'espace, en tel moment de la durée, entourées de tous leurs accompagnements visibles, spéciaux à ce point de l'espace et de la durée. Par exemple qu'est-ce que ce prêtre irlandais que le gouvernement anglais ferait bien de se concilier ? Pour choisir le mobile d'action qui aura prise sur lui, il faut avoir une idée de son éducation, de ses habitudes, de son milieu, des vingt petits événements journaliers qui finissent par tisser la trame intime de son être. Sydney Smith s'est renseigné sur sa vie. Pauvre vie qu'il faut gagner à grand'peine, et qu'on rendrait bien vite heureuse avec quelques guinées ! Marchandages, économies d'un sou, petits soucis sordides, en voilà le plus clair. Quelle misère d'être réduit pour subsister à se battre avec les paroissiens ! Querelle avec eux tous les jours, disputes sur le prix de la messe, de la confession, du mariage, de l'extrême onction[1]. Payez donc ces pauvres

1. « The mode of exacting clerical dues in Ireland is quite arbitrary and capricious. Uniformity is out of the question ; everything depends on the disposition and temper of the clergyman. There are salutary regulations put forth in each diocese respecting church dues and church discipline, and put forth by episcopal and synodical authority. Specific sums are laid down for mass, marriage, and the administration of the Eucharist. These authorised payments are moderate enough ;

diables! « Tel veut réparer sa maison, tel a besoin « d'une carriole, un troisième songe aux trous de sa « soutane. La traite est payable à vue à Dublin ou par « agents, au bourg voisin. A grands cris, la gouver-

but every priest, in spite of these rules, makes the most he can of his ministry, and the strangest discrepancy prevails, even in the same diocese, in the demands made upon the people. The priest and his flock are continually coming into collision on pecuniary matters. Twice a year the holy man collects confession money, under the denomination of Christmas and Easter offerings. He selects in every neighbourhood one or two houses, in which he holds stations of confession. Very disagreeable scenes take place when additional money is demanded, or when additional time for payment is craved. The first thing done when there is a question of marrying a couple is, to make a *bargain* about the marriage money. The wary minister watches the palpitations, puts on a shilling for every sigh, and twopence on every tear, and maddens the impetuosity of the young lovers up to a pound sterling. The remuneration prescribed by the diocesan statutes is never thought of for a moment; the priest makes as hard a bargain as he can, and the bed the poor peasants are to lie upon is sold, to make their concubinage lawful; — but every one present at the marriage is to contribute; — the minister, after begging and entreating some time to little purpose, gets into a violent rage, abuses and is abused; — and in this way is celebrated one of the sacraments of the Catholic Church! — The same scenes of altercation take place when gossip-money is refused at baptisms; but the most painful scenes take place at extreme unction, a ceremony to which the common people in Ireland attach the utmost importance. "Pay me beforehand — this is not enough. I insist upon more, I know you can afford it, I insist upon a larger fee!" — and all this before the dying man, who feels he has not an hour to live! and believes that salvation depends upon the timely application of this sacred grease. » (*Fragment on the Irish Roman Catholic Church.*)

« nante du saint homme réclame ses gages, et s'il « refuse d'aller toucher son traitement il faudra qu'il « soutire des écus, un à un, lentement, douloureuse- « ment, à ses fidèles déguenillés. « Pourquoi donc, « lui diront-ils, vous adressez-vous à nous, quand « vous pouvez « aller à Sligo ou à Belfast et tirer une « traite sur le gouvernement » ? A quoi il n'est pas « facile de trouver une réponse qui contente des « paysants finauds, à moitié morts de faim. »

Défalquez les exagérations comiques, la grosse *humour* prolongée, il reste une image précise qui correspond à la condition du prêtre irlandais. C'est cette image qui fournit à Smith tous ses arguments. Même façon de raisonner à propos des prêtres anglicans. En 1837, une commission d'évêques s'imagine qu'elle améliorera la carrière ecclésiastique en augmentant un peu les revenus du petit clergé aux dépens de quelques grosses sinécures. « Vous vous trompez ! crie Sydney Smith. Vous « voulez pour prêtres des *gentlemen* d'éducation et de « manières ; vous ne les trouverez que parmi les « gens de fortune. Croyez-vous les attirer en leur pro- « posant deux cent cinquante livres de traitement ? Ce « n'est pas là un appât pour un gentlemen dont « *l'éducation a coûté quinze cents livres* ; un homme « de cette catégorie qui accepte de s'enfermer dans « un village et de donner tout son temps à ses parois- « siens *vaut* 500 livres. » — Pouvez-vous les lui donner ? Non ? Tentez-le donc par une loterie, laissez au bout de la carrière les sinécures, les gros lots que tous

espèrent et que vingt obtiendront. Aujourd'hui si les milliers de presbytères qui couvrent la campagne anglaise sont habités, non par de pauvres hères, comme les prêtres d'Irlande, semblables à leurs paysans par les soucis et les manières, mais par des *gentlemen*, anciens élèves d'Oxford et de Cambridge, gens respectables, gens de tenue, c'est qu'en entrant dans la carrière chacun a été trop optimiste, trop confiant dans sa chance ou dans ses forces [1]. Voilà la faute de calcul que le législateur doit escompter. Qu'il quitte donc les régions littéraires, philosophiques et sentimentales, qu'il veuille bien considérer la réalité solide et banale, les motifs d'action d'un homme vivant, d'un Anglais, plus spécialement d'un jeune Anglais de 1820, fils cadet de squire, habitué à la large vie du manoir, amateur de l'écurie et du chenil et bien embarrassé de choisir une carrière. Qu'il regarde les hommes sur lesquels il veut agir. Voici, par exemple, les *curates* dont vous voulez améliorer la condition : commencez donc par chercher ce que c'est

1. This law supposes that the rector is only desirous of putting in the cheapest curate he can get: whereas non-resident rectors are *commonly* very desirous of putting in people of respectability. It is folly to speak of bettering the condition of the curate, as if it were a permanent state : it is merely a transitory state. The grub puts up with anything, because it means to be an aurelia. A footman is better than a curate, if to *be* a curate were the only object of any man; but a man says, "I shall succeed to some preferment hereafter. *That* is my reward; but, in the meantime, I shall take what I can get." (*Letter to Lady Holland*, non datée.)

qu'un *curate*. De quel milieu sort-il? Quelle est son éducation? A quoi vise-t-il? On croit le bien traiter en lui fixant un miximum de traitement. On oublie qu'à ses propres yeux sa condition n'est point définitive mais transitoire. Il se dit : J'arriverai à un bénéfice, ce sera là le prix de mon travail actuel; en attendant je me contente de ce que je trouve. On oublie qu'il existe deux espèces de *curates*, les uns qui visent aux hautes dignités ecclésiastiques et qui se recrutent dans la *gentry*, les autres qui ne songent pas à parvenir et qui se recrutent dans les classes humbles. Les premiers sont riches, et les seconds sont habitués à la pauvreté. On oublie que les traitements des uns et des autres ne dépendront jamais de l'évêque, et qu'en dépit de toute intervention, c'est la loi de l'offre et de la demande qui les déterminera toujours. Pour Sydney Smith, quand il raisonne des *curates*, des sinécures, des catholiques, du scrutin secret, de l'Irlande, il n'oublie jamais qu'une corporation, qu'une classe, qu'une société, qu'une nation sont des agglomérations d'individus, que pour comprendre, guider, gouverner les agglomérations, il faut connaître les individus, les avoir observés aux moments caractéristiques de leur vie, les avoir suivis dans leur chaumière, dans leur maison, dans leur manoir, à l'école, à l'église, à leur ferme, à leur bureau, avoir entendu prêcher des prêtres, plaider des avocats, juger des magistrats, discuter des membres du Parlement, bref que pour raisonner des questions politiques, il faut sortir de

son cabinet, entrer en contact avec les hommes et les affaires, avoir de bons yeux et une tête qui se souvient.

II

Ce n'est pas tout : il ne suffit pas d'avoir l'esprit meublé d'images, il faut encore qu'elles soient liées de façon à correspondre à la réalité des choses. Dans un groupe Sydney Smith n'isole pas le détail et il ne résume pas l'ensemble; il ne *simplifie* point. Il aperçoit à la fois le détail et l'ensemble, la multiplicité des parties, le réseau serré des circonstances. Qu'il défende ou qu'il attaque une mesure politique, jamais il ne la considère en elle-même, tout de suite *il la suppose appliquée*, active, irradiant ses effets répercutés sur les hommes et sur les choses, utile ou pernicieuse selon le milieu qui l'environne. Considérée en elle-même, détachée des alentours, qu'est-elle, sinon une abstraction dont on ne peut rien dire? Ce n'est qu'en pénétrant dans le milieu qu'elle devient bonne ou mauvaise. « Ne parlons « donc point des effets d'une institution abstraite, « mais considérons-la dans ses rapports avec les cir- « constances particulières qui peuvent l'entourer. » Sydney Smith est partisan de l'émancipation des catholiques. Est-ce au nom d'un principe généreux de tolérance ? Veut-il parfaire la symétrie de la Constitution anglaise ? Cas actuel d'une guerre avec la France[1], cas possible d'une guerre avec l'Amé-

1. *Peter Plymley's letters.*

rique, probabilité d'une invasion française, sentiments de l'Irlandais catholique à l'égard de l'Angleterre, anecdotes, descriptions de toutes espèces démontrant l'existence et la légitimité de ces sentiments, exemples historiques prouvant le danger d'une révolte irlandaise, disparition des raisons qui au XVIIe siècle autorisèrent les lois contre les catholiques, voilà les arguments favoris de Sydney Smith. Il n'use point du raisonnement déductif, pas même du raisonnement suivi et lié : il aperçoit un ensemble de faits *d'ordres divers* qui rendent opportune l'émancipation des catholiques, et comme ces faits sont épars dans la réalité, il les présente tels qu'il les voit, sans tenter de les réunir par un lien logique. De là le désordre de sa composition : impossible de résumer ses articles ou ses pamphlets, de ramener chacun à deux ou trois idées simples. Incohérents, complexes comme le réel, ils sont faits de cent parties, d'arguments qui ne s'alignent pas en files, mais qui se dressent à la fois sur plusieurs plans. Dans l'essai intitulé *Ballot*, il n'y a pas une seule grande raison décisive contre le scrutin secret. Cela est fait de mille considérations, non rangées méthodiquement, mais désordonnées, entre-croisées, répétées, mêlées à des anecdotes, à des dialogues fictifs, le tout formant une trame d'espèce unique, très forte et très résistante, mais aux fibres trop disparates, trop nombreuses, trop irrégulièrement entremêlées pour qu'on entreprenne ici de les débrouiller et de les

présenter une à une au lecteur. Un article de Sydney Smith ne se résume pas : il vaut par l'effet total du détail accumulé et répété. Regardez l'un des plus courts et des plus simples[1]. Les chanoines avaient le pouvoir de conférer un certain nombre de bénéfices. Une commission ecclésiastique composée d'évêques leur retire ce pouvoir et le confère aux évêques. On prétend ainsi limiter une autorité excessive et arbitraire, mettre fin aux intrigues des petits dignitaires ecclésiastiques, surtout simplifier l'organisation de l'Église en la centralisant. Rien de plus équitable et de plus sage à première vue. Rien de plus injuste et de plus dangereux, dit Sydney Smith qui aperçoit toutes les circonstances ambiantes et le détail des effets par lesquels la mesure en question va se traduire dans la réalité. En premier lieu, des droits, des droits acquis par prescription vont être lésés ; il n'est pas permis au législateur d'abolir d'un trait de plume des privilèges établis par une coutume de plusieurs siècles. « Après « m'avoir assuré, par cent statuts passés depuis six « cents ans, certains biens et certaines dignités, après « m'avoir couvert d'habits magnifiques et m'avoir « appelé de noms pompeux, a-t-on le droit de me « dépouiller tout d'un coup et par surprise, de me « dire : Vous n'êtes plus doyen, vous n'êtes plus cha- « noine ; vous êtes un paria, un vagabond, une « excroissance malsaine sur le corps social. Sûr de ses

1. *First Letter to Archdeacon Singleton.*

« privilèges, dont les plus récents datent d'Henri VIII,
« le possesseur d'une prébende dirige son fils vers le
« clergé, et pour cela fait de grosses dépenses pour
« son éducation. Le pauvre diable s'est imaginé que,
« suivant la coutume du corps auquel il appartient, si
« son fils possède une instruction suffisante, s'il est
« passablement noté pour sa conduite, les chanoines
« ne dédaigneront pas la recommandation de leur
« collègue et disposeront d'un bénéfice en faveur du
« jeune homme. En un instant, voilà toutes ses es-
« pérances à terre : on a enlevé au chapitre la nomi-
« nation du titulaire. On a lésé un droit pour sup-
« primer un abus. » — Bien pis, on n'a pas supprimé d'abus, car qui ne sait que ces évêques qui vont hériter des pouvoirs du chapitre ont toujours donné les bénéfices à la faveur? Bien pis encore, non seulement on n'a point supprimé d'abus, mais on en a préparé un autre. Car les évêques sont souvent intolérants [1] : au commencement du XIXe siècle

1. Et de plus assez disposés à échanger les bénéfices contre de bons et solides services, témoins les deux lettres suivantes que Smith donne à titre de spécimen.

THE BISHOP TO LORD A——.

My dear Lord,

I have noticed with great pleasure the behaviour of your Lordship's second son, and am most happy to have it in my power to offer to him the living of * * *. He will find it of considerable value; and there is, I understand, a very good house upon it, etc., etc.

This is to confer a living upon a man of real merit out of

surtout, en théologie comme en politique, leurs opinions sont absolues. Sydney Smith en connaît deux, l'un, calviniste entêté, qui n'accordera de bénéfices qu'aux partisans du calvinisme, l'autre ennemi actif des calvinistes, qui les proscrira de son diocèse. Déjà le premier a dressé une liste de quatre-vingts questions auxquelles doivent répondre les candidats aux bénéfices dont il a droit de disposer. Et c'est ce droit que l'on veut étendre ! Enfin on oublie que nombre d'évêchés sont aux mains de prêtres vieillis, valétudinaires et goutteux. « Ce sont leurs femmes, « leurs filles, leurs maîtres d'hôtel, leurs valets qui « nomment les recteurs. Tant bien que mal, on fait « tracer à la main paralytique d'un pauvre évêque « mourant une signature au bas d'un écrit qu'il est « incapable de comprendre.... »

Ainsi va cette argumentation de Sydney Smith, dénuée d'exorde de divisions, de transitions, qui ne commence ni ne conclut, faite de pièces et de morceaux, vivante pourtant, directe, convaincante comme la parole d'un homme pratique et compé-

the family ; into which family, apparently sacrificed to the public good, the living is brought back by the second letter :—

THE SAME TO THE SAME A YEAR AFTER.

My dear Lord,

Will you excuse the liberty I take in soliciting promotion for my grandson ? He is an officer of great skill and gallantry, and can bring the most ample testimonials from some of the best men in the profession : the Arethusa frigate is, I understand, about to be commissioned ; and if, etc., etc.

tent, et dont on a respecté le décousu dans ce résumé. Même manque d'unité et de logique dans les idées qu'il défend que dans les raisonnements par lesquels il les défend. C'est qu'elles ont leurs racines dans le détail complexe des faits; elles y tiennent; on ne peut pas les isoler, les considérer en elles-mêmes. En elles-mêmes, selon Smith, elles ne sont ni vraies ni fausses. On ne peut pas les déduire d'un principe : en matière de législation, dans tout le domaine de choses pratiques, il n'y a point de principes. Tout à l'heure Sydney Smith parlait avec bonne humeur, avec un sourire indulgent, du commerce de bénéfices que font les évêques et les chanoines. C'est qu'à son gré, *étant données les circonstances*, je veux dire les mœurs, les habitudes, les préjugés anglais, les droits acquis à la longue, ce genre de simonie n'est pas un très gros scandale. Considérons la logique et la morale comme des sciences de cabinet qui construisent des types idéaux vers lesquels l'homme d'État doit tout au plus s'orienter. Laissons là les cadres *à priori*, les moules rigides, dans lesquels, de gré ou de force, au nom de la philosophie, on veut faire entrer les hommes. Telles mesures, les plus justes au point de vue de la logique et de la morale seront pernicieuses par leurs effets dans l'application. Par la suppression des sinécures ecclésiastiques, vous croyez purifier le clergé et réformer l'Église anglicane : vous blessez le précieux sentiment personnel et égoïste qui prête sa force à toute institution humaine. Considéré à part,

ce sentiment est d'origine impure, mais dans la machine sociale, transformé par les rouages environnants qui l'utilisent, il devient bienfaisant. Avec le mal individuel se fait le bien général et la société n'est qu'une organisation d'égoïsmes. Ainsi raisonne Sydney Smith. Impossible d'introduire une idée morale dans la société autrement qu'épaissie, réduite, altérée, adaptée, proportionnée, à la suite de tâtonnements et d'expériences partielles, au milieu sur lequel elle doit agir. Aussi voyons-nous ce clergyman attaquer des institutions qui semblent chrétiennes et morales. Il est l'ennemi des missions protestantes dans l'Inde, des Sociétés qui se fondent pour découvrir et faire punir le vice, des projets de loi qui veulent obliger le recteur à résider dans sa paroisse. Rien de moins sublime que sa conception de l'Église d'Angleterre. Le lecteur en a déjà vu quelques traits. Pour lui, la carrière ecclésiastique est une loterie dont les gros lots sont les traitements princiers des chanoines et des évêques. « Certes, dit-il, si j'écrivais un discours officiel et de « cérémonie, je ne m'exprimerais pas ainsi, mais nous « parlons affaires. On suppose que le clergé se dé- « sintéresse des biens de ce monde, qu'il n'a cure des « choses matérielles, et comme, de cette supposition, « on conclut à la nécessité de changements brusques, « il faut bien percer jusqu'au roc solide de la réalité « sans prendre garde à la terre et aux fleurs que nous « dérangeons »... — Si vous supprimez les sinécures, les jeunes gens riches vont se détourner d'une car-

rière qui ne mène plus à de grandes places. « Je re-
« grette d'avoir à me servir d'arguments aussi gros-
« siers, mais la vérité c'est que la plupart des clergy-
« men se font prêtres pour *arriver à gagner beaucoup*
« *d'argent*. Certes, ces hommes-là veulent aussi faire
« leur devoir et ils le font, mais l'amour du devoir
« n'a pas été leur motif initial. » — Cette réalité n'est point belle, répond le moraliste, et si les capitalistes n'entrent dans le clergé que par amour des sinécures, le clergé se passera des capitalistes. — « Là-dessus,
« on nous fait le portrait d'un clergyman à 130 livres,
« en qui s'unissent toutes les qualités morales, intel-
« lectuelles et physiques. C'est un homme instruit,
« qui se consacre de toute son âme à ses paroissiens,
« de manières séduisantes, au port majestueux ; il a
« cinq pieds six pouces, il est admirablement pro-
« portionné ; sa figure nous parle des vertus cardi-
« nales et des dix commandements. Avec un air de
« triomphe on nous demande alors si, parce qu'il est
« pauvre, cet homme sera moins respecté. » — Mettez à sa place un ministre moyen, ordinaire, fils de petit boutiquier qu'a tenté ce traitement de cent trente livres. Voyez son habit râpé, son geste vulgaire, ses habitudes. — « Direz-vous que ces dehors n'im-
« portent pas ? Nous ne sommes plus au temps des
« apôtres ; nous ne vivons pas dans le pays abstrait
« des philosophes, hors du temps et de l'espace,
« mais en l'année 1837, dans ce royaume de Grande-
« Bretagne où se brasse de la bière, où se tisse du
« coton, où se fond de la chandelle, chez un peuple

« qui regorge d'argent et qui fuit la pauvreté comme « le plus grand des maux. » — Parmi les mille circonstances dont un homme d'État doit tenir compte, avant toutes les autres, s'imposent la sottise moyenne, de l'humanité, les préjugés spéciaux à un siècle et à une nation. Impossible de les abolir : donc il faut transiger avec eux, bien mieux, les utiliser comme des forces, et l'on voit Sydney Smith défendre les sinécures parce qu'elles sont un moyen de corruption à la disposition de la couronne. « Une prébende « à Westminster pour son second fils calmerait tel « Caton de Cornhill, assouplirait tel Gracche de « Kensington ou de Chelsea. Quelle sottise que « d'imaginer que l'on peut gouverner sans ces « aimables encouragements : autant vouloir faire « disparaître, à force de cataplasmes la bosse d'un « dromadaire, que de vouloir guérir l'humanité « de ces petites faiblesses. »

En d'autres termes, pour faire une réforme, pour altérer une constitution, ayons égard au passé, aux besoins, aux habitudes, à la diversité des individus qui composent la société ; ne les devançons pas, ne les invitons pas à s'adapter à nos théories ! Servons-nous des vieilles bâtisses, ajoutant tantôt un corps de logis, tantôt abattant une cloison, tantôt perçant une fenêtre, travaillant au jour le jour. Croyons avec Burke à la sagesse latente de l'instinct, de la tradition, du préjugé : défions-nous de la raison. N'imitons pas M. Grote « qui serait un politique important si le monde était un échiquier », ou

M. Necker[1] « qui vient d'ajouter un nouveau projet « aux projets de constitution (tous admirables de lo- « gique et de simplicité) que les Français persuadés « de la bonté foncière et de l'identité de tous les hom- « mes, élaborent tous les jours de l'autre côté de la « Manche ». Une société se forme et se développe d'elle-même, selon des lois cachées, situées hors de notre portée; pour aider à ce développement, multiplions les observations, tâchons de découvrir quelques remèdes empiriques dont nous userons avec prudence, par applications partielles, à mesure que surviendront dans le système des embarras, des fatigues, des arrêts, en nous contentant de démêler à grand'peine quelques-unes des fibres de ce tissu irrégulier, disparate, mille fois entre-croisé qui compose le monde réel et vivant.

III

Voilà ce que pense Sydney Smith; voilà ce que lui montre l'instrument à travers lequel il regarde les choses : il les aperçoit telles qu'elles sont, directement, non représentées par des signes, non résumées dans leur essence, mais concrètes, enveloppées de tous leurs attributs; en second lieu il ne les fait pas

1. *Neckar's last views :* « In this plan of a republic, every thing seems to depend upon the purity and moderation of the governors... Of the effects of such a constitution every thing must be conjectured; for experience enables us to make no assertion respecting this republic of the closet.... »

converger en quelques points symétriques : pour son œil elles restent dispersées, placées à la fois sur plusieurs plans, incohérentes, nombreuses, et pourtant toutes reliées, toutes plongeant dans leur milieu par des filaments enchevêtrés, s'y perdant et le continuant. En Angleterre ce genre d'instrument est très fréquent ; et du premier coup on le définit en gros lorsqu'on a dit avec tout le monde que beaucoup d'Anglais ont l'esprit positif et pratique. On retrouve ce sens du réel et du complexe dans bien des œuvres de l'esprit anglais, dans tel roman en trois volumes, solide, coloré et touffu d'une jeune *authoress*, dans tel livre de Spencer et de Darwin où les faits s'entassent infatigablement pour étayer une généralisation, dans la constitution de tel collège d'Oxford, dans tel tableau de Hogarth ou de Constable. La philosophie nationale et l'histoire des institutions le manifestent avec une clarté singulière. Déjà Bacon appelait la métaphysique une vierge stérile, et tour à tour Locke, Hume, Bentham et les deux Mill, ont exposé et défendu la philosophie de l'expérience et de l'observation. La morale utilitaire, la logique de l'induction, la psychologie de l'association tels sont les grands apports de la philosophie anglaise à la philosophie. Ces idées, Sydney Smith est trop occupé à les appliquer avec ferveur pour les formuler; mais, d'instinct, il s'y rallie[1]. Avant Macaulay, il a comparé

1. Le contraste entre l'esprit idéologue écossais et l'esprit pratique de Smith sont amusants. « Now what I object to Scotch philosophers in general is, that they reason upon man as they

la métaphysique grecque à la philosophie de Bacon et célébré avec enthousiasme l'excellence de Bacon[1]. De même, dans l'histoire des institutions de l'Angleterre tout le monde a remarqué le manque d'ordre et de simplicité, la prédominance de la tradition sur la raison pure, les anomalies nombreuses, l'adaptation lente aux besoins nouveaux, bref, en toute réforme le souci de l'enquête minutieuse, de l'observation prolongée[2] et de l'effet pra-

would upon a divinity; they pursue truth, without caring if it be *useful* truth. They are more fond of disputing on mind and matter than on anything which can have a reference to the real world, inhabited by real men, women, and children... (*To F. Jeffrey, July* 1801.) — « I exhort you to restrain the violent tendency of your nature for analysis, and to cultivate synthetical propensities. What is virtue ? What's the use of truth ? What's the use of honour ? What's a guinea but a d——d yellow circle ? The whole effort of your mind is to destroy.

(*To F. Jeffrey*, 1804.)

1. *Lectures on moral philosophy*. Parlant de Bacon, il dit : « Every succeeding year is an additional confirmation to us that we are travelling in the true path of knowledge, and as each year brings in fresh tributes of science for the increase of human happiness, it extorts from us fresh tributes of praise to the father and guide of true philosophy. » — Parlant d'Aristote : « To him mankind is indebted for fifteen hundred years of quibbling and ignorance, in which the earth fell under the tyranny of words. »

2. On retrouve le même sens du concret et du complexe dans la façon dont les Anglais conçoivent des sciences dont les méthodes sembleraient devoir être générales et indépendantes de toute forme d'esprit national. Sur l'emploi du *modèle* dans les théories des physiciens anglais, sur leur besoin de représentations matérielles et sensibles à l'œil, sur le détail et la complexité de ces représentations, sur les théories anglaises de la

tique. Vers la fin du XVIIIe siècle et le commencement du XIXe, cet esprit d'expérience et d'induction ne semble plus diriger l'Angleterre. En politique du moins, les Anglais s'écartent des voies frayées par Locke ; par haine de la Révolution française, ils conçoivent un type abstrait qui s'oppose au type détesté du jacobin ; ils s'efforcent de le copier, ils procèdent par déduction, ils subissent l'impulsion violente et rigide du sentiment. En même temps triomphent les formules, les clichés de pensée en dehors desquels personne n'ose ou ne peut penser. Avec quelques contemporains, Sydney Smith refuse de répéter les formules et, en ce sens, il est un inventeur. Il aperçoit les choses avec ses yeux, et il en ressent une impression personnelle et directe. Là-dessus son tempérament généreux, son zèle altruiste s'émeuvent ; avec une énergie admirable, il travaille à réformer son pays suivant le plan que lui suggèrent son esprit positif et pratique, « son amour passionné pour la justice et le sens commun [1] ».

constitution de la matière, sur le nombre et la diversité des édifices qui, dans ces théories, composent la matière, sur les propriétés concrètes de ces édifices élémentaires, compressibles. ou rigides, fluides ou solides, sur le contraste de ces idées et des idées françaises qui tendent toujours « vers l'abstraction et la simplicité » ; sur le génie d'un Maxwell ou d'un W. Thomson, voir la belle étude de M. P. Duhem, le physicien bien connu, concernant l'école anglaise et les théories physiques. — *Revue des questions scientifiques*, octobre 1891.

1. « I have a passionnate love for justice and common sense. » *Memoir*.

CHAPITRE IV

PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX

Il est bien fait pour choquer un bourgeois anglo-saxon, amoureux de son indépendance et jaloux de son droit, le spectacle que Sydney Smith a sous les yeux au moment où il commence à écrire. Il faut remonter jusqu'au début du XVIIIe siècle pour comprendre avec quelle force est établi le système qu'il attaque. Quand on a vu l'autorité des idées, la longueur des habitudes qui consacrent ce système, de quel poids il pèse sur la nation, avec quelle rigueur persistante il l'enserre, quelles tendances d'expansion il comprime, on peut mesurer l'œuvre à laquelle a travaillé la *Revue d'Édimbourg* et le service qu'ont rendu Sydney Smith et ses amis.

I

De la révolution de 1688, les bourgeois et le peuple anglais n'avaient pas tiré grand profit. Qu'y a gagné cette foule que composent les marchands, les avocats, les médecins, les curés de campagne, les yeomen, les fermiers, les paysans, les manœuvres? A la révolution de 1688, le Parlement seul a gagné.

Il a fortifié ses pouvoirs des pouvoirs qu'il a conquis sur la couronne, et, au bout de trente ans, il est clair que l'aristocratie qui compose le Parlement a établi la prépondérance sociale, politique et administrative de l'aristocratie. Pendant tout le XVIIIe siècle se poursuit cette œuvre et s'affirme la souveraineté d'une coalition de grands seigneurs.

Tout d'abord, ils se sont emparés de la terre, source visible de puissance et de richesse permanentes, support stable où s'appuient les grandes familles pour subsister à travers les siècles. Ils ont constitué ces grands domaines manoriaux où, entourés de leurs clients, à la fois juges, maîtres, arbitres des hommes, possesseurs héréditaires des bêtes, des bois et des moissons, ils attachent leur nom et leur famille à un morceau de terre qui ne change pas, tandis que s'y succèdent les générations. — Rien de plus systématique que la législation par laquelle les grands seigneurs font cette conquête du sol. Par une série d'actes d'*enclosure*, d'appropriation des communaux, ils harcèlent les petits *yeomen* dont ils rognent les ressources. Déjà demi-ruinés par la concurrence que font les nouvelles villes manufacturières à la petite industrie domestique, qui, avec le droit de pâturage sur le communal, les aidait à subsister, les yeomen émigrent; par milliers ils abandonnent les campagnes et vont chercher du travail dans les cités où ils ne sont plus qu'une multitude anonyme, ouvrière, besogneuse dont la rumeur est couverte par la voix d'un de ces *squires* qui sont ou qui font les membres

du Parlement[1]. Quelques-uns, les plus forts, s'entêtent à demeurer dans leurs fermes, mais voient disparaître les privilèges politiques qui les y attachaient. Peu à peu, par une élévation du cens foncier qui les rendait éligibles aux fonctions de *justice of the peace*[2], on les expulse de l'administration locale, en même temps qu'on leur interdit les hauts grades de cette milice du comté où, avant la Révolution, ils ont fait si bonne figure. Ils perdent leur droit de chasse qu'un code impitoyable réserve aux grands squires. Ainsi diminués, dépouillés des privilèges politiques, des commandements, des amusements nobles qui faisaient la fierté de leur vie, les plus entreprenants se laissent tenter par l'espoir de retrouver en Amérique la vie libre et saine qu'ils ne connaissent plus en Angleterre. Le *yeomen* vend sa terre au squire voisin, la campagne se fait plus solitaire et la verdure du grand parc s'étend, ininterrompue, jusqu'à l'horizon.

Au milieu de ce parc, au fond de l'avenue de chênes, dans le hautain manoir héréditaire, réside le maître de la contrée. Comptons quelques-uns de ses pouvoirs : Comme *justice of the peace*, il peut faire arrêter, en vertu d'un mandat qu'il n'a qu'à signer, « toute personne qui trouble la paix pu-

1. Voy. Boutmy, *le Développement de la Constitution anglaise.*

2. Sous George III le cens des *justices of the peace* s'élève de 40 à 100 livres. Les fils de lords ou de squires ayant plus de 600 livres de rente sont éligibles par droit de naissance.

blique »; il juge à domicile les cas d'ivrognerie, de vagabondage et les menus délits. Aux *petty sessions*, aux *quarter sessions*, c'est-à-dire au deuxième et au troisième degré de la juridiction locale, il juge les crimes plus graves. Il est seul juge, et il est seul administrateur, car la paroisse a perdu toute autonomie ; comme *justice of the peace*, il nomme les constables : lui seul permet ou défend au *vestry* de secourir les indigents qui ne sont pas inscrits sur la liste paroissiale annuelle. A partir de 1801, il peut amender et modifier de sa propre autorité la taxe locale des pauvres. A ces pouvoirs bien définis que reconnaît la loi s'ajoutent ceux qu'aucun texte n'énonce : son autorité morale, créée par la tradition, dépasse son autorité légale ; il dispose d'un ou deux bénéfices, et comme c'est lui qui nomme le recteur, il peut lui imposer tel ou tel genre de prédication. Il possède non seulement la terre, mais les cottages de la paroisse ; selon ses préjugés politiques ou religieux, il peut en exclure les dissidents, refuser de louer sa ferme à un whig ou à un tory. De toute cette puissance, il use violemment, en homme qui ne connaît pas de résistance, avec orgueil et dureté. Les romanciers du temps en témoignent, et les patriarches bienfaisants, à la façon de l'Allworthy de Fielding sont plus rares que les brutes sanguines comme son Western ou que les despotes froids comme le Tyrrel de Godwin[1]. Entre ces tyranneaux et la populace

1. Godwin, *Caleb William*.

des paysans journaliers qui, périodiquement, retombent à la charge de la paroisse, il n'y a point d'intermédiaires, si bien que, par l'étendue comme par la multiplicité de leurs fonctions, les gentlemen terriens sont des souverains locaux et qu'ils gouvernent l'Angleterre rurale.

Ils gouvernent toute l'Angleterre, car, au XVIIIe siècle, la Chambre des communes est à eux et la Chambre des communes est toute-puissante. A partir de 1711, les représentants des comtés doivent justifier d'un revenu de 600 livres, et les représentants des *boroughs* d'un revenu de 300 livres en terres, en sorte que, pour représenter une ville comme pour représenter un comté, il faut être un grand propriétaire terrien. Voilà donc les industriels et les marchands exclus du Parlement; du moins, pour y arriver il faut qu'ils achètent un domaine, qu'ils se fassent propriétaires ruraux, par conséquent qu'ils épousent les intérêts de la gentry rurale. Ainsi qualifiés, le plus souvent ils n'entrent au Parlement que si l'aristocratie le leur permet. Car l'aristocratie possède ces bourgs pourris dont les électeurs, trop peu nombreux pour être indépendants, votent à son gré. En 1793, la *Société des amis du peuple* offre de prouver qu'en Angleterre et dans le pays de Galles, soixante-dix députés sont nommés par trente-cinq bourgs qui ne comptent presque pas d'électeurs, quatre-vingt-dix députés par quarante-six bourgs qui comptent moins de cinquante électeurs, et trente-sept députés par dix-neuf bourgs comptant moins de cent électeurs.

Les grands seigneurs ont acheté ces bourgs et six d'entre eux, le duc de Norfolk, le duc de Lonsdale, lord Darlington, le duc de Rutland, le marquis de Buckingham, lord Carrington, n'envoient pas moins de quarante-cinq députés aux communes. En Irlande, où les petits *freeholders* sont électeurs, leur vote est considéré comme propriété du squire, et fait partie du domaine. C'est ainsi qu'après l'Union, les deux députés irlandais représentent cinquante *gentlemen* influents. En 1780, le duc de Richmond remarquait que plus de la moitié de la Chambre des communes dépendait de six mille électeurs. En 1793, les chiffres étaient plus singuliers. M. Grey, présentant la pétition des Amis du peuple, remarquait que quatre-vingt-quatre personnes nommaient cent cinquante-sept députés et que cent cinquante autres étaient choisis par soixante-dix gentlemen. Enfin, en 1821, M. Lambton offrait de prouver devant la Chambre des communes que trois cent cinquante membres ne représentaient que cent cinquante personnes[1]. — En résumé, à la fin du XVIIIe siècle, la révolution aristocratique de 1688 avait accompli son œuvre. Le gouvernement national comme le gouvernement local était aux mains d'une oligarchie. Naturellement cette oligarchie en profite : toute la législation économique et financière se fait à son avantage ; par des droits de douane, elle protège les produits de ses domaines : viande, blé, laines, bois,

1. Voy. Erskine May, *The English Constitution*.

par des primes, elle en encourage l'exportation. Les terres étant exemptes du droit de succession, elle ne paye la *land tax* que sur la base dérisoire d'une évaluation qui date d'Édouard Ier; le régime des substitutions et de droit d'aînesse *ab intestat* empêche le démembrement de ses domaines. — Toutes les dignités, toutes les fonctions publiques sont réservées à ses membres : ils sont évêques, ambassadeurs, généraux, gouverneurs, lords lieutenants : les cadets et les petits squires sont recteurs, colonels, capitaines, *magistrates*. A tous les postes où il s'agit de représenter la puissance publique, d'agir en délégué du souverain, d'exercer un commandement, on les aperçoit. Officiellement ils sont toute la nation ; eux seuls votent, commandent, administrent, et, en 1821, Sydney Smith a le droit d'écrire : « L'Angleterre appartient au duc de Rut-« land, au duc de Lonsdale, au duc de Newcastle, — « en tout, à vingt possesseurs de bourgs pourris. »

II

Cependant, derrière cette Angleterre officielle et visible, derrière cette société organisée, hiérarchisée, encadrée par la constitution, un nouveau peuple naît, grandit, se multiplie qui ne trouve point de place dans le vieux manoir féodal qu'habite l'Angleterre, repoussé des chambres spacieuses qui sont réservées aux anciens maîtres, comme des communs qu'habite la foule des serviteurs campagnards, dé-

pourvu de droits, réduit à se presser pêle-mêle dans les corridors, végétant au hasard, au jour le jour, car rien dans les lois ou les coutumes ne répond aux besoins nouveaux qui proviennent de sa misère et de son entassement. C'est qu'à la fin du XVIIIe siècle les découvertes successives qui établirent en Angleterre la grande industrie furent le point de départ d'une altération profonde de la substance et de l'organisation sociale. A la suite des inventions d'Arkwright[1], de Hargreaves, de Crompton, de Kelly, l'industrie de coton se développe tout d'un coup; vers 1785 la machine à vapeur pénètre dans les usines, et l'on voit pour la première fois tournoyer sur les villes du Nord les nuages de fumée noire qui ne les quitteront plus. Tandis qu'en 1760, quarante mille personnes travaillaient dans les filatures, en 1785, quatre-vingt mille, en 1831, huit cent trente-trois mille ouvriers et ouvrières s'y enfermaient tous les jours. Pendant les cinquante premières années du XVIIIe siècle la quantité de coton exportée par l'Angleterre avait à peine doublé; pendant les vingt dernières années cette quantité devient huit fois plus grande et sa valeur se multiplie par 15. Par un contre-coup immédiat, cette expansion d'une industrie appelle l'expansion de presque toutes les autres. Il faut du charbon pour les machines à vapeur, il faut du

1. 1769, Arkwright's water-frame; 1770, Hargreave's spinning jenny; 1776, Crompton's mule; 1792, Kelly's self acting mule; en 1785 la machine à vapeur est appliqué à l'industrie en grand. 1815, Cartwright's power-loom.

fer[1] et de l'acier pour fabriquer les nouveaux métiers à tisser. Dans la Cornouailles, dans le pays de Galles, une population grandissante s'enfouit dans le sol, vit de ce que lui donne la riche contrée souterraine qu'elle entreprend de défricher, et la verte Angleterre se dépeuple au profit de l'Angleterre noire. Car c'est là le premier signe visible du changement organique qui se prépare : quand, sans pénétrer dans le détail intime, on regarde de haut l'ensemble du pays, on découvre que le groupement humain n'y est pas le même que dans la première moitié du siècle. Au lieu d'une population également répartie par toute la surface du territoire, on voit un amoncellement plus dense se former dans le Nord et de gros noyaux apparaître autour desquels s'agglomère et s'épaissit la foule. Les vieilles villes épiscopales, Canterbury, Exeter, Salisbury s'endorment définitivement, mais Liverpool, Manchester, Birmingham, Sheffield grandissent, étalent au loin leurs espaces de brique morne et l'horizon sinistre que fait, le jour, la fumée de leurs usines, la nuit la rougeur sombre des hauts fourneaux, s'élargit, gagne incessamment sur l'étendue verte des campagnes environnantes. A présent, quand on approche, quand on regarde de près l'une de ces villes, on aperçoit un monde très actif, une ruche dont le bourdonnement sourd est continu. L'homme

1. Fonte au charbon de terre trouvée entre 1740 et 1750. Soufflets à vapeur en 1788.

ne grandit pas ici lentement et paisiblement d'une pousse saine et régulière, dans une quiétude végétative, comme il faisait à la campagne. Le tourbillon humain est rapide entre ces murs qui vibrent de la pulsation des machines et sa substance est vite renouvelée; l'excès du travail, le manque d'air et de lumière, l'entassement, la promiscuité de la vie dans des logis fétides sont meurtriers; mais l'ouvrier se reproduit facilement, puisqu'il suffit à ses enfants, pour trouver leur place dans la fourmilière industrielle, d'avoir de bons bras et de bons yeux. La grande production a fait baisser le prix des denrées des vêtements; l'exportation toujours croissante appelle et rend possible un travail toujours plus grand. Le coût de la vie a diminué et les salaires sont devenus faciles à trouver. Ce frein retiré et cet aiguillon ajouté, la population des nouvelles cités s'accroît avec une rapidité inconnue. Celle de toute l'Angleterre augmente de moitié entre 1750 et 1800; de 90 p. 100 entre 1800 et 1850.

III

Cette nouvelle société a des besoins nouveaux et le régime qui convenait à l'Angleterre agricole ne lui convient pas. Petit à petit elle se sent à l'étroit dans les formes politiques, religieuses, économiques, qui, apparues spontanément à l'origine, développées avec lenteur et régularité, rendues tous les ans moins flexibles, à présent presque pétrifiées, ont re-

couvert et enserré le vieil organisme pour le maintenir et le défendre. Cette petite ville[1] qui jusqu'ici n'a été que le cœur d'un grand district agricole, importante, parce qu'une foire y attire toutes les semaines les fermiers et les artisans de la campagne environnante, parce que les magistrats des assises s'y arrêtent dans leur tournée, — cette petite capitale de province dont les marchands et les artisans, fournisseurs de la gentry du comté vivotent doucement, s'endorment sans remords, le dimanche, à la voix monotone et paisible du prédicateur, voici qu'elle sort de la vie locale, voici qu'elle cesse de végéter à part, en être indépendant et rudimentaire. Dans les environs, on a découvert et creusé des carrières de pierre ; les mines de charbon lui ont fait une ceinture de hameaux ouvriers qui l'enserrent et la rejoignent. Peu à peu la houille se trouvant à portée de la main, le nouveau canal passant au pied de la ville, des tisseurs qui n'appartiennent pas au comté sont venus de loin, et les usines monumentales se sont élevées. Par ces usines, par ces houillières, par ce canal notre ville entre dans le grand système de nutrition et de circulation de toute l'Angleterre. A présent, vienne une grève de ses mineurs ou de ses tisserands, et par delà les limites du comté, jusqu'aux extrémités du pays, l'onde régulière du sang nourricier affluera moins riche et moins puissante : à Glasgow, à

1. Par exemple la ville de *Treby Magna* dans le *Felix Holt* de George Eliot.

Liverpool, à Londres, les armateurs et les marchands en souffriront. De même, que le coton brut n'arrive pas en quantités suffisantes dans les ports, que l'on découvre à cent lieues de là d'autres gisements de houille plus faciles à exploiter, nos tisserands et nos mineurs en pâtiront. Tisserands et mineurs, ouvriers et patrons, tous les habitants de la ville sentent maintenant les contre-coups des événements politiques qui, partis du centre, faute de connexions suffisantes, ne propageaient pas leurs effets jusqu'à elle, et la multitude industrielle dont le bien-être ou la misère dépend d'un tarif de douane ou d'une guerre avec la France ou l'Amérique se passionne dorénavant pour cette guerre ou pour ce tarif.

C'est aussi que la différence est grande entre l'esprit du nouveau peuple ouvrier et celui des anciens artisans. Autrefois, fileurs, tisserands, potiers vivaient à la campagne, dans les villages ou dans les bourgs, à la fois ouvriers et agriculteurs, en fermiers qui arrondissent leur revenu au moyen d'une petite industrie à laquelle ils travaillent le soir, à la veillée, tout le jour dans la saison morte, avec leur femme, leurs enfants, leurs valets et leurs servantes[1]. Dans les villes, les plus grands ateliers[2] comptaient dix ouvriers et apprentis, mangeant à la table du patron, vivant en serviteurs sous sa surveillance directe. Un petit monde comme celui-là végète tranquillement,

1. Voy. *Silas Marner* de G. Eliot.
2. Lecky, VI, 20.

sans grande baisse et sans grande hausse de fortune, acceptant l'enchérissement du pain comme il accepte la venue de la mauvaise saison, à la façon d'un événement régulier, d'un malheur émoussé par l'habitude, dont pâtissent toutes les générations humaines. Attaché pour toute sa vie au coin de terre où il a pris racine, tout semblable à son voisin, qui depuis l'enfance a respiré la même atmosphère que lui, et dont le père a connu son père, l'homme vit ici comme ont vécu les ancêtres, nourri d'habitudes et de traditions immémoriales, et les cerveaux sont engourdis dans une torpeur séculaire.

Mais les voici qui s'éveillent quand nos campagnards quittent les champs pour la manufacture, car tout changement s'accompagne d'une activité plus grande de l'esprit, d'un élargissement de la conscience individuelle qui se dégage et se précise aux dépens de l'instinct héréditaire. Il n'est plus permis à l'ouvrier de laisser travailler ses doigts tandis que son intelligence rêvasse ou sommeille, envahie par le calme et la sérénité de la campagne dont la verdure emplit ses yeux. Dans cet atelier bruyant du halètement des machines, entre ces murs où se répercutent leurs coups de piston, dans ces tavernes étroites où il va reposer son attention appliquée quinze heures par jour sur un mouvement de broche ou de navette, le dimanche, à la pauvre chapelle wesleyenne, il est coudoyé par des hommes qui lui ressemblent, qui souffrent des mêmes souffrances que lui, qui gémissent ou qui grondent

avec lui. Il sent qu'il fait partie d'une foule et dans une foule chacun pense plus vite et plus souvent que s'il était seul. Des courants intellectuels, des ondes d'idées et d'émotions traversent aisément les milieux d'humanité dense et tous ces mouvements particuliers s'assemblent en une agitation vague, désordonnée tout d'abord, plus régulière ensuite, d'où se dégagent des tendances directrices et simples. Notre nouvelle société n'est plus une collection d'individus mais un tout, véritablement un être vivant qui a un cerveau et un cœur, qui se sent une pensée, une âme et une voix.

Voix faible, malhabile, âme confuse, pensée obscure tout d'abord, mais qui vont s'éclaircissant et s'affirmant, car dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, la grosse masse du peuple anglais a fait un grand progrès de l'instinct vers l'intelligence. Par les patrons, les inspecteurs, les commis, le savoir croissant des classes moyennes a rayonné jusqu'à la populace. La prose courte[1], facile, alerte qui date du commencement du siècle, a mis à la portée de tous les honnêtes gens les discussions de la théologie, de la métaphysique, de la philosophie politique, qui jusque-là n'étaient accessibles qu'au petit monde des érudits. Par elle toutes les grandes idées vulgarisées, sans atteindre encore les dernières couches profondes commencent à pénétrer dans les portions

1 Voy. Coleridge, *Literary Remains* (I, pp. 230 seq.). — Comparez la prose de Milton et celle d'Addison.

intimes de la société. Les auteurs, qui maintenant, peuvent compter sur un grand public, indépendants de la protection des grands ou de l'État, osent dire tout haut ce qu'ils pensent[1]. Les journaux politiques paraissent une fois, deux fois par semaine, puis tous les jours[2]. Les revues périodiques, les encyclopédies, les ouvrages de vulgarisation[3] se sont multipliés. En 1771, les débats des Chambres sont devenus publics, et tous les journaux les reproduisent. Vers le milieu du XVIIIe siècle, on voit s'ouvrir les premiers cabinets de lecture. Les imprimeurs s'installent pour la première fois en province, à Liverpool, à Preston, à Manchester, à Kendal, à Leeds. Les écoles du dimanche[4], les journaux du dimanche mettent à profit, pour l'instruire, le seul jour de liberté qu'ait l'ouvrier, et sous l'effet de ces excitations diverses, celui-ci sort enfin de sa vie animale et instinctive, de son rôle de mouton résigné et muet. La volonté d'améliorer sa condition entre en lui ; il apprend les opérations supérieures de l'intelligence, à prévoir, à raisonner, à combiner ses actes en vue

1. Voy. Beljame : *Le public et les hommes de lettres au XVIIIe siècle en Angleterre.*

2. Voy. Hallam, *Constit. Hist.*, II, 331, 460. Voy. aussi pour la période précédente. Macaulay, *Hist.*, I, 365, III, 656, IV, 540, 604 (Tauchnitz). Le premier journal quotidien est le *Daily Courant*, 1709.

3. V. Buckle, I, 432. It was in the latter half of the 18th. century, that the earliest efforts were made to popularize science, etc.

4. Les premières sont de 1765, elles se multiplient sous l'influence de Wesley en dépit de l'Église établie.

d'une fin particulière. Le voici qui s'associe à ses camarades ; ils achètent des livres en commun, ils forment des cercles pour lire les journaux, des *debating societies* où ils se familiarisent avec la discussion raisonnée, où ils apprennent à réfléchir sur leur propre condition, à chercher les causes lointaines de leurs souffrances, à former leurs idées politiques et économiques, à préciser et à énoncer leurs réclamations[1]. Enfin, en 1769, le premier grand meeting populaire a lieu et dès lors, graduellement, les émeutes, les soubresauts isolés[2] et violents font place à des « agitations systématiques », agitation pour la réforme électorale, agitation pour la diminution des droits qui protègent les blés, agitation contre la traite des nègres. De 1768 à 1770 au moyen de meetings, de pamphlets, d'articles de journaux, la populace, la classe moyenne, les électeurs du Middlesex, les magistrats s'efforcent de faire entrer Wilkes à la Chambre des communes, de l'imposer au Parlement et au roi qui récalcitrent. A cette occasion, toute l'Angleterre se lève contre la tyrannie de l'oligarchie aristocratique et du souverain. Dans ce procès, comme dans presque tous les procès politiques de cette époque, les jurés donnent raison à la cause populaire, et la nation entre en lutte contre cette aristocratie qui la gouverne et ne la

1. Voy. Buckle, *Hist. of Civiliz. in England*, I, p. 431, 432, 433.

2. Par exemple la procession et l'émeute des ouvriers tisseurs de soie à Londres en 1765, à la suite du rejet par les lords d'un projet de loi protecteur de leur industrie.

représente pas. Maintenant, la presse, — qui reproduit et qui a conquis le droit de juger les débats parlementaires, — le peuple, dans les réunions publiques, prononcent sur toutes les grandes questions, et, comme chacun sait ce qu'on dit à la Chambre de ces mêmes questions, les divergences qui séparent la volonté nationale et la volonté des gouvernants deviennent visibles pour chacun. En 1772[1], par des pétitions, le peuple anglais essaye de faire entendre sa voix au Parlement, directement et sans intermédiaire. A partir de cette date, aussitôt qu'un bill important est présenté aux Chambres, des milliers de signatures disent ce qu'en pense la foule. C'est ainsi qu'en 1780 cent quatre-vingt mille noms protestent contre les projets d'émancipation des catholiques. Dans la seule année 1787, plus de cent pétitions demandent l'abolition de la traite. Naturellement, presque tout l'effort de la nation porte sur le scandale flagrant, sur l'anomalie monstrueuse des bourgs de poche. En 1779 quarante pétitions dont quelques-unes réunissent quatre-vingt mille signatures, en 1782 cinquante pétitions, l'année suivante et jusqu'en 1793 des pétitions plus nombreuses encore réclament une réforme électorale. De semblables démonstrations ne se font pas sans une organisation savante : les partisans de la réforme se sont comptés, ils ont couvert le pays d'un vaste réseau de sociétés qui correspondent entre elles, qui se cotisent pour publier des pamphlets, pour envoyer

1. Voy. May, *Constitutional Hist. of England* (II, p. 62, 63, 64, 65).

des délégués à Londres. Bref ils ordonnent leur action, ils obéissent à un mot d'ordre, ils suivent un plan de campagne, en sorte que, petit à petit, à mesure que leur éducation se fait, les impulsions isolées et contraires se changent en un grand mouvement général et continu dont les effets ne tardent pas à être sentis. Dès 1770[1] lord Chatham présente un bill de réforme; en 1776 Wilkes demande à la Chambre l'affranchissement de toutes les villes populeuses et commerçantes. En 1780 le duc de Richmond qui, d'un bond, devance les radicaux anglais, nos contemporains, réclame des élections annuelles, le suffrage universel et la division du pays en arrondissements comptant le même nombre d'habitants et représentés par le même nombre de députés.

Ainsi, dès 1770, l'Angleterre a senti les besoins des changements qui ne commenceront à s'accomplir qu'en 1832, et l'on entend se lever la voix du peuple qui se multiplie et prend conscience de lui-même. Certes, elle n'est pas impérieuse et menaçante, cette voix; elle se plie, dès le début, aux convenances constitutionnelles. Mais qui ne sait que, même en temps de révolution, le peuple anglais est resté conservateur, amoureux des vieilles formes, que les applications brusques d'une théorie ne lui vont pas, qu'il veut toujours lentement, même lors-

1. Voyez Erskine May, *Constitutional Hist. of England*, I, p. 393 et suiv.

qu'il veut de tout son cœur? Dans les crises décisives, il n'est jamais allé à l'extrême d'un principe, il a toujours aimé à le tempérer par des compromis. C'est ainsi que le caractère conservateur héréditaire de la monarchie anglaise fut énergiquement affirmé par les hommes de 1688. De même, en 1832, aussitôt la réforme électorale appliquée, les whigs vont devenir conservateurs. Ayant donné l'impulsion qui mènera l'Angleterre jusqu'au régime démocratique, tout de suite ils « serreront le frein [1] ». Pareillement, il faudra soixante ans pour qu'aboutisse le mouvement qui s'ébauche en 1770. Mais, dès 1770, le mouvement existe, et même on peut affirmer que, sans un événement extérieur, sans un accident imprévu, il eût abouti plus tôt et probablement avant la fin du XVIIIe siècle. Car l'Angleterre a grandi plus vite que sa constitution, et les formes oligarchiques qui datent de 1688 l'étreignent. Le développement de l'instruction, l'émancipation de la presse, les habitudes croissantes de critique et d'examen ont élargi et renouvelé le public qui pense. Surtout la forme sociale s'est déjà visiblement modifiée. Cette population autrefois muette qui naissait et végétait dans la tranquille campagne anglaise, respectueuse du squire et du recteur, ignorante de cette portion de l'univers que l'on n'aperçoit pas du haut du petit clocher paroissial, voici que, subitement multipliée, elle a émigré vers les ateliers et

1. Sydney Smith.

les usines, et qu'elle va se presser dans les villes fourmillantes. La grande industrie est comme un gros organe nouveau dont le développement achevé doit changer la forme, les mœurs, le régime de l'Angleterre. Transformation difficile, douloureuse et longue, dont elle ne sait rien à l'origine, sinon qu'elle se sent comprimée par l'antique enveloppe qui la recouvre. Vers l'époque où naît Sydney Smith, elle a senti l'obstacle, et on la voit se tendre, faire effort pour le briser.

IV

Ce n'est pas seulement sur les formes constitutionnelles que porte la poussée. A côté du mouvement politique, le mouvement religieux manifeste plus visiblement la présence et l'activité du nouveau peuple. Car les besoins religieux sont plus impérieux que les besoins politiques; on peut tolérer par routine l'action d'un régime suranné qui provoque des souffrances physiques, mais l'ardente aspiration de l'âme religieuse veut être satisfaite. Aux heures de solitude, de remords et de tristesse, l'homme aura vite fait de quitter le prêtre dont la parole ne le remue pas, de suivre celui qui sait fondre son cœur raidi dans le désespoir et, s'il trouve la paix, de monter lui-même sur une borne au coin d'une rue pour crier tout haut la parole d'amour qui a illuminé son âme. Or, en Angleterre, au XVIIIe siècle, l'Église et la religion officielles ne pro-

noncent point cette parole[1]. Elles sont impuissantes à émouvoir et à guider le nouveau peuple. Car elles font partie de cette vieille société aristocratique et rurale dont il est en train de se détacher. Institutions, sentiments, idées, foi et théologie, tout ce qui compose cette religion et cette Église, s'est développé et fixé avec cette société. Parce qu'elle

1. « But we have cherished contempt for sectaries, and persevered in dignified tameness so long, that while we are freezing common sense for large salaries in stately churches, amidst whole acres and furlongs of empty pews, the crowd are feasting on ungrammatical fervour and illiterate animation in the crumbling hovels of Methodists. If influence over the imagination can produce these powerful effects; if this be the chain by which the people are dragged captive at the wheel of enthusiasm, why are we, who are rocked in the cradle of ancient genius, who hold in one hand the book of the wisdom of God, and in the other grasp that eloquence which ruled the Pagan world, why are we never to rouse, to appeal, to inflame, to break through every barrier, up to the very haunts and chambers of the soul? If the vilest interest upon earth can daily call forth all the powers of the mind, are we to harangue on public order and public happiness, to picture are-uniting world, a resurrection of souls, a rekindling of ancient affections, the dying day of heaven and of earth, and to unveil the throne of God, with a wretched apathy which we neither feel nor show in the most trifling concerns of life? There is, I grant, something discouraging at present to a man of sense in the sarcastical phrase of popular preacher; but I am not entirely without hope that the time may come when energy in the pulpit will be no longer considered as a mark of superficial understanding; when animation and affectation will be separated; when churches will cease (as Swift says) to be public dormitories; and sleep be no longer looked upon as the most convenient vehicle of good sense. (Sydney Smith, *Prefaee to Sermons*, 1801.)

a pris une part active à la révolution de 1688, parce que ses chefs siègent à la Chambre des lords, parce que ses dogmes et les articles qui les énoncent font en quelque sorte partie de la constitution anglaise, parce qu'elle est, avec la *gentry*, propriétaire de la terre anglaise, parce que le plus grand nombre de ses prêtres vit à la campagne, entre les fermiers et les squires, parce qu'elle est cliente des lords et des gentlemen qui possèdent les bénéfices, parce que ses hauts dignitaires sont des seigneurs largement rentés, par ses origines, ses intérêts, sa structure, son esprit, l'Église d'Angleterre est indissolublement liée au système aristocratique, et c'est pourquoi ses vues sur la vie et sur le monde ne concordent pas avec celles d'un peuple jeune, anxieux, ignorant, souffrant, tourmenté par le besoin de trouver sa forme et de s'organiser. Gentlemen pesants, emplis d'ale et de roast-beef, grands chasseurs et médiocres penseurs, installés de père en fils, dans le large et solide manoir ; fermiers sanguins et prospères dont les plus vieux ont vu naître le squire et qui fêtent à sa table, dans le grand *hall* décoré de trophées de chasse, de fouets et d'éperons, la vingt et unième année de l'héritier, journaliers agricoles que la loi des pauvres fixe dans la paroisse, — voilà une société assise, établie dans des cadres immobiles et définis. Tous se connaissent, rien d'imprévu dans cette vie qui leur apporte toujours le même cercle de corvées et de plaisirs, monotone, tranquille comme les éternelles collines qui bornent leur horizon ; le

monde leur apparaît comme simple et limité : nul mystère qui les inquiète, nul infini qui les tourmente. Faut-il s'étonner que la religion d'une telle société manifeste son calme, sa régularité, son attachement à la coutume établie, son amour de l'étiquette et de la tenue? Comme cette société vit de traditions, cette Église vit de rites et de pratiques. Comme cette société a trouvé son équilibre stable, cette Église a atteint l'état satisfait et serein. Elle ne connaît plus le désir, l'aspiration fervente, l'élan vers le meilleur. Le germe qui l'a développée a épuisé son activité : elle ne fermente plus au dedans[1], elle ne grandit plus. Tous ses contours sont arrêtés; sa forme semble définitive. Regardez sa théologie, celle de Paley et de Warburton. De plus en plus, c'est un déisme raisonnable et plat, démontré sèchement par une série de propositions abstraites, enchaînées par syllogismes. Ainsi prouvé, défini par quelques attributs philoso-

1. « The thermometer of the Church of England sank to its lowest point in the first thirty years of George III. Unbelieving Bishops, and a slothful Clergy, had succeeded in driving from the Church the faith and zeal of Methodism which Wesley had organised within her pale. The spirit was expelled, and the dregs remained. That was the age when jobbery and corruption, long supreme in the State, had triumphed over the virtue of the Church; when the money-changers not only entered the temple, but drove out the worshippers; when ecclesiastical revenues were monopolised by wealthy pluralists; when the name of curate lost its legal meaning, and, instead of denoting the incumbent of a living, came to signify the deputy of an absentee ». *Mem.*, chap. II.

phiques, Dieu perd tous les traits distinctifs et familiers dont l'avaient revêtu les imaginations hébraïques et chrétiennes. Il n'est plus une certaine personne que l'on peut connaître et aimer, bien moins encore une figure consolante dont on rêve, vers laquelle on se tourne aux heures d'angoisse. Réduit à la condition d'Être suprême, qu'est-il, sinon une vague entité dont on ne peut rien dire, une lointaine cause première, le fait initial d'où procède la succession des faits, et que l'on ne connaît que par son numéro dans la série du monde? Omnipotence, justice, prévoyance, pour trouver les mots abstraits par lesquels les théologiens le célèbrent, il faut avoir recours au vocabulaire « classique », aux racines latines qui, desséchées, précisées, impuissantes à éveiller les images et les émotions, ne devraient servir que de symboles algébriques pour la notation rigoureuse du raisonnement philosophique. Ainsi disparaît « Christ », le Christ saignant de Bunyan, celui qu'après lui Wesley, Whitefield, plus tard Hannah Moore, Irving, hier Beecher et Spurgeon ont aimé, imploré, décrit dans la langue saxonne, populaire et poétique. Souvent le Dieu spiritualiste qui le remplace se raréfie encore, s'épand, se volatilise, se transforme en une impalpable essence, perd ses contours personnels, pénètre tout l'univers auquel il se confond [1]. La religion devient le culte panthéiste, sentimental, optimiste et

1. V. Leslie Stephens, *History of English Thought in the 18 th. Century.*

vague de la nature. Mais, en général, la conception anglicane reste plus lourde et plus médiocre, et, pour Warburton, le monde est une monarchie parlementaire dont c'est justement l'excellence de la constitution anglaise d'être la copie. Ce Dieu qui ayant fait un traité avec son peuple, ayant reconnu sa « Déclaration des droits » renonce au gouvernement personnel et ne sort de son silence et de son inactivité que lorsqu'un miracle lui semble nécessaire, n'est-il pas le prototype du monarque anglais, qui, dans les cas extrêmes, se résout à faire usage de son privilège constitutionnel, refuse sa sanction à la loi que le Parlement vient de voter ou se décide à dissoudre la Chambre des communes? Cette théologie manifeste tout l'esprit de l'Église anglicane au XVIIIe siècle. Avant tout, elle est rationaliste ; ses défenseurs pensent en légistes ou en logiciens et cela, par principe, par l'effet d'une réaction contre les excès puritains, contre la « superstition » et le « fanatisme [1] », parce que, une fois Dieu prouvé par le raisonnement abstrait, ils n'admettent pas que, dans notre monde moderne, il se manifeste par des miracles ou qu'il parle directement à l'âme, que sa face se dévoile dans un éblouissement à

1. Superstition et fanatisme, ce sont les deux accusations portées par les prédicateurs et les moralistes officiels au commencement du XVIIIe siècle contre les puritains, plus tard contre les méthodistes. Ces deux mots reviennent, à cent ans de distance, sous la plume d'Addison et de Sydney Smith qui sont les apôtres de la religion raisonnable et rationnelle.

l'inspiré. Addison dénonçait déjà l'*enthousiasme* des derniers puritains. Le XVIIIe siècle anglais ne croit qu'à cette portion de la réalité dont l'image précise vient converger sur un champ bien délimité de l'esprit : des lignes et des taches confuses qui s'étendent en se dégradant au delà, il ne veut rien savoir. De là son dogmatisme, sa gravité calme, son amour de l'ordre, de la règle, de la tenue, de là le modèle que présentent alors la religion et la morale officielles, je veux dire le *gentleman* dont Addison est le premier à faire le portrait et qui, dessiné par Hume, par Sydney Smith, par Miss Austen, par Macaulay, va régner jusqu'au milieu du XIXe siècle[1], l'homme éclairé, bien élevé, maître de soi, d'âme tranquille, d'esprit lucide et sain et qui, jouant son rôle actif dans le groupe humain dont il est membre, loin des visionnaires et des prophètes, pédestrement, sans écarts, chemine dans une large route bien battue.

De ce modèle, les clergymen de l'Église anglicane sont des copies plus ou moins parfaites[2]. Par leurs idées, leurs sentiments, par tous leurs motifs habituels d'action, ils sont laïques. Ce n'est pas un appel d'en haut, une élection spéciale qui les fait prêtres. Ils entrent dans la carrière ecclésiastique, parce que leur

1. Une imitation complète, c'est, par exemple, le recteur Irwine, dans *Adam Bede*.

2. Les autres sont des fils de paysans, de petits fermiers séduits par les petits traitements de *curates*. Ils restent dans les grades subalternes. Ils épousent des filles de ferme ou des servantes. Voir ces types dans Fielding.

famille possède un bénéfice[1], et qu'un bénéfice est un domaine indépendant où ils trouveront à satisfaire leurs instincts héréditaires de gentlemen campagnards. Le service lu, le sermon prêché, l'enfant baptisé, le paroissien enterré, en quoi notre recteur diffère-t-il de son voisin le squire? Comme lui, il est administrateur local, *justice of the peace, magistrate*. Il a les mêmes préjugés tories; après boire, il déblatère avec lui contre la maison de Hanovre; il jure moins énergiquement, mais il est aussi passionné chasseur que le maître du manoir. Voyez-le tel qu'on le trouve encore çà et là vers 1835, tel que nous le montre George Eliot dans son *Felix Holt*[2], bon enfant, bon vivant, rude de corps et d'esprit, de pousse drue et vaillante, de parler franc, fils du squire Western dont il a le tempérament et les préjugés, toujours en selle ou à table, un des meilleurs cavaliers du comté, fier de ses chevaux, de sa meute et de son porto. Lorsque revient cette kermesse populaire qu'on appelle une élection, il prend part aux réjouissances de la foule qui ne vote pas, mais qui hue et applaudit; il sait monter sur un tonneau, rudoyer l'adversaire avec humour, faire ronfler les mots patriotiques qui soulèvent et font brailler la plèbe anglaise, donner à pleine voix le signal des *hurrahs* pour le roi, pour l'Église, et la constitution. Le dimanche, quand il a revêtu son surplis sacerdotal auquel s'accrochent

1. C'est-à-dire jusqu'au nouvel idéal proposé par Carlyle, les Browning, G. Eliot, Ruskin.

2. Parson Jack.

quelquefois ses éperons[1], il n'est pas « agité par l'Esprit » ; il ne se répand pas en prières improvisées et en éjaculations mystiques. Il ouvre un vieux volume de Tillotson ou de Taylor, il tire une liasse de sermons jaunis qui lui viennent de son prédécesseur, et s'acquitte de sa prédication par des lectures. Quelquefois il prend son métier à cœur. Il veut parler à l'âme villageoise : « Ne vous grisez pas si vous ne voulez pas « vous rendre malades ; ne braconnez pas si vous ne « voulez pas aller en prison ; prenez garde à la po- « tence ! » A ces conseils se ramène toute sa prédication.

Au fond, l'idée générale que l'on retrouve dans toute la morale religieuse de cette époque, c'est que notre grande affaire ici-bas est de tâcher d'être heureux. Or, point de bonheur sans bon sens, sans raison, sans travail régulier, sans vertus domestiques et moyennes. Faites-vous une place tranquille et commode ; en ce monde comme dans l'autre, évitez le constable, voilà le précepte qu'on retrouve au fond de ces rudes et simples sermons de village. A la ville, dans les cathédrales, la même morale est développée en discours littéraires, en dissertations savamment ordonnées, en phrases nobles, fleuries « d'élégantes citations de la Bible[2] » par des prêtres nourris aux lettres antiques, préparés à leur profession par la vie facile et calme des Universités. « Si les sceptiques

1. G. Eliot, Mr. Gilfil's, *Love Story*.

2. « La façon dont les pécheurs sont ramenés à la vertu est *élégamment* appelée par saint Paul l'adoption des enfants de Dieu par Jésus-Christ. » (Clarke, *Works*, I, 125.)

ont raison, disait Sherlock, vous ne serez pas punis d'avoir été chrétien, mais si les chrétiens ont raison, vous serez punis d'avoir été sceptiques. » Il raisonne des deux doctrines comme un capitaliste raisonnerait de deux placements. Ces considérations prudentes, cette morale utilitaire s'étalent avec la même platitude dans les sermons les plus célèbres de l'époque. Ceux de Blair, que George III admirait « à l'égal de la Bible », sont des essais de rhétorique sur l'adversité et le bonheur, sur les joies d'une vie modeste, sur *cette très excellente vertu, la modération*. Surtout il répète que la religion est une source de plaisirs. « Nous ne vous demandons pas « de renoncer aux plaisirs ; nous vous offrons les « moyens d'être et de rester heureux. Le Christ est « notre grand modèle et son plus beau mérite est de « n'avoir pas pratiqué des austérités qui sont con- « traires à la nature, en affectant de se singulariser, « mais d'avoir prêché les vertus qui sont faciles. »

Le Christ proposé comme modèle du gentleman, admiré surtout pour sa tenue et la discrétion de son bon sens, une telle conception prouve qu'au XVIIIe siècle, le christianisme se meurt dans l'Église d'Angleterre. Pour théologie, une des plus pauvres constructions philosophiques de la raison dissertante ; — pour enseignement, une morale sociale qui ne suffirait même pas à maintenir une société, puisqu'elle est fondée, non sur l'altruisme, mais sur l'intérêt bien entendu, un code qui condamne le pauvre, l'illuminé, l'enthousiaste, l'irrégulier, une

parole froide qui ne s'adresse pas au cœur, mais aux lobes de la cervelle lucide, à l'entendement pur, c'est-à-dire à un moteur médiocre de la volonté; — pour prêtres des gentlemen installés avec quiétude dans leurs bénéfices, souvent absents de leurs bénéfices; — pour fidèles des villageois bien portants et endormis, des squires bien rentés qui vont à l'office par esprit conservateur, par tradition et par amour de l'ordre, — voilà la doctrine, la prédication, le clergé et le peuple. A cette description, on reconnaît la forme vide d'une Église dont le cœur ne bat plus, une religion immobile, c'est-à-dire une religion morte, véritablement la religion d'une société qui ne connaît plus l'anxiété, l'effort, l'aspiration, — de cette société aristocratique et rurale qui, depuis 1688, ayant ordonné l'Angleterre à son profit, pense qu'en Angleterre tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes[1], et n'a point de raisons pour rêver d'un autre monde.

V

Toute la nation ne pense pas que l'Angleterre soit le meilleur des mondes. Mais il faut quitter le peuple des campagnes pour retrouver la vie de l'âme, la vie religieuse de crainte, d'amour, d'angoisse et de rêve. Même misérable, brutalisé par les tyrans locaux, réduit à vivre d'aumône, le paysan sentait peu la souffrance.

1. « Voy. *Felix Holt*, Proem. ».

Le rude labeur au grand air, la monotonie de sa vie durement courbée sur la terre impassible, la lenteur et la sérénité de la nature autour de lui avaient engourdi son cœur. Le rite suffisait à ses vagues instincts religieux; voir baptiser ses enfants, mettre sa blouse neuve le dimanche pour entendre à son banc la lente et solennelle liturgie à laquelle son oreille est habituée, il ne demande rien d'autre : « J'ai remarqué, » dit Dinah, la méthodiste[1], « que dans ces villages « dont les habitants mènent une existence paisible « parmi les verts pâturages et les eaux immobiles, « labourant la terre, élevant les bestiaux, prenant les « choses avec la même lenteur que leurs brebis et que « leurs vaches, il y a une étrange indifférence à la Pa- « role. Il n'en est pas de même dans les grandes villes « telles que Leeds, où j'ai été entendre une sainte « femme qui prêche. Elle est merveilleusement riche, « la moisson des âmes, dans ces rues fermées par des « murs élevés, où il semble que l'on marche dans une « cour de prison, où l'oreille est assourdie par les « bruits du travail humain. Je pense que c'est peut-être « parce que la promesse semble plus douce, là où la « vie est sombre et lassée, et que l'âme devient plus « avide de nourriture quand le corps est mal à l'aise. »

Les corps et les âmes sont en effet mal à l'aise dans ces grandes villes. Dans la promiscuité des logements étroits, dans l'atmosphère épaisse et noire, loin de la vivifiante clarté du large ciel, loin de la

1. *Adam Bede.*

verdure, dans ces ateliers où, quinze heures par jour, il fait œuvre de machine, l'homme ne se porte pas bien, il ne vit plus en harmonie avec la nature, il a perdu son bel équilibre tranquille et sain. Noyé dans une foule, enrégimenté, c'est-à-dire enfermé dans un groupe artificiel, victime de souffrances dont il n'aperçoit pas les causes, il sent sa petitesse et sa solitude. Tous les liens sont rompus qui l'attachaient à une place fixe et reconnue dans l'ordre des choses, dans un monde régulier et limité, tous les sentiments, toutes les habitudes sur lesquels reposaient la famille et la société rurale organisée comme une plus grande famille, le respect pour le squire et pour le clergyman, tous les obscurs préjugés transmis de père en fils. Comme il arrive pour tout être qui grandit sur son terrain natal et se développe suivant le type de son espèce par l'activité harmonieuse de ses organes et de ses instincts, la vie n'était pas dépourvue de sens pour lui, elle avait sa raison d'être en elle-même. Il n'était pas besoin de lui chercher au dehors une explication et une fin. Mais à présent, perdu dans un monde visiblement mauvais, la souffrance aiguisant sa faculté de sentir, voici que se reforme devant lui la vision de l'autre patrie, et les instincts religieux qui somnolaient en Angleterre depuis l'époque puritaine, se mettent à revivre.

C'est bien une religion populaire que ce wesleyanisme que l'on voit surgir vers 1740 et qui, dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, se propage dans le pays des mines et des manufactures comme une

flamme sur une moisson aride. Elle n'est pas un schisme de docteurs, elle ne naît pas d'une discussion. A proprement parler, elle n'est pas une dissidence. Point de théologie : le wesleyanisme ne relève pas de l'entendement, mais du cœur et des nerfs. Selon Wesley, et c'est là le dogme unique qu'il déclare important, notre nature étant mauvaise, il nous faut des moyens surnaturels pour gagner notre salut. Ni l'effort de l'intelligence qui saisit le divin, ni la discipline de la volonté qui surmonte la tentation, ne servent à nous racheter et c'est pourquoi la religion rationaliste, la morale pratique qu'enseigne le clergé, « diffèrent autant du christianisme que la « morale et la religion des musulmans ». Rien ne nous sauve qu'un événement extraordinaire et subit. Tout d'un coup, le pécheur sent que la main du Christ est sur lui, que Dieu le saisit et le ravit, que le nuage dans lequel il marchait se dissipe ; il aperçoit une face aimante et glorieuse ; il sait que tous ses péchés sont pardonnés, qu'il est du nombre de ceux pour qui Christ est mort, sensation foudroyante qui le prosterne tout d'abord, puis qui le relève et qui l'exalte. Dès lors il vit en Dieu, il marche avec Dieu, à tous moments il lui parle, il l'entend, il le voit. Car, pour le wesleyen qui attend en tremblant cette révélation comme pour le wesleyen qui a connu l'extase, Dieu n'est pas une puissance lointaine à laquelle on réfléchit de loin en loin, aux minutes solennelles de la vie, aux jours de solitude et de souffrance. C'est une présence incessante qui nous suit dans le détail,

dans tout le détail familier de notre vie, qui nous voit marcher, sortir, causer, lire, et qui ne souffre pas que nous l'oubliions. Nous vivons dans la compagnie du Christ. « Pauvres aveugles, vous ne la « voyez pas, crie le prédicateur au peuple en dési- « gnant un certain point de l'espace, mais je la vois, « moi! Là, à droite, à côté de vous, elle flotte, la « Figure saignante et couronnée d'épines! »

Qu'est-ce donc que ce monde terrestre si le monde divin, au lieu de demeurer vague, futur et lointain, le pénètre et l'enveloppe de toutes parts? Rien qu'un voile qui nous obscurcit Dieu. Qu'importe alors que cette vie soit bonne ou mauvaise? Mauvaise ou bonne elle n'a plus de saveur. Ne pas tenir à cette vie, ne plus faire effort pour être heureux, se déprendre de soi, se désintéresser du bien-être et de la richesse, voici qu'elle reparaît de nouveau la vieille doctrine qui, depuis le Bouddha, aux époques de douleur et d'angoisse, a touché les cœurs des hommes et fondé les grandes religions de propagande. « Toute recherche de la fortune, de la puis- « sance ou du plaisir est vicieuse », « toute l'humanité « est une race d'esprits tombés qui traversent le « monde comme une flèche traverse l'air ». « Il n'est « pas plus dur d'interdire au chrétien les plaisirs de « la terre que de défendre à un homme qui marche « sur une corde tendue au-dessus d'un fleuve, de « chausser des souliers d'argent ou de contempler la « beauté des vagues. Les joies des riches sont comme « les éclats de rire des démons. Rejetez ces biens qui

« se collent à vous, arrachez-les comme des vipères « empoisonnées! Ils vous mordent, ils vous empoi- « sonnent l'âme, ils vous entraînent de tout leurs « poids, ils vous précipitent dans l'abîme sans fond « où vous tomberez toujours, toujours, toujours plus « loin de la lumière de Dieu! »

Telle est la mystique et véhémente doctrine que les prédicateurs jettent par l'Angleterre et les malheureux s'en saisissent avidement. Elle est faite pour eux, elle exalte leur condition; plus ils sont malheureux, répète-t-elle, plus ils sont privilégiés, plus fragiles sont les chaînes qui les tiennent écartés de Dieu. Ce Dieu, elle le leur rend facile à comprendre et à voir. Il se manifeste en ce monde, il communique avec eux par des signes. Selon Wesley, le tonnerre, la pluie, la grêle, une maladie, un accident, un mot frappant sur lequel tombent nos yeux lorsque nous ouvrons la Bible au hasard, voilà ses avertissements. Dans le wesleyanisme, on retrouve ce trait essentiel des religions primitives : presque tous les phénomènes naturels apparaissent comme provoqués par des volontés particulières et mystérieuses[1]. Wesley

1. Voici deux exemples tirés d'un journal méthodiste (1808) : 1° *Interference respecting swearing, a bee the instrument* : A young man is stung by a bee; upon which he buffets the bees with his hat, uttering at the same time the most dreadful oaths and imprecations. In the midst of his fury, one of these little combatants stung him upon the tip of that unruly member, his tongue, which was then employed in blaspheming his Maker. Thus can the Lord engage one of the meanest of his creaturee in reproving the bold transgressor who dares to take his name

voit partout le diable, les esprits, les possédés, les sorciers. Ainsi adaptée aux cervelles incultes et imaginatives, la religion est encore simplifiée par les prédicateurs. Ils ne disent pas au peuple : « Voici « un nouvel article de foi, » mais : « Tremblez, voici « l'enfer ! pleurez, voici la souffrance du Christ ! » Par ce procédé violent, ils ébranlent l'homme, ils le bouleversent, ils veulent le traverser de tressaillements profonds, de secousses morales qui, se répercutant dans la machine physique, préparent une transformation de tout l'être.

Ils y réussissent car les deux grands promoteurs de la nouvelle agitation, Wesley et Whitefield, sont des acteurs et des poètes de génie, d'une intensité d'imagination incomparable. Dans leur cœur brûle un foyer d'émotion qui, en un instant, se répand sur tous les cœurs. Véritablement, ils parlent avec le sérieux tragique d'un homme qui va mourir, et qui s'adresse à des gens qui vont mourir. « Mon- « tez en chaire, dit Whitefield, comme si vous alliez « parler pour la dernière fois à des hommes qui en- « tendent pour la dernière fois. » Par cette tension de tout l'être, ils arrivent à l'hallucination. Quand Whitefield parle de la mort, il ne prononce pas un mot abstrait, il voit un cadavre ; des flammes quand

in vain. — 2° *The displeasure of Providence at Captain Scot's going to preach in Mr. Romaine's chapel.* The sign of this displeasure is a violent storm of thunder and lightning just as he came into town (Cité par Sydney Smith, 1er article sur le Méthodisme).

il parle de l'enfer. Souvent, il verse des torrents de larmes, frappe du pied, perd la parole dans l'excès de sa passion. Nul raisonnement lié. Des descriptions, des apostrophes, des scènes mimées, des interjections composent ces sermons. Ce n'est pas à la masse du public que s'adressent les évangélistes, mais directement à chaque auditeur et leur parole est d'autant plus puissante que, tout de suite, chacun oubliant ses voisins, se sent seul et croit que le maître ne parle que pour lui. Par des affirmations impérieuses, ils éveillent des *images* dans les cervelles, ils développent ces images, ils les poussent hors du rang normal qu'elles occupent dans la hiérarchie régulière de l'intelligence; elles n'y sont plus enrayées, maintenues par les tendances opposées de toutes les autres; elles grandissent démesurément, elles envahissent toute la substance pensante et sentante, sortant enfin du cerveau, gagnant les nerfs, le cœur, les muscles pour jeter l'homme à terre convulsé ou prosterné[1]. A proprement parler, ce sont là les procédés des magnétiseurs; Whitefield et Wesley *magnétisent* leurs auditeurs, les fascinent par leurs gestes et leurs exclamations autoritaires[2]; ils leur *suggèrent* des sensations, des sentiments et des volontés. Tout d'un coup on voit tomber à terre les plus proches, deux, trois, tout d'abord, puis par paquets, engourdis, insensibles, pris d'un véritable sommeil

1. Pour l'affolement du système nerveux par ce régime, Voy. les lettres de Cowper.
2. Voy. Tarde, *Lois de l'imitation*, p. 89.

de somnambules, « silencieux, comme morts »; d'autres, avec de grands cris et une agitation violente. « A Newgate, les criminels devant qui Wesley prêche « tombent de tous côtés sous sa parole, comme frap- « pés de la foudre; un quaker qui le contredisait se « tait d'abord et, brusquement, on le voit défaillir. » — « Un étranger bien vêtu qui se trouvait en face de « moi, raconte-t-il dans son *Journal*, se laisse choir « contre un mur, puis sur ses genoux, tordant ses « mains, poussant des hurlements de taureau, la « figure rouge et ensuite, presque noire. Il se relève « en criant : « Oh que faire ? que faire ? oh ! me rafraî- « chir d'une goutte de sang du Christ ! » — « Presque « tous gémissent et se lamentent tout haut comme « des créatures humaines qui meurent dans une « angoisse amère. » C'est ainsi que, par une mystérieuse contagion, se propage la passion des réformateurs, non pas à la façon ordinaire des sentiments et des idées, mais comme un mouvement physique, par puissantes ondes visibles, courbant les corps avec les âmes, à la façon d'un grand vent qui passe sur une plaine de hautes herbes.

La plaine est grande et les herbes sont serrées : des foules immenses s'assemblent à la voix du prédicateur. Dans le pays de Galles, Whitefield enflamme toute la population misérable et sauvage des mineurs. Il prêche en plein champ, sur le flanc des collines, devant deux cents hommes d'abord, puis devant des multitudes de quatre, quinze et vingt mille personnes. Un jour, en février, par un clair et froid

soleil, à Kingwood, en rase campagne, les chemins sont encombrés par les voitures des bourgeois de Bristol qui sont venus pour l'entendre, et les champs sont noirs d'un peuple dense. Sur cette foule, dans un grand silence, s'élève la voix du maître, et l'on voit les traits raidis dans une stupidité muette par les années de labeur machinal, par l'habitude morne de l'effort monotone se détendre, et, sur les faces noircies par le charbon, les larmes descendre en traînées blanches. Telle est sa puissance de propagande : au bout d'une heure, au lieu d'un « croyant » il y en a vingt mille. A présent, pour mesurer l'étendue de l'œuvre, disons nous qu'en trente ans celui-ci prononce dix-huit mille sermons, c'est-à-dire qu'il prêche à peu près dix fois par semaine, presque chaque fois en plein air, souvent devant des assemblées comme celle de Kingwood, que douze fois il visite l'Écosse, trois fois l'Irlande, treize fois l'Amérique ; que Wesley parcourt en cinquante ans plus de cent mille lieues [1], prêchant quarante mille fois, souvent devant dix mille, quelquefois devant vingt mille personnes ; que ses disciples Grimshawe, Romaine, Berridge [2] ont une puissance de parole analogue, le même feu d'enthousiame, la même activité ; qu'en 1791, Wesley laisse en mourant trois cents prédicateurs ambulants, sans compter les ministres qui desservent les « cha-

1. Exactement 250 000 milles.

2. Berridge parcourt en moyenne 100 milles et prononce douze sermons par semaine.

pelles[1] », et que l'incendie qu'il a allumé court ainsi plus rapide et plus violent qu'au début. Les dissidents méthodistes et wesleyens, formellement détachés de l'Église établie, ne sont encore qu'au nombre de sept mille, mais les maîtres n'ont point prêché contre l'Église établie. Ils n'ont pas voulu fonder de sectes : elles se sont formées malgré eux ; ils n'ont cherché qu'à toucher les âmes et, par l'effet de leur parole, des centaines de milliers, peut-être des millions d'âmes ont renoncé aux joies de la terre à la fin du XVIIIe siècle. Jusqu'au bout du monde anglo-saxon rayonne la foi dont le 24 mai 1738, s'est éclairé le cœur de John Wesley.

Ainsi, par ce vaste mouvement, agit l'esprit nouveau qui travaille l'Angleterre, et qui, au XIXe siècle, renouvellera sa littérature, sa philosophie et sa législation. On ne l'aperçoit point tout d'abord. Il n'atteint pas les portions privilégiées qui vivent en pleine lumière, et dont nous connaissons les paroles et les actions enregistrées par les écrivains contemporains. Comme une vague de fond, il se propage dans les obscures régions basses, dans ces foules sans nom et sans voix qui emplissent les grandes cités industrielles, en sorte que la surface visible qu'un petit vent suffirait à rider, reste placide au-dessus de cette onde puissante. Non seulement nous ne voyons pas du premier coup sa grandeur, mais,

1. *Chapel* veut dire, entre autres choses, temple dissident et s'oppose alors à *church* où église paroissiale anglicane.

comme elle marche à l'encontre de l'agitation sociale et politique, elle affaiblit une autre manifestation de ce peuple dont nous entendrions plus souvent la plainte et le murmure, s'il ne se taisait dans sa première ferveur religieuse. Est-ce que les sociétés méthodistes qui se forment dans les villes du Nord songent à réclamer des salaires plus élevés ou du pain à meilleur marché? La vie de l'âme les prend tout entières et fait taire les besoins du corps. Les pauvres gens se cotisent, ils finissent par bâtir une « chapelle ». Au jour du sabbat, ils s'y réunissent pour prier, pour se confesser tout haut devant leurs frères, pour raconter leurs « expériences spirituelles », leurs élans d'enthousiasme, leurs doutes, leurs affaissements, les tentations et les victoires, les miracles qu'ils ont constaté depuis la dernière assemblée[1]. Dans ce petit temple, dans ces réunions est toute la vie active du méthodiste. Là sont tous ses intérêts et toutes ses passions[2]. Qu'a-t-il à faire le reste de la semaine, devant son volant ou son métier, sinon de poursuivre en silence son rêve intérieur? Sa conviction l'isole de la foule. Que lui importe que le peuple soit représenté au Parlement? Que lui importe la longueur de sa journée de travail? Loin d'en vouloir au patron capitaliste qui s'enrichit tandis que l'ouvrier reste dans sa misère,

1. Voy. là-dessus *Silas Marner*, de G. Eliot.

2. Rien ne ressemble plus à ces premiers groupes wesleyens que les premières églises chrétiennes perdues au sein des grandes cités antiques.

il le plaint de porter ce fardeau d'or qui va précipiter sa chute et l'éloigner de Jésus. Loué soit le travail humble et machinal, qui courbe le corps et qui endort la chair! Ainsi s'isole la petite église wesleyenne; elle a coupé ses attaches avec la société environnante, elle ne sent plus les besoins locaux, la souffrance de la foule ne parvient pas jusqu'à elle, en sorte que le mouvement évangélique qui a ému les portions profondes de la nation, réprime des tendances commençantes d'agitation et se manifeste d'abord par du silence. Dans le monde officiel il ne pénètre pas. Car l'esprit mystique dont on entend la sourde et large rumeur s'oppose à l'esprit logique, précis, raisonneur et raisonnable de la société établie, tel que le manifestent les philosophes et les théogiens, les Hume, les Gibbon, les Paley, au bon sens vaillant, à la morale aisée, à la belle humeur, qui sont de mode et que les clergymen recommandent comme les beaux esprits et les romanciers, les Walpole, les Chesterfield, les Smolett, les Fielding. Mais l'ébranlement intérieur va se répercuter et s'étendre; la vague profonde émergera à la surface. Vers le milieu du XIXe siècle, elle apparaîtra dans le sérieux passionné de l'Église anglicane, dans les débats de croyances, dans le mouvement tractarien d'Oxford, dans la philanthropie active, dans la législation devenue charitable et sentimentale, dans la ferveur d'émotion, dans la conviction passionnée qui animeront des romanciers comme Miss Brontë, Dickens, Eliot, Mrs. Gaskell, des philosophes

du devoir comme Arnold et Kingsley, Carlyle et Ruskin, dans le lyrisme religieux et prophétique de tous ces poètes qui sont des prêtres et des voyants, depuis Wordsworth jusqu'aux deux Browning.

VI

Ainsi paraissent, vers la fin du siècle dernier, les ébauches de l'Angleterre contemporaine; ainsi souffre et s'agite ce grand peuple qui cesse de vivre des fruits de sa terre et qui va subsister de commerce et d'industrie. Quatre grands faits établiront au XIXe siècle le régime industriel et démocratique : la réforme électorale commencée en 1832, aboutissant en 1884 au suffrage presque universel; un certain rétrécissement des attributions de l'État, qui cesse de défendre la production agricole et qui abat les grandes barrières mises en travers des échanges; un certain élargissement des attributions de l'État qui, de plus en plus, intervient dans les contrats entre capitalistes et travailleurs et se charge de besognes philanthropiques; l'organisation et le développement des associations ouvrières qui, reconnues officiellement, agissent au grand jour. Tels sont les principaux facteurs qui, au XIXe siècle, petit à petit, reconstruiront la société anglaise sur un nouveau type, et changeront les relations de l'Angleterre avec les autres nations. Lentement, ils apparaissent les uns après les autres et, aujourd'hui, le nouveau

système commencé en 1832 n'est pas encore achevé.

Pourtant, dès 1780, outre les questions politiques et religieuses, les questions économiques et sociales se posent, et, déjà, de grandes réformes semblent nécessaires et imminentes. Quel a été le premier effet du changement de régime, sinon d'élargir la fissure entre les classes? Aux champs comme à la ville, la misère des pauvres gens est devenue effrayante. Dans les campagnes, par une conséquence de l'appropriation des communaux et du développement de la grande culture qui rase les haies entre les menus lopins, les petits propriétaires et les petits fermiers ont disparu. Seuls les grands tenanciers demeurent avec les petits journaliers fixés au sol par la loi des pauvres qui, de mauvais cœur, leur promet une aumône et leur interdit de quitter la paroisse où, — domestiques de père en fils, de plus en plus dépendants du squire et des grands fermiers que la loi contraint à se cotiser pour les secourir, de plus en plus inertes, dépourvus de l'énergie et de la prudence que donnent l'espoir et le sentiment de la propriété, de plus en plus réduits à vivre de petits salaires et de charités *proportionnées au nombre des enfants*,—ils se multiplient avec insouciance dans leurs taudis et tombent à l'état de caste inférieure et pullulante. Dans les villes, le spectacle est pire; la nouvelle société n'a pas encore sa morale; les chefs d'industrie n'ont pas appris que des devoirs les lient envers leurs ouvriers. Ils ne songent qu'à échanger la plus grande somme de travail possible contre le plus petit salaire possible, et la popu-

lation ignorante, qui n'est pas encore adaptée à ses nouvelles conditions d'existence, ne sait pas s'organiser pour se défendre. Les grèves sont interdites, et, d'ailleurs, au prix où est le pain, au taux où sont les salaires, comment songer à se mettre en grève? La *loi d'airain* règne donc, inflexible et pesante, et son salaire déjà si maigre, l'ouvrier est obligé de l'accepter en denrées, en vêtements, que le patron lui vend au-dessus du cours[1]. Nul moyen d'économiser, de s'élever petit à petit : il n'y a pas d'échelons intermédiaires entre le grand manufacturier et la populace ouvrière. Impossible de débuter en ouvrant un atelier modeste; le nouveau système commercial, celui des petits profits multipliés indéfiniment ne peut enrichir que les grands industriels. Les inventions mécaniques ont rendu inutile l'habileté professionnelle qui faisait les maîtres artisans. Autour de chaque machine, il n'y a plus que des manœuvres que l'on peut former en quelques jours et recruter dans la rue, en sorte que toute machine nouvelle est regardée par les ouvriers comme une ennemie nouvelle. Ainsi pullule, en générations pâles, une foule ignorante et grossière, affaissée dans la fange, qui grouille dans des ruelles fétides, qui vit en tas dans des chambres obscures où la fièvre est endémique[2], et dont les enfants hâves, saisis aussi par le terrible et monotone engrenage,

1. « C'est le *Truck system*, qui reste en vigueur jusqu'au milieu du XIXe siècle. Voir *Sybil*, de Disraëli.

2. V. Laugel, l'*Angleterre politique et sociale*.

pendant quinze heures par jour, surveillent le geste d'une bielle ou rampent au fond d'une mine, sur les genoux. Qui pense à secourir ce troupeau sordide et hébété? Ce n'est pas l'État. En ce moment règnent les nouvelles théories du « laisser faire », et personne ne songe à toucher à l'auguste loi de l'offre et de la demande. L'école libérale, qui est la plus favorable au peuple, a pour programme de restreindre en tout les pouvoirs de l'État. Au moment où elle entre en campagne et combat pour les libertés de l'individu, elle n'est pas prête à demander que l'État s'immisce dans les contrats, défende la construction d'une maison sur un terrain mal drainé, limite les heures de travail des femmes, interdise le travail des enfants, fonde pour eux des écoles et contraigne les parents à les y envoyer.

Mais, à côté de ces problèmes qui ne seront abordés que beaucoup plus tard, il y en a d'autres dont les libéraux proposent dès maintenant la solution. Voyez leur grande formule : « Le gouver-« nement, dit Adam Smith [1], a trois fonctions, et « n'a que trois fonctions : qu'il défende la société « contre les sociétés extérieures; qu'il défende les « membres de la société les uns contre les autres; « qu'il entreprenne les œuvres d'utilité publique « que les particuliers n'entreprendront pas [2]. »

1. Autre formule : Le plus grand bonheur possible du plus grand nombre.

2. Godwin dans la *Political Arithmetic* donne la formule suivante : « Government can have no more than two legitimate

Appliquez cette formule, et vous abattez les barrières par lesquelles la société officielle enferme une population grandissante dans un étroit et maigre pâturage. Dès 1780, on réclame l'application de cette formule ; on propose de supprimer ces droits énormes et ces primes à l'exportation qui ont triplé le prix du blé[1] au profit des squires. Dès 1780, on propose de retirer à l'État le droit d'intervenir dans les échanges, de fixer le prix maximum des denrées, d'interdire la fabrication ou l'exportation de certains produits, de réglementer les vêtements et la nourriture. On veut limiter la puissance des *magistrates* qui ont la haute main sur les salaires; on veut permettre au pauvre qui n'est pas encore tombé à la charge de la paroisse de chercher du travail dans une autre paroisse; à l'ouvrier d'émigrer et de porter à l'étranger les procédés anglais de fabrication. Bref, on travaille à émanciper l'industrie au nom des principes qui émancipent l'individu. En même temps, les apôtres de ces principes réclament la réforme électorale, l'abolition de l'esclavage dans les colonies, l'abrogation des lois contre les dissidents, la revision des lois sur la chasse, de toutes les lois qui consacrent l'oppression d'une classe nombreuse par une petite classe privilégiée. Observez le nombre et le zèle des réformateurs, le mérite et l'acti-

purposes : the suppression of injustice against individuals within the community and defense against external invasion ».

1. Le prix du *quarter* est, en 1795, de 6 guinées et par suite les *rates* s'élèvent à 4 millions.

vité de leurs chefs, pensez au travail entier du siècle qui, par l'extension et l'affranchissement de la presse, par la vulgarisation de l'histoire et de la philosophie, par le rationalisme des penseurs, par la libre discussion politique, par les débats devenus publics, par l'habitude des meetings et des pétitions, affaiblissant l'empire de la tradition sur l'individu, développant en lui la vie consciente et volontaire, lui a donné le goût de l'indépendance et de l'examen; regardez, d'autre part, l'apparition et l'expansion de ce monde industriel qui se superpose à l'ancienne organisation, et qui bientôt cessera d'être un appendice de l'Angleterre pour devenir le corps même de la nation, songez aux angoisses de sa croissance comprimée, à sa fièvre, à sa misère, manifestée par la surexcitation du sentiment mystique, écoutez préluder avec Cowper, Burns[1], puis avec Coleridge, la nouvelle poésie, anxieuse, enthousiaste, frémissante, et vous conclurez qu'entre 1790 et 1800, de grands changements sont probables, et que l'Angleterre va passer par une grande crise, briser les vieilles enveloppes qui l'étouffent, entrer tout de suite dans la forme qu'elle présente aujourd'hui.

VII

Pourtant, en 1839, Sydney Smith écrivait ce qui suit :

1. *The Task* est de 1785 et *The Cotter's Saturday Night* de 1786.

« L'époque qui s'étend depuis le commencement « du siècle jusqu'à la mort de lord Liverpool fut ter- « rible pour ceux qui, ayant le malheur de pro- « fesser des opinions libérales, avaient l'honnêteté « de ne pas les trahir pour une hermine de juge ou « un surplis de prêtre. Une carrière sans issue; cha- « noines, doyens évêques, tous les révérends renégats « nommés par dessus votre tête, poussés aux plus « hautes dignités de l'Église pour aider à river les « chaînes des catholiques et des dissidents, — pas « plus de chance d'un gouvernement whig que d'un « dégel dans la Nouvelle-Zemble, voilà les châtiments « infligés aux opinions libérales. Plus de salaires, et « des coups de fouet en pluie. En Angleterre, on a « toujours traité d'impertinent l'homme qui ne pos- « sédant pas cinquante ou soixante mille livres de « rente, se permet d'avoir une opinion à lui sur les « grands sujets. A cette époque, on lui jetait à la tête « tous les noms qui furent inventés à l'occasion de « la Révolution française : jacobin, niveleur, athée, « socinien, incendiaire, régicide, c'étaient là les plus « aimables. Souffler mot contre la bigoterie des deux « George ou l'abominable tyrannie sous laquelle « gémissait l'Irlande catholique, c'était se faire traiter « en paria, se faire mettre au ban de la société. Parler « contre la lenteur scandaleuse de la procédure, « contre la cruauté des lois sur le gibier, contre le « despotisme des riches et la souffrance des pauvres, « c'était une trahison contre la *ploutocratie* : on « l'expiait amèrement. Lord Grey n'avait pas encore

« délivré le cou du peuple anglais de la gourmette, « comme on a fait depuis pour les chevaux. »

Tout le monde sait que cette réaction tory fut un contre-coup de la Révolution française. Pour apprécier l'œuvre de Sydney Smith, il faut mesurer l'énergie de cette réaction, et comprendre l'horreur que la Révolution française inspira à toute l'Angleterre.

Le choc des deux nations fut le choc de deux esprits[1]. Macaulay l'a très bien compris quand il a dit que la guerre qui, à la fin du siècle dernier, met aux prises la France et l'Angleterre, a, de part et d'autre, les caractères d'une croisade. Vers 1792 deux façons contraires de sentir et de penser, de plus en plus affirmées par les littérateurs, les philosophes, les hommes d'État, heurtent deux civilisations. Les types populaires créés chez les deux nations par la légende rendent sensibles le contraste. A ce jacobin que raillent les caricatures anglaises, à ce maigre personnage famélique et sordide, grisé d'idées générales, gesticulant d'enthousiasme humanitaire, épris d'unité, de simplicité, de bel ordre logique, dédaigneux du réel, optimiste et crédule, comparez le John Bull bouffi, le héros moyen de Fielding et de Smolett, le commerçant qui lit sa gazette, le squire corpulent et têtu, sanguin et tenace, de parole rare, de pensée pénible et prudente,

1. The higher and middle classes of England were animated by a zeal not less fiery than that of the crusaders who raised the cry of *Deus vult*. The impulse which drove the two nations to a collision was not to be arrested by the ability or by the authority of a single man. — Macaulay, *Life of Pitt*.

observateur et pratique, amoureux de l'habitude et de l'ordre établi, mû, non par des idées, mais par des traditions, tenant de ses ancêtres ses dogmes politiques, votant par instinct héréditaire pour les whigs ou pour les tories, orgueilleux de son droit et généralement respectueux de celui des autres. Entre les deux personnages, la différence est du même ordre qu'au XVIIIe siècle entre l'esprit anglais et l'esprit français. On peut dire qu'au fond de chacun, dirigeant leur intelligence et leur volonté, agit l'idée qui a conduit le développement des deux sociétés. Comparons la révolution d'Angleterre et la révolution française[1], la première justifiée par des arguments d'antiquaires, de légistes et d'historiens, légitimée par des parchemins[2], accomplie au nom de droits particuliers, droits des communes, des barons, des prêtres, des nobles, des freeholders, des copy-holders, tous enregistrés à telles dates, en telles circonstances, dans telles chartes ; la seconde faite au nom de droits abstraits et éternels, appuyée sur une théorie de l'homme idéal et de la société abstraite ; comparons le graduel et lent développement de la constitution anglaise aux grandes et brusques modifications qui font de la France féodale celle de Louis XI, celle de Richelieu, celle de Louis XIV, celle de la Révolution, puis de Napoléon, comparons l'éparpillement

1. Sur cette comparaison, voyez surtout Macaulay, *Hist. of England* ; fin du Ier volume.

2. Voyez dans Macaulay l'effarement produit par la disparition du grand sceau emporté par Jacques II dans sa fuite.

des pouvoirs locaux en Angleterre, la confusion des autorités multiples qui se recouvrent, la multitude des vieilles coutumes continuées qui subsistent à l'état de cérémonies superstitieusement et passionnément aimées, toutes les anomalies de la constitution anglaise à la belle ordonnance de notre centralisation administrative, l'une, de plus en plus irrégulière, l'autre, de plus en plus symétrique, et le contraste nous les montrera, ces deux idées, toujours présentes, agissant obscurément sur l'âme des individus et des générations, se réalisant et s'opposant dans l'histoire. Elles grandissent en face l'une de l'autre et, vers la fin du siècle dernier, devenues conscientes, clairement exprimées par deux penseurs, elles vont mettre aux prises les deux peuples dont elles manifestent les instincts et le génie. Un contrat social nettement énoncé, fondé sur la raison et librement consenti, par lequel les hommes, tous égaux, tous semblables, mettent ensemble leurs volontés et s'engagent à subordonner leurs intérêts particuliers à l'intérêt commun, voilà, selon Rousseau, l'origine des sociétés. Pour Burke[1], qui n'a pas l'imagination simplificatrice, mais qui voit les hommes vivants, qui aperçoit les choses directement, détaillées, ou par masses colorées et confuses, rien de plus mystérieux et de plus complexe que le mécanisme par lequel la divergence des volontés individuelles aboutit à la cohésion de la société; rien

1. Voy. *Reflections on the French Revolution.*

de plus obscur que cette cohésion. On ne peut l'expliquer que par des « forces occultes et surnaturelles » analogues à celles qui, selon certains physiologistes, soutiennent les êtres vivants. On ne construit donc pas un être social; à peine peut-on le réparer, non par l'application logique de principes généraux, mais au moyen de remèdes empiriques qui retarderont sa dissolution naturelle. Car la raison claire des individus n'est pour rien dans sa stabilité. Son maintien ne dépend que de cette raison obscure de tout le groupe, de ces traditions et de ces préjugés qui passent de génération en génération, peu à peu formés, à mesure que s'est formé le groupe, variant quand sa structure varie, correspondant à tous ses besoins profonds. Au nom de toute la nation d'Angleterre, Burke, maudissant la Révolution française, se fait l'apôtre de la tradition et du préjugé. « La provision particulière de raison dont dispose « l'individu est petite, chacun ferait mieux de puiser « à la banque commune, au capital accumulé par les « siècles. Beaucoup de nos philosophes, au lieu de « renverser les préjugés de la foule, travaillent à com- « prendre la sagesse qu'ils contiennent. S'ils la décou- « vrent, ils estiment plus prudent de conserver le pré- « jugé en même temps que sa raison latente que de « rejeter la croûte du préjugé pour ne garder que la « raison toute nue. » Car le préjugé n'est pas comme l'idée abstraite, comme le « concept rationnel » pur, impuissant sur la volonté; il ne laisse pas l'homme hésitant, indifférent et sceptique : de lui-même, il

passe à l'acte. Ainsi conçue, par son origine mystérieuse, par la complexité de ses parties, par la « force vitale » qui coordonne les actions des éléments pour aboutir à l'équilibre sain de tout le groupe, par la rénovation incessante de sa substance et l'évolution lente de sa forme, pour Burke comme aujourd'hui pour Spencer, une société n'est plus un mécanisme, mais un organisme, une vaste végétation poursuivie pendant des siècles, composée de millions de cellules ordonnées, hiérarchisées, chacune limitée par ses voisines dans son développement, tirant toute sa vie de l'ensemble, ne vivant que pour lui, toutes ne naissant et ne mourant que pour manifester l'idée qui leur survit. Une telle conception mène vite au mysticisme; quand on a le tempérament poétique on ne considère pas les forces occultes sans un émoi de toute la sensibilité. Chez Burke, la théorie sort de la cervelle raisonnante; comme un dogme religieux elle jette des racines dans tout l'être : impossible de la contredire sans le bouleverser tout entier; il frémit, il pousse un long cri d'horreur et de rage à la vue du jacobin qui porte le fer dans la substance vivante pour en élaguer les portions inutiles et l'ordonner à nouveau sur un plan construit par la raison. « Nous n'avons pas été préparés et troussés « comme des oiseaux empaillés dans un Muséum pour « être remplis de loques, de paille et de misérables « chiffons de papier barbouillés d'encre à propos des « droits de l'homme. Il n'y a pas dans le royaume un « personnage public qui ne réprouve la malhonnête,

« la perfide, la cruelle confiscation que votre Assem-
« blée a été contrainte de faire des biens de votre
« Église. Vous avez touché à votre roi, à votre noblesse,
« à votre Église, à toutes les institutions qui sont les
« liens vitaux par lesquels se relient les générations,
« les fibres vivantes qui émergent du passé. Vous avez
« touché à ces organes d'une constitution qui *changent*
« *en sociétés et en nations les séries et les collections*
« *d'individus*. Vous avez séparé l'espèce vulgaire des
« hommes de ses chefs naturels, pour la dresser contre
« ses chefs naturels, et je ne reconnais plus le corps
« vénérable que vous appelez peuple, dans ce trou-
« peau débandé de déserteurs et de vagabonds ! » Ainsi grandit sa colère, ainsi gronde le flot accumulé de sa passion : elle l'emporte jusqu'à la fureur ; l'idée abstraite, née dans quelque lobe cérébral, s'est irradiée par toute la substance nerveuse, elle prend tout l'homme ; elle le précipitera dans la *folie*[1]. Déjà il délire : « La révolution est née dans la trahison,
« la fraude, le mensonge, l'hypocrisie, l'assassinat :
« les jacobins sont des prostitués et des cannibales ! »

D'où vient que ce délire se propage par toute l'Angleterre ? C'est que l'idée de Burke est une idée nationale qui, chez chaque Anglais, se prolonge dans cette portion inconsciente, instinctive de l'homme, qui n'appartient plus à l'individu, mais à l'espèce, à la race, à la nation. Nobles, prêtres, squires, fer-

1. Sur la folie probable de Burke pendant ses dernières années, voyez *E. Burke*, par Morley, et Buckle, *Hist. of civilization in England*.

miers, marchands, peuple des villes, tous sont passionnément attachés aux institutions établies, tous sentent vaguement et profondément que le dogme révolutionnaire contredit l'idée qui pendant des âges a conduit toute l'Angleterre et chaque Anglais. Elle existe véritablement, cette idée; elle n'est pas une abstraction douteuse, mais une force active qu'un pénétrant écrivain a définie en la comparant à celle dont la France a vécue. « Tandis, dit M. Boutmy, « qu'en France l'autorité naturelle et immédiate « appartient aux conceptions qui ont pour fondement « l'union avec l'humanité en général, en Angleterre, « elle est aux idées qui ont pour fondement senti- « mental l'union avec la génération précédente. Nous « ne sommes à l'aise que devant une large conception « en surface où tous les peuples entrent avec nous et « s'inclinent devant des articles de législation univer- « selle. Les Anglais se complaisent dans une étroite « conception en profondeur où tous les siècles de la « vie nationale s'entrevoient les uns derrières les « autres. » Comment les aperçoit-on, sinon par ceux de leurs legs qui nous sont parvenus, c'est-à-dire par les institutions de toutes sortes qui subsistent les unes à côté des autres, par des monuments disparates, par des droits nés peut-être de la violence, mais qu'établit aujourd'hui une inviolable prescription, par des habitudes, des cérémonies, des préjugés, par les œuvres desséchées ou encore vivantes qu'ont produites les divers moments du passé et qui témoignent, comme des couches successives, de toute la vie de la nation?

Appel au préjugé, au respect des institutions, à l'amour des vieilles formes, à ce cri que pousse Burke, l'Angleterre se lève; le roi parce que la révolution française se fait contre un roi, les nobles parce qu'elle est démocratique, le clergé, la gentry, les industriels, les marchands, « tous ceux qui ont « un bon toit sur leur tête et un bon habit sur leurs « épaules[1] », parce qu'elle met en question la propriété, c'est-à-dire le droit le plus imprescriptible, consacré par le préjugé le plus ancien; le bas peuple, parce qu'elle est française et antireligieuse. Aux jours de fête ou de paye, dans les cabarets de la ville ou sur la place du village, faites sonner les mots Église, roi, constitution, et vous soulèverez un tumulte de hourras; criez que les « institutions nationales sont en danger », et vous verrez les pesantes faces rougir sous le soudain afflux de la colère animale. Ils sont prêts à foncer en avant, ils se mettent à brailler sans savoir pourquoi. Papistes, Français, jésuites, jacobins, ces mots ont le même sens; ils désignent l'ennemi héréditaire du libre et loyal Anglais protestant, l'être famélique et sournois qui périodiquement, depuis le complot de Guy Fawkes, effarouche John Bull, le buveur d'eau, le mangeur de grenouilles et de racines, qui ne connaît pas l'orgueil et les jouissances solides que procurent le roast-beef[2] national

1. Macaulay, *Life of Pitt.*

2. Aujourd'hui encore un des chants nationaux anglais qui termine les réunions cordiales et quelquefois, dans l'Inde, les cérémonies officielles c'est : *The roast-beef of Old En glan d*

et la constitution. En ce moment, dans les cervelles populaires, constitution, liberté du citoyen, Église établie, respect des ancêtres et de l'aristocratie terrienne, excellence de la morale anglaise, suprématie du commerce anglais, protection spéciale accordée au peuple élu par un Dieu qui semble national, tonneaux d'ale défoncés et joyeuses scènes d'élections, combats de coqs et tournois de boxeurs, ces idées, ces images et ces sentiments sont associés : aux yeux de la foule, ils résument la vie anglaise. Pour ces formules patriotiques, pour ces choses visibles et traditionnelles, l'Anglais se battra avec une obstination tranquille, comme le Français est prêt à s'élancer au nom de la devise abstraite qui va décorer ses monuments.

« Au nom de la religion, de la morale, de la propriété, de l'ordre et de la loi[1] », en face de la France qui vient de faire table rase de ses institutions, toute l'Angleterre se range autour des siennes et les adore. Il n'est plus question de les réformer. « Le parti « dans lequel je suis entré, dit Burke, en parlant des « whigs, a toujours passé pour aristocratique. Par sa « composition, par ses principes, il m'a paru que ses « intérêts étaient ceux de la propriété, aussi antiques « et sérieux. Il est attaché aux coutumes anciennes et « éprouvées de ce royaume. Si j'avais à montrer par « un exemple le contraire de l'esprit, du tempéra- « ment, du caractère, de toutes les maximes de notre « vieux parti whig, de façon à le définir par un violent

1. Macaulay, *Life of Pitt.*

« contraste, je choisirais les événements qui viennent « de se passer en France[1]. » — Fox, qui, tout en se séparant aussi nettement des jacobins, n'a pas cessé de penser aux réformes, voit ses cent cinquante partisans réduits au nombre de soixante : Portland, Spencer, Fitz-William, Longhborough, Carlyle, Malmesbury, Eliot l'ont abandonné. Désormais, et jusque bien après Waterloo, la constitution est une arche sainte, aussi sacrée et inviolable pour le whig que pour le tory.

Regardons ce torysme du XVIIIe siècle qui maintenant triomphe et qui va gouverner l'Angleterre jusque vers 1830. C'est moins une doctrine qu'un tempérament, celui du squire campagnard qui jusqu'en 1760 est resté sur sa terre, maugréant contre la nouvelle dynastie, loin de tout mouvement d'idées, aussi illettré que ses fermiers, n'écrivant guère que pour signer son nom, le signant quelquefois d'une croix,

1. « The party with which I acted has, by the malevolent and unthinking, been reproached and, by the wise and the good, always been esteemed and confided in as an aristocratic party. Such I always understood it to be in the true sense of the word. I understood it to be a party in its composition and in its principles connected *with the solid, permanent, long possessed property of the country*, a party which by a temper derived from that species of property and affording a security to it, was attached to the *ancient, tried usages of the kingdom*, a party therefore constructed upon a ground plot of stability and independance, equally removed from servile court compliances and popular levity, and from presumption and precipitation. Its members are bound to support these aristocratic principles and the aristocratic interest connected with them as essential to the real benefit of the body and the people.

If I were to produce an example of something diametrically

s'entêtant dans son isolement, s'habituant à tyranniser ses domestiques, parce qu'il est maître absolu dans son manoir, et tout le peuple campagnard, parce qu'il est *justice of the peace*, développant en lui-même, à force de rasades et de journées passées en selle, la brute sanguine et colérique, — bonhomme au demeurant si vous savez le prendre, mais avant tout violent, rogue, tenace, despote, autoritaire, se butant à son idée avec des entêtements de taureau, secoué par des fureurs de taureau devant une résistance. Tel est le John Bull[1] que nous présentent les romans de l'époque, celui que les gravures nous montrent épanouissant sa large trogne bourgeonnante et fleurie, botté, la cravache en main, emplissant sa vaste culotte de peau de sa puissante bedaine. Un tel homme ne se contente pas de ne pas avoir d'idées; il se méfie de toute idée. En politique surtout, il les déteste, mais en revanche, il a pour guide ses passions héréditaires, véritables instincts d'origine mystérieuse qu'il est dangereux de contrarier. Devant tout projet de changement, comme un pesant animal qui s'est couché par terre et qui refuse d'avancer, il gronde, il montre les dents. Peu importe que ces changements ne lèsent pas ses intérêts. Qu'il s'agisse de la réforme

opposite to the composition, to the spirits, to the temper, to the character, and to all the maxims of our old and unregenerate party, something fitted to illustrate it by strong opposition, I would produce what has been done in France. This party principles must lead me to detest the French Revolution, in the act, in the spirit, in the example and most of all in the example.

1. Sur ce type, voyez surtout l'admirable Western de Fielding.

électorale, de la réduction des droits sur les blés, de l'émancipation des catholiques d'Irlande, de l'abolition de l'esclavage, de la protection des enfants dans les mines, de l'abandon des prétentions qui ont soulevé les colonies d'Amérique, de l'assainissement des bagnes ou des prisons qui sont devenus des cloaques et des mauvais lieux, il suffit qu'on touche à l'ordre ou au désordre établi, qu'on veuille restreindre les pouvoirs d'une autorité pour que la colère lui pousse le sang à la figure. Quand, en 1783, on supprime la procession qui de Newgate, à travers une foule hurlante, menait à Tyburn les condamnés à mort pour les exécuter à la porte de la prison, un tory, qui n'est pas un squire campagnard mais un des porte-voix du parti, un des grands écrivains de l'époque, Johnson, fulmine, fait éclater son indignation : selon lui l'Angleterre marche à la ruine; elle délire dans ses besoins d'innovation[1]. Lui-même, critique, lettré, raisonneur et que les Anglais comptent aujourd'hui encore au nombre de leurs « philosophes », il refuse de discuter les principes whigs ; sa haine des whigs est instinctive, elle fait partie de son tempérament comme ses colères, comme ses superstitions, ses préjugés et son fonds de bonté bourrue. « Point de bonheur possible, répète-t-il, « sans obéissance muette à l'autorité. Les droits de « l'homme, comme les droits du peuple anglais sont « des rêveries d'un sentimentalisme malsain. Rous-

1. He declared that the age was running mad after innovation and that even Tyburn was not safe from it (*Boswell's Johnson Ed. Croker*).

« seau mérite d'être déporté comme forçat.... Les pé-
« titions ne signifient rien.... Wilkes est un criminel
« échappé de prison. » Toute autre doctrine que celle de Johnson est « le rêve délirant d'un fanatisme répu-
« blicain.... Le whiggisme est haïssable parce qu'il est
« la négation même de tout principe.... Le premier
« whig fut le diable[1] ! » Voilà les aphorismes du « grand penseur » tory. Voilà l'esprit tory en 1783, lorsque rien ne menace la constitution : on imagine ce qu'il est en 1793 lorsque tout d'un coup l'ennemi national devient le jacobin comme autrefois le jésuite, et que l'ombrageuse Angleterre cabrée, affolée, hallucinée, le voit partout, ourdissant la trame sournoise dont il va l'enlacer. Ainsi effarouchée, comme au temps de Titus Oates, par ce fantôme de son rêve, par cette ombre impuissante, devenue intraitable, pendant trente ans elle tressaille, elle se roidit, elle recule frémissante; elle ne s'apaisera qu'en 1815, elle attendra jusqu'en 1830 pour reprendre sa course régulière[2]. Pendant trente ans, non seulement tout

1. Subordination is an essential condition of human happiness; the appeal to the rights of man is a piece of sickly sentimentalism. Rousseau ought to be transported. (Boswell, Feb. 15, 1766.)

All whiggism is detestable because it implies the negation of all principles. (*Ib.*, Jul. 6, 1773.)

The first whig was the devil. (*Ib.*, April 28, 1778.)

2. Everything rang and was connected with the French Revolution which for above twenty years was made the all in all. *Everything* not *this* or *that* thing but literally everything was soaked in this one event. (Cockburn, *Memorial of his own time.*)

projet de réforme politique ou sociale en faveur des nouvelles classes ouvrières avorte dans le germe, mais tout effort philanthropique, tout essai de soulagement d'une misère et d'un abus sont frappés d'impuissance. En 1791 il semble que l'agitation menée contre la traite par Wilberforce va réussir ; des pétitions de plus en plus nombreuses ont demandé son abolition. L'année suivante le vent tourne; en 1793 la guerre éclate, et les quelques partisans qui restent groupés autour de Wilberforce sont montrés au doigt comme jacobins. De même, à partir de 1792, la cause catholique, qui pourtant est difficile à confondre avec la cause révolutionnaire, semble perdue. Ce n'est pas assez d'arrêter tout progrès ; telle qu'elle est, les squires tories qui sont maîtres au Parlement jugent l'Angleterre trop libre : ils la régentent comme dans leurs terres ils régentent leurs paysans. En 1794 ils suspendent l'*habeas corpus*. En 1795, ces meetings, dont le peuple avait pris l'habitude, ils les entourent de telles formalités et de telles barrières que, dans la pratique, ils deviennent impossibles. A partir de 1799, défense, sans permission spéciale de deux magistrats qui ne peuvent l'accorder que pour une année, de lire des livres et des journaux, de tenir une salle de lecture, sous peine d'être condamné à cent livres d'amende et poursuivi comme « propriétaire d'une maison de débauche » ; tout meeting est tenu pour séditieux, et pour la presse, une série de procès iniques [1]

1. Every house, room or place, which shall be used as a place of meeting, for the purpose of reading books, pamphlets,

a vite fait de la museler. Fox estime la déclaration des droits annulée ; selon lui l'Angleterre recule de plus d'un siècle, retourne au régime des Stuarts, et l'époque du juge Jeffreys semble revenue. Les magistrats, nommés par le gouvernement, choisissent les jurés et condamnent à la déportation, à quatorze années de bagne les journalistes qui regimbent[1]. Cette Terreur s'achève par une *loi des suspects* : « Dorénavant « il est imprudent, dit Macaulay, de parler politique « dans un restaurant, en mangeant son beefsteak ou « en buvant son porto. » Le gouvernement a ses espions, et comme l'*habeas corpus* est suspendu, les gens qu'il emprisonne pour un propos sont souvent oubliés dans leur prison. Au tribunal les sentences ne sont pas douteuses. « Envoyez-moi des prison- « niers, disait un juge d'Écosse, je me charge de trouver des textes pour les condamner[2]. » Remarquez que ces juges, très souvent sont honnêtes, convaincus. Selon Cockburn, qui les voit à l'œuvre, ils ne songent pas à plaire à l'accusateur public[3] ; ils agis-

newspapers, or other publications and to which any person shall be admitted by payment of money (if not regularly authorized by the authorities) shall be deemed a disorderly house. (Cité par Buckle, *History of civilization*, I, 491)

1. Condamnations de Adams, Bonney, Crossfields, Frost Gerald, Hardy, Holt, Hodson, Holcroft, Joyce, Kidd, Palmer, Muir, Martin, Perry, Skirving, Stannard, Wardle, etc., (1793, 1794, 1795).

2. Let them bring prisoners, and I'll find law. (Cockburn, *Memorial of his own time*.)

3. The Court does not seem to have been unduly inflamed by the official accuser, the judges being terrified by fear of

sent sous l'effet de la terreur : l'épouvantail du jacobinisme les affole. Vagabond ou voleur, méthodiste ou catholique, tout irrégulier, tout homme qui n'occupe pas une place reconnue dans l'antique hiérarchie, dans les vieux cadres de l'Angleterre anglicane et aristocratique, est tenu pour ennemi public, pour fauteur de désordre. Bien plus, tous les jacobins étant des inférieurs révoltés, en tout inférieur on voit un jacobin, du moins un jacobin possible. C'est pourquoi, de 1792 à 1820, tout ce qui possède une puissance en Angleterre, gouvernement, magistrats, squires, officiers, évêques, recteurs, l'exerce avec orgueil, avec intolérance, avec dureté[1]. Ce n'est pas seulement sur le journaliste et le politicien que pèse le régime tory; les *curates* sont tyrannisés par les recteurs, les recteurs par les évêques, les campagnards par les magistrats. Tous les commandements se font plus impérieux et toutes les répressions plus sévères. En Écosse, les juges qui font leurs tournées d'assises semblent des régents renfrognés d'école qui, la férule en main pénètrent dans une classe. Voyez-les, tels que Cockburn nous les montre, siégeant matin et soir, tout de suite après leur repas, un verre et une bouteille de porto

jacobinism, and trying those who were causing their alarm, they could scarcely be expected to enter the temple of justice in a state of perfect composure. (Cockburn, *Memorial.*)

1. Voy. Sydney Smith, articles : *On Dr Parr* (1802), *on Dr Rennel* (1802), *on John Bowles* (1802), *on Archdeacon Nares* (1802), *on Parnell and Ireland* (1807), *on Catholics* (1808), *Chimney Sweepers* (1819), *Spring guns and Man-traps* (1821).

posés devant chacun d'eux, congestionnés, somnolents, demi-ivres, s'éveillant brusquement de leur torpeur pour couper d'un ton bourru la parole aux avocats, pour fulminer contre l'accusé, le condamner au maximum de la peine, à la potence les voleurs, au bagne les pamphlétaires. De même, dans les campagnes, tous les gentlemen, les *justices of the peace*, appliquent avec férocité les vieilles lois[1] qui consacrent la toute-puissance de l'aristocratie rurale, le vieux code qui protège ses renards et ses perdrix, ses bois et ses manoirs. Des pièges à loup brisent la jambe du vagabond qui s'aventure dans les réserves de gibiers[2]; les braconniers surpris la nuit sont condamnés à la déportation. « Au total, dit Cock-

1. Every class strove to have the offence which injured itself subjected to the extreme penalty. Our law recognized 223 capital offences, of which 156 bore no remoter date than the reigns of the Georges. If a man injured Westminster Bridge, he was hanged. If he appeared disguised on a public road, he was hanged. If he cut down young trees, if he shot at rabbits, if he stole property valued at 5 shillings, if he stole anything at all from a bleachfield, if he wrote a threatening letter to extort money, if he returned prematurely from transportation, for any of these offences, he was immediately hanged... Judge Heath avowed from the beach the theory which seemed to govern the criminal policy of the time. There was no hope, he said, of regenerating a felon in this life. His continued existence would merely diffuse a corrupting influence. It was better for his own sake, as well as for society, that he should be hanged. In 1816 there were at one time 58 persons under sentence of death. One of these was a child ten years of age. (*The Nineteenth Century : A History*, by Robert Mackensie, Book II, pp. 77, 78).

2. Sydney Smith, *Spring guns and Man-traps*.

« burn, les tories attribuaient des désirs sanguinaires,
« des projets d'anarchie, non seulement à leurs adver-
« saires, mais au peuple tout entier. Par jacobin on
« entendait tout ce qu'il y a de détestable et de dan-
« gereux et il suffisait de n'être point tory pour se faire
« traiter de jacobin. Nulle innovation pratique ou
« théorique[1], nulle réforme économique ou politique,

1. Voici, composé par Sydney Smith, le discours type de tous ceux qu'on opposa, de 1792 à 1825, à tout projet de réforme :

Noodle's Oration.

« What would our ancestors say to this, Sir? How does this measure tally with their institutions? How does it agree with their experience? Are we to put the wisdom of yesterday in competition with the wisdom of centuries? (*Hear, hear!*) Is beardless youth to show no respect for the decisions of mature age? (*Loud cries of hear! hear!*) If this measure be right, would it have escaped the wisdom of those Saxon progenitors to whom we are indebted for so many of our best political institutions? Would the Dane have passed it over? Would the Norman have rejected it? Would such a notable discovery have been reserved for these modern and degenerate times? Besides, Sir, if the measure itself is good, I ask the honourable gentleman, if this is the time for carrying it into execution — whether, in fact, a more unfortunate period could have been selected than that which he has chosen? If this were an ordinary measure, I should not oppose it with so much vehemence; but, Sir, it calls in question the wisdom of an irrevocable law — of a law passed at the memorable period of the Revolution. What right have we, Sir, to break down this firm column, on which the great men of that day stamped a character of eternity? Are not all authorities against this measure — Pitt, Fox, Cicero, and the Attorney and Solicitor General? The proposition is new, Sir; it is the first time it was ever heard in this House. I am not prepared, Sir — this House is not prepared, to receive it. The measure implies a distrust of his Majesty's government; their disapproval is

nulle dissidence religieuse, ni celle du catholique Irlandais, ni celle du protestant méthodiste n'échap-

sufficient to warrant opposition. Precaution only is requisite where danger is apprehended. Here the high character of the individuals in question is a sufficient guarantee against any ground of alarm. Give not, then, your sanction to this measure; for, whatever be its character, if you do give your sanction to it, the same man by whom this is proposed, will propose to you others to which it will be impossible to give your consent. I care very little, Sir, for the ostensible measure; but what is there behind? What are the honourable gentleman's future schemes? If we pass this bill, what fresh concessions may he not require? What further degradation is he planning for his country? Talk of evil and inconvenience, Sir! look to other countries — study other aggregations and societies of men, and then see whether the laws of this country demand a remedy or deserve a panegyric. Was the honourable gentleman (let me ask him) always of this way of thinking? Do I not remember when he was the advocate in this House of very opposite opinions? I not only quarrel with his present sentiments, Sir, but I declare very frankly, I do not like the party with which he acts. If his own motives were as pure as possible, they cannot but suffer contamination from those with whom he is politically associated. This measure may be a boon to the constitution; but I will accept no favour to the constitution from such hands. (*Loud cries of hear! hear!*) I profess myself, Sir, an honest and upright member of the British Parliament, and I am not afraid to profess myself an enemy to all change and all innovation. I am satisfied with things as they are; and it will be my pride and pleasure to hand down this country to my children as I received it from those who preceded me. The honourable gentleman pretends to justify the severity with which he has attacked the noble Lord who presides in the Court of Chancery; but I say such attacks are pregnant with mischief to Government itself. Oppose Ministers, you oppose Government: disgrace Ministers, you disgrace Government: bring Ministers into contempt, you bring Government into contempt; and anarchy and civil war are the consequences.

paient à la flétrissante épithète. Les paroissiens d'une église, à la mort du recteur titulaire, ayant, par une pétition, supplié le gouvernement de

Besides, Sir, the measure is unnecessary. Nobody complains of disorder in that shape in which it is the aim of your measure to propose a remedy to it. The business is one of the greatest importance ; there is need of the greatest caution and circumspection. Do not let us be precipitate, Sir. It is impossible to foresee all consequences. Everything should be gradual : the example of a neighbouring nation should fill us with alarm ! The honourable gentleman has taxed me with illiberality, Sir. I deny the charge ! I hate innovation, but I love improvement. I am an enemy to the corruption of Government ; but I defend its influence. I dread Reform ; but I dread it only when it is intemperate. I consider the liberty of the Press as the great Palladium of the Constitution ; but, at the same time, I hold the licentiousness of the Press in the greatest abhorrence. Nobody is more conscious than I am of the splendid abilities of the honourable mover ; but I tell him at once his scheme is too good to be practicable. It savours of Utopia. It looks well in theory ; but it won't do in practice. It will not do, I repeat, Sir, in practice ; and so the advocates of the measure will find, if unfortunately it should find its way through Parliament. (*Cheers.*) The source of that corruption to which the honourable member alludes, is in the minds of the people : so rank and extensive is that corruption, that no political reform can have any effect in removing it. Instead of reforming others — instead of reforming the State, the Constitution, and everything that is most excellent, let each man reform himself ! let him look at home ; he will find there enough to do, without looking abroad, and aiming at what is out of his power. (*Loud Cheers.*) And now, Sir, as it is frequently the custom in this House to end with a quotation, and as the gentleman who preceded me in the debate has anticipated me in my favourite quotation of ' The strong pull and the long pull,'— I shall end with the memorable words of the assembled Barons — '*Nolumus leges Angliæ mutari.*' » (S. Smith, *Article on Bentham's Fallacies*, 1825).

donner le poste vacant au second vicaire qui était très aimé, un membre du cabinet répondit qu'il « suffisait que le public se fût permis de s'im- « miscer dans ce qui ne le regardait pas en expri- « mant un vœu, pour qu'on nommât à l'instant un « autre candidat[1] ».

Voilà l'esprit qui souffle sur l'Angleterre au moment où Sydney Smith commence à écrire, esprit autoritaire, brutal, despote, qui condamne sans appel tous ceux qui sortent de la hiérarchie devenue rigoureuse, tous ceux qui troublent l'ordre établi, consacré par les lois publiques et les coutumes privées. Esprit de *cant* et d'hypocrisie, qui met hors la loi un Byron et un Shelley, et donne sa couleur propre à cette époque où l'Angleterre, avec des cris de prude effarouchée, se cramponne à sa morale et à sa religion nationales, et au nom de sa religion comme de sa morale, déclare légitimes et salutaires toutes les tyrannies. Il y a une raison profonde à cette attitude, à cet arrêt de toutes les tendances généreuses, à ce resserrement des vieux cadres sociaux, au moment où, rapidement agrandie soumise à de nouvelles conditions d'existence, ayant manifesté ces nouvelles aspirations par une agitation religieuse, par une protestation contre le vieil anglicanisme, puis par une agitation politique, par un grand mouvement libéral, la société anglaise semblait sur le point de se grouper suivant un nouveau

1. Cité par Cockburn.

type. Une perturbation profonde l'atteint tout d'un coup. Il n'est plus question d'économiser ou de réformer, il n'est plus permis de murmurer contre les abus; il n'y a plus qu'une consigne patriotique, se taire, fermer les yeux sur tous les griefs publics, et porter tout l'effort de la volonté contre l'étranger. Dans une société militaire, l'individu disparaît; il n'est plus qu'un outil de combat. Il est mal venu à faire valoir ses droits. Subordination rigoureuse des soldats aux capitaines, des capitaines aux généraux, des généraux au commandant en chef, discipline stricte, à ces conditions, les actions des individus convergent, et l'action commune devient efficace. On se soucie peu de philanthropie dans un régiment qui fait la guerre. Vers la fin du XVIIIe siècle, on commençait à s'en soucier en Angleterre ; à partir de 1830, pendant tout le cours du XIXe siècle, la philanthropie sera une source chaude, toujours jaillissante, d'activité publique. Dans l'intervalle, rien de plus sec, de plus dur, de plus rogue que l'âme anglaise : aux nègres, aux catholiques, aux prisonniers de guerre, aux Irlandais, aux condamnés, elle est impitoyable. Tous les jours des écrivains, en général, des clergymen, des évêques [1] proclament que la souffrance des opprimés provient de l'infériorité de leur morale, que la puissance des oppresseurs a pour raison, la supériorité de leur vertu.

1. Titres des premiers essais de Sydney Smith : *on Dr Parr*, *on Dr Rennel*, *on Dr Langford*, *Archdeacon Nares*.

« La dureté du sentiment public, dit Cockburn, « paraissait à la sévérité dont usaient tous ceux qui « avaient à punir ou à commander, dont on traitait « les matelots, les soldats, les criminels, les débiteurs « insolvables, les aliénés et les enfants. » Partout on retrouvait l'esprit qui avait suspendu l'*habeas corpus*, terrorisé les journalistes et les écrivains, supprimé toute opposition politique. A tous les degrés de la hiérarchie sociale, dans la vie privée comme dans la vie publique, tant que l'Angleterre eut à lutter contre la France, un *code militaire* fut en vigueur.

CHAPITRE V

LES IDÉES DE SYDNEY SMITH. — I. — LA MORALE ET LA RELIGION.

The old order changeth, yielding place to new[1], le vieil ordre des choses passe, faisant place au nouvel ordre. Comme un rameau inerte pendant trois saisons et qui, tout d'un coup, en un avril, bourgeonne et s'allonge, de temps en temps, au bout de longues périodes, une société change : elle entre dans une nouvelle époque de sa vie. Altération profonde qui consiste en autre chose qu'une transformation de ses dehors visibles, de ses institutions et de son régime politique. Soudain, son être intime, son âme même se sont développés. Un jour, une génération vieillissante ne reconnaît pas les conceptions que la jeunesse se fait de la religion, de la morale, de la vie. Ce sont moins les idées et les dogmes qui sont différents que l'attitude ironique ou sérieuse, curieuse ou passive, raisonnable ou mystique de l'homme envers le monde. Les procédés même de la pensée ont changé. Certainement, les contemporains de de Foe auraient pu comprendre tous les écrivains du XVIIIe siècle, depuis Addison jusqu'à Dugald Stewart, en passant par Addison,

Tennyson. *The Passing of Arthur.*

Pope, Warburton, Smolett, Fielding, Hume, Thomson, Robertson, Gibbon et Junius. Au contraire, la génération de Jeffrey qui est toute proche de Carlyle et de Browning, ne comprend ni Carlyle ni Browning. La crise sentimentale que traversa, vers vingt-cinq ans, le second Mill résume bien cette frondaison rapide de l'âme anglaise : jusque-là, il avait marché dans les voies de son père; dès lors, il fut inintelligible à son père.

Chose étrange, les premiers ouvriers de cette transformation ne se sont point doutés de la portée de l'œuvre à laquelle il travaillaient; ils n'étaient point prophètes; un souffle nouveau ne les inspirait pas; ils appliquaient de vieilles formules. Regardons les grandes idées générales de Sydney Smith; celles qu'il professe sur la morale, la religion, la société : elles sont représentatives, car ce sont celles que professent les libéraux, ses contemporains. Nous verrons ainsi que les réformateurs appartiennent à l'âge qu'ils aident à terminer, et nous pourrons conclure qu'en Angleterre, si brusquement qu'apparaissent les changements survenus, c'est au fond de l'ancien ordre que, graduellement, par voie de développement continu, procède l'ordre nouveau.

I

Sydney Smith croit à la réalité du monde extérieur et il prend l'univers au sérieux. Selon lui, le premier devoir de l'homme est le devoir social :

il doit aider au progrès de la société, ajouter son effort à l'effort commun qui, péniblement, à travers les siècles, construit la civilisation. Qu'est-ce que cette civilisation ? Rien d'autre que le bien-être, le plus grand bien-être possible du plus grand nombre. Travailler à l'accroître, ajouter à notre connaissance, c'est-à-dire à notre pouvoir, alléger les souffrances de la foule misérable, conquérir toute la liberté qui donnera à l'individu le cœur de faire son plus grand effort, voilà l'idéal vers lequel se dirige Sydney Smith. Pour ce prêtre, la vie n'est pas un exil où nous préparons notre place au royaume du ciel ; elle n'est pas une illusion changeante derrière laquelle nous pouvons pénétrer par la méditation. Cette verte terre anglaise, couverte de pâturages, de blé et de betteraves, peuplée de laboureurs, de fermiers, de squires, de recteurs, ces vastes villes fumeuses où se tissent le coton et la laine, où se brasse la bière, où se forgent le fer et l'acier, toutes ces foules lancées en avant par l'aiguillon de la vie, par la soif de l'or et du bonheur, tout ce monde bruyant, toute cette vie bruissante sont des réalités, les seules qui doivent nous intéresser, les seules que nous puissions connaître. Sydney Smith veut voir la population tripler, les colonies se remplir, les grands navires affluer dans les ports, la fumée monter des cheminées d'usine, le thé, le pain, la viande, le sucre diminuer de prix, les ouvriers apprendre à lire et déserter le cabaret, l'Irlande se guérir, partout l'homme deve-

nir plus riche et plus heureux, produire plus avec un travail moindre. Il croit au progrès, et, comme Macaulay, s'émerveille des conquêtes de la civilisation moderne. Quelque temps avant sa mort, il jette les yeux autour de lui et applaudit l'œuvre de ses contemporains : « Dans ma jeunesse, on ne « connaissait pas le gaz ; j'errais à tâtons par les rues « de Londres. On mettait neuf heures pour aller de « Taunton à Bath ; aujourd'hui, on en met six pour « aller de Taunton à Londres. Je dépensais quatre « cents francs par an en raccommodages de ressorts « de voiture : à présent, je glisse sans bruit et sans « risques sur le pavé de bois. Sous la protection de « la police, je puis traverser Londres en toute sûreté. « Je n'avais pas de parapluie ; impossible de fixer mes « culottes : on ne connaissait pas les bretelles. Si « j'avais la goutte, il n'y avait pas de colchique ; pas « de quinine contre la fièvre. Au lieu de clubs élé- « gants, des cafés immondes. La dîme en espèces « soulevait des querelles sans fin. Avant la réforme, « la corruption du Parlement était infâme ; on ne « connaissait point de banque où les petites gens « pussent déposer leurs économies. La loi des pauvres « rongeait le pays, et pourtant, en dépit de toutes ces « privations, je vivais tranquillement, si bien qu'au- « jourd'hui, j'ai honte de m'être plaint si peu [1].»

1. " The good of ancient times let others state, I think it lucky I was born so late."

Mr. Editor,

It is of some importance at what period a man is born.

Banques et bretelles, médicaments et réforme parlementaire ont pour effet commun de rendre la vie

A young man, alive at this period, hardly knows to what improvements of human life he has been introduced; and I would bring before his notice the following eighteen changes which have taken place in England since I first began to breathe in it the breath of life — a period amounting now to nearly seventy-three years.

Gas was unknown: I groped about the streets of London in all but the utter darkness of a twinkling oil lamp, under the protection of watchmen in their grand climacteric, and exposed to every species of depredation and insult.

I have been nine hours in sailing from Dover to Calais before the invention of steam. It took me nine hours to go from Taunton to Bath before the invention of railroads, and I now go in six hours from Taunton to London! In going from Taunton to Bath, I suffered between 10,000 and 12,000 severe contusions, before stone-breaking Macadam was born.

I paid £ 15 in a single year for repairs of carriage-springs on the pavement of London; and I now glide without noise or fracture, on wooden pavements.

I can walk, by the assistance of the police, from one end of London to the other, without molestation; or, if tired, get into a cheap and active cab, instead of those cottages on wheels, which the hackney coaches were at the beginning of my life.

I had no umbrella! They were little used, and very dear. There were no waterproof hats, and *my* hat has often been reduced by rains into its primitive pulp.

I could not keep my smallclothes in their proper place, for braces were unknown. If I had the gout, there was no colchicum. If I was bilious, there was no calomel. If I was attacked by ague, there was no quinine. There were filthy coffee-houses instead of elegant clubs. Game could not be bought. Quarrels about uncommuted tithes were endless. The corruption of Parliament, before Reform, infamous. There were no banks to receive the savings of the poor. The Poor Laws were gradually sapping the vitals of the country; and whatever miseries I suffered, I had no post to whisk my complaints for

plus agréable et plus facile. Point de petit détail matériel auquel ne s'intéresse Sydney Smith. — « Le bien-être et le bonheur domestiques lui sem- « blaient la grammaire de la vie, et, si simple que fût « sa maison, on s'y sentait parfaitement bien. Il avait « des théories sur la façon dont une chambre doit être « meublée pour être gaie et inventait un système de « soufflerie spécial pour aviver l'éclat joyeux de la « flamme dans la cheminée [1]. » En philosophie, par « principe, il professe la doctrine utilitaire. « La « bonté, dit-il, a pour origine, l'intérêt que nous « avons à nous concilier nos semblables [2]. Il est inu- « tile, pour l'expliquer, d'avoir recours à un principe « de bonté innée à la nature humaine. » — Il raille les philosophes qui, oubliant que l'homme a un corps, qu'il faut avant tout qu'il mange et qu'il boive, veulent

a single penny to the remotest corners of the empire; and yet, in spite of all these privations, I lived on quietly, and am now ashamed that I was not more discontented and utterly surprised that all these changes and inventions did not occur two centuries ago.

Z. — (Sydney Smith.)

P.-S. I forget to add, that as the basket of stage coaches, in which luggage was then carried, had no springs, your clothes were rubbed all to pieces; and that even in the best society one third of the gentlemen was always drunk. (Écrit vers 1844. — Voilà la conception du bonheur que dénonce Carlyle dans son *Chartism*, son *Past and Present*, ses *Latter-day Pamphlets*, et Ruskin dans ses *Modern Painters*, — (le premier au nom de la Morale et le second au nom de l'Art.)

1. *Memoir*.

2. La petite étude intitulée *Benevolence*, qui se trouve dans le *Memoir*, prouve qu'il est utilitaire non seulement d'instinct, mais consciemment, par théorie et système. (*Memoir*, ch. VI.)

le conduire uniquement par des impératifs catégoriques venus du haut des cieux ou par des principes déduits de la contemplation de l'univers. « Pourquoi dire aux hommes que la richesse est un bien « méprisable? L'ascète, le moine, le stoïcien retirés « du monde, peuvent le croire, mais pour l'homme « sain et actif, chez qui la nature humaine n'est pas « mutilée ou atrophiée, le désir de la richesse est un « moteur de grande valeur, qui peut produire des « œuvres utiles à la communauté. » — Pourquoi le moraliste ne tiendrait-il pas compte d'une tendance d'où procède presque toute l'activité humaine? — « Quelle folie, dit Smith, qui pense à sa propre « lutte contre la pauvreté, quelle folie de répéter que « l'argent est méprisable! chaque guinée[1] gagnée m'a « rendu plus heureux. » En effet, l'argent peut procurer le bonheur tel que le conçoit Sydney Smith, je veux dire une maison commode, des fleurs, des livres, la vie à Londres, des enfants gais et bien portants, des dîners intimes où la verve s'allume à causer avec lord Holland, Horner et Mackintosh. C'est à des félicités de ce genre que presque tous les hommes « donnent la chasse. » — « Reconnaissez-le « et ne professez pas une fausse morale. Qu'il est « absurde de dire à une jeune fille que la beauté est « sans valeur, que la toilette est inutile! Si, la beauté a « une valeur. Tout le bonheur de sa vie peut dépendre « d'une robe neuve ou d'un bonnet bien tournés, et,

1. Every guinea gained has made me a happier man.

« pour peu qu'elle ait un grain de bon sens dans la « tête, elle saura bien le découvrir. »

Aux heures graves où Sydney Smith est l'homme de Dieu, devant ses paroissiens, quand il commente en chaire la parole évangélique, sa parole est aussi simple ; il fait le même appel au bon sens, aux sentiments moyens, et ses sermons restent dans la tradition du XVIIIe siècle :

« Si vous vous mettez à voler, dit-il aux campa- « gnards, vous y prendrez goût insensiblement et « vous deviendrez des voleurs de profession ; alors on « vous pendra, ou bien on vous déportera à Botany- « Bay, et, croyez-le, ce n'est pas une plaisanterie que « la déportation. Debout à cinq heures du matin, « vêtu d'une veste bleue et jaune, enchaîné à un com- « pagnon comme un chien à un chien, un gardien « planté près de vous avec un grand bâton, de la « bouillie claire pour déjeuner, pour dîner, du pain « trempé dans de l'eau, des haricots bouillis pour « souper, de la paille pour coucher, et cela durant « trente ans, au bout desquels on vous pendra par « ordre du gouverneur, sans juge et sans jury : tout « cela est extrêmement désagréable, et vous feriez « sagement de prendre la résolution de ne plus « mettre la main sur ce qui ne vous appartient pas....

« Non, ma chère petite Nanny, ne crois pas un mot « de ce qu'il te dit. Tu as une réponse bien simple : « " Quand on m'aura passé l'anneau à l'église; quand

1. Voyez pour toute la morale de Sydney Smith ses *Hints on female education*. (*Mem.*, ch. XII.)

« le pasteur aura lu le service, alors j'écouterai vos « bêtises et pas avant. " — Est-ce que je ne suis pas « juge de paix, est-ce qu'on ne m'a pas amené cin- « quante sottes qui m'ont toutes conté la même his- « toire? " — Pardon, Votre Honneur, mais c'est un « homme sans parole ; il m'a promis cent fois le « mariage ! " Tout le châtiment que l'on puisse « infliger au misérable, c'est de lui faire payer une « demi-couronne par semaine, et vous, on vous en- « voie au refuge des pauvres, et vous voilà déshono- « rées. Est-ce qu'il n'y aura pas moyen de vous faire « peur par un exemple? Rappelez-vous Mary Willett, « il y a trois mois, la meilleure fille et la plus belle « du village ; aujourd'hui une traîneuse, une souillon « du workhouse! Comment pouvez-vous être assez « bêtes pour sacrifier votre bon renom aux flatteries « stupides d'un garçon de ferme? La soirée est « douce, les oiseaux chantent, les fleurs sont épa- « nouies ; est-ce une raison pour oublier la parole « de Dieu, le bonheur de vos parents, votre répu- « tation ? Un charpentier dissolu, un horloger dé- « bauché peuvent encore gagner leur vie par leur « adresse. Mais une femme perdue, comment peut-elle « gagner son pain ? Qui voudrait la recevoir ? »

Voilà la chasteté installée sur un fondement visible et solide. Ainsi présentée, elle devient désirable, parce que le pain est désirable. Selon Sydney Smith, il n'y a pas d'autre façon d'enrayer l'appétit qui nous précipite vers la jouissance immédiate. L'idée vive d'une souffrance future peut seule empê-

cher l'idée d'un bonheur de passer tout de suite à l'acte, et, pour mener l'homme, il faut user du douloureux éperon inventé par la nature et qui le fait tressaillir tout entier.

II

Vers quelle fin faut-il le conduire en le frappant de cet éperon? Vers le travail, répond Sydney Smith, vers le travail utile à l'espèce et à la société. Car, pour lui, la morale ne s'est pas détachée de sa souche primitive. Elle reste une nécessité sociale, une condition d'existence de la communauté, un code de règles propres à guider l'homme au milieu de ses semblables et à le soutenir à travers les dégoûts et les fatigues qui découragent son effort. Notre premier devoir est de jeter un regard clair et droit sur les vulgarités et les misères du monde de tous les jours. Loin de nous le rêve qui énerve et rend plus douloureux les chocs de la réalité solide ! — qui nous jette hors du monde et nous retire notre prise sur le monde ! Apprenons à nous endurcir, à ne pas saigner au moindre heurt. « Dans ce dur et rude « monde de travail journalier, le but de l'éducation « ne devrait pas être d'exciter et d'affiner la sensibi- « lité délicate des jeunes gens, mais de l'endormir, « de l'émousser, en ne gardant que les sentiments « chauds et généreux qui donnent force et courage « pour accomplir les grands devoirs de la vie. » Au nom de la morale pratique et de la raison rassise

du XVIIIe siècle, Sydney Smith combat la jeune littérature romantique dont l'âme anxieuse, assoiffée de nature et de liberté dénonçait toutes les contraintes, les justes contraintes nécessaires à tout groupement social, comme les hypocrites contraintes nécessaires à la suprématie d'une certaine classe [1]. Révoltes de l'individu contre l'univers et contre les hommes, cris de l'âme, aspirations vagues, désir de l'au-delà, mélancolies métaphysiques, il ne se lasse point de les railler et de dénoncer tout ce qui fait le fond de la nouvelle Poésie et du nouveau Roman. « La lecture de *Delphine* peut troubler le sens juste et profond du devoir. Le respect « que nous devons à la sainteté du mariage, aux « innombrables règles nécessaires au bonheur de « notre espèce, peut s'affaiblir devant cette subtile « confusion du bien et du mal. Il y a dans ce roman « une affectation de sympathie pour les maux que « s'attire l'individu en s'acquittant exactement des « devoirs que lui impose la société, un dangereux « besoin d'excuser les infractions particulières à la « règle. Madame de Staël n'est pas la seule à montrer « ces tendances : une sensiblerie tout arcadienne est « aujourd'hui plus de mode que la gravité spartiate, « et l'on oublie le bonheur général, l'ordre admirable « qu'établit dans la société une discipline inflexible, « pour s'apitoyer sur l'individu intéressant et malheureux. Il faut choisir et prendre parti, soit

1. « Another absurdity is that contempt of rule and order is the proof of a great mind. » (*Article on Delphine.*)

« pour la règle, soit pour l'exception. A ce compte, « tout bandit qui braque son pistolet à la portière « d'une calèche, est victime d'infortunes imprévues; « toute matrone de mœurs faciles qui tombe sur le « cœur de son « Greville » a été jetée par un père « avare et insensible dans les bras d'un vieillard « qu'elle déteste. Les passions doivent être non pas « *accélérées*, mais *retardées*. » Voilà pour les romans immoraux. Les romans trop moraux ne sont pas meilleurs : leurs héros trop parfaits font oublier l'humanité moyenne où le bien ne se réalise que péniblement, à travers un chaos de sottises, de préjugés et de vanités. « Voici un livre malheureux : des « sentiments fins et subtils, raffinés et subtilisés « jusqu'à ce qu'on ne les voie plus; un roman qui va « faire rêvasser les jeunes filles à ce qui n'est pas, à un « monsieur idéal qui déborde de sentiment, et qui « n'a qu'un défaut, c'est d'habiter dans la lune. » Ne concevons pas un monde trop beau pour que celui-ci ne nous paraisse pas trop laid ; la morale exaltée est une morale triste : elle éloigne de l'action régulière et aboutit à la mélancolie puritaine des méthodistes, comme la morale philosophique, qui se déduit logiquement d'un principe général, aboutit aux paradoxes d'un Godwin et aux incartades d'un Shelley. La morale est avant tout affaire d'expérience et d'hérédité. Acceptons celle que nous tenons de nos ancêtres. Elle s'est formée toute seule : c'est qu'elle répond aux besoins profonds de notre race et de notre société. « Ne cherchons pas à frayer

« de nouveaux sentiers ; tenons-nous dans la grande « route battue par la foule[1]. Une morale et une « éducation brevetées réussissent rarement. » Avant tout, ayons confiance en notre bon sens, restons calmes et lucides d'esprit. — Voilà ses maximes favorites, celles qu'il se répète à lui-même quand il fait à la raison le sacrifice d'échanger sa vie active et sociable de Londres pour la solitude dans les glèbes du Yorkshire. Arrivé à Foston, comment se console-t-il ? Comment surmonte-t-il les regrets et la nostalgie? En regardant clairement devant lui et en se disant tout d'abord qu'il est à Foston pour toute sa vie. « Quand j'affirme que je passerai toute ma « vie à Foston, écrit-il à John Allen[2], ce n'est pas « que je prenne ma situation au tragique, que je doute « de l'affection de mes amis ; mais l'aide qu'ils pour- « raient me donner dépend de circonstances sur « lesquelles ce serait folie que de fonder un calcul. « Les coups heureux de la fortune sont comme les « lots gagnants d'une loterie : on ne peut pas les faire « entrer en ligne de compte dans l'estime de son « revenu. Libre à moi de donner carrière à mon ima- « gination, mais quand, sérieusement, je pense à « l'avenir, je dois me considérer comme recteur de « Foston à perpétuité. » Un raisonnement comme celui-ci bien entré dans sa tête, un homme ne vit plus dans le tressaillement de l'attente; il redevient

1. Keep in the grand and common road of life; patent education and habits seldom succeed. (*Mem.*, x.)

2. Jan. 24, 1811.

capable de travail régulier et suivi, de se donner tout entier à ses sermons, à ses paroissiens, à ses devoirs de magistrat et de patriarche du village. Surtout il ne se complaît plus dans sa mélancolie ; il fait effort pour s'en guérir, comme d'une maladie qui diminue sa force active. Ne cédez pas à la mélancolie, répète sans cesse Sydney Smith, le grand remède contre la tristesse, c'est de borner notre regard, de vivre simplement, humblement, dans un petit groupe, dans un petit coin, les yeux fixés sur la besogne présente[1]. « Êtes-vous heureux en ce moment, pensez-vous que « vous le serez encore ce soir, ou toute la semaine, « ou tout le mois, ou toute l'année? Alors, pourquoi « empoisonner votre bonheur présent par la médita- « tion d'infortunes futures, qui ne sont pas certaines? « Vous dites : j'ai beaucoup d'enfants qui grandissent « à mesure que diminue mon revenu. Très bien! « mais vous n'êtes pas encore endetté. Votre fils aîné « n'a que sept ans. Ce n'est que dans deux ou « trois ans qu'il va falloir augmenter votre dépense. « Attendez jusque-là pour vous plaindre ; il peut « arriver beaucoup de choses dans l'intervalle ; dans « tous les cas, jouissez au moins des deux ou trois « années de tranquillité que vous avez devant vous. « L'habitude de borner notre regard s'acquiert, et « l'on y gagne une grande source de bonheur. » Nous voilà bien loin des remèdes par lesquels les

1. We know nothing of to morrow, dit-il aussi, our great business is to be good and happy to day.

2. *Memoir*. Ch. VI. Fragment intitulé *Macaulay*.

philosophes ont combattu la souffrance, de la contemplation qui, montrant à l'homme le flux sans fin des apparences, le conduit à la sérénité bouddhiste ou à l'ataraxie stoïcienne. Si simples que soient ces préceptes de Sydney Smith, ils lui semblent encore abstraits; à côté des remèdes moraux, il a de petits antidotes positifs et pratiques. « J'ai un jour donné « à une dame vingt-deux recettes contre la mélan- « colie, l'une était d'avoir toujours un bon feu dans « sa cheminée, une autre de tenir une boîte de pru- « neaux à portée de sa main. Égayez vos chambres, « décorez-les de papiers clairs, couvrez vos murs de « tableaux et de gravures, votre cheminée de porce- « laines, votre table de livres et de brochures, ayez « toujours une bouilloire chantonnant sur les che- « nets[1] ». — « Plus je vais, plus je me persuade « que l'apothicaire est plus utile à l'humanité que « Sénèque, que la moitié de la douleur dans le monde « vient des petits arrêts de la digestion, d'intestins « tourmentés et de pylores malades[2]. Mon ami soupe « tard, il prend un potage épicé, du homard, de la « tarte, et noie de vin toutes ces succulences. Le len- « demain, je vais le voir; il s'apprête à vendre sa « maison de Londres et à se retirer à la campagne; « il est inquiet de la santé de sa fille aînée; ses « charges s'alourdissent; il n'y a que la retraite qui « puisse le sauver de la ruine. Tous chagrins qui « viennent du homard. Que la nature irritée ait le

1. *Mem.*, ch. x.
2. Of the body. (*Mem.*, ch. vi.)

« temps de venir à bout de la masse fibreuse, et « voilà la fille rétablie, les finances prospères et les « projets rustiques en déroute. » — Excellents préceptes pour les solides bourgeois qui ne souffrent que d'accidents précis[1]. Reste à savoir si les aliments légers, un bon feu dans la cheminée, du papier à belles fleurs sur les murailles eussent suffi à guérir les premières langueurs de cette maladie du siècle qui couvait dans le sang de tant de jeunes gens, et dont un Shelley et un Byron n'étaient que les plus illustres victimes.

Sydney Smith ignorait la maladie du siècle, mais il sentait vaguement que la tristesse s'appesantissait sur le monde. Certainement, vingt ans auparavant, un recteur de campagne, moraliste, écrivant dans le *Gentleman's magazine*, ne se serait pas tant préoccupé de la mélancolie. Sydney Smith ne se lasse pas de nous offrir de braves et rudes remèdes, comme un apothicaire d'autrefois qui voudrait guérir nos subtiles névroses par de bonnes doses de médecine Leroy. « Surtout, répète-t-il, soyez énergique. « Un agent de change, un fermier, n'ont pas le « temps de se laisser aller à des abattements imagi- « naires. Il vous faut des occupations et des occu- « pations forcées : il est très difficile de s'en faire « d'aussi absorbantes que celles qu'impose une né- « cessité. Une profession n'est souvent qu'une demi-

1. De même T. Arnold disait : « Si un clergyman a des doutes, il faut qu'il déjeune solidement le matin, et qu'il fasse une promenade de cinq milles. »

« profession ; trop souvent elle laisse l'esprit dans « un état de vide ; faisons tous nos efforts pour nous « pénétrer de l'importance de la nôtre. Il peut sem- « bler absurde qu'un gentleman qui ne vit pas des « profits de sa ferme, se lève à six heures du matin « pour surveiller ses laboureurs. C'est son ardeur « même qui le rend heureux. »

Par toute sa morale, Sydney Smith s'oppose aux romantiques. Rêvons dans notre solitude, disent les grands tourmentés, les grands rôdeurs qui promènent leur angoisse et leur orgueil à travers l'indifférence des mers et des forêts. Agissez avec vos semblables, dit Sydney Smith, étayez votre vie sur des amitiés : aimer et être aimé c'est le plus grand bonheur de l'existence. L'homme défaille s'il n'est soutenu par la société dans laquelle il s'enchâsse : il n'a pas sa fin en lui-même mais dans le groupe dont il est un élément. Seul, détaché de ce groupe, il n'a plus de raison d'être ; il se sent inutile, toute action lui devient odieuse, il entre dans la rêverie métaphysique qui, logiquement, va l'acculer au suicide.

Être sain, être heureux, être actif, accomplir jusqu'au bout la tâche assignée dans l'œuvre totale, vivre dans l'humanité, vivre pour elle, mourir avec la conscience d'avoir donné tout son effort, voilà toute la morale de Sydney Smith. Elle est intéressante parce qu'elle est foncièrement anglaise. Tous les grands prédicateurs laïques qui, pendant le XIXe siècle, parleront à la foule vont prêcher l'action, le travail en commun et en vue du progrès social.

Ce que dit Sydney Smith en termes populaires, avec des images simples, Macaulay[1], Arnold, Carlyle, Kingsley, Ruskin le répéteront en style éloquent, sérieux, philosophique, coloré et poétique. Du code de Sydney Smith ils ne retireront qu'un article : l'ordre d'être heureux; ils n'auront pas la jovialité aisée[2] par laquelle son époque continue l'époque précédente[3]. A mesure que le XIXe siècle avance, au grand étonnement des fondateurs de la *Revue d'Édimbourg*, les hommes se sentent plus étreints par le mystère métaphysique, plus entourés de ténèbres; ils prennent le monde au tragique; leur morale se fait passionnément sérieuse. Mais en Angleterre, elle reste une morale d'action. Ceignez vos reins et mettez-vous à l'œuvre, disait impérieusement Carlyle, l'œil douloureux, les traits tendus par la volonté obstinée et morne; car les ténèbres approchent où l'homme ne pourra plus travailler. Agissez, disait Sydney Smith en souriant, d'abord pour trouver le contentement de l'âme et puis pour vous enrichir en enrichissant l'humanité. Les raisons sont différentes, mais le commandement reste le même, et tous le mettent en pratique, depuis l'écolier qui entraîne ses muscles sur la pelouse et sur la rivière, jusqu'aux colonisateurs et aux missionnaires qui vont

1. Article sur Bacon.

2. Macaulay qui n'a pas l'*earnestness* religieuse des autres, ressemble beaucoup à Sydney Smith. C'en est une seconde édition plus savante et littéraire.

3. Le type idéal de S. Smith et de Miss Austen est le même que celui de Hume. *Treatise of Human Nature. Vol II, Book III.*

répandre en Australie, à Ceylan, dans l'Inde, la morale et la civilisation anglaise, jusqu'aux enthousiastes religieux dont la ferveur pratique s'attaque au vice, à la misère et à la souffrance, jusqu'aux philanthropes, jusqu'aux John Bright, jusqu'aux Shaftesbury, jusqu'aux Gladstone, jusqu'aux courageux champions dont la vie n'est qu'un combat pour la bonne cause du droit et de l'humanité. Si l'on pèse ce qu'a fait l'Angleterre au XIXe siècle, on reconnaît que le plus clair de son œuvre provient d'une idée directrice analogue à celle qui mène Sydney Smith. Elle a plus que doublé sa population et décuplé sa richesse. Londres, Birmingham, Sheffield, Leeds, Manchester, ont grandi démesurément, se sont étalées sous un voile impénétrable de fumée roussâtre. On les a vues s'emplir d'un peuple immense d'ouvriers et de commis qui, infatigablement courbés sur le travail, approvisionnent l'humanité de coton, de draps, d'aciers, de bateaux. En houille, en fers, en machines, la production de l'Angleterre a égalé ou surpassé celle du reste du globe. Aujourd'hui, après le développement des industries française, belge et allemande, elle s'étonne et s'irrite de sentir enfin la concurrence du continent[1]. Pendant quelque temps, elle a été l'atelier du monde. Autrefois, on a vu telle nation ou telle race se faire une spécialité de la science et de l'art, telle autre de la religion, telle autre du rêve métaphysique : il semble

1. H. Ward. *Reign of Queen Victoria.* — Preface.

qu'au XIXe siècle, vaincre le monde des choses brutes, asservir la matière aux besoins de l'homme, ce soit là la fonction propre de l'Angleterre. D'autre part, elle a amélioré ses mœurs; le type déjà très beau du *gentleman* s'est affiné; la corruption politique a diminué; on s'est ému des souffrances de l'Irlande; des ligues se sont formées par tout le pays pour réformer les mœurs; les églises anglicanes se sont emplies et les chapelles dissidentes se sont multipliées[1]. Bref, l'individu est devenu plus actif, plus riche, plus instruit, plus libre, plus soucieux de justice et de religion. — Autant de progrès vers l'idéal conçu par Sydney Smith, autant de pas dans le sens de cette morale qu'il exposait en petites images coloriées à l'usage de la foule — morale un peu lourde, singulièrement écourtée semble-t-il aux idéalistes, singulièrement bourgeoise, disent les romantiques qui refusent d'accepter les conventions — singulièrement forte et saine, parce qu'elle accepte les conventions ou plutôt parce que, naïvement, elle s'y adapte sans les apercevoir.

III

Ce n'est pas assez d'être mû par un instinct social. Un instinct est dépourvu d'autorité : il est désagréable, mais il est permis de l'enfreindre. Aussitôt qu'il est reconnu comme instinct, il perd son efficacité. De là le besoin de l'asseoir sur un fondement

1. Sur tout ce progrès, voyez Ward. *The Reign of Queen Victoria.*

inébranlable, d'en faire une loi primitive et éternelle en le rattachant à la racine même de toutes choses.

De lui-même, par nature, un esprit de l'espèce de Sydney Smith est monothéiste. C'est à cette conception du divin qu'aboutissent les hommes à personnalité fortement construite, simple et stable, assise sur des sentiments permanents, à volonté cohérente et régulière. Celui chez qui le *moi* est fort, conçoit aisément le fond de l'univers comme un *moi* tout-puissant[1]. En Angleterre, les hommes ainsi constitués ont toujours été très nombreux. A ne regarder que la littérature, chez les Milton, les Addison, les Hobbes, les Johnsons, les Wordsworth, les Byron, les Macaulay, les Ruskin, on reconnaît un axe précis qui maintient l'homme à travers toute la vie dans la même attitude et l'empêche de se laisser déformer par la pression des choses environnantes. Est-ce pour cela que les idées panthéistes sont si rares en Angleterre et que le monothéisme hébraïque s'y est installé avec tant de succès? A l'origine et au fond des choses, une personne omnipotente, raisonnable, morale, impérieuse, de contours précis, voilà une conception si fortement enracinée en Angleterre qu'elle subsiste chez les Anglais qui renoncent aux christianisme : comme Robert

1. La même remarque s'applique aux races. M. Renan a montré la liaison qui existe entre la psychologie des races sémites et leur monothéisme. On a remarqué la même liaison entre la psychologie de la race brahmanique manifestée par les poèmes védiques et les épopées, et le panthéisme hindou.

Elsmere, presque tous leurs libres penseurs restent déistes [1].

Chez Sydney Smith, par-dessus ce monothéisme instinctif, le christianisme est établi à demeure. Dans une âme aussi solidement assise, de forme aussi durable, ce que l'éducation a enraciné ne se déracine pas; une fois intégré, un groupe d'idées et de sentiments ne se défait plus; la trame intime de l'être reste la même pendant toute la vie : en arracher une fibre, c'est mutiler l'être profondément et le laisser saignant et frémissant à jamais [2]. Et puis, l'instrument logique qui chez d'autres a taillé dans le vif et achevé la douloureuse opération, n'a pas de prise sur Smith. Toutes les fois que la logique ou la philosophie lui semblent contredire le bon sens, c'est-à-dire ses conceptions habituelles, les idées courantes, la tradition, il conclut que la logique et la philosophie se trompent. En religion comme en morale, il marche dans « la grande route battue » où ont passé les ancêtres. Il croit donc avec ferveur, au point de devenir, lui, champion de la tolérance, intolérant pour l'infidèle. Il veut que toutes les sectes chrétiennes soient protégées et respectées, mais l'athée

1. Voir à Londres les diverses églises déistes, unitariennes, progressistes, etc.

2. Voir dans le *Robert Elsmere* de M. Hrs Ward l'histoire d'une blessure de ce genre dans une âme anglaise et chrétienne, et le travail spontané de réparation par lequel se reforme aussitôt en elle le même christianisme que les bouleversements dans la conception du dogme n'ont pu détruire jusqu'aux racines.

lui semble un fou dangereux, un monstre à qui ne s'applique pas la loi commune. C'est pourquoi, il « aimerait mieux voir ses enfants morts qu'incrédules ». Un article sceptique s'étant glissé dans la *Revue d'Édimbourg*, il écrit à Jeffrey : « Avez-vous « l'intention d'interdire à la *Revue* les idées irréli- « gieuses? Sinon, je suis absolument décidé à cesser « d'y écrire ». Un libraire lui ayant envoyé le livre d'un libre penseur : « Ce doit être par mégarde », répond Sydney Smith, « que vous m'avez adressé un « ouvrage qui ne peut être lu par un prêtre de l'Église « d'Angleterre. Je hais l'insolence, le besoin de per- « sécution, l'intolérance que l'on déguise sous le nom « de religion, mais j'ai horreur de l'impiété, et la vue « de l'infidèle excite tous mes soupçons et toutes mes « craintes ». En effet, dans ce pays qui a produit les maîtres sceptiques du XVIIIe siècle, à l'époque où écrit Smith, l'infidèle est devenu un être extraordinaire et rare [1], anormal, blessant pour toutes les habitudes d'esprit. Depuis la prédication de Wesley, surtout depuis le choc causé par les premiers excès de la révolution française, la dogmatique et tranchante négation d'un Hobbes et d'un Bolingbroke, le scepticisme analytique d'un Hume ne pourraient plus parler tout haut. Impossible à Sydney Smith de connaître les arguments de l'infidèle et, par sympathie

1. Burke le dit : « Who born within the last forty years has read a word of Collins, of Toland and Tindal, and that whole race who called themselves free thinkers. » (Burke, *Reflections on the French Revolution.*)

imaginative, de comprendre son état d'esprit : impossible donc de l'excuser. En second lieu, l'athée est malfaisant à la société, car, en s'attaquant à la religion, il détend l'un des plus puissants ressorts de l'action humaine. A la place des promesses qui donnent un sens à la vie, il met le vide qui fait paraître l'action vaine. A la place de l'espoir qui fait l'âme tranquille et joyeuse, par suite vaillante et capable d'efforts, il met la tristesse, le découragement, par suite, l'inertie, par suite arrête le progrès social et travaille à rebours de Sydney Smith.

IV

Car, selon Sydney Smith, au lieu de nous retirer de ce monde, la religion est faite pour nous y attacher solidement, pour enfoncer et serrer les racines que nous y avons jetées. Au lieu d'être une liqueur qui exalte et stupéfie l'homme, elle devient un cordial généreux qui double sa puissance d'action [1], lui met la confiance au cœur et lui donne la volonté d'accomplir les grands devoirs de la vie. Avant tout, elle est optimiste : « J'aime, disait-il, « qu'un homme soit joyeux de sa religion [2]. » — « La « religion de mon père, écrit sa fille, reflétait beau- « coup de son caractère : elle n'a rien d'intolérant,

1. I always avoided speculative and preached *practical religion.*

2. « I like a man to enjoy his religion. » La phrase anglaise a une saveur et un élan de vie intraduisibles.

« de rebutant ou de mélancolique. Il inspire l'amour « de Dieu, en peignant un monde où la vue, le « goût, l'odorat, le sentiment, sont satisfaits à tout « moment, en décrivant cette âme humaine si riche « en fantaisie, en imagination, en esprit, en élo- « quence, en mille qualités inutiles à l'existence « froide et nue qui aurait pu être son lot, et qui lui « ont été prodiguées avec une variété, une profu- « sion qui dépassent notre intelligence et témoignent « de l'amour infini du Créateur qui a placé tant de « joies à la portée de ses créatures. » Non, la vie n'est point une méditation de la mort; le soleil est trop brillant, le vent sous lequel chatoient les herbes ondoyantes, trop chargé de parfum, trop pénétrant et trop frais; trop enivrante et trop riche la rouge ondée de sang qui afflue dans nos artères ! Il est trop bon de respirer et de déployer nos muscles, de nous mêler aux foules actives, de nous jeter dans ce monde varié où circule une inépuisable sève, où tout tressaille, se meut, fait effort pour croître et s'achever dans la lumière. Chantons notre hymne de gratitude avec une allégresse et une opulence de poète ! « La lumière est bonne, a dit l'Ecclésiaste; il est doux « à l'œil de contempler le soleil, de regarder cette « flamme errante qui, après avoir achevé son voyage « au-dessus des peuples revient dans le ciel oriental, « de voir les montagnes peintes de lumière, la splen- « deur mouvante de la mer, la terre s'éveiller de son « sommeil, le jour couler sur les flancs des collines « et pénétrer dans leurs vallées secrètes; le petit

« insecte renaître à la vie, l'oiseau essayer ses ailes, « l'homme s'acheminer vers le labeur, toutes les créa- « tures se mouvoir, penser, agir, chacune suivant « les lois de sa nature ». — « Tournez-vous vers les « vallées fécondes, crie encore Sydney Smith, vers « les champs d'où jaillissent les moissons, vers la « fraîcheur et vers les fleurs de la terre, vers la diver- « sité infinie de ses couleurs, vers la grâce, la symé- « trie, la beauté de tout ce qu'elle aime et ce qu'elle « nourrit; c'est en l'entourant de toutes ces choses « que le Dieu tout-puissant a fait de l'homme ce « qu'il est, — un être joyeux, actif, énergique, qui « marche debout, qui jette ses regards non seule- « ment sur le ciel, mais sur la terre, amoureux de « l'action et du labeur[1] ! »

Que nous voilà loin du christianisme puritain ou monastique qui cherchait Dieu dans les gémissements, les macérations et les extases ! Chose admirable qu'une religion où, tour à tour, les races, les siècles, les individus peuvent ainsi projeter leurs

1. To see that wandering fire after he has finished his journey through the nations, coming back to his eastern heavens, the mountains painted with light, the floating splendour of the sea, the earth waking from deep slumber, the day flowing down the sides of the hills till it reaches the secret valleys, the little insect recalled to life, the bird trying her wings, man going forth to his labour, — each created being moving, thinking, acting, contriving, according to the scheme and compass of its nature, by force, by cunning, by reason, by necessity. Is it possible to joy in this animated scene, and feel no pity for the sons of darkness? for the eyes that will never see light? for the poor clouded in everlasting gloom? If you ask me why

rêves différents ! A la voir passer par ces transfigurations, tandis que les grandes lignes de son dogme [1] restent intactes, on ose se demander si son essence dépend de ce dogme. On la compare à ces cristallisations étincelantes et complexes qui se forment autour d'un fil que l'on a plongé dans un liquide ; peu importe l'espèce du fil ; la forme et la structure des cristaux ne dépend que du milieu dans lequel on l'a plongé. « Quelle impiété, s'écrie Sydney Smith, que « de concevoir Dieu comme un bourreau qui nous « a créé pour nous tenter et nous torturer ensuite ! « Quel blasphème que de rejeter notre part de la « moisson terrestre que ses mains ont fait lever ! « Honte à qui soutient que l'homme qu'il anima de « son souffle est pervers, corrompu de naissance !

they are miserable and dejected, I turn you to the plentiful valleys; to the fields now bringing forth their increase; to the freshness and the flowers of the earth; to the endless variety of its colours; to the grace, the symmetry, the shape of all it cherishes and all it bears; these you have forgotten, because you have always enjoyed them : but these are the means by which God Almighty makes man what he is — cheerful, lively, erect, full of enterprise, mutable, glancing from heaven to earth, prone to labour and to act. Why was not the earth left without form and void ? Why was not darkness suffered to remain on the face of the deep ? Why did God place lights in the firmament, for days, for seasons, for signs, and for years ? That He might make man the happiest of created beings; that He might give to this, his favourite creation, a wider scope, a more permanent duration, a richer diversity of joy. (*Charity Sermon on behalf of the blind.*)

1. Christianity was not a dogma with S. Smith. It was a *practical* and most beneficent creed; it was the rule of action of his life.

« Aimons et admirons l'Humanité, croyons à sa « bonté native, à la noblesse, à la puissance de sa « volonté, à la véracité de sa raison.... La variété, la « grandeur de ses facultés sont faites pour nous con- « fondre. Elle a su se frayer un chemin sur les mers, « compter les étoiles, donner un nom à tous les « mondes, à toutes les pierres, à tous les êtres ram- « pants que l'Éternel a créés. Nous la voyons assem- « blée dans les grandes cités, guidée par des lois, « façonnée par l'instruction, policée par les arts, « sanctifiée par un culte solennel. Nous comptons ses « âmes pieuses, ses nobles écrivains, ses grands « hommes d'État, tous ceux de ses chefs qui ont « pensé avec profondeur, inventé avec subtilité, agi « avec sagesse, et tout en elle nous fait sentir que « quelque chose de grand l'attend, qu'en ce moment « notre âme est encore dans l'enfance, qu'elle s'élan- « cera un jour vers une vie plus parfaite, quand ce « corps sera tombé en poussière. »

Par cette vaillance et cet optimisme simple, comme sa morale énergique, la religion de Sydney Smith nous pousse vers le travail, vers le travail matériel, qui se prend aux réalités terrestres, au fer, au charbon, au coton, à la glèbe et dont l'effet est de nous enrichir. Au lieu de se subtiliser et de s'évaporer, voici qu'à ses yeux, sous le rayonnement universel du divin la matière prend un relief plus solide et plus précis. Plus Sydney Smith croit en Dieu, plus il croit en la réalité de la matière, plus il s'attache à la matière, et se persuade que ce monde terrestre a sa

fin en lui-même. Un jour, raconte lady Holland, une pauvre femme vint le supplier de baptiser en toute hâte son nouveau-né qui était en train de mourir. Il quitta son déjeuner et partit tout courant. A son retour, comme on lui demandait des nouvelles de l'enfant : « J'ai commencé, dit-il, par lui « administrer une dose d'huile de ricin, *ensuite*, je « l'ai baptisé : le voilà prêt pour l'un et l'autre « monde. » — « Ne regardez pas la religion, répé- « tait-il, comme un refuge d'où l'on contemple avec « sérénité les souffrances et les agitations de la vie. « En toute difficulté, faites l'effort que l'honneur « commande, et alors seulement, remettez votre « souci aux mains de ce Dieu qui a souci de vous. »

Cette religion pratique est une religion « *rationnelle*[1] ». Pratique et rationnelle, c'étaient là pour Sydney Smith les termes d'éloge les plus forts : il les appliquait à l'anglicanisme qui, en effet, pendant le XVIIIe siècle, sous l'influence des Bentley, des Clarke, des Butler, des Warburton, des Law, s'était éloigné de la spéculation comme du mysticisme. « Mon père, dit lady Holland, ne s'est jamais « laissé aller au désir de percer les ténèbres qui « enveloppent le monde spirituel, de porter son « regard dans le tabernacle, dans le Saint des Saints. « Son intelligence claire et saine vit du premier « coup que Dieu a dit à l'homme : « Tu pénétreras « jusqu'ici et tu n'iras pas plus avant. » Embrassant

1. Nothing foolish, nothing romantic, nothing bordering on ridicule or enthusiasm. *Mem.*

« la religion d'une ferme étreinte, il en fit son bâton « d'appui, l'étai qui le soutint d'un bout à l'autre « de la vie. »

Donner à toute la société le même soutien, c'est le rôle du clergyman; parce qu'il lui rend ce service, elle lui assure une bonne maison et un revenu confortable. « Le clergé dispose de vingt-six heures par « an pour instruire l'humanité. Un aussi court « espace de temps devrait être consacré à un enseigement pratique, à faire comprendre la conduite « qu'ordonne l'esprit du christianisme, et qui, généralement, se confond avec celle que nous recommande notre intérêt mondain. » Ainsi, non seulement la religion tolère que nous soyons menés par notre intérêt mondain, mais elle lui donne la main pour nous pousser dans la même voie. Plus solennellement, avec accompagnement de musique noble et de beaux gestes, elle répète ce que dit la morale utilitaire qui se fonde sur la recherche égoïste du bonheur. « Si le christianisme a pour fin notre bonheur terrestre autant que notre bonheur futur, « comment les vertus qui nous procurent ce bonheur « terrestre ne seraient-elles point parmi celles qu'il « enseigne? Notre-Sauveur a-t-il défendu la justice, proscrit la charité, la bonté, la bonne foi? « Et, quand nous expliquons les raisons tirées « de l'Évangile qui nous poussent à la pratique « de ces vertus, pourquoi n'insisterions-nous pas « aussi sur les motifs d'ordre humain, et ne donnerions-nous pas une base solide à ce qui est

« sublime en *fondant la piété sur l'intérêt ?* »

Fonder la piété sur l'intérêt, voilà une conception très originale et très anglaise, propre à une société active qui croit à la réalité de ce monde, et dont tous les membres travaillent à se tailler une bonne place dans ce monde. Une forme religieuse ne peut devenir nationale que si les profonds instincts nationaux trouvent à s'y loger. C'est pourquoi cette conception se trouve au fond de l'Église établie d'Angleterre. Dans le christianisme, elle a vu ce qu'elle y voulait voir : Sydney Smith lui-même disait « que, partout où le christianisme pénètre, « il introduit la civilisation, et qu'après le baptême « les hommes deviennent meilleurs cultivateurs, « meilleurs bûcherons, etc. », c'est-à-dire qu'ils produisent davantage, gagnent en bien-être et s'enrichissent plus vite. C'est donc parce qu'elle est très chrétienne que l'Angleterre est très prospère. Au fond de tout bon anglican vous trouverez cette conviction. Les peuples idéalistes voient avec méfiance cette religion dont le premier effet semble être d'emplir les poches de ceux qui la pratiquent. De son côté, l'anglican dédaigne les formes de culte et de croyance qu'aiment les foules pauvres, le catholicisme des Irlandais et des Espagnols, les innombrables sectes obscures qui surgissent des bas-fonds misérables de l'Angleterre. Homme décent, respectable, bien vêtu, attentif au confort, il a traversé la vie sans crises, avec calme et sérénité, guidé par une religion simple et grave, où respire le bon

sens honnête, le profond sentiment du devoir, et qui lui répète le Décalogue en lui ordonnant de travailler. Pendant six jours, de toutes ses forces, il travaille, il s'emploie à augmenter sa prospérité particulière et la richesse nationale, vendant sans relâche du thé ou de la bière, tissant infatigablement de la laine ou du coton, afin d'échanger son cottage contre une villa, sa villa contre un domaine; s'il est riche, travaillant aussi, fondateur de sociétés d'athlètes ou de philanthropes, président de réunions politiques, ou bien administrateur local de la paroisse et du comté, s'occupant chez lui d'agriculture, d'histoire naturelle ou d'économie politique. Rien que de très sain dans une semblable conception; elle devient acceptable dès que l'on passe de la tristesse frémissante à la joie calme et vaillante, de la pauvreté obscure à une place reconnue dans la société ; c'est le cas pour les dissidents : ils se rallient à l'Église d'Angleterre à mesure qu'ils arrivent à la richesse, au bonheur et à la respectabilité.

Cela est si vrai, que Sydney Smith en tire un argument en faveur de l'affranchissement des catholiques. « Pourquoi, demande-t-il, les Irlandais « s'obstinent-ils dans leur superstition? C'est parce « qu'ils n'ont pas accès aux places officielles. Faites-« les juges, officiers, magistrats, qu'ils deviennent « des gentlemen! En même temps, qu'ils prennent « le goût de la propreté et des bonnes manières, les « voilà qui se rapprochent de la seule Église respec-« table et civilisée. — Imaginez un jeune catholique

« qui soit membre du Parlement ; il se promène dans « Piccadilly, il a son club, il y joue, il y perd, il y « gaspille son argent et sa santé ; il revient en Irlande « plein de mépris pour les mômeries du Père « O'Leary ou du Père O'Callaghan. » Le méthodisme ne fleurit que dans l'obscurité des mines, et le catholicisme chez les barbares du continent ou dans les bourbes brumeuses d'Irlande. Mais « sur ce pavé de « bois où circulent des voitures élégantes, dans ce « parallélogramme [1] compris entre Oxford Street, « Piccadilly, Regent Street et Hyde Park et qui con- « tient plus d'intelligence et de capacité humaines, « plus de richesse et de beauté que le monde n'en a « jamais rassemblé dans un espace aussi petit, » dans ce coin de Londres qui semble la suprême efflorescence de la civilisation humaine, l'anglicanisme est de rigueur comme une paire de gants ou un habit sans lequel il n'est pas permis d'entrer dans un salon.

Dans un salon, l'enthousiasme, l'allure prophétique, les gestes saccadés ne sont pas de mise. Regardez le clergyman qui préside et qui donne le ton. Il incarne le type du gentleman [2], c'est-à-dire de l'homme d'honneur bien élevé, bien équilibré, d'esprit juste, de volonté bien trempée. Le plus souvent, il s'est fait prêtre comme il se serait fait avocat ou médecin. Sydney Smith en est un

1. *Mem.*, ch. IX.

2. Addison, dans *le Spectateur*, donne déjà cette définition du gentleman.

exemple : il a cru s'être trompé et a failli changer de profession, — non pas comme le prêtre catholique qui, saisi par le doute, rongé par le scrupule, se croit indigne de sa fonction surhumaine et qui, redescendu dans le monde laïque, restera toujours différent des autres, et marqué d'un signe spécial, — mais simplement parce qu'il a pensé que son avenir était bouché et que d'autres occupations l'intéresseraient davantage. Il reste clergyman parce que le métier est beau, noble, sérieux, utile, et le met en contact avec la *gentry* et l'aristocratie. Par ses relations avec lord Holland et avec lord Grey, il devient recteur de Foston, puis de Combe Florey. Quelle vie mène-t-il dans sa cure, sinon, avec un peu plus d'attention à la tenue, à la gravité extérieure, celle d'un gentilhomme campagnard? Ses paroissiens le respectent et pour trois raisons : d'abord, comme membre de la caste supérieure, comme gentleman; puis parce que, visiblement, il jouit d'un bon revenu[1], parce qu'il a des terres, une voiture, parce

1. If you place a man in a village in the country, and require that he should be of good manners and well educated; that his habits and appearance should be above those of the farmers to whom he preaches, if he has nothing else to expect (as would be the case in a Church of equal division); and if upon his village income he is to support a wife and educate a family without any power of making himself known in a remote and solitary situation, such a person ought to receive £500 per annum, and be furnished with a house. (3rd *letter to Archdeacon Singleton.*)

Voici quelques chiffres donnés par S. Smith, indiquant *le capital* et le traitement de sept clergymen pris au hasard. Le

que sa maison est l'une des plus commodes et des plus coquettes, située à quelque distance du village, entourée de belles pelouses et fleurie de chèvre-feuille; enfin, par ce qu'il est avec le *squire* à la tête de la communauté, magistrat, administrateur du *workhouse* ou de l'hôpital à la ville voisine, presque toujours promoteur d'institutions utiles; parce qu'il organise des conférences instructives, parce qu'il fonde des sociétés d'apiculture ou d'athlétisme,

grand argument de Smith dans son plaidoyer en faveur des gros traitements, c'est qu'ils attirent dans le clergé des capitalistes, chose nécessaire, selon lui.

The parochial Clergy maintain their present decent appearance quite as much by their own capital as by the income they derive from the Church. I will now state the income and capital of seven Clergymen, taken promiscuously in this neighbourhood : N° 1. Living £200, Capital £12,000; — N° 2. Living £800, Capital £15,000; — N° 3. Living £500, Capital £12,000; — N° 4. Living £150, Capital £10,000; — N° 5. Living £800, Capital £12,000; — N° 6. Living £150, Capital £1000; — N° 7. Living £600, Capital £16,000 I have diligently inquired into the circumstances of seven Unitarian and Wesleyan ministers, and I question much if the whole seven could make up £6000 between them; and the zeal and enthusiasm of this last division is certainly not inferior to that of the former. *Ibid.*

The whole plan of the bishop of London is a *ptochogony*, a generation of beggars. He purposes to create a thousand livings and to give to each clergyman £130 per annum. A *Christian* bishop proposing in cold blood to create a thousand livings of £130 per annum each, to call into existence a thousand of the most unhappy men on the face of the earth, the sons of the poor, without hope, without the assistance of private fortune, chained to the soil, *ashamed to live with their inferiors, unfit for the society of the better classes* and dragging about the English curse of poverty! *Ibid.*

parce qu'il répand les principes de l'hygiène et de l'économie rurale, parce qu'il paye de sa personne et de sa bourse pour améliorer le sort de ses paroissiens, pour ajouter à leur instruction et à leur bonheur. A la ville, les familles les plus hautaines le reçoivent en égal : elles-mêmes destinent leurs cadets à l'Église. Il passe donc ses soirées dans leurs salons; les problèmes politiques et sociaux qui les intéressent, l'intéressent. Là, comme au village, il est à la tête de la plupart des institutions utiles; il dirige des hospices, des conférences; il fonde des associations, des clubs, des bibliothèques d'ouvriers, des ligues de tempérance. A tous ces titres, le clergyman de l'Église établie est reconnu pour un *chef*, pour un des directeurs de la société anglaise. Sa place est très haute dans la hiérarchie sociale. Le voici chanoine, puis doyen, puis évêque; il siège à la Chambre des lords, il habite un palais, son revenu monte à trois cent mille francs par an, son patronage est très grand; dans la procession des personnages qui en habits de gala représentent l'Angleterre officielle, son costume est l'un des plus dorés, et sa noble figure l'une des plus décoratives. Les archevêques de Canterbury et de York ont rang de préséance immédiatement après la famille royale; les évêques suivent les marquis et précèdent les barons : leurs portraits sont achetés par la foule; on les respecte universellement, comme membres de l'aristocratie dont l'Angleterre est orgueilleuse, comme possesseurs de revenus opulents

qui témoignent de la richesse nationale, et aussi pour leur dignité, leur science, leur piété, l'onction de leur parole, la gravité calme de leur tenue, pour la grandeur et l'antiquité des intérêts qu'ils représentent à la Chambre des lords. Sydney Smith a tracé « le portrait idéal de l'évêque anglican : « Un véri- « table évêque, grave et sur le retour de l'âge, rempli « de grec et d'idées justes sur la conjugaison moyenne « et le plus-que-parfait, doux et bienveillant à son « clergé, d'une éloquence puissante et pleine d'auto- « rité, toujours en lice au Parlement quand les inté- « rêts de l'humanité sont en jeu, penchant vers le « gouvernement quand le gouvernement a raison, « vers le peuple quand le peuple a raison, sentant « que si Dieu l'a choisi pour ce poste élevé, ce n'est « point pour un objet ordinaire, mais afin que, par « la clarté de son jugement, par la hardiesse de son « action, par la pureté de sa pensée, il puisse rendre « à l'humanité des services durables[1]. » Voilà le type idéal, que la réalité manifeste avec plus ou moins d'exactitude, un grand seigneur à la fois très riche

1. But I never remember in my time a real Bishop, — a grave elderly man, full of Greek, with sound views of the middle voice and preterperfect tense, gentle and kind to his poor clergy, of powerful and commanding eloquence; in Parliament never to be put down when the great interests of mankind were concerned; leaning to the Government when *it* was right, leaning to the People when *they* were right; feeling that if the Spirit of God had called him to that high office, he was called for no mean purpose, but rather that, seeing clearly, and acting boldly, and intending purely, he might confer lasting benefits upon mankind. (*Fragment on the Irish Catholic Church.*)

et très vertueux, suprême incarnation de l'idée anglaise de respectabilité, homme d'esprit serein et grave, auteur de quelques éditions classiques, spécialement conservateur en chef de la morale, mais aussi membre actif des grands conseils où l'on traite des affaires publiques, représentant visible d'une grande institution qui plonge dans le passé et qui, parce qu'elle est nationale et ancienne, soulève l'orgueil et l'enthousiasme respectueux de tout Anglais.

Voyons les dehors matériels, le culte, le décor; ils nous renseigneront aussi sur l'esprit de l'Église établie. Entrons un dimanche à Saint-George d'Hanover Square[1], ou dans un petit temple de village. A Saint-George comme au village, la première sensation est celle de la sérénité, de l'ordre calme, du confort. Où est la foule anonyme et disparate? Où sont les ouvriers debout devant la porte, les vieilles femmes agenouillées toutes seules devant les statues, tout le public irrégulier et misérable qui hante nos églises catholiques, les pauvresses marmottantes, les veuves qui passent les matinées de la semaine dans le silence des chapelles vides, dans la pourpre mystique qui rayonne d'un vitrail, prosternées aux pieds d'une Vierge, devant la flamme tremblante d'un cierge solitaire? Dans cette aristocratique église de Saint-George, il n'y a qu'un public de lords, de gentlemen et de ladies dont

1. De 1807 à 1809, Sydney Smith prêche tout à côté, à Berkeley Chapel, devant le même public. C'est le vieux quartier aristocratique, analogue à notre faubourg Saint-Germain.

les traits respirent une noble sérénité et qui, soigneusement mis, penchés et non pas véritablement agenouillés sur des coussins de velours, tiennent un livre de maroquin dans leurs mains correctement gantées. Chacun occupe son siège habituel, car chaque famille possède son banc; il est rare qu'un étranger trouve une place; tout de suite il se sent gêné comme un intrus qui pénétrerait dans un salon où il n'a pas été invité, dans un club dont il n'est pas membre. De même, à la campagne, il aperçoit, chacun à son *pew* et placé suivant son rang, les familles notables de la paroisse : en tête, celle du squire et celle du recteur; puis, vêtus en gentlemen, fiers de leur titre de *churchwarden*, les grands fermiers; au-dessous les tenanciers, les gardes-chasse, les domestiques, tous gens connus, d'existence assurée, paisible, de mine florissante, qui, respectueux des autorités assises devant eux, savent aussi se respecter eux-mêmes et regarder comme il convient la canaille des mineurs et des journaliers de la ville. L'église est coquette, commode, bien éclairée, bien chauffée : peu de dorures, de vases, aucune recherche de l'appareil artistique. En revanche, une simplicité confortable, de grandes surfaces de sapin verni ou de pierre lisse et blanche, un profond vaisseau ogival, de beaux vitraux graves, une chaire de bois sculpté; dans le chœur, des stalles de chêne, des tapis, des fleurs, un aigle de bronze qui, les ailes éployées soutient la lourde Bible. Çà et là, sur les murs, des textes bibli-

ques font une décoration simple et fraîche. Comme on respire ici l'aisance sérieuse, habituelle, le bien-être tranquille d'une famille de squire anglais! A travers la porte entr'ouverte, par delà l'ombre intérieure de l'église, par delà le vieux petit cimetière, luit la verdure paisible des prés où des bestiaux ruminent avec lenteur. Cependant l'orgue prélude, les voix montent et les vieux hymnes familiers se déroulent avec calme et grandeur. Le squire[1] quitte son banc, et, debout devant l'aigle de bronze, — comme l'a fait son père et comme le fera son fils, — d'une voix solennelle, il lit au peuple les deux leçons, celle du Vieux Testament et celle de l'Évangile. Enfin le recteur, homme d'importance, homme de poids, père de famille et bien renté, incarnation visible de l'esprit d'ordre et de sagesse, monte en chaire et prononce un discours grave dont les effusions et les élans mystiques sont absents. Il parle de morale pratique, comme Sydney Smith, en style plus régulier et moins fruste, avec moins de verve et d'originalité, mais son discours est aussi simple et aussi sensé.

Sermon très semblable à Saint-George d'Hanover Square; seulement, l'auditoire composé d'une aristocratie lettrée, d'anciens élèves d'Oxford et de Cambridge, demande au prédicateur, homme du monde, célèbre pour son tact et sa culture, des périodes polies et rythmées, des citations classiques, des péroraisons littéraires. Mais à Hanover Square,

1. M. Gladstone fait encore cela à Hawarden.

comme dans la petite église de campagne, l'attitude et la composition du public, le ton dont les prières sont lues, la musique, le sermon, le port et les gestes du clergyman, tout indique une religion d'âmes rassises, habituées au sentiment de la *sécurité*, assagies par une existence sereine. Pour les gentlemen d'Hanover Square, comme pour les fermiers de village, comme pour les deux clergymen qui discourent devant l'un et l'autre public, une idée plus ou moins précise se dégage de toute l'expérience de la vie : c'est que ce monde est un monde excellent où l'homme, solidement établi sur les principes héréditaires de la morale, installé à une place fixe et reconnue dans la société, est fait pour s'épanouir tranquillement dans le bonheur.

Il faut aller ailleurs pour trouver une autre conception, parmi les populations hâves des grandes villes ouvrières, dans l'*East End* de Londres, à Liverpool, à Birmingham, à Manchester, autour des tristes usines, des docks, des bouches noires où s'engouffre tous les matins la multitude sombre des mineurs, partout où grouille une humanité sordide, où « l'haleine des vastes cités industrielles « obscurcit le jour et la nuit, posant sur l'horizon « une sombre lueur rouge, emplissant l'air, jusque « dans la campagne environnante, d'inquiétude et « de fièvre[1]. Là s'agite une population qui sait

1. G. Eliot, *Felix Holt*, proem.

« que sa religion n'est pas la religion de ses « maîtres, que, par conséquent, ceux-ci pourraient « être meilleurs qu'ils ne le sont et changer beau- « coup de choses qui causent dans le monde peut- « être plus de souffrance qu'il n'est nécessaire, et « sûrement plus de péché. » Journellement meurtri par la réalité, l'homme conclut que la réalité est mauvaise; il cherche à s'en abstraire; il s'enfonce dans l'ivrognerie, il désespère, il se laisse choir et s'étale dans sa fange ou bien il se réfugie dans le rêve. Sa vie n'est pas un développement régulier et calme, mais une suite de heurts et de secousses qui froissent ses nerfs et sa sensibilité. Incessamment coudoyé par ses semblables, ployé sur sa tâche, jeûnant souvent, il se laisse prendre par la fièvre. Sa tête travaille, mais non plus d'un mouvement tranquille et sain; il passe facilement par le vice, le remords, l'abattement, puis par les excès religieux de la conscience morne et exaltée. De là, comme on l'a vu, le succès des méthodistes au siècle dernier et aujourd'hui de l'*armée du salut* ; de là, les folies, les enthousiasmes, la mélancolie, le style étrange, vulgaire et poétique des sectaires. De là aussi, les mépris dont les ont accablés les anglicans. Sydney Smith n'a pas assez de dédains pour les assommer, de railleries pour les transpercer. Et, en effet, pas plus qu'il ne comprend les romantiques, il ne comprend les méthodistes. Toujours, quand on examine ce que contient sa belle intelligence lucide, on se heurte ainsi à des limites

précises, à des murailles dures; au delà de ce qu'il connaît positivement, il ne pressent rien, et ce qui fait sa force fait son étroitesse. Sa santé morale est trop vaillante pour qu'il conçoive les défaillances et les angoisses qui prosternent les misérables; sa raison trop bien assise pour qu'il excuse leur crédulité et leur exaltation; sa bonne humeur et sa vaillance physique trop franches pour qu'il ne parte pas d'un grand rire, quelquefois d'un gros rire, à la vue de leurs naïvetés, de leurs colloques avec l'Esprit, de leurs miracles; son optimisme trop profondément enraciné pour qu'il croie au pessimisme des autres, pour qu'il ne crie pas à l'hypocrisie devant leurs mines piteuses, leurs yeux blancs et les coins abaissés de leurs bouches. Et puis, son bon sens, son amour du simple et du naturel sont froissés par leur éjaculations, leurs extases, leurs larmes, leurs cris[1] et leurs patois de Chanaan. Selon lui, la religion, la morale, l'art d'enseigner convenablement la morale et la religion, tout cela s'apprend, à force de lecture à l'Université, à force d'expérience dans le monde. Il admet bien les miracles d'autrefois, en gros, à condition qu'ils se soient passés il y a deux mille ans; il n'admet pas les Pentecôtes modernes; il ne croit pas que le Saint-Esprit illumine les cordonniers de Manchester et de Shadwell. Cela révolte aussi son sens de la hiérarchie sociale : « il n'est pas bon, dit-il, que les pauvres deviennent

1. Shouting and stamping.

« les docteurs du pays[1]. » Surtout, leur conception du monde choque violemment la sienne. Chez nos méthodistes, le flot et l'élan des images intérieures, sont tels que, projetées au dehors, se posant devant les choses extérieures et réelles, elles le font pâlir et l'effacent. Ce monde où Sydney Smith aperçoit des hommes, des villes, des manufactures, des prés, des bœufs, des maisons, ils le couvrent d'un voile brumeux où, devant leurs yeux hallucinés, se détachent le fantôme de Jésus souffrant, les spectres de la Mort et de la Damnation. Quoi de plus choquant pour Sydney Smith qu'une semblable rupture d'équilibre ! Les hommes qui ne voient pas le monde des vivants sont dangereux pour les vivants. Traitons-les comme des fous et des ennemis de la société et déclarons une guerre sans merci aux missionnaires méthodistes, non parce que leur théologie est erronée, mais parce que, ne songeant qu'à servir Dieu, ils font tort à la chose publique et que, pour convertir l'Inde, ils vont détacher l'Inde de l'Angleterre[2].

1. The poor must not become the teachers of the land.

2. Upon the whole, it appears to us hardly possible to push the business of proselytism in India to any length, without incurring the utmost risk of losing our empire. The danger is tremendous, because it may be so sudden; religious fears are a very probable cause of disaffection in the troops; if the troops are generally disaffected, our Indian empire may be lost to us as suddenly as a frigate or a fort; and that empire is governed by men who, we are very much afraid, would feel proud to lose it in such a cause. — Sydney Smith, *Indian Missions*.

Il me semble que tous les instincts de Sydney Smith trouvent leur satisfaction dans l'Église anglicane. C'est parce que des millions d'hommes ont senti et pensé justement comme lui, que cette institution a pris la forme et l'esprit qui la caractérisent. Ce qui frappe d'abord dans cette Église, quand on la compare aux sectes dissidentes, c'est précisément ce que Sydney Smith prise avant tout, son bel ordre serein, sa paix profonde, sa sécurité reposée. « Non « seulement, dit-il, la religion est calme et tranquille, « mais elle est entourée d'une atmosphère dont le « calme et la tranquillité veulent être respectés. Elle « se détourne avec un tressaillement d'horreur, du « tumulte, des éjaculations, des cris, des extases, des « convulsions des prédicateurs improvisés et des cor- « donniers visionnaires. Notre religion est belle « parce qu'elle porte l'ordre et la discipline du ciel « dans nos conceptions et jusque dans nos fantaisies. » Sydney Smith aime donc son Église parce qu'il y trouve le contraire de tout ce qui le révolte chez les méthodistes, la gravité virile, la hiérarchie bien établie, le dogme flexible et moyen, la solennité lente du culte, la grandeur classique de la liturgie. Il l'aime parce que, sortie d'un compromis, elle vit encore de compromis, parce qu'elle ne pousse rien à l'extrême, parce qu'elle n'est fille ni de l'enthousiasme, ni de la superstition ni de la théologie logique et déductive[1].

1. Tous ces caractères sont visibles dès les origines. Déjà Hooker (*Ecclesiastical Polity*) loue dans l'Église anglicane la raison, la correction, le bel ordre tranquille.

Il l'aime encore par esprit de tradition, parce qu'elle est une vieille institution nationale, une forme toute faite où chaque Anglais moyen n'a qu'à entrer en naissant, moulée à l'avance sur son esprit, où son rêve religieux trouve à se loger de lui-même, — bref, parce qu'elle s'élève sur « cette grande route bien battue » où marchent les générations et qu'il faut préférer à tous les sentiers récents qu'ont tracés les fantaisies particulières. Enfin, solidement assise, décorative, opulente comme la *gentry* anglaise, elle touche son cœur de gentleman. Il est fier de la bonne naissance des prêtres anglicans et des traitements princiers qui rehaussent la dignité des seigneurs ecclésiastiques dont les blasons s'alignent à la Chambre haute entre ceux des grandes familles aristocratiques. — Esprit d'ordre, de sérénité, de décorum, rationalisme limité par le respect de la tradition et du passé, par le sens pratique de l'opportun, forte attache aux biens terrestres parce qu'ils font notre dignité extérieure, sentiment religieux qui n'enlève pas l'homme à ce monde pour l'élancer vers l'au-delà des ténèbres et des rayonnements, mais qui enveloppe cette vie, cette vie des campagnes et des villes anglaises d'un halo de clarté calme et sérieuse, — par tout ce qui la caractérise, l'Église nationale répond aux aspirations profondes de Sydney Smith.

CHAPITRE VI

LES IDÉES DE SYDNEY SMITH. — II. — LE GOUVERNEMENT ET LA SOCIÉTÉ.

La part faite à l'Idéal n'est pas très grande dans les conceptions religieuses de Sydney Smith : elle est très petite dans ses théories politiques et sociales. Étant donnée une association humaine, quelle est la fin que doivent se proposer les lois qui la gouvernent? A cette question les diverses races et les divers siècles ont donné des réponses très diverses. Cette fin a pu être le culte d'un Dieu national, la prostration tremblante d'un peuple aux pieds d'un roi, demi-divinité inaccessible et dont la foule ne connaît que les statues colossales; ailleurs le développement de la cité toute-puissante, ailleurs le salut des âmes, ou la propagation d'une foi, d'une idée philosophique ou sociale. Quel est le but du gouvernement, selon Sydney Smith? « Le but du « gouvernement, c'est du mouton rôti, des pommes « de terre, du vin de Bordeaux, des gendarmes solides, « des juges honnêtes, des grandes routes sans vo- « leurs, des églises où l'on puisse prier à sa guise. » « Par cette traduction en langage concret des doc-

trines whigs du XVIIIe siècle, Sydney Smith se rattache à la grande école individualiste et libérale anglaise dont les principes furent proclamés en 1688[1] et qui détacha la politique de la métaphysique et de la théologie. Il reprend la doctrine oubliée depuis la levée du peuple anglais contre la Révolution française; il continue la lignée de Locke, de Junius et d'Adam Smith. Cette doctrine a ses origines dans une certaine forme d'esprit, dans un certain tempérament pratique, utilitaire, prosaïque qui, d'Addison à Macaulay, a produit un certain système d'opinions philosophiques, politiques, morales et religieuses. Dès l'abord, Addison énonçait toute la formule : « Notre grande affaire, disait-il, est d'être heureux « dans ce monde et dans l'autre. » Pour Addison, comme pour Sydney Smith, comme pour Macaulay, la religion s'occupe un peu de notre bonheur futur et beaucoup de notre bonheur présent : la politique ne s'occupe que de notre bonheur présent, du plus grand bonheur possible du plus grand nombre. « Pour juger d'une mesure politique, posons-nous « les questions suivantes : « Quel sera son effet « sur le prix de la bière, de la viande, du blé, du « drap? » Ajoutera-t-elle à l'indépendance du paysan, du fermier, de l'ouvrier, du catholique ? Secourra-t-elle les enfants de six ans qui, treize heures par jour, traînent des chariots dans les galeries de houille, les femmes qui blêmissent dans les usines, les popu-

1. Locke, *Letters on toleration*, 1689; *Treatise on Government*, 1690.

lations qui, en Irlande, à Glasgow, à Londres, pullulent et pourrissent dans des taudis boueux? Sydney Smith défend la réforme électorale : ce n'est pas au nom de la justice abstraite, mais parce qu'elle promet des réponses affirmatives à toutes ces questions. « Quel bien, demande-t-on [1], la Réforme fera-
« t-elle au bûcheron ou au porteur d'eau? Que ga-
« gneront-ils à voir abolir Old Sarum, et Birmingham
« envoyer des députés au Parlement? En premier
« lieu, si beaucoup de personnes gagnent à la
« Réforme sans que les basses classes y perdent, cela
« suffit à l'autoriser. Mais je soutiens que le bûcheron
« et le porteur d'eau y gagneront. La Réforme amè-
« nera l'économie, provoquera des enquêtes; il y
« aura moins de pots-de-vin et de gaspillages, on ne
« continuera pas des guerres dont le peuple est
« excédé. Les peines terribles qui punissent le bra-
« connage de nuit seront supprimées. Si vous volez
« un faisan, on vous châtiera comme vous le méritez;
« on ne vous déportera pas pour sept ans, vous,
« votre femme et vos enfants. Le tabac diminuera
« de quatre sous la livre, le prix des chandelles
« baissera. Je ne dis pas que la pauvreté disparaîtra,
« mais si la Réforme amène la paix, fait régner la jus-
« tice et baisser les dépenses publiques, quantités
« de petits avantages seront conférés à des millions
« d'hommes du peuple, et la relation qui existe entre
« l'existence de John Russel et la diminution du prix

1. *Speech at Taunton* (1831).

« du pain et du fromage deviendra claire. » Il y a une relation semblable entre le prix du pain ou du fromage et la loi qui affranchira les catholiques irlandais. « Les bonnes gens qui trouvent plaisir à persé-
« cuter, oublient ce que coûte la persécution. De
« tous les luxes, c'est le plus cher. Nos *hurleurs*[1] ne
« nous coûtent rien du tout, parce que leurs hurle-
« ments ne leur font pas perdre leurs droits politi-
« ques. Pareillement, nous jouissons gratis de nos
« méthodistes et de nos unitariens. Au contraire, en
« supposant que nous ayons la guerre tous les
« deux ans — et c'est ce qui arrive depuis un demi-
« siècle — les catholiques irlandais nous coûteront
« chaque fois 40 millions de livres sterling. En temps
« de paix nous maintenons vingt mille soldats en
« Irlande. En temps de guerre il faut doubler ce
« nombre, et y ajouter une flotte formidable. Doré-
« navant, quand nous recevrons notre feuille d'im-
« position et que nous aurons à déclarer nos che-
« vaux, nos voitures, nos poules, nos chiens, nos
« chats, nos bouvreuils et nos serins, rappelons-nous
« quelle haute sagesse préside à la dépense de notre
« argent, et ne regrettons pas d'acheter, au prix d'im-
« pôts très lourds, le noble plaisir de l'intolérance et
« de la persécution ! N'oublions pas qu'en ce mo-
« ment notre dette est de 84 millions de livres ster-
« ling et que notre revenu dépend du besoin qu'a
« l'Europe de nos souliers, de nos bas, et de nos pan-

1. *Shouters*. Secte dissidente.

« talons, c'est-à-dire qu'il dépend de notre com-
« merce et de nos manufactures, par suite de la
« tranquillité domestique. Notre grande affaire, c'est
« de pacifier l'Irlande, de donner confiance aux
« capitalistes : le jour où les catholiques seraient
« émancipés, toutes les valeurs monteraient en
« Irlande de 20 p. 100. » Quand une loi relève d'une façon stable les cours de la Bourse, il n'est pas besoins d'autre argument en sa faveur. Une nation, comme un individu qui mène bien ses affaires, refuse de se laisser conduire par le sentiment, par l'impulsion et l'enthousiasme. « Quelle sottise dit
« Smith en 1846, aux partisans d'O'Connel, quelle
« bêtise que d'aller par les rues brailler des chan-
« sons sur l'Ile Verte, sur l'Ile de l'Océan, que de
« crier à tue-tête l'hymne national de *Erin go*
« *bragh*[1] ! Un bien plus bel hymne serait qu'Érin
« ait du pain et du fromage, qu'Érin ait des cabanes
« qui ne laissent pas passer la pluie, qu'Érin ait des
« pantalons sans trous ! Quelle sottise que de dé-
« clamer éternellement que vous voulez vous gou-
« verner vous-même ! Êtes-vous un écolier tout frais
« émoulu d'Eton, tout plein de son Plutarque et qui
« se demande à tout propos comment Épaminondas
« ou Philopœmen aurait agi à sa place, ou bien êtes-
« vous notre bon Daniel dressé aux affaires et au
« mouvement de la vie ? Je dis qu'il faut que vos
« prêtres soient nourris et payés, les libertés de votre

1. *Fragment on the Irish Roman Catholic Church.*

« Église observées, la justice égale entre les catho-
« liques et les protestants. Jusque-là, du fond du
« cœur, je suis du côté des mécontents, mais quand
« vous demandez la séparation des deux pays, avec
« tous ceux qui ont une once de bon sens, je vous tire
« ma révérence. » Messieurs les séparatistes, laissez là les tirades poétiques et considérez les avantages positifs que l'Irlande a retirés de l'union. « Les
« catholiques ont été émancipés, une excellente po-
« lice a été établie, on a institué des *petty sessions*
« dont les délibérations sont publiques, on a pro-
« clamé le libre-échange entre l'Irlande et le reste
« de la Grande Bretagne, on a placé des lords-lieute-
« nants dans tous les comtés, soulagé les épaules
« catholiques du fardeau des *Church rates*, ouvert au
« public les *County grand jury rooms*[1], établi des
« inspecteurs de comtés qui sont fort utiles, voté des
« sommes respectables pour l'éducation du peuple[2]. »
A ces fruits seulement on peut juger d'une institution : une société politique ressemble à une société financière dont les actionnaires sont les contribuables, et qui, pour dividende, leur assure une certaine somme de bien-être et de tranquillité.

1. County surveyors.

2. La réponse d'O'Connel serait facile. Si l'Irlande n'avait pas été soumise au joug anglais, les catholiques n'auraient pas eu besoin d'être émancipés. Quant à la police et aux lords-lieutenants ils ne servent qu'à nous brimer. Mais Sydney Smith, avec sa raideur d'esprit, est incapable de quitter le point de vue anglais, et il ne doute pas de la valeur des bienfaits qu'il énumère.

C'est là une conception spécialement anglaise. Indiquée, comme on l'a vu, dès la Révolution de 1688, elle devient claire sous Walpole et disparaît sous George III. Sydney Smith et ses amis l'énoncent de nouveau et sont les premiers de cette lignée whig qui, au XIXe siècle, ont mené les affaires de l'Angleterre comme des banquiers dirigent une banque, augmentant ses revenus, diminuant sa dette, développant son commerce, affranchissant ses industries, perfectionnant ses budgets, lui créant de nouveaux comptoirs, donnant satisfaction à ses actionnaires d'Irlande qui par leur misère et leurs révoltes entravaient son expansion, la retirant des entreprises où l'avait lancé l'orgueil national et le fanatisme religieux [1], en faisant la métropole d'un monde immense de commerçants et d'industriels qui couvrent les cinq parties du monde, détachant de plus en plus l'État de l'Église établie, le considérant uniquement comme un instrument de prospérité nationale d'autant plus efficace qu'il est plus spécial, s'efforçant de restreindre ses attributions — jusqu'au jour où les formules mêmes du whiggisme se trouvant impuissantes à satisfaire les exigences d'une énorme société industrielle, on vit le Whig, se transformer en démocrate radical tandis qu'un aristocrate à tendances socialistes sortait du Tory.

1. Par exemple dans l'Inde le gouvernement, en matière religieuse, est aujourd'hui absolument neutre.

II

Le whiggisme est surtout une méthode; son trait le plus visible, aujourd'hui le plus suranné, celui qui choque le plus les adeptes de l'école philosophique et sentimentale qui règne à présent, c'est son opportunisme. Avant tout, le Whig est épris de compromis; il aime les expédients, les essais temporaires; il ne craint pas l'anomalie[1]. Suivant le précepte de Sydney Smith, il reste un homme d'affaires; pour atteindre tel objet qu'il se propose, il ne suit pas une ligne rigide et déterminée par des principes; au travers de la réalité complexe et incohérente, entre les circonstances innombrables et diverses, il se faufile, modifiant à tout moment sa direction, sa vitesse et son allure. Il se dit que la science politique considère des ensembles dont les éléments au lieu d'être des lignes, des points, des masses, sont des individus humains, c'est-à-dire des composés de structure inconnue, infiniment délicate, instable et complexe. Une telle science n'est-elle pas la moins avancée de toutes, la plus éloignée de la période déductive? Elle peut à peine s'essayer à des inductions timides. Dans la pratique, devenue science appliquée, quand elle vise un certain effet, elle considère d'abord le milieu particulier sur lequel elle agit. Est-ce qu'un ingénieur qui fabrique une roue s'inquiète de la

1. Pour le développement et l'apologie de cette idée, voy. Macaulay, *Hist. of England*, t. IV, p. 84.

beauté de cette roue? La sépare-t-il, dans son esprit des cent autres organes qui doivent l'entourer, la mouvoir, travailler avec elle? Par l'imagination il suit la transmission du mouvement jusqu'aux innombrables broches qui, le transformant, l'utiliseront suivant leur mécanisme propre; il tient compte des frottements, des contre-coups; il aperçoit l'ensemble et le détail de toute la machine, l'emplacement et le jeu propre de chaque pièce, son travail particulier dans le travail total, et de cette vision complète, dont il est devenu capable par un long entraînement, procède après expériences, le choix du rouage propre à remplir la fonction désirée. Si l'instrument se détériore, il ne le détruit pas pour le reconstruire suivant un nouveau type. Ici une goutte d'huile, là un frein ou contre-frein, ailleurs un étai de bois, peu lui importe la réparation, la matière disparate ou grossière qui sert à la réparation : pour lutter contre l'usure constante, il faut que la réparation soit constante. Tel est aussi le travail d'additions, d'ajustements, de nettoyages, auquel doit se borner l'ingénieur politique. La Société lui apparaît comme une machine d'origine spontanée que la volonté humaine est impuissante à créer et, de plus, infiniment complexe, faite de millions de pièces qu'unissent des forces de toutes grandeurs et de toutes espèces. Pièces et forces combinent leurs effets pour aboutir — à travers combien de frottements, de retards, de grincements! — à telle quantité de travail utile, de bonheur, de richesse et de sécurité publique.

Comme la formule mathématique qui renseigne l'ingénieur sur les poussées et les résistances de ses matériaux a besoin d'être corrigée dans la pratique, quelquefois négligée, remplacée par des tâtonnements, ainsi, la philosophie ne peut passer dans la politique qu'en s'adaptant à un formidable ensemble de circonstances, qu'en perdant son caractère philosophique pour se résoudre en une série d'expédients[1]. « Dans les « théories politiques, dit le grand penseur whig qui, « le premier a énoncé et expliqué la méthode du parti, « la majeure fait une pompeuse figure, mais de la « mineure qui considère les circonstances dépend la « vérité. »

Rien de plus frappant aujourd'hui que l'opposition de ce vieux tempérament whig et des nouvelles idées radicales. Élevés dans les doctrines rationalistes de notre XVIIIe siècle français, procédant de nos encyclopédistes qu'ils ont fait connaître à l'Angleterre, et de la Révolution française, les promoteurs de ces idées sont des hommes à principes qui, combattant pour des principes, proposent des remaniements profonds et soudains du corps social. Par exemple, on les a vus récemment chercher à créer une grande classe de petits paysans propriétaires en divisant les grands domaines. Mêmes changements brusques dans la constitution qu'ils veulent recons-

1. Déjà Pitt, disait en parlant des Rotten boroughs : « They are the rotten part of the Constitution. The limb is mortified but the amputation might be death. Let us try whether some gentler remedies may not be discovered. »

truire suivant un plan plus conforme à la morale et à la logique. Deux grands corps, l'aristocratie et le clergé, ont dans la société anglaise et le Parlement une importance que ne comportent plus le nombre et le mérite de leurs membres. L'aristocratie ne rend plus de services, et l'Église d'Angleterre, depuis le développement des sectes dissidentes et de la libre pensée, n'est plus une Église nationale. Il faut reprendre ces gros morceaux de richesse et de puissance publiques que l'Église et l'aristocratie détiennent. Là-dessus, le Radical demande la suppression de la Chambre des lords, l'abolition du droit d'aînesse et des substitutions, la confiscation des biens du clergé, la séparation de l'Église et de l'État. Dès 1792, il réclamait l'éligibilité de tous les citoyens, l'établissement du suffrage universel, le remaniement complet de la société et de la constitution. A la constitution lentement formée par les âges, et qui, couche par couche, s'est moulée sur les plis de la créature vivante, il veut substituer une constitution fabriquée, faite de matériaux plus purs et plus réguliers. Ses instincts esthétiques et moraux satisfaits, il ne va guère au delà; il ne s'enquiert pas de l'histoire antérieure de l'habitant, ni de ses les circonstances présentes : il est philosophe, non pas naturaliste ou historien.

Au contraire, le Whig tient du naturaliste et de l'historien; en naturaliste, il étudie les mœurs, les goûts, les habitudes, les instincts de l'être qui l'occupe, et cela pour faire œuvre d'éleveur, bien

plus encore que de naturaliste, pour établir le régime qui lui convient, et non pour le classer. En historien, il s'enquiert de ses antécédents, des élaborations successives par lesquelles il a formé, modifié, élargi sa demeure. Il tient compte de ses habitudes acquises, des événements passés qui déterminent la direction des événements présents. Le progrès politique ne lui paraît possible que par une adaptation lente de la constitution, par des corrections infiniment circonspectes, faites de menues retouches successives. Il lui faut soixante-quinze ans pour accomplir une petite portion du programme que le jacobin anglais signait dès la fin du siècle dernier. Il procède par portions de réformes, en diminuant les droits sur les blés avant de les abolir, en instituant le scrutin secret à titre temporaire, en reprenant trois fois, pour l'élargir par degrés, la loi électorale de 1832. Ses actions ne s'effectuent ainsi qu'en plusieurs temps. C'est que, conscient ou obscur, le conduisant, comme une doctrine ou comme un sens instinctif agit au fond de l'esprit whig, justement le principe qui dirige le naturaliste et l'historien et qu'on nomme aujourd'hui l'idée d'évolution.

III

Par cette conception, le Whig est conservateur. Selon lui, comme les institutions à venir doivent procéder lentement du présent, les institutions présentes ne sont stables et bienfaisantes que parce

qu'elles ont leurs racines dans le passé. Dès lors, le passé prend à ses yeux une valeur extraordinaire. Il tient passionnément à toutes les formes qui le rendent visible. Aussi longtemps qu'elles ne deviennent point nuisibles, même dépérissantes et mortes, il ne les élague point ; il veut les garder comme des témoins, comme des titres de noblesse attestant la grandeur et l'antiquité de la nation.

Il y a une raison profonde à cette attache passionnée aux vieilles formes et à l'ordre établi. Dans un être vivant, dans une filiation d'êtres vivants, à côté des variations particulières qui sont l'effet des influences spéciales que subit l'individu, il y a un principe permanent et essentiel, nécessaire à toute vie, je veux dire l'idée, la direction, la tendance du développement, le type formé dans tout ce passé de la race qui vient se résumer dans chaque individu. Il en est de même dans une société, et les diverses disciplines du cœur et de l'esprit, morale, croyances religieuses, traditions, préjugés, sont les forces par lequelles se manifeste cette tendance. D'une génération à l'autre, elles se transmettent, ces forces, en la transmettant, cette tendance, chaque génération subissant cette poussée de tout le passé, ne la modifiant qu'insensiblement, par une flexion légère qui est l'imperceptible variation imprimée au type par chaque individu. Que cette variation soit trop grande, qu'elle déforme trop le type, et l'individu n'est plus viable : il a dévié vers le monstrueux.

Les whigs sentaient cela et, en somme, ils ne différaient des tories qu'en défendant, à côté du principe héréditaire, le principe de variation, c'est-à-dire le droit qu'ont les générations de s'adapter aux lents changements des milieux. Ils tenaient passionnément à la tradition[1], à l'habitude acquise ; ils aimaient les choses établies par cela seul qu'elles étaient établies. C'est quand ils parlent d'une institution ancienne, de l'Église d'Angleterre ou de l'aristocratie anglaise, que Burke et Macaulay trouvent leurs grands accents d'éloquence. Ils s'exaltent au souvenir d'un parc séculaire, d'une cathédrale historique ou d'un collège d'Oxford, et le ton de leur discours s'élargit alors d'un souffle d'amour et de respect. Pour le passé, Sydney Smith a la même religion. A Taunton, dans un meeting où il parlait en faveur de la Réforme, un des auditeurs s'écriait en montrant du doigt la noble église de Sainte-Marie-Magdeleine : « Nous la démolirons et nous réparerons des routes avec ses pierres » ! Sydney Smith traversa la salle et le regardant en face : « Monsieur, lui jeta-t-il, vos paroles sont de la dernière indécence ! » Il avait été froissé dans un de ses sentiments intimes, blessé dans une de ses religions. L'idée d'une destruction soulevait en lui, comme en Burke, une *émotion*. Telle est la racine profonde qu'a chez le Whig le principe conservateur. Elle plonge jusque dans l'être sensitif. Rien de

1. Sur cette idée, voyez Mill, *Dissertations and discussions*, III, 64.

plus naturel quand on se rappelle que chez Sydney Smith, philosophie, morale, religion, toutes les convictions passionnées procèdent de l'instinct civilisateur; que leur fin commune est d'ajouter à la civilisation humaine, d'affermir cet état social infiniment instable, atteint après des siècles d'efforts, de luttes, de pensées, de sacrifices, où, par une réussite extraordinaire, toutes les poussées individuelles font l'équilibre total. Il va se rompre, cet équilibre, si dans la société on supprime les résistances qui font échec aux plus violentes de ces poussées, si l'on accorde le pouvoir de se développer librement aux appétits qui sont le plus limités dans leur expansion par la pression des appétits voisins. En se débandant brusquement, ils feront crouler tout l'édifice, et le Whig sait ce qu'il faut de temps et de chances favorables pour que les morceaux séparés se rejoignent, se ressoudent, retrouvent un ordre cohérent et durable. De là son éloignement pour les démocraties. Selon lui, toute civilisation repose sur le principe de propriété, sur le sentiment par lequel l'homme s'efforce de conserver et d'accumuler le produit de son travail. Confiez, dit Sydney Smith, le gouvernement aux classes qui ne possèdent pas et « vous ébranlez « ces lois de la propriété qui furent arrachées, à travers « le cours des siècles, à la rapacité humaine ». C'est pourquoi, la réforme de 1832 votée, Sydney Smith, qui s'en est montré le plus chaud partisan, refuse de faire un pas de plus. « Le peuple, écrit-il alors, « semble vouloir, en passant par tous les intermé-

liorer sa condition, tel est proprement son office. Pour cela, on le voit, au XIXe siècle, construire à grands frais des fermes modèles, introduire de nouvelles races de bétail, de nouveaux engrais, de nouvelles machines, bâtir des cottages confortables, parfois une école ou une église, drainer et assainir le pays, ouvrir son parc aux fêtes des villageois, aménager des lieux de récréation pour faire concurrence aux cabarets, fonder des associations locales de jeu ou de travail, prendre la tête de toute réforme, bref, donner son temps et son argent pour diminuer la misère, le vice, pour faire les vies humaines plus dignes et plus heureuses dans le petit coin de terre dont, avec le *parson*[1] il a la charge. A cet égard, rien de plus instructif que les lettres de Sydney Smith à M. Beach, le squire de Netherhaven, dans la plaine de Salisbury. Toutes les fois qu'il voit une misère à soulager, une réforme à accomplir, une œuvre utile à faire, il la lui signale. Évidemment il considère que le paysan a des droits sur le squire. Un jour, il lui envoie une liste de trente familles besogneuses, et il ajoute : « Le n° 3 est plongé dans une dé-« tresse qui vient de son gaspillage et de son intem-« pérance. — Le n° 6 semble travailler et mériter

1. Le recteur ou vicaire a, comme on l'a vu, un rôle analogue à celui du squire, plus spécialement, mais non entièrement limité à la garde morale du troupeau. Dans le rectorat il y a souvent une grande chambre qu'on appelle la salle des fermiers. C'est là que deux ou trois fois par an ils dînent sous la présidence du recteur. La même chambre sert aux conseils de paroisse.

« qu'on l'encourage. — La famille n° 18 est une troupe « de têtes faibles, tout à fait misérables, trop abruties « pour essayer de sortir de leur fange. — Le n° 25 re- « présente une bande de sauvages déguenillés et tê- « tus, tout indiqués pour Newgate et la potence[1]. » Une autre fois, il propose à M. Beach de fonder une école du dimanche, il lui demande de choisir un instituteur, il discute avec lui les mérites des candidats, ceux de Bendall, le maréchal ferrant, ceux de Cozens, le tailleur. Avant tout, il faudra des tables et des bancs, vingt Nouveau-Testaments et vingt livres de prière. Tous ces frais regardent M. Beach, comme ceux de l'école industrielle où les filles apprennent à coudre et à tricoter. Ainsi, à Londres où il chevauche à Rotten-Row, où il siège à la Chambre des communes, le *squire* s'occupe des habitants de son domaine; il entend parler de tout le peuple villageois, du sacristain, du forgeron, du tailleur, du menuisier, des journaliers, des femmes et des enfants. Par suite, sa charité est active, il ne donne point par acquit de conscience, sans s'inquiéter au juste de l'emploi qui sera fait de son argent; il travaille à une entreprise qu'il a conçue, à laquelle il s'intéresse comme à son œuvre née de sa réflexion. Aujourd'hui encore, le squire se faisant rare, le gentleman qui lui succède[2] s'entend avec les gentlemen du voisinage pour fonder des institutions bienfai-

1. *Mem.*, ch. I.

2. Sur les devoirs du prêtre et du squire contemporain voir le IIe volume de *Robert Elsmere*, par Mrs. H. Ward.

santes, clubs pour les ouvriers, hospices pour les vieillards, écoles techniques pour les jeunes gens. Ils cherchent à répandre dans le peuple le goût de la gymnastique, du tennis, du cricket, du foot-ball, des divertissements hygiéniques et peu coûteux; ils président des tournois athlétiques, ils donnent des prix aux vainqueurs. A la ville, où dans le tumulte des affaires et des distractions, dans le mouvement de la rue, le sentiment de la solidarité humaine tend à s'affaiblir, ils se souviennent de leur rôle comme à la campagne, où le voisinage est facile, l'intérêt commun plus visible, la hiérarchie sociale plus accusée. A Londres, dans les quartiers misérables de l'East-End, ils luttent contre la tristesse engendrée par la laideur et la monotonie de la vie étouffée entre les interminables rues de brique, contre le désespoir qui ne s'oublie que dans l'ivrognerie. Ils relèvent l'homme de la boue où il gît prosterné; par des conférences, par des concerts, par des promenades à la campagne, par des expositions de peinture composées de leurs tableaux qu'ils prêtent, ils essayent de l'intéresser à ce monde, de lui donner une vision de son ordre et de sa beauté. Par des clubs de toute espèce ils l'engagent à devenir sociable, à sortir de sa solitude sombre, à coudoyer ses frères. Ils fondent le *People's Palace, Toynbee Hall*; ils travaillent au *mouvement d'extension des universités.* Aujourd'hui comme autrefois, à la campagne comme à la ville, ils sentent que l'honneur d'occuper le premier rang dans la société doit se payer par des services

à la société et, véritablement, ils font œuvre de chefs.

La nation les accepte pour ses chefs et se range autour d'eux. Autrefois surtout, et à la campagne, dans la belle époque whig, héréditaire, instinctif et obscur, il faut lire les romans de George Eliot, de Miss Austen, de Mrs Gaskell pour voir la force qu'avait ce sentiment. L'autorité du squire fait alors partie de ordre accoutumé dont on ne cherche pas à se rendre compte ; on l'accepte, comme on accepte la succession des saisons. Tout petits, les villageois ont entendu les vieux parler de son père et de son grand-père : ils le saluent parce qu'ils l'ont toujours salué, et aussi parce qu'ils ont pour lui un fonds de respect traditionnel, d'affection, fait de sentiment vrai et d'habitude. Aucune envie égalitaire à son égard : comme il est un des leurs, ils sont fiers de sa richesse, de son manoir, de ses écuries, de son chenil, voire même de sa hardiesse à cheval, de sa force et de sa beauté physique. Naturellement, l'acceptant pour chef, ils l'acceptent pour représentant : il est leur représentant-né et ils n'en veulent point d'autres. Ils ne choisiraient pas un commerçant enrichi de la ville voisine, qui vient d'acheter un domaine, et qui ne tient pas à la contrée par des racines profondes. Il n'a d'autre concurrent que les autres squires du voisinage. La lutte ouverte entre les *gentlemen* n'est ouverte qu'entre les *gentlemen*, et l'on remarque qu'à la tête de toute institution comme de toute association, — qu'il s'agisse d'un club de cano-

tage[1], d'un syndicat d'agriculteurs, d'une ligue économique, qu'il s'agisse de l'armée ou du clergé, qu'il s'agisse de la société politique tout entière, — le peuple anglais veut des gentlemen, il y a cinquante ans, des squires et des cadets de la noblesse, aujourd'hui, outre ces cadets et ces squires, des membres des professions libérales, prêtres, médecins, militaires, dans tous les cas des hommes supérieurs à la foule par leur éducation intellectuelle et morale.

Ils sont capables de le représenter, car ils ont cette éducation supérieure. Dès l'enfance, en leur apprenant à se considérer comme une race plus noble, on a développé en eux le point d'honneur, on a façonné le type du *gentleman*, c'est-à-dire qu'on leur a donné des habitudes de fierté, d'indépendance, de probité et de sang-froid. A Harrow, à Eton ou à Rugby[2], ils ont appris à s'entraîner au grand air, à se gouverner, à se tenir en bride, à se sentir responsables d'eux-mêmes, à se défendre, à se faire respecter à coups de poing. A Oxford, à Cambridge, pendant trois ans, ils ont reçu un commencement de culture supérieure, ils ont été en contact avec leurs pareils comme avec les jeunes nobles qui siégeront

1. Un de mes amis, M. H..., qui habite un petit domaine dans les environs de Londres me conte que l'an dernier des ouvriers sont venus le prier d'accepter la présidence d'une société vélocipédique qu'ils voulaient fonder. M. H... qui n'est pas bicycliste leur répond : Why don't you take B ? (droguiste, homme intelligent, très entreprenant, l'un des meilleurs cyclistes de la région ?) — *Well, Sir, of course we want a gentleman!*

2. Surtout depuis la réforme de T. Arnold.

un jour à la Chambre des lords. Enfin ils ont reçu l'éducation que donne la vie active et la réalité, ils ont vu des fermiers, des cultures et des bestiaux, tout petits, ils ont entendu parler des questions qui préoccupent les squires, récoltes, ventes, impôts, droits de douane, revenus, fermages, grande culture, condition des paysans, progrès du méthodisme. Avant d'entrer au Parlement, ils ont géré leur domaine qui comprend parfois des villages, des carrières, des bois ; ils ont exercé des juridictions locales, et l'administration de la paroisse et du district[1] les a préparés à l'administration des affaires nationales. Initiative, réflexion, prudence, les qualités de l'homme d'État se sont développées en eux[2], en même temps que leur esprit s'est empli d'idées formées au contact des choses et s'est vidé des formules théoriques et sèches. Par-dessus cette éducation que chacun d'eux reçoit naturellement de son milieu natal, ajoutez la culture qu'il se donne volontairement pour se préparer à la besogne spéciale à laquelle il se sait destiné, d'abord à l'Université, en s'exerçant dans les *debating societies* à l'étude et à la discussion des affaires publiques, plus tard en voyageant, en séjournant à l'étranger, en faisant le tour d'Europe, non

1. Sur les devoirs et les obligations du *squire*, voir T. Escott *England*.

2. Tout cet idéal est tracé dans J. Austin : « A plea for the Constitution 1859, cité par Mill, *Recent writers on Reform* : *Dissertations and discussions*, III, 54. Voir surtout Taine, *Notes sur l'Angleterre : la Société et le Gouvernement*.

pas en touriste et en dilettante, mais en spécialiste qui accumule des informations et achève de se renseigner sur sa spécialité.

Telles sont les garanties qu'ils offrent de compétence et de probité. Avec une semblable sélection et un semblable entraînement, rien d'étonnant si les hommes d'État peuvent abonder, si tous, les Pitt, les Canning, les Grey, les Russel, les Peel, les Macaulay, les Bright, les Gladstone, se contentent d'être hommes d'État, s'ils ne visent pas à remplir leurs poches, à atteindre à la popularité, à renverser à leur profit les formes existantes; rien d'étonnant s'ils se dévouent à leur œuvre, si le sentiment sérieux du devoir les pousse jusque dans leur vieillesse à passer les nuits sur les bancs des Communes et des Lords, s'ils surmontent les préjugés de leur classe pour mener les idées libérales à la victoire en affranchissant les catholiques, en votant les réformes électorales, en supprimant les droits sur les blés, en subventionnant les écoles primaires, en ouvrant les Universités aux dissidents, en élargissant les droits du fermier sur son *landlord*, en abolissant l'Église établie en Irlande, en réduisant à dix heures le travail des enfants dans les manufactures, en soulageant du fardeau de l'impôt les épaules de la multitude pour le faire peser sur les leurs, — bref, en gouvernant véritablement au profit du peuple qu'ils représentent véritablement.

VI

Voilà la conception générale de la société et du gouvernement dont vécurent Sydney Smith et tous les whigs de son temps. Parce que cette conception leur est commune avec les tories, on ne s'attache guère, quand on parle d'eux, qu'au trait qui les distingue, c'est-à-dire à leur libéralisme. Pour nous, qui les observions en étrangers, il fallait nous prendre à ce qui fait le fond de leur idées politiques et sociales, à leur instinct conservateur, à leur amour des changements lents, des compromis et des atermoiements, à leur théorie du gouvernement local et central, par les *parsons* et les *squires*, par la *gentry* et l'aristocratie. Toutes les fois qu'ils proposent un changement, il est entendu que ce changement se fait à l'intérieur de cette forme[1]; cela va de soi, ils n'ont jamais eu l'idée de la modifier : à leur gré elle est la seule belle et la seule possible. Aussi, lorsqu'après la loi de 1832, dont il est le promoteur enthousiaste, Sydney Smith la croira menacée, tout de suite le conservateur et l'aristocrate apparaîtront en lui et feront taire le libéral.

1. Quand il défend la réforme, Sydney Smith dit : « The great majority of persons returned by the new boroughs would either be men of high reputation or men of fortune known in the neighbourhood : they have property and character to lose. » — Et plus loin : « The majority of the new members will e landed gentlemen. » (*Speech on Reform Bill.*)

Or, cette forme est très ancienne ; pendant tout le XVIIIe siècle, par exemple, elle a prévalu. A présent que nous l'avons décrite, nous pouvons insister davantage sur ce qu'ont apporté de neuf les contemporains whigs de Sydney Smith. Tout d'abord, ils ont lutté contre la doctrine tory, qui, relevée par George III dès son avènement, triomphait depuis 1792 ; ils ont attaqué la théorie qui, posant la *prérogative* du roi et son droit absolu et divin, ordonnait à la nation l'obéissance passive et la « *non-résistance* ». Ils reprenaient la vieille formule whig donnée par Bolingbroke, et défendaient « les prin-« cipes de liberté, de résistance, d'autorité des Par-« lements, de pouvoir et de majesté du peuple ». Pouvoir et majesté du peuple on les avait bien oubliés pendant le XVIIIe siècle, on avait abaissé la monarchie, non au profit du peuple mais d'une « *squirearchie* » tyrannique, égoïste et de plus en plus puissante. Cette *squirearchie*, les whigs du XIXe siècle la gardent, mais ils luttent contre ses abus, contre l'oppression des catholiques, des dissidents, des villageois, contre l'injustice faite aux grandes villes dont la voix n'est pas entendue au conseil de la nation. Bref, ils demandent que le peuple soit réellement représenté par ses chefs, et que leur dévouement légitime leur autorité. Gouvernement par les gentlemen et pour le peuple, voilà tout leur programme, et la seconde partie en est nouvelle ; c'est par ce programme qu'ils essayent de résoudre les problèmes que le XVIIIe siècle avait

posés. Ils y réussissent en partie : en effet, au XIXe siècle et au XIXe siècle seulement, paraît ce noble type du gentleman dont on vient d'essayer de tracer le portrait idéal. A cet égard, quand on compare les romans modernes à ceux du siècle dernier, le contraste est frappant. Au tyranneau ignorant et rogue qu'avaient décrits Fielding, Smolett, Richardson, Godwin a succédé le gentleman instruit, charitable, conscient de sa fonction sociale et soucieux de sa fonction. Mêmes contrastes entre les législateurs des deux époques. En somme, de 1820 à 1865, l'idée whig que conçoit Sydney Smith s'applique sans trop se déformer dans la réalité, et cette période est une des rares réussites de l'Histoire, un des beaux moments de l'Angleterre.

CHAPITRE VII

SON TALENT

Les idées de Sydney Smith ne sont pas très originales. Il dit à l'homme : « Sois brave, tiens-toi droit dans la vie ; pas de questions oiseuses, de plaintes inutiles et de soupirs mélancoliques. Gagne honnêtement des guinées, crois en Dieu et accepte les formes de croyance établies. » Il dit au citoyen : « Occupe-toi des affaires publiques, empêche le gouvernement de te tondre trop, vote pour l'homme qui maintiendra ferme ton droit de franc parler, pour les mesures qui feront baisser le prix du pain, de la viande et du drap. » Sa conception générale de la société et du gouvernement règne depuis plus de cent ans en Angleterre. Quand il commence à écrire, ses projets de réformes lui sont communs avec tous les whigs de son époque. En quoi donc Sydney Smith mérite-t-il de rester dans l'histoire de son pays ?

I

C'est par son succès d'écrivain qu'il fut remarquable. Au premier abord, on s'en étonne. Regardez ses grands morceaux, *Peter Plymley*, ses *Lettres*

à l'Archdeacon Singleton, ses articles sur l'Irlande et le scrutin secret : ils ne vous sembleront pas composés. Point de plan visible, de progrès régulier des idées, de préparations ni de résumés. Nous trouvons parfois quelque rudesse à ces plaisanteries qui eurent tant de succès en Angleterre; son éclat de rire est trop bruyant. On le traite de grand pamphlétaire, mais de Swift[1], à qui on le compare souvent, il n'a ni la roideur froide, ni le serré de la démonstration ironique, ni la fougue contenue d'orgueil et de haine. Pour l'art de la preuve, du style, de la plaisanterie, il n'est comparable ni à Pascal, ni à Voltaire, ni à Courier.

C'est qu'à proprement parler, Sydney Smith n'est pas un homme de lettres. Il ne faut voir en lui qu'un Anglais de la classe moyenne qui, usant d'une habitude anglaise, dit tout haut ce qu'il pense des affaires publiques, écrit aux journaux pour se plaindre quand il se croit lésé par un règlement ou par un fonctionnaire, et prend souvent la parole dans un meeting. Voyez comment écrit et à qui s'adresse ce clergyman. Un matin, en se promenant à petits pas dans son jardin, il a déplié son journal, le *Globe* ou l'*Advertiser*; il a lu qu'un braconnier venait d'être encore condamné à sept ans de travaux forcés; il a retrouvé dans un discours du Parlement

1. Macaulay fait ce rapprochement : « He is universally admitted to have been the greatest master of ridicule that has appeared among us since Swift ». Il est vrai que Macaulay écrit cela à Mrs. Sydney Smith.

le défilé monotone des arguments que les tories opposent à l'émancipation des catholiques. Là-dessus sa verve s'allume, et le soir, dans la salle à manger du presbytère, sous la lampe commune, au milieu du bavardage rieur de ses enfants, d'un seul élan, il jette un article où l'on retrouve l'accent, le geste, le ton, les saccades, la voix du discours spontané et vivant.

A qui parle-t-il? A la classe moyenne, aux marchands, aux squires, aux prêtres de province qui le liront le matin entre une beurrée et une tasse de thé, avant de monter à cheval ou de commencer la rédaction du sermon hebdomadaire. Public peu spéculatif, qui n'a cure ni de philosophie ni d'histoire, bien moins cultivé que la génération qui, trente ans plus tard, lira Macaulay[1], incapable de prendre plaisir à la belle composition régulière, à l'ordonnance savante des arguments, à la symétrie des phrases, public pesant, encroûté dans ses préjugés, de pensée rare et lente qui, sans raison, s'est buté contre toute réforme, mais public honnête, d'âme rude, simple, vaillante comme les héros de Fielding, surtout sensible à l'accent franc, au ton hardi, au geste sincère, à la parole ferme et bien sonnante d'un orateur. Dans les réunions populaires, la foule anglaise a toujours applaudi l'attitude énergique[1] et combattante de l'homme qui

1. En 1801 il écrit : « It is of some importance that grown up country gentlemen should be habituated to read printed books. »
2. *Plucky*.

debout devant elle, la regarde bien en face, le discours bref et dru lancé avec humour, la harangue simple où l'on sent les élans de l'âme vivante, saine, active et convaincue. Telles sont la langue et l'allure de Sydney Smith. Tout de suite, il prend pied sur la réalité familière, et il procède par attaque directe ; il n'enveloppe pas son adversaire d'insinuations malicieuses, il ne le perce pas d'ironies délicates; vigoureusement, de l'épaule, en vrai boxeur anglais, il décoche un coup de poing rapide qui va frapper en pleine figure. Voyez, dès le début d'un article sur les méthodistes, cette franche allure d'attaque : « En détruisant une ruche de savetiers sacrés, « en jetant la lumière sur l'amas de sottises dange-

1. In routing out a nest of consecrated cobblers, and in bringing to light such a perilous heap of trash as we vere obliged to work through in our articles upon the Methodists and Missionaries, we are generally conceived to have rendered useful service to the cause of rational religion. For this purpose we shall proceed to make a few short remarks upon the sacred and silly gentleman before us. (*Methodism.*)

Voici un autre début :

An accident, which happened to the gentleman engaged in reviewing this sermon, proves, in the most striking manner, the importance of this charity for restoring to life persons in whom the vital power is suspended. He was discovered, with Dr. Langford's discourse lying open before him, in a state of the most profound sleep; from which he could not, by any means, be awakened for a great length of time. By attending, however, to the rules prescribed by the Humane Society, flinging in the smoke of tobacco, applying hot flannels, and carefully removing the discourse itself to a great distance, the critic was restored to his disconsolate brothers. (*Article on Dr. Langford.*)

« reuses qu'il nous a déjà fallu remuer, nous croyons « avoir rendu un service à la cause de la religion rai- « sonnable. Nous sommes et nous avons toujours été « ami du christianisme sensé ; nous nous déclarons « encore prêt à le défendre, à l'empêcher d'être la « proie de l'innombrable et répugnante vermine du « méthodisme. A cette fin, nous allons procéder à « quelques remarques sur le pieux et sot gentleman « dont le livre est ouvert devant nous. » Évêques ou ministres, quand il malmène les puissants, sa rudesse est la même. « Il n'y a rien », dit-il en parlant de l'évêque de Gloucester[1], « dont les gentlemen épris « de solennité, aient aussi peur que d'un peu d'hu- « mour. Telle est aussi l'objection que certains petits « insectes de la tête font au fin peigne. Les doigts et « le pouce, de la poudre insecticide, tout ce que vous « voudrez, mais, au nom du ciel, pas de fin peigne ! » — Ce qui distingue d'abord le style de Sydney Smith, c'est la netteté de la parole, l'articulation ferme de l'homme sûr de sa croyance, parce qu'elle est solidement établie sur des faits, un certain ton énergique et mâle qui emporte la conviction : « Il y a deux « mots magnifiques dans la langue, ce sont les mots « *oui* et *non*. Il faut les prononcer fortement et hardi- « ment. » Il a cette hardiesse et son public applaudit à son attitude. « Il n'est pas vrai de dire que l'Église « catholique soit ce qu'elle était. A cette assertion, « je réponds rondement : *Non !* Le pape ne détrône

1. *Third letter to Archdeacon Singleton.*

« plus les rois, il ne dispose pas de leurs royaumes, « il n'extorque pas d'argent. » Il y a quelque chose de très persuasif dans ces négations brèves envoyées coup sur coup comme des fusillades. « Nous disons « à nos paroissiens que l'on connaît l'arbre à ses « fruits. A quels fruits puis-je juger du régime que « vous appliquez à l'Irlande? La Nouvelle-Zélande « est en train d'émerger à la lumière; Tahiti est en « train d'émerger à la lumière : l'Irlande est toujours « voilée dans les ténèbres; ses enfants, que nulle loi « ne protège, vivent dans l'ombre même de la mort. « Votre régime d'exception a t-il fait l'Irlande pros- « père? A-t-il fait l'Irlande anglaise? A-t-il fait « l'Irlande libre? A-t-il fait l'Irlande heureuse? « Comment prouvez-vous la prospérité l'Irlande? « Est-ce en nous montrant les sauvages nus, inertes, « misérables qui dorment sur la terre fangeuse de « leurs cabanes? Comment prouvez-vous que l'Ir- « lande est anglaise? Est-ce par l'empressement quelle « mettrait à se ranger sous la bannière hostile d'un « envahisseur ? Sont-ils libres ces hommes qui mar- « chent, qui respirent entourés de baïonnettes « anglaises? Qu'est leur histoire, qu'un écrit de « meurtres, d'incendies, de pendaisons, de famines,

1. We preach to our congregations, Sir, that a tree is known by its fruits. By the fruits it produces I will judge your system. What has it done for Ireland? New Zealand is emerging to light; Otaheite is emerging; Ireland is *not* emerging; she is still veiled in darkness; her children, safe under no law, live in the very shadow of death. Has your system of exclusion made Ireland rich? Has it made Ireland loyal? Has it

« d'épidémies? » Sentez-vous l'élan intérieur qui soutient et conduit cette accumulation de petites phrases? Sentez-vous que cette allure directe, ce parler franc inspirent confiance, que le peuple aime la résolution et le sans-gêne de l'homme qui se campe ainsi en combattant? — « On soutient, » dit Sydney Smith, dans un discours à Taunton [1], « que le peuple devient « indifférent à la réforme. Pour cette opinion-là, j'ai le « plus profond mépris. Je ne crois pas que le peuple « ait reculé d'une semelle dans sa volonté. Je ne crois « pas que jamais une nation ait été si fermement « résolue à faire voter une loi. Après ce qu'ont fait le « roi et le Parlement, je demande à tout homme de « bon sens, si le peuple se contentera de moins que « ne demande le présent projet de loi. Si on veut « l'étrangler, ce projet, j'avoue que je tremble à la « pensée de ce qui suivra, et ceci, je le dis délibéré- « ment, après une longue et minitieuse enquête. « Après une minutieuse enquête, j'affirme encore « ma conviction, à savoir que le désir de la Réforme

made Ireland free? Has it made Ireland happy? How is the wealth of Ireland proved? Is it by the naked, idle, suffering savages, who are slumbering on the mud floor of their cabins? In what does the loyalty of Ireland consist? Is it in the eagerness with which they would range themselves under the hostile banner of any invader, for your destruction and for your distress? Is it liberty when men breathe and move among the bayonets of English soldiers? Is their happiness and their history anything but such a tissue of murders, burnings, hanging, famine, and disease, as never existed before in the annals of the world? (*Speech at Beverley on the Catholic claims.*)

1. 1831.

« a augmenté et n'a point diminué; que le silence « actuel n'est pas de l'indifférence, mais le calme de « la victoire et la certitude du succès. Quand je « verrai changer les instincts et les appétits de toutes « les créatures, quand je verrai l'aigle qui s'est « échappé de sa prison revenir à sa cage et à sa « chaîne, quand je verrai le nègre émancipé réclamer « la charrue qui l'a rompu et le fouet qui l'a déchiré, « alors et seulement alors, je croirai que le peuple « d'Angleterre veut retourner à son antique humi- « liation, et va tendre ses mains repentantes vers « les menottes qui, en ce moment, gisent brisées à « ses pieds[1] ! »

D'où vient la force de ce discours sinon de la

1. As for the opinion itself, I hold it in the utmost contempt. The people are waiting in virtuous patience for the completion of the bill, because they know it is in the hands of men who do not mean to deceive them. I do not believe they have given up one atom of reform — I do not believe that a great people were ever before so firmly bent upon any one measure. I put it to any man of common sense, whether he believes it possible, after the King and Parliament have acted as they have done, that the people will ever be content with much less than the present bill contains. If a contrary principle be acted upon and the bill attempted to be got rid of altogether, I confess I tremble for the consequences, which, I believe, will be of the worst and most painful description; and this I say deliberately, after the most diligent and extensive inquiry. Upon that diligent inquiry, I repeat again my firm conviction, that the desire of reform has increased, not diminished; that the present repose is not indifference, but the calmness of victory, and the tranquillity of success. When I see all the wishes and appetites of created beings changed, when I see an eagle, that, after long confinement, has escaped into the air, come back to his cage and his chain, — when I see the emancipated negro

source de conviction ardente qui lui communique sa chaleur et son élan. Par les répétitions du pronom *je*, par ces affirmations persistantes[1], autoritaires, *je crois*, *je soutiens*, *je nie*, *je méprise*, *je repousse*, l'âme honnête de l'orateur agit sur nous, toute vibrante de croyance et de dédain. Devant une croyance affirmée avec force, nous croyons par *suggestion*, et le geste abrupt de Sydney Smith est plus puissant sur nous que des preuves choisies et enchaînées avec art. Ainsi présentée, une idée sort du domaine de la raison pure; elle fait partie d'une physionomie vivante; nous la repoussons ou nous l'acceptons selon que la figure et l'attitude de l'homme nous semblent hypocrites ou vraies. Il y a moins d'art dans le début de la seconde lettre à l'*archdeacon* Singleton que dans une exorde de Macaulay; l'écrivain n'y présente pas son idée générale, mais il fait mieux, il s'y présente lui-même, et sa voix virile, son regard clair et droit, sa façon de tenir haut la tête, la jovialité de sa figure bonhomme, nous donnent tout de suite envie de croire ce qu'il va dire :

« Mon cher monsieur[2], il y a longtemps que vous

asking again for the hoe which has broken down his strength, and the lash which has tortured his body, I will then, and not till then, believe that the English people will return to their ancient degradation — that they will hold out their repentant hands for those manacles which at this moment lie broken at their feet. (*Speech at Taunton.*)

1. De même la fin de la première lettre à l'Archdeacon Singleton.

2. « My dear Sir, It is a long time since you have heard from me, and in the mean time the poor Church of England has been

« n'avez entendu parler de moi, et cependant, la « pauvre Église d'Angleterre n'a pas cessé de trem- « bler, depuis l'évêque qui siège sur son trône, jus- « qu'au petit prêtre qui chevauche son bidet. Je vous « ai déjà écrit sur ce sujet afin de ne pas éclater d'in- « dignation, et comme mon habitude n'est pas de re- « culer, je vais continuer jusqu'à ce que l'Église d'An- « gleterre soit debout ou par terre, inanimée et sur le « dos, ou vigoureuse et sur ses jambes. »

« Deux ou trois personnes m'ont dit : « Pourquoi « donc, après avoir écrit à l'archdeacon Singleton une « lettre amusante et qui a réussi, vous hasardez-vous » à en composer une autre qui probablement va tom- « ber à plat et qui risque d'être faible et stupide ? » « Voilà des raisonnements que je méprise de tout mon

trembling, from the Bishop who sitteth upon the throne, to the Curate who rideth upon the hackney horse. I began writing on the subject to avoid bursting from indignation; and, as it is not my habit to recede, I will go on till the Church of England is either up or down — semianimous on its back, or vigorous on its legs.

Two or three persons have said to me — " Why, after writing an entertaining and successful letter to Archdeacon Singleton, do you venture upon another, in which you may probably fail, and be weak or stupid? " All this I utterly despise : I write upon these matters not to be entertaining, but because the subjects are very important, and because I have strong opinions upon them. If what I write is liked, so much the better; but liked or not liked, sold or not sold, Wilson Crokered or not Wilson Crokered, I will write. If you ask me who excites me — I answer you, it is that Judge who stirs good thoughts in honest hearts — under whose warrant I impeach the wrong, and by whose help I hope to chastise it. (*Second letter to Archdeacon Singleton.*)

« cœur. Je n'écris pas pour être amusant, mais parce « qu'il s'agit de choses très importantes et sur les- « quelles j'ai des convictions très fortes. Si l'on aime « ce que j'écris, tant mieux. Mais qu'on l'aime ou « qu'on ne l'aime pas, qu'on l'achète ou qu'on ne « l'achète pas, je veux écrire. Si vous demandez qui « donc m'excite, je vous réponds que c'est ce Juge qui « fait naître les bonnes pensées dans les cœurs hon- « nêtes, — dont j'exécute les ordres en poursuivant le « mal, et sur qui je m'appuie pour le châtier. »

Voilà son ton habituel et voilà son vocabulaire; il n'emploie que cette langue familière, que ces mots usuels, les vieux mots de la langue anglo-saxonne, les plus pleins, les plus succulents, les plus riches en images et en émotions, c'est-à-dire déjà, et avant tout raisonnement, en motifs d'actions. — « On nous dit : « Attendez encore avant de faire la réforme; prenez « garde aux changements brusques! Mais je réponds : « Est-ce qu'on rencontre si souvent un ministre réfor- « mateur? Et combien de fois avons-nous eu un roi « partisan des réformes? Frappez le fer tandis qu'il est « chaud! En haut le bras! Et puis en bas le marteau! « Encore en haut le bras! et encore en bas le marteau[1]! » « — Une semblable image s'enfonce dans l'esprit du lecteur, elle y reste, elle peut s'y développer comme

1. « Are you sure that a people bursting into new knowledge, and speculating on every public event will wait for your protracted reform? Strike while the iron is hot — up with the arm and down with the hammer and up again with the arm, and down again with the hammer! » (*Speech at Taunton.*)

une semence en une végétation de croyance et de conviction. De même, dites aux squires et aux fermiers que le roi est le chef spirituel de l'Église, il leur faudra un effort pour vous comprendre ; en tous cas la phrase trop terne ne se réfléchira pas dans leur mémoire. Dites-leur comme Sydney Smith : « C'est « le roi qui assigne un jour de jeûne tous les ans, « et qui nomme les évêques, » et vous parlez leur langage ; vous enfermez dans une enveloppe sensible l'idée que vous leur donnez à digérer, et ils ne peuvent l'assimiler que sous cette forme. Tel est le procédé constant de Sydney Smith : avant tout c'est un vulgarisateur. Les idées abstraites d'un Bentham, d'un Dugald Stewart, il les adapte aux esprits populaires. Il les transpose, il les fait passer du ton abstrait dans le ton concret. Pour les cervelles qui ne peuvent retenir et associer les signes qui représentent des généralités, il développe toute la série d'images dont le signe est le symbole. Tel un algébriste qui, mesurant devant vous des droites, des courbes, des figures que l'œil peut voir et se rappeler, vous rendraient sensibles les résultats auxquels l'ont mené ses pures formules. Rien de plus long et de moins probant qu'un semblable procédé, puisque, de parti pris, il se passe des méthodes qui simplifient et qui généralisent. En refusant d'extraire d'un fait et d'isoler les caractères spéciaux qui intéressent le sujet spécial dont il traite, en laissant ce fait entouré tous ses dehors, entouré de tous ses appendices, il limite à ce fait la preuve qu'il tire de ce fait. Stuart Mill

eût trouvé bien longs de forme et bien écourtés de pensée, les articles politiques de Sydney Smith, mais ce que Stuart Mill écrit sur l'Irlande ne vaut que pour quelques cervelles spécialement entraînées. Est-ce qu'Abraham Plymley, Squire Western, Parson Jack, leurs fermiers, leurs domestiques, leurs femmes et leurs enfants, ne prendront pas plaisir au début suivant du dernier pamphlet de Sydney Smith[1]? « Le revenu de l'Église catholique est fait de petits « sous, de pommes de terre, de chiffons, d'os, de « vieilles guenilles, bien pis, de vieilles guenilles « irlandaises. Les prêtres disent leurs prières dans « des bouges ou en plein air, parce qu'ils n'ont pas « de lieu de prière, et leur religion est la religion des « trois quarts des Irlandais. Tout à côté, dans une « maison au toit bien solide, aux fenêtres bien closes, « est un clergyman protestant bien payé qui prêche « dans la solitude ; à côté de lui le chantre, à côté de « lui le sacristain, à côté de lui la femme du sacris- « tain, tous les quatre furieux contre les erreurs du « papisme et prêts à donner leurs vies pour les grandes « vérités qui furent établies à Augsbourg[2]. »

1. *A fragment* on *the Irish Roman Catholic Church.* (Écrit, en 1844, quelques semaines avant sa mort.)

2. The Revenue of the Irish Catholic Church is made up of half pence, potatoes, rags, bones, and fragments of old clothes; and those, Irish old clothes. They worship in hovels or in the open air from the *want* of any place of worship. Their religion is the religion of three-fourths of the population! Not far off in a well-windowed and well-roofed house, is a well-paid, Protestant clergyman, preaching to stools and hassocks, and

Voilà un début simple et qui est facile à comprendre. Au lieu de disserter sur l'Église catholique et sur l'Église protestante, on nous a fait voir des prêtres, des sacristains, des bâtiments et des vieux tas de chiffons. Est-ce assez? Sydney Smith ne le pense pas et voici comment il continue :

« On conte dans la famille de Leister une histoire « à laquelle on donne le titre suivant : *Elle est un « peu souffrante*. La voici :

« Un clergyman protestant, recteur du voisinage, « était l'hôte du duc de Leinster. Il venait de passer « au château trois ou quatre jours. Le samedi soir, « comme on se séparait pour se coucher : "A demain « matin, dit le duc, au déjeuner! — Non, dit notre « protestant, vous déjeunez un peu trop tard pour « moi; je tiens beaucoup à être exact à mon église, « et votre déjeuner retarderait notre service ".— « Voilà « le duc bien content d'une si bonne raison et l'on se « sépare pour la nuit, Sa Grâce se disant peut-être que « son palais n'avait rien à craindre des embûches du « malin, puisqu'il abritait un fils aussi exemplaire « de l'Église. Mais le matin venu, la première per- « sonne que voit le duc en entrant dans la salle à « manger, c'est notre ponctuel protestant tout absorbé « devant des petits pains et du beurre, un doigt dans « un œuf et une large tranche de jambon de Tipperary

crying in the wilderness; near him the clerk, near him the sexton, near him the sexton's wife — furious against the errors of Popery, and willing to lay down their lives for the great truths established at the Diet of Augsburg. — *Ibid.*

dans son assiette. " Enchanté de vous voir, mon « cher recteur, mais aussi surpris qu'enchanté. — « Oh! est-ce que vous ne savez pas ce qui est arrivé? « dit le pieux déjeuneur; *elle est un peu souffrante.* « — Un peu souffrante? dit le duc, de qui parlez-« vous? Vous n'êtes pas marié, vous n'avez pas de « sœur; me voilà tout inquiet, dites-moi, qui est-ce « qui est malade? — Mon Dieu, milord, c'est que je « n'ai pour fidèles que le chantre, le sacristain et la « femme du sacristain. Or, la femme du sacristain est « très délicate; quand elle ne peut pas venir à l'église, « nous ne formons pas le nombre voulu par la « rubrique et, par conséquent, il n'y a pas de service « ce jour-là. Ce matin, la bonne femme a le rhume « et mal à la gorge, et, comme je n'ai déjeuné « que très légèrement, j'ai pensé que je ferais aussi « bien de me dépêcher de rentrer pour assister au « vrai déjeuner de famille. " — Je ne dis pas, ajoute Sydney Smith en terminant son apologue, que ce clergyman avait tort, mais une église comme celle-là vaut-elle des insurrections et la guerre civile tous les dix ans? »

1. There is a story in the Leinster family which passes under the name of.

"*She is not well.*"

A Protestant clergyman, whose church was in the neighbourhood, was a guest at the house of that upright and excellent man the Duke of Leinster. He had been staying there three or four days; and on Saturday night, as they were all retiring to their rooms, the Duke said, " We shall meet to morrow at breakfast." — " Not so (said our Milesian Protes-

Accompagnée d'un semblable commentaire, grossie, épaissie de cette façon, une idée devient accessible aux plus incultes cervelles. Un gros rire pesant éclatait. Aux jours de foire, aux dîners[1] qui réunissent les fermiers après le marché ou les squires avant les élections, on se racontait l'anecdote, et, de bouche en bouche, bien protégée par sa solide enveloppe, l'idée cheminait, agissant lentement sur les préjugés séculaires.

tant); your hour, my lord, is a little too late for me; I am very particular in the discharge of my duty, and your breakfast will interfere with my church." The Duke was pleased with the very proper excuses of his guest, and they separated for the night; — his Grace perhaps deeming his palace more safe from all the evils of life for containing in its bosom such an exemplary son of the Church. The first person, however, whom the Duke saw in the morning upon entering the breakfast-room was our punctual Protestant, deep in rolls and butter, his finger in an egg, and a large slice of the best Tipperary ham secured on his plate. "Delighted to see you, my dear vicar," said the Duke, "but I must say as much surprised as delighted." — "Oh, don't you know what has happened?" said the sacred breakfaster, — "*She is not well.*" — "Who is not well?" said the Duke: "you are not married — you have no sister living — I'm quite uneasy; tell me who is not well." — "Why the fact is, my lord Duke, that my congregation consists of the clerk, the sexton, and the sexton's wife. Now the sexton's wife is in very delicate health: when she cannot attend, we cannot muster the number mentioned in the rubric; and we have, therefore, no service on that day. The good woman had a cold and sore throat this morning, and, as I had breakfasted but slightly, I thought I mighta s well hurry back to the regular family dejeuner." I don't know that the clergyman behaved improperly; but such a Church is hardly worth an insurrection and civil war every ten years. *Ibid.*

1. Market-dinners.

Ce n'est pas tout que de raisonner par images et par anecdotes, il faut encore grouper ces anecdotes et ces images. Généralement on classe ensemble celles qui illustrent la même idée; on relie les idées connexes, en faisant apparaître leurs intermédiaires; on sépare les idées différentes. Des développements, des transitions, des divisions ce sont là les procédés classiques. Sydney Smith ne s'inquiète pas des procédés classiques. Est-ce qu'un esprit ordinaire pense suivant les règles de l'idéologie? A côté de l'association logique il y en a deux ou trois autres et, le plus souvent, nous n'apercevons point d'association entre nos idées. Au fond, l'écrivain qui se croit obligé de n'avancer que pas à pas, en dénombrant toutes les attaches de sa pensée, suit une marche artificielle. Les lettrés le louent, mais le grand public ne le lit pas. Le grand public a lu Sydney Smith qui lui montrait de petits tableaux juxtaposés au hasard. Nous ayant conté l'histoire du duc et du clergyman voyez comment il continue[1] :

« Sir Robert a bien fait de livrer bataille à O'Con-
« nell. Il s'y est pris trop tard, mais il s'est mis à
« l'œuvre avec hardiesse et bon sens, et quant à moi,
« je me félicite de tout mon cœur qu'O'Connell ait été
« condamné et mis en prison. Car j'estime, avec lord
« Grey, que la guerre civile vaut encore mieux que
« la séparation de l'Irlande et de l'Angleterre. Oui,

1. La transition serait : « Si injuste que j'estime l'établissement anglican en Irlande, ne me prenez pas pour un partisan d'O'Connell. »

« et si ennemi que je sois des blessures, des priva-
« tions, des explosions, si amoureux que je me sente
« des repas tranquilles et réguliers, si sots que j'es-
« time les hommes qui se font couronner des plumes
« du *Pullus domesticus* mâle et dont les cuisses sont
« galonnées d'or, si haïssables que me semblent les
« férocités de la guerre, j'aimerais mieux me faire
« soldat que d'accepter tranquillement un semblable
« démembrement de l'empire.

« Mais, après tout, je ne souhaite pas qu'il arrive le
« moindre mal à ce cher Daniel, car je crois qu'il a
« toutes sortes de vertus et de bonnes intentions et
« je le supplie de m'accorder quelques minutes de
« conversation : Voyons, au bout du compte, mon
« bon Daniel, qu'est-ce que vous désirez? La sépa-
« ration des deux pays? Et pour quoi faire? Est-ce
« pour devenir fameux? Est-ce pour chatouiller
« votre vanité personnelle? Mais vous êtes bien trop
« homme d'honneur et vous avez la vue bien trop
« claire pour aller vous lancer dans une telle aven-
« ture. Le pouvoir vous serait arraché des mains par
« une bande de brigands et de coupeurs de gorges.
« Vous trouveriez la mort en mangeant une pomme
« de terre empoisonnée; on vous tirerait des coups
« de pistolet dans la rue! Et n'allez pas vous mettre
« dans la tête que vous êtes capable de faire peur
« au gouvernement : quelles que soient ses fautes
« ou ses mérites, non vous ne l'intimiderez pas,
« croyez-en ma parole! Il vous fera des procès, il
« interdira vos meetings et il aura grandement raison,

« car il se ferait parfaitement mépriser s'il se lais-
« sait extorquer par la terreur la séparation des deux
« pays. Il sait très bien que sur cette question le
« peuple anglais est unanime et résolu et ferait plu-
« tôt la guerre. Et maintenant, cher Daniel, asseyez-
« vous tranquillement et dites-moi, quand cet ex-
« cellent bordeaux aura rafraîchi vos lèvres, quel
« est l'objet de tout gouvernement? L'objet de tout
« gouvernement, c'est du mouton rôti, des pommes
« de terre, du vin de Bordeaux, un policeman solide,
« un juge honnête, une grande route sans voleurs.
« Quelle sottise que d'aller par les rues brailler des
« chansons sur l'île Verte et sur l'île de l'Océan!
« Faites-moi taire ces têtes chaudes, cher Daniel [1], et

1. But, after all, I have no desire my dear Daniel should come to any harm, for I believe there is a great deal of virtue and excellent meaning in him, and I must now beg a few minutes' conversation with him. " After all, my dear Daniel, what is it you want? — a separation of the two countries? — for what purpose? — for your own aggrandisement? — for the gratification of your personal vanity? You don't know yourself; you are much too honourable and moral a man, and too clear-sighted a person for such a business as this: the empire will be twisted out of your hands by a set of cut-throat villains, and you will die secretly by a poisoned potato, or be pistolled in the streets. You have too much sense and taste and openness to endure for a session the stupid and audacious wickedness and nonsense of your associates. If you want fame, you must be insatiable! Who is so much known in all Europe, or so much admired by honest men for the *real* good you had done to your country, before this insane cry of Repeal? And don't imagine you can intimidate this Government; whatever be their faults or merits, you may take my word for it, you will *not* intimidate them. They will

« laissez-moi demander pour vous une petite réforme « pratique qui va guérir tous vos maux. » Braves gens qui me lisez, il faut que le gouvernement paye les prêtres catholiques d'Irlande. « Un cabriolet, une « maison, quelques lopins de terre à coté, un bon « petit revenu payé tous les trimestres, au bout du « compte, ce sont là les meilleurs remèdes aux mécon- « tentements et aux séditions. J'admire beaucoup le « protestantisme, mais je n'admire pas du tout des

prosecute you again. And now, dear Daniel, sit down quietly at Derrynane, and tell me, when the bodily frame is refreshed with the wine of Bordeaux, whether all this be worth while. What is the object of all government? The object of all government is roast mutton, potatoes, claret, a stout constable, an honest justice, a clear highway, a free chapel. What trash to be bawling in the streets about the Green Isle, the Isle of the Ocean; the bold anthem of *Erin go bragh!* A far better anthem would be Erin go bread and cheese, Erin go cabins that will keep out the rain, Erin go pantaloons without holes in them! What folly to be making eternal declamations about governing yourselves! If laws are good and well administered, is it worth while to rush into war and rebellion in order that no better laws may be made in another place? Are you an Eton boy, who has just come out, full of Plutarch's Lives, and considering in every case how Epaminondas or Philopœmen would have acted, or are you our own dear Daniel, drilled in all the business and bustle of life? I am with you, heart and soul, in my detestation of all injustice done to Ireland. Your priests shall be fed and paid, the liberties of your Church be scrupulously guarded, and in civil affairs the most even justice be preserved between Catholic and Protestant. Thus far I am a thorough rebel as well as yourself; but when you come to the perilous nonsense of *Repeal*, in common with every honest man who has five grains of common sense, I take my leave."

« coussins protestants sur lesquels il n'y a pas de ge-
« noux, ni des sièges où ne s'exerce pas la pression
« d'un poids protestant, ni des hectares de bancs pro-
« testants qui restent vides, où ne s'assoit pas un seul
« membre des cinq cents sectes chrétiennes. Je n'ai pas
« le moindre enthousiasme pour les déserts religieux
« ni pour les solitudes sacrées. J'ai toujours comparé
« l'établissement de l'Église anglicane en Irlande à
« des boutiques de boucherie que l'on installerait
« dans tous les villages de l'Inde : " Il nous faut un
« boucher par village, et c'est vous, Hindous, qui le
« payerez ; nous savons bien que beaucoup d'entre
« vous ne mangent jamais de viande et que la vue
« d'un roast-beef vous est singulièrement désagréable !
« Mais il peut arriver qu'un Européen s'égare jusque
« chez vous, et sente le besoin d'un beefsteak ou d'une
« côtelette ; donc nous vous forcerons à installer une
« boucherie dans votre village, à en payer l'appro-
« visionnement et l'entretien. " — Voilà comment
« raisonnent les Anglais quand ils font des lois pour
« l'Irlande. » — Au fond rien de moins probant que ce raisonnement. Il ne touche pas à la partie délicate de la question, aux arguments juridiques par lesquels les *tories* défendaient l'établissement anglican en Irlande, comme aujourd'hui les conservateurs le soutiennent dans le pays de Galles. Qu'importe à Sydney Smith ! Il ne s'agit pas de prouver, mais d'être lu. Il faut donc taire tout ce qui n'est pas à la portée du grand public, retirer de la discussion tout ce qu'il ne pourrait digérer, lui faire un mets facile et à son goût de

la petite portion superficielle qu'on peut lui présenter. — Ce n'est pas assez d'être lu, il s'agit encore d'agir sur le peuple, d'orienter sa volonté dans un certain sens; il faut donc multiplier les *images* et répéter sous dix formes la même idée. Sydney Smith a déjà décrit la misère du pauvre curé d'Irlande, il s'est amusé à nous le montrer discutant le prix d'un baptême, d'une extrême-onction, se faisant payer d'avance, marchandant les amoureux et les agonisants. Les lecteurs ont-ils compris? N'ont-ils pas eu quelque peine à suivre des scènes irlandaises ? Mettons-leur devant les yeux des objets bien connus et des noms familiers :

« Le bénéfice de Saint-George d'Hanover Square « vaut environ quinze cents livres par an et un bon « logement. Il appartient au docteur Hodgson qui est « aussi doyen de Carlisle, ce qui lui rapporte encore « trois mille livres. Il est difficile de concevoir une « existence plus confortable. Certes, le docteur est un « excellent et fort aimable homme et je me réjouis « qu'il soit aussi riche, mais supposons qu'il ait à « gagner sa vie par les méthodes catholiques, au lieu « d'ouvrir la bouche pour recevoir les alouettes qui « lui tombent du ciel toutes rôties. Le docteur refuse « d'unir Thomson à Miss Simpson à moins de « trente livres. Thomson fait la grimace et commence « à marchander. Le docteur aperçoit Miss Simpson, « la trouve jolie, pense que Thomson est bien pressé « et après des négociations peu dignes, le docteur « arrive à toucher son argent. Peu après Place, le

« tailleur, lui fait demander l'extrême-onction, le « Révérend s'approche du lit et déclare que pour tou- « cher à M. Place, il lui faut un costume complet « d'une valeur de dix livres. La famille résiste et de- « vant le tailleur qui agonise, le docteur se rabat à « huit livres et arrose d'huile M. Place. Mêmes scènes « à propos d'un baptême : il refuse de « travailler » pour « une guinée. — Voilà ce que l'on verrait en Angle- « terre, si les choses s'y passaient comme en Irlande, « car les paroissiens aiment à recevoir les secours de « l'Église sans bourse délier, et le clergyman qui « veut vivre est obligé de se défendre. Tel est le mi- « sérable état du clergé catholique d'Irlande. C'est « une honte et une tare pour le peuple anglais. Pour « moi, si j'étais évêque, si je vivais magnifiquement « dans une sérénité plantureuse, je ne sais si je « pourrais supporter l'idée de tant de prêtres hon- « nêtes, de tant de pieux travailleurs qui, parce « qu'ils appartiennent à une autre religion que la « mienne, sont acculés à cette condition. Je ne pour- « rais pas monter dans ma calèche à huit ressorts ni « voir arriver tous les jours les deux services de mon « dîner, sans me rappeler le cabriolet et le dîner de « lard d'un pauvre vieil évêque catholique, peut-être « plus savant que moi en théologie et harrassé par « le besoin de quelques guinées. »

Voilà une argumentation de Sydney Smith : à quoi ressemble-t-elle, sinon à ces recueils de gravures, de petites images coloriées qui circulent de main en main et qui, grossièrement, rendent une idée reli-

gieuse ou politique sensible aux yeux ? Tout le monde connaît ces vieilles estampes qui coururent l'Angleterre à l'époque de la guerre contre la France: Le Français est hideux, sournois, maigre, féroce avec ses yeux caves et ses dents aiguës. L'Anglais est jovial, bien portant et gras ; le dessin et les paroles qui sortent en tournoyant de la bouche des personnages, suffisent à mettre la politique extérieure de l'Angleterre à la portée de la foule. Elle grogne devant ce Napoléon rachitique et difforme, elle applaudit à la carrure charnue de John Bull et à son geste de bon boxeur. Plus que des dissertations d'écrivains et des discours d'orateurs, ces caricatures sont puissantes à soulever l'Angleterre. Car *une image est déjà un motif d'action*, d'elle-même elle se résout en acte, tandis que l'idée abstraite est impuissante à soulever le poids des habitudes invétérées. Toutes les illustrations de Sydney Smith ont ce contour et cette couleur; toutes pourraient se traduire par la plume et le pinceau ; on en ferait un album où quelques mots de commentaire suffiraient à passer de l'une à l'autre, du pauvre prêtre catholique qui débat le prix de sa messe avec des paysans hâves, jusqu'au docteur Hodgson qui monte à Piccadilly dans sa calèche à huit ressorts.

Pour être lu, ce n'est pas assez de faire voir, il faut encore amuser. C'est pourquoi ces illustrations sont aussi des caricatures. En simplifiant brusquement une question de morale ou de politique, en faisant tomber l'appareil de mots généraux qui l'en-

veloppait jusque-là, en la dépouillant avec sans-gêne, d'un geste franc de sa large main, Sydney Smith provoque cette brusque détente du rire que font partir les contrastes inattendus. Du concret et du comique[1] ce sont là justement les deux éléments qui constituent l'humour. Regardez-les tous, Rabelais, Cervantès, Shakespeare, Addison, Sterne, les grands humouristes qui joyeusement ou lugubrement ont ri de l'homme, de la société, de la vie, de la mort. Ils n'ont pas évoqué de pures marionnettes, aux gestes anguleux et mécaniques qui débitent des bouffonneries philosophiques à la façon de l'Ingénu, de Zadig, de Candide, de Mlle Cunégonde, mais des *individus*, d'une certaine race, d'une certaine époque, d'une certaine ville, d'un certain âge, d'un certain tempérament, d'un certain métier, un Sancho, un Pantagruel, un Falstaff, un Gulliver, un sir Roger de Coverly, un oncle Toby. Ces individus, l'Humouriste s'en sert pour illustrer une idée, une portion d'idée, et c'est pourquoi il n'entreprend pas toujours de construire un personnage entier; mais les portions de figures qu'il évoque sont toujours vivantes, enveloppées de détails visibles, précis, spéciaux, toutes vibrantes d'un accent personnel. C'est parce que le bon jésuite a son style, son ton de voix insinuant et obstiné qu'il y a de l'humour dans la *Quatrième Provinciale* de Pascal. Au fond, l'humouriste tend toujours au drame, au roman; il procède

1. Sur cette idée, V. le *Robert Burns* de M. Angellier, d'une psychologie si pénétrante. — Deuxième partie, ch. II.

par dialogues, par scènes, par descriptions, et c'est pourquoi, s'il n'est pas toujours un esprit supérieur, sa forme est toujours originale : il répète souvent les formules courantes, mais ces formules, il les habille des couleurs de cette réalité que personne ne voit exactement comme lui.

Chez Sydney Smith, rien de plus original que la verve avec laquelle, à l'improviste d'un geste trop fort et trop abrupt, il jette au milieu du raisonnement ces soudains éclairs de couleur. « Vous nous « parlez de nos prêtres, » dit-il aux évêques qui veulent réduire les traitements des recteurs, « vous énu- « mérez leurs vertus, leur abnégation, leur dédain de « la matière, mais vous n'avez que des mots dans la « tête. Si vous voulez raisonner juste, imaginez un « pasteur moyen, ordinaire, peu intéressant, cour- « taud et obèse, ni bon ni méchant, ni savant ni « ignorant, et qui, le dimanche, pour aller à l'église, « traverse les champs en grimpant par-dessus les « barrières, suivi d'une épouse de second choix, « poudreuse et fondante, et de quatre enfants pleins « de catéchisme, de pain et de beurre[1]. » — « Vous « avez tort d'encourager les misérables à se marier « et à multiplier, » dit-il aux partisans de la vieille loi sur les pauvres. « Soutenir de ses épaules le fardeau « d'une famille, être mari et père, sacrifier sa vie pour « les siens, quelle gloire pour l'homme pauvre ! Mais « c'est là regarder la vie à travers des verres de cou-

1. *Second Letter to Archdeacon Singleton.*

« leur. Un paysan épouse une paysanne parce qu'elle « est grassouillette, et, le plus souvent, il la maltraite. « Il regarde la famille comme un boulet à traîner, il « donne le fouet à ses enfants, et quand il approche « du sentiment et de la tendresse, c'est en pensant « au lard grillé et aux pommes de terre[1]. » Voilà le jet de lumière crue que Sydney Smith projette sur les masques conventionnels : tout d'un coup, sous l'empâtement du fard, on voit saillir des rides et des verrues. Le grand public ne souffre pas du laid, et rit aux éclats de la piteuse figure que fait l'acteur ainsi surpris.

Il faut mettre les rieurs de son côté, et Sydney Smith, défenseur des catholiques, les mettait du côté des catholiques par la comparaison suivante : « J'ai vu, l'autre jour, conduire au champ, des « cochons. Impossible de les faire marcher comme « on voulait. Au lieu de faire face au nord et « d'avancer tranquillement, ils détalaient vers l'est, « vers l'ouest, reculaient au sud ; force fut d'appeler « au secours : voisins, enfants, filles de ferme, tous « accoururent. Aussitôt, tumulte, cris, grognements, « mêlée générale. Au bout d'une heure, il fallut finir « par ce que l'on avait dédaigné de faire en commen- « çant et en venir à l'émancipation catholique. Un

1. A ploughman marries a ploughwoman because she is plump ; generally uses her ill ; thinks his children an incumbrance ; very often flogs them ; and for sentiment has nothing more nearly approaching to it than the ideas of broiled bacon and mashed potatoes (*Poor laws*, 1820).

« petit garçon fut chargé de leur tendre une poi-
« gnée d'orge, on sema quelques grains sur la route,
« et, docilement, toute la troupe grognante prit le
« chemin du champ. Au lieu d'essouffler lord Stowell
« en le chargeant de distribuer les coups de fouet, au
« lieu de forcer le duc d'York à jurer et le chance-
« lier à brandir sa masse, lord Liverpool ferait bien
« mieux de marcher devant les docteurs catho-
« liques avec un panier d'orge[1]. » Ces plaisanteries sont rudes, traversées d'uu courant de gaieté trop fort. C'est la grosse jovialité, la santé bruyante d'un large tempérament campagnard. Sydney Smith a souvent la brutalité d'un homme trop vigoureux, aux gestes trop puissants, qui vous brise l'épaule en vous donnant une tape d'amitié. Rien de blessant pour les catholiques comme certains de ses arguments en faveur des catholiques. On dirait un avocat qui plaide la démence ou l'imbécillité de son client[2]. Il traite l'extrême-onction de *graisse*

1. *Letter to the electors on the Cath. Question.*

2. How would my admirable brother, the Rev. Abraham Plymley, like to be marched to a Catholic Chapel to be sprinkled with the sanctified contents of a pump, and to see a number of persons occupied in making right angles upon the breast and forehead. (*Peter Plymley, lettre IV.*)

As for the enormous wax candles and superstitious mummeries and painted jackets of the Catholic priests I fear them not. Tell me that the world will again return under the influence of small pox ;... but for the love of common sense, let me hear no more of the danger to be apprehended from the diffusion of Popery. It is too absurd to be reasoned upon. (*Peter Plymley, lettre V.*)

« car il se ferait parfaitement mépriser s'il se lais-
« sait extorquer par la terreur la séparation des deux
« pays. Il sait très bien que sur cette question le
« peuple anglais est unanime et résolu et ferait plu-
« tôt la guerre. Et maintenant, cher Daniel, asseyez-
« vous tranquillement et dites-moi, quand cet ex-
« cellent bordeaux aura rafraîchi vos lèvres, quel
« est l'objet de tout gouvernement? L'objet de tout
« gouvernement, c'est du mouton rôti, des pommes
« de terre, du vin de Bordeaux, un policeman solide,
« un juge honnête, une grande route sans voleurs.
« Quelle sottise que d'aller par les rues brailler des
« chansons sur l'île Verte et sur l'île de l'Océan !
« Faites-moi taire ces têtes chaudes, cher Daniel [1], et

1. But, after all, I have no desire my dear Daniel should come to any harm, for I believe there is a great deal of virtue and excellent meaning in him, and I must now beg a few minutes' conversation with him. " After all, my dear Daniel, what is it you want? — a separation of the two countries? — for what purpose? — for your own aggrandisement? — for the gratification of your personal vanity? You don't know yourself; you are much too honourable and moral a man, and too clear-sighted a person for such a business as this : the empire will be twisted out of your hands by a set of cut-throat villains, and you will die secretly by a poisoned potato, or be pistolled in the streets. You have too much sense and taste and openness to endure for a session the stupid and audacious wickedness and nonsense of your associates. If you want fame, you must be insatiable! Who is so much known in all Europe, or so much admired by honest men for the *real* good you had done to your country, before this insane cry of Repeal? And don't imagine you can intimidate this Government; whatever be their faults or merits, you may take my word for it, you will *not* intimidate them. They will

« laissez-moi demander pour vous une petite réforme « pratique qui va guérir tous vos maux. » Braves gens qui me lisez, il faut que le gouvernement paye les prêtres catholiques d'Irlande. « Un cabriolet, une « maison, quelques lopins de terre à coté, un bon « petit revenu payé tous les trimestres, au bout du « compte, ce sont là les meilleurs remèdes aux mécon- « tentements et aux séditions. J'admire beaucoup le « protestantisme, mais je n'admire pas du tout des

prosecute you again. And now, dear Daniel, sit down quietly at Derrynane, and tell me, when the bodily frame is refreshed with the wine of Bordeaux, whether all this be worth while. What is the object of all government? The object of all government is roast mutton, potatoes, claret, a stout constable, an honest justice, a clear highway, a free chapel. What trash to be bawling in the streets about the Green Isle, the Isle of the Ocean; the bold anthem of *Erin go bragh!* A far better anthem would be Erin go bread and cheese, Erin go cabins that will keep out the rain, Erin go pantaloons without holes in them! What folly to be making eternal declamations about governing yourselves! If laws are good and well administered, is it worth while to rush into war and rebellion in order that no better laws may be made in another place? Are you an Eton boy, who has just come out, full of Plutarch's Lives, and considering in every case how Epaminondas or Philopœmen would have acted, or are you our own dear Daniel, drilled in all the business and bustle of life? I am with you, heart and soul, in my detestation of all injustice done to Ireland. Your priests shall be fed and paid, the liberties of your Church be scrupulously guarded, and in civil affairs the most even justice be preserved between Catholic and Protestant. Thus far I am a thorough rebel as well as yourself; but when you come to the perilous nonsense of *Repeal*, in common with every honest man who has five grains of common sense, I take my leave."

« coussins protestants sur lesquels il n'y a pas de ge-
« noux, ni des sièges où ne s'exerce pas la pression
« d'un poids protestant, ni des hectares de bancs pro-
« testants qui restent vides, où ne s'assoit pas un seul
« membre des cinq cents sectes chrétiennes. Je n'ai pas
« le moindre enthousiasme pour les déserts religieux
« ni pour les solitudes sacrées. J'ai toujours comparé
« l'établissement de l'Église anglicane en Irlande à
« des boutiques de boucherie que l'on installerait
« dans tous les villages de l'Inde : " Il nous faut un
« boucher par village, et c'est vous, Hindous, qui le
« payerez ; nous savons bien que beaucoup d'entre
« vous ne mangent jamais de viande et que la vue
« d'un roast-beef vous est singulièrement désagréable !
« Mais il peut arriver qu'un Européen s'égare jusque
« chez vous, et sente le besoin d'un beefsteak ou d'une
« côtelette ; donc nous vous forcerons à installer une
« boucherie dans votre village, à en payer l'appro-
« visionnement et l'entretien. " — Voilà comment
« raisonnent les Anglais quand ils font des lois pour
« l'Irlande. » — Au fond rien de moins probant que ce raisonnement. Il ne touche pas à la partie délicate de la question, aux arguments juridiques par lesquels les *tories* défendaient l'établissement anglican en Irlande, comme aujourd'hui les conservateurs le soutiennent dans le pays de Galles. Qu'importe à Sydney Smith ! Il ne s'agit pas de prouver, mais d'être lu. Il faut donc taire tout ce qui n'est pas à la portée du grand public, retirer de la discussion tout ce qu'il ne pourrait digérer, lui faire un mets facile et à son goût de

la petite portion superficielle qu'on peut lui présenter. — Ce n'est pas assez d'être lu, il s'agit encore d'agir sur le peuple, d'orienter sa volonté dans un certain sens; il faut donc multiplier les *images* et répéter sous dix formes la même idée. Sydney Smith a déjà décrit la misère du pauvre curé d'Irlande, il s'est amusé à nous le montrer discutant le prix d'un baptême, d'une extrême-onction, se faisant payer d'avance, marchandant les amoureux et les agonisants. Les lecteurs ont-ils compris? N'ont-ils pas eu quelque peine à suivre des scènes irlandaises ? Mettons-leur devant les yeux des objets bien connus et des noms familiers :

« Le bénéfice de Saint-George d'Hanover Square « vaut environ quinze cents livres par an et un bon « logement. Il appartient au docteur Hodgson qui est « aussi doyen de Carlisle, ce qui lui rapporte encore « trois mille livres. Il est difficile de concevoir une « existence plus confortable. Certes, le docteur est un « excellent et fort aimable homme et je me réjouis « qu'il soit aussi riche, mais supposons qu'il ait à « gagner sa vie par les méthodes catholiques, au lieu « d'ouvrir la bouche pour recevoir les alouettes qui « lui tombent du ciel toutes rôties. Le docteur refuse « d'unir Thomson à Miss Simpson à moins de « trente livres. Thomson fait la grimace et commence « à marchander. Le docteur aperçoit Miss Simpson, « la trouve jolie, pense que Thomson est bien pressé « et après des négociations peu dignes, le docteur « arrive à toucher son argent. Peu après Place, le

« tailleur, lui fait demander l'extrême-onction, le « Révérend s'approche du lit et déclare que pour tou- « cher à M. Place, il lui faut un costume complet « d'une valeur de dix livres. La famille résiste et de- « vant le tailleur qui agonise, le docteur se rabat à « huit livres et arrose d'huile M. Place. Mêmes scènes « à propos d'un baptême : il refuse de « travailler » pour « une guinée. — Voilà ce que l'on verrait en Angle- « terre, si les choses s'y passaient comme en Irlande, « car les paroissiens aiment à recevoir les secours de « l'Église sans bourse délier, et le clergyman qui « veut vivre est obligé de se défendre. Tel est le mi- « sérable état du clergé catholique d'Irlande. C'est « une honte et une tare pour le peuple anglais. Pour « moi, si j'étais évêque, si je vivais magnifiquement « dans une sérénité plantureuse, je ne sais si je « pourrais supporter l'idée de tant de prêtres hon- « nêtes, de tant de pieux travailleurs qui, parce « qu'ils appartiennent à une autre religion que la « mienne, sont acculés à cette condition. Je ne pour- « rais pas monter dans ma calèche à huit ressorts ni « voir arriver tous les jours les deux services de mon « dîner, sans me rappeler le cabriolet et le dîner de « lard d'un pauvre vieil évêque catholique, peut-être « plus savant que moi en théologie et harrassé par « le besoin de quelques guinées. »

Voilà une argumentation de Sydney Smith : à quoi ressemble-t-elle, sinon à ces recueils de gravures, de petites images coloriées qui circulent de main en main et qui, grossièrement, rendent une idée reli-

gieuse ou politique sensible aux yeux ? Tout le monde connaît ces vieilles estampes qui coururent l'Angleterre à l'époque de la guerre contre la France: Le Français est hideux, sournois, maigre, féroce avec ses yeux caves et ses dents aiguës. L'Anglais est jovial, bien portant et gras ; le dessin et les paroles qui sortent en tournoyant de la bouche des personnages, suffisent à mettre la politique extérieure de l'Angleterre à la portée de la foule. Elle grogne devant ce Napoléon rachitique et difforme, elle applaudit à la carrure charnue de John Bull et à son geste de bon boxeur. Plus que des dissertations d'écrivains et des discours d'orateurs, ces caricatures sont puissantes à soulever l'Angleterre. Car *une image est déjà un motif d'action*, d'elle-même elle se résout en acte, tandis que l'idée abstraite est impuissante à soulever le poids des habitudes invétérées. Toutes les illustrations de Sydney Smith ont ce contour et cette couleur; toutes pourraient se traduire par la plume et le pinceau ; on en ferait un album où quelques mots de commentaire suffiraient à passer de l'une à l'autre, du pauvre prêtre catholique qui débat le prix de sa messe avec des paysans hâves, jusqu'au docteur Hodgson qui monte à Piccadilly dans sa calèche à huit ressorts.

Pour être lu, ce n'est pas assez de faire voir, il faut encore amuser. C'est pourquoi ces illustrations sont aussi des caricatures. En simplifiant brusquement une question de morale ou de politique, en faisant tomber l'appareil de mots généraux qui l'en-

veloppait jusque-là, en la dépouillant avec sans-gêne, d'un geste franc de sa large main, Sydney Smith provoque cette brusque détente du rire que font partir les contrastes inattendus. Du concret et du comique[1] ce sont là justement les deux éléments qui constituent l'humour. Regardez-les tous, Rabelais, Cervantès, Shakespeare, Addison, Sterne, les grands humouristes qui joyeusement ou lugubrement ont ri de l'homme, de la société, de la vie, de la mort. Ils n'ont pas évoqué de pures marionnettes, aux gestes anguleux et mécaniques qui débitent des bouffonneries philosophiques à la façon de l'Ingénu, de Zadig, de Candide, de Mlle Cunégonde, mais des *individus*, d'une certaine race, d'une certaine époque, d'une certaine ville, d'un certain âge, d'un certain tempérament, d'un certain métier, un Sancho, un Pantagruel, un Falstaff, un Gulliver, un sir Roger de Coverly, un oncle Toby. Ces individus, l'Humouriste s'en sert pour illustrer une idée, une portion d'idée, et c'est pourquoi il n'entreprend pas toujours de construire un personnage entier; mais les portions de figures qu'il évoque sont toujours vivantes, enveloppées de détails visibles, précis, spéciaux, toutes vibrantes d'un accent personnel. C'est parce que le bon jésuite a son style, son ton de voix insinuant et obstiné qu'il y a de l'humour dans la *Quatrième Provinciale* de Pascal. Au fond, l'humouriste tend toujours au drame, au roman; il procède

1. Sur cette idée, V. le *Robert Burns* de M. Angellier, d'une psychologie si pénétrante. — Deuxième partie, ch. II.

par dialogues, par scènes, par descriptions, et c'est pourquoi, s'il n'est pas toujours un esprit supérieur, sa forme est toujours originale : il répète souvent les formules courantes, mais ces formules, il les habille des couleurs de cette réalité que personne ne voit exactement comme lui.

Chez Sydney Smith, rien de plus original que la verve avec laquelle, à l'improviste d'un geste trop fort et trop abrupt, il jette au milieu du raisonnement ces soudains éclairs de couleur. « Vous nous « parlez de nos prêtres, » dit-il aux évêques qui veulent réduire les traitements des recteurs, « vous énu- « mérez leurs vertus, leur abnégation, leur dédain de « la matière, mais vous n'avez que des mots dans la « tête. Si vous voulez raisonner juste, imaginez un « pasteur moyen, ordinaire, peu intéressant, cour- « taud et obèse, ni bon ni méchant, ni savant ni « ignorant, et qui, le dimanche, pour aller à l'église, « traverse les champs en grimpant par-dessus les « barrières, suivi d'une épouse de second choix, « poudreuse et fondante, et de quatre enfants pleins « de catéchisme, de pain et de beurre[1]. » — « Vous « avez tort d'encourager les misérables à se marier « et à multiplier, » dit-il aux partisans de la vieille loi sur les pauvres. « Soutenir de ses épaules le fardeau « d'une famille, être mari et père, sacrifier sa vie pour « les siens, quelle gloire pour l'homme pauvre ! Mais « c'est là regarder la vie à travers des verres de cou-

1. *Second Letter to Archdeacon Singleton.*

« leur. Un paysan épouse une paysanne parce qu'elle « est grassouillette, et, le plus souvent, il la maltraite. « Il regarde la famille comme un boulet à traîner, il « donne le fouet à ses enfants, et quand il approche « du sentiment et de la tendresse, c'est en pensant « au lard grillé et aux pommes de terre[1]. » Voilà le jet de lumière crue que Sydney Smith projette sur les masques conventionnels : tout d'un coup, sous l'empâtement du fard, on voit saillir des rides et des verrues. Le grand public ne souffre pas du laid, et rit aux éclats de la piteuse figure que fait l'acteur ainsi surpris.

Il faut mettre les rieurs de son côté, et Sydney Smith, défenseur des catholiques, les mettait du côté des catholiques par la comparaison suivante : « J'ai vu, l'autre jour, conduire au champ, des « cochons. Impossible de les faire marcher comme « on voulait. Au lieu de faire face au nord et « d'avancer tranquillement, ils détalaient vers l'est, « vers l'ouest, reculaient au sud; force fut d'appeler « au secours : voisins, enfants, filles de ferme, tous « accoururent. Aussitôt, tumulte, cris, grognements, « mêlée générale. Au bout d'une heure, il fallut finir « par ce que l'on avait dédaigné de faire en commen- « çant et en venir à l'émancipation catholique. Un

1. A ploughman marries a ploughwoman because she is plump; generally uses her ill; thinks his children an incumbrance; very often flogs them; and for sentiment has nothing more nearly approaching to it than the ideas of broiled bacon and mashed potatoes (*Poor laws*, 1820).

« petit garçon fut chargé de leur tendre une poi-
« gnée d'orge, on sema quelques grains sur la route,
« et, docilement, toute la troupe grognante prit le
« chemin du champ. Au lieu d'essouffler lord Stowell
« en le chargeant de distribuer les coups de fouet, au
« lieu de forcer le duc d'York à jurer et le chance-
« lier à brandir sa masse, lord Liverpool ferait bien
« mieux de marcher devant les docteurs catho-
« liques avec un panier d'orge [1]. » Ces plaisanteries sont rudes, traversées d'uu courant de gaieté trop fort. C'est la grosse jovialité, la santé bruyante d'un large tempérament campagnard. Sydney Smith a souvent la brutalité d'un homme trop vigoureux, aux gestes trop puissants, qui vous brise l'épaule en vous donnant une tape d'amitié. Rien de blessant pour les catholiques comme certains de ses arguments en faveur des catholiques. On dirait un avocat qui plaide la démence ou l'imbécillité de son client [2]. Il traite l'extrême-onction de *graisse*

1. *Letter to the electors on the Cath. Question.*

2. How would my admirable brother, the Rev. Abraham Plymley, like to be marched to a Catholic Chapel to be sprinkled with the sanctified contents of a pump, and to see a number of persons occupied in making right angles upon the breast and forehead. (*Peter Plymley, lettre IV.*)

As for the enormous wax candles and superstitious mummeries and painted jackets of the Catholic priests I fear them not. Tell me that the world will again return under the influence of small pox ;... but for the love of common sense, let me hear no more of the danger to be apprehended from the diffusion of Popery. It is too absurd to be reasoned upon. (*Peter Plymley, lettre V.*)

sacree, il plaisante l'orteil du pape. D'ailleurs, même sans-gêne quand il parle de l'Église anglicane. Vis-à-vis des dissidents, son ton est singulièrement déplaisant. Comme il est trop joyeux et trop sain pour comprendre le méthodisme, il ne l'explique que par l'imposture. Il croit combattre des tartuffes solides, des gaillards plantureux comme lui-même, et c'est à des femmes malades et tristes, toutes nerveuses et frémissantes, que, de tout son cœur, il distribue ses coups de fouet et ses coups de poing. Nous ne sommes plus habitués à cette vulgarité, à cette brusquerie d'allures. Certaines de ses plaisanteries sont très crues, et en Angleterre ne se liraient plus tout haut[1]. C'est que, par son tempérament, il est bien du XVIIIe siècle comme il en est par ses idées. Il appartient encore à cette race de gentilshommes campagnards, au large ventre, aux joues colorées, au verbe haut, dont les filles lisaient Fielding, et, pour s'exercer à la vertu, l'*Histoire de Paméla*. Le *John Bull* qui aujourd'hui devient rare, est tout entier dans Sydney Smith.

Au fond, John Bull est bon, s'il est bourru, et c'est parce qu'il n'est pas très intelligent qu'il frappe quelquefois trop fort. Nulle amertume, nulle méchanceté dans son humour qui, le plus souvent, n'est que de la belle humeur. Si Smith, avec un grand rire, déchire les voiles dont s'enveloppe aujourd'hui le *cant*, mais qu'ont parfois tissés l'amour et le respect, c'est

1. Voyez par exemple le début de la *lettre IV à Peter Plymley*.

par haine de la convention, non par amour du laid, en y prenant le plaisir cynique et méchant d'un Swift. Il aime la prose parce qu'il aime le réel. Il rit parce qu'il est heureux ; justement parce que, tout au contraire de Swift, il trouve le monde beau et bon, et qu'il en jouit comme un être jeune et vierge que la vie n'a pas froissé et usé, avec une gaieté fraîche d'enfant. « L'esprit de Sydney Smith, sent la rosée », disaient les contemporains. J'ai déjà dit qu'il écrivait d'un trait de plume, qu'il riait de joie en se relisant. Aucun style n'est plus vivant que le sien ; aucun ne laisse mieux transparaître l'âme entière de l'auteur, avec ses mouvements de conviction, ses jets de volonté et de passion, ses illuminations de joie, ses élans de courage et d'honnêteté. Derrière la lettre imprimée on entend une voix, la voix d'un orateur qui nous parle directement, hardie et familière parce qu'elle est convaincue, parce que Sydney Smith a trop uniquement à cœur de faire partager sa croyance pour se soucier des formes littéraires, parce qu'un homme qui parle avec ferveur vous regarde en face, et que vous sentez sa sincérité au ton de sa phrase brève et juste. J'ai fait tort à Sydney Smith, en le citant. Dans ces traductions, il semble grossier lorsque souvent il n'est que vrai, simple et sincère. Et puis, nous n'avons qu'un français pour rendre les deux idiomes distincts qui font l'anglais. Nous usons des mêmes mots pour traduire le pittoresque, le plantureux Fielding et le dissertant Johnson. Sydney Smith écrit dans la vieille langue saxonne,

courte et monosyllabique, la plus riche en goût de terroir, celle de la poésie et de la conversation, moins noble que l'anglo-normand, moins intellectuelle que l'anglo-latin, mais la plus puissante pour décrire les objets familiers et les sentiments vivants, la plus abondante en images, celle qui coule de belle source vive et claire, celle qu'aime et que comprend la foule anglaise, celle des campagnards et des bourgeois. Maniée par Smith, elle garde toute sa saveur. Il y a quelque chose d'incisif et de rapide, je ne sais quoi qui sonne juste et qui donne confiance dans ce parler succulent et dru. C'est le style d'un squire qui, en province, dans un dîner public [1], devant une table garnie de roast-beef et de fromage, entourée de robustes campagnards, gentlemen et fermiers, lorsque l'*ale* a délié ses esprits, ayant levé son verre, sans apprêt, sans emphase, sans timidité, entretient les convives des affaires de la paroisse, des affaires du comté, des affaires du pays, débite une de ces allocutions anglaises faites de phrases vibrantes et brèves, où l'on trouve des anecdotes, des faits, des illustrations, de l'humour, et par-dessous, un sourd courant d'émotion sérieuse et contenue, et cette conviction grave qui fait l'accent personnel et fort. — Ainsi parlait Sydney Smith en 1830, à Taunton, pour défendre le *Reform Bill* et la foule acclamait sa péroraison par des hourras :

« J'ai vécu dans toutes les classes du peuple anglais,

1. Voir dans *Adam Bede* les discours le jour du vingt et unième anniversaire du jeune squire.

« et je suis sûr que le parti des démocrates et des « républicains est fort petit et méprisable, que les « Anglais aiment leurs institutions, qu'ils aiment non « seulement leur roi, mais la royauté, qu'ils n'ont « pas de haine à l'endroit de la noblesse. Je n'ai pas « peur de confier le bonheur de l'Angleterre aux « gentlemen anglais. Je crois que les cinq cent mille « nouveaux électeurs sauront faire un meilleur choix « que les vingt ou trente pairs à qui ils reprendront « un pouvoir usurpé. On nous dit que jusqu'ici l'on « s'est trouvé bien du régime actuel. Ce n'est pas « assez de s'en trouver bien, il faut encore pouvoir « le justifier, il ne faut pas qu'il soit ridicule et mé- « prisable. On pourrait se trouver bien du procédé « des sauvages d'Onelaslika qui partent en course « pour attraper l'homme qu'ils feront roi. Qui donc « se ferait l'avocat de la chasse au souverain, et qui « se ferait l'avocat de nos députés, qui ont payé « 40 000 livres la trois-centième partie de la puis- « sance du Parlement pour la revendre au gouver- « nement moyennant des places données à lord « William, à lord Charles et autres fils de la gent « anglophage? Qu'un million d'enfants du peuple « apprennent à lire, et, en trente ans, c'en est fait « d'un gouvernement comme le nôtre. On ne fera « jamais croire à la foule qu'il n'y a pas d'autre « manière de gouverner un pays. Celle-ci est trop « compliquée et trop odieuse, trop de haine s'est « amassée contre les individus qui se sont fixés « comme des insectes sur les articulations du sys-

courte et monosyllabique, la plus riche en goût de terroir, celle de la poésie et de la conversation, moins noble que l'anglo-normand, moins intellectuelle que l'anglo-latin, mais la plus puissante pour décrire les objets familiers et les sentiments vivants, la plus abondante en images, celle qui coule de belle source vive et claire, celle qu'aime et que comprend la foule anglaise, celle des campagnards et des bourgeois. Maniée par Smith, elle garde toute sa saveur. Il y a quelque chose d'incisif et de rapide, je ne sais quoi qui sonne juste et qui donne confiance dans ce parler succulent et dru. C'est le style d'un squire qui, en province, dans un dîner public [1], devant une table garnie de roast-beef et de fromage, entourée de robustes campagnards, gentlemen et fermiers, lorsque l'*ale* a délié ses esprits, ayant levé son verre, sans apprêt, sans emphase, sans timidité, entretient les convives des affaires de la paroisse, des affaires du comté, des affaires du pays, débite une de ces allocutions anglaises faites de phrases vibrantes et brèves, où l'on trouve des anecdotes, des faits, des illustrations, de l'humour, et par-dessous, un sourd courant d'émotion sérieuse et contenue, et cette conviction grave qui fait l'accent personnel et fort. — Ainsi parlait Sydney Smith en 1830, à Taunton, pour défendre le *Reform Bill* et la foule acclamait sa péroraison par des hourras :

« J'ai vécu dans toutes les classes du peuple anglais,

1. Voir dans *Adam Bede* les discours le jour du vingt et unième anniversaire du jeune squire.

« et je suis sûr que le parti des démocrates et des « républicains est fort petit et méprisable, que les « Anglais aiment leurs institutions, qu'ils aiment non « seulement leur roi, mais la royauté, qu'ils n'ont « pas de haine à l'endroit de la noblesse. Je n'ai pas « peur de confier le bonheur de l'Angleterre aux « gentlemen anglais. Je crois que les cinq cent mille « nouveaux électeurs sauront faire un meilleur choix « que les vingt ou trente pairs à qui ils reprendront « un pouvoir usurpé. On nous dit que jusqu'ici l'on « s'est trouvé bien du régime actuel. Ce n'est pas « assez de s'en trouver bien, il faut encore pouvoir « le justifier, il ne faut pas qu'il soit ridicule et mé- « prisable. On pourrait se trouver bien du procédé « des sauvages d'Onelaslika qui partent en course « pour attraper l'homme qu'ils feront roi. Qui donc « se ferait l'avocat de la chasse au souverain, et qui « se ferait l'avocat de nos députés, qui ont payé « 40 000 livres la trois-centième partie de la puis- « sance du Parlement pour la revendre au gouver- « nement moyennant des places données à lord « William, à lord Charles et autres fils de la gent « anglophage? Qu'un million d'enfants du peuple « apprennent à lire, et, en trente ans, c'en est fait « d'un gouvernement comme le nôtre. On ne fera « jamais croire à la foule qu'il n'y a pas d'autre « manière de gouverner un pays. Celle-ci est trop « compliquée et trop odieuse, trop de haine s'est « amassée contre les individus qui se sont fixés « comme des insectes sur les articulations du sys-

« tème. — Messieurs, je croyais parler encore pen-
« dant une demi-heure, mais je suis vieux et las.
« Remerciez-moi de finir. Mais, encore un mot,
« auparavant, messieurs. Je suis vieux, et je remer-
« cie Dieu de m'avoir fait assez vivre pour me mon-
« trer mieux que mon expérience ne me donnait le
« droit d'attendre. J'ai assez vécu pour voir un roi
« honnête, en qui ses ministres peuvent avoir con-
« fiance, et qui fait cause commune avec eux pour
« le bien commun. J'ai assez vécu pour voir un roi
« qui a le cœur bon, qui, entouré de nobles, songe
« aux gens du peuple, qui aime vraiment la grande
« foule anglaise et qui désire en être aimé. J'ai assez
« vécu pour voir un roi qui a le sens de comprendre
« que les institutions vieillies veulent être réparées,
« et qui, en dépit des clameurs, des préjugés, des
« intérêts qu'il froisse, des craintes qu'il excite, a
« la volonté virile de travailler tout de suite à ces
« changements sages. — Gentlemen, au revoir! Vos
« hourras pour le roi[1]! »

1. I live a good deal with all ranks and descriptions of people; I am thoroughly convinced that the party of Democrats and Republicans is very small and contemptible; that the English love their institutions; that they love not only this King, but the Kingly office; that they have no hatred to the Aristocracy. I am not afraid of trusting English happiness to English gentlemen. I believe that the half million of new electors will choose much better for the public than the 20 or 30 Peers, to whose usurped Power they suceed. It is not enough that a political institution works well practically; it must be defensible. It must be such as will bear discussion, not ridicule and contempt, It might work well for

Macaulay a traité le même sujet, car trente-cinq ans plus tard, les whigs, poursuivant le programme que défendait au commencement du siècle

aught I know, if, like the savages of Onelaslika we sent out to catch the king. But who could defend a coronation by chase? who can defend the payment of £40,000 for the three hundredth part of the power of Parliament, and the resale of this power to Government for places to the Lord Williams and Lord Charles's, and others of the Anglophagi? Teach a million of the common people to read — and such a government (work it ever so well) must perish in twenty years. It is impossible to persuade the mass of mankind that there are not other and better methods of governing a country. It is so complicated, so wicked, such envy and hatred accumulate against the gentlemen who have fixed themselves on the joints, that it cannot fail to perish, and to be driven, as it *is* driven, from the country by a general burst of hatred and detestation. I meant, gentlemen, to have spoken for another half hour, but I am old and tired. Thank me for ending — but, gentlemen, bear with me for another moment; one word before I end. I am old, but I thank God I have lived to see more than my observations on human nature taught me I had any right to expect. I have lived to see an honest King, in whose word his Ministers can trust; who disdains to deceive those men whom he has called to the public service, but makes common cause with them for the common good; and exercises the highest powers of a ruler for the dearest interests of the State. I have lived to see a King with a good heart, who, surrounded by Nobles, thinks of common men; who loves the great mass of the English people, and wishes to be loved by them; who knows that his real power, as he feels that his happiness, is founded on their affection. I have lived to see a King, who, without pretending to the pomp of superior intellect, has the wisdom to see, that the decayed institutions of human policy require amendment; and who, in spite of clamour, interest, prejudice, and fear, has the manliness to carry these wise changes into immediate execution. Gentlemen, farewell: shout for the King. *Speech at Taunton*, 1831.

« car il se ferait parfaitement mépriser s'il se lais-
« sait extorquer par la terreur la séparation des deux
« pays. Il sait très bien que sur cette question le
« peuple anglais est unanime et résolu et ferait plu-
« tôt la guerre. Et maintenant, cher Daniel, asseyez-
« vous tranquillement et dites-moi, quand cet ex-
« cellent bordeaux aura rafraîchi vos lèvres, quel
« est l'objet de tout gouvernement? L'objet de tout
« gouvernement, c'est du mouton rôti, des pommes
« de terre, du vin de Bordeaux, un policeman solide,
« un juge honnête, une grande route sans voleurs.
« Quelle sottise que d'aller par les rues brailler des
« chansons sur l'île Verte et sur l'île de l'Océan!
« Faites-moi taire ces têtes chaudes, cher Daniel [1], et

1. But, after all, I have no desire my dear Daniel should come to any harm, for I believe there is a great deal of virtue and excellent meaning in him, and I must now beg a few minutes' conversation with him. " After all, my dear Daniel, what is it you want? — a separation of the two countries? — for what purpose? — for your own aggrandisement? — for the gratification of your personal vanity? You don't know yourself; you are much too honourable and moral a man, and too clear-sighted a person for such a business as this: the empire will be twisted out of your hands by a set of cut-throat villains, and you will die secretly by a poisoned potato, or be pistolled in the streets. You have too much sense and taste and openness to endure for a session the stupid and audacious wickedness and nonsense of your associates. If you want fame, you must be insatiable! Who is so much known in all Europe, or so much admired by honest men for the *real* good you had done to your country, before this insane cry of Repeal? And don't imagine you can intimidate this Government; whatever be their faults or merits, you may take my word for it, you will *not* intimidate them. They will

« laissez-moi demander pour vous une petite réforme « pratique qui va guérir tous vos maux. » Braves gens qui me lisez, il faut que le gouvernement paye les prêtres catholiques d'Irlande. « Un cabriolet, une « maison, quelques lopins de terre à coté, un bon « petit revenu payé tous les trimestres, au bout du « compte, ce sont là les meilleurs remèdes aux mécon- « tentements et aux séditions. J'admire beaucoup le « protestantisme, mais je n'admire pas du tout des

prosecute you again. And now, dear Daniel, sit down quietly at Derrynane, and tell me, when the bodily frame is refreshed with the wine of Bordeaux, whether all this be worth while. What is the object of all government? The object of all government is roast mutton, potatoes, claret, a stout constable, an honest justice, a clear highway, a free chapel. What trash to be bawling in the streets about the Green Isle, the Isle of the Ocean; the bold anthem of *Erin go bragh!* A far better anthem would be Erin go bread and cheese, Erin go cabins that will keep out the rain, Erin go pantaloons without holes in them! What folly to be making eternal declamations about governing yourselves! If laws are good and well administered, is it worth while to rush into war and rebellion in order that no better laws may be made in another place? Are you an Eton boy, who has just come out, full of Plutarch's Lives, and considering in every case how Epaminondas or Philopœmen would have acted, or are you our own dear Daniel, drilled in all the business and bustle of life? I am with you, heart and soul, in my detestation of all injustice done to Ireland. Your priests shall be fed and paid, the liberties of your Church be scrupulously guarded, and in civil affairs the most even justice be preserved between Catholic and Protestant. Thus far I am a thorough rebel as well as yourself; but when you come to the perilous nonsense of *Repeal*, in common with every honest man who has five grains of common sense, I take my leave."

« coussins protestants sur lesquels il n'y a pas de ge-
« noux, ni des sièges où ne s'exerce pas la pression
« d'un poids protestant, ni des hectares de bancs pro-
« testants qui restent vides, où ne s'assoit pas un seul
« membre des cinq cents sectes chrétiennes. Je n'ai pas
« le moindre enthousiasme pour les déserts religieux
« ni pour les solitudes sacrées. J'ai toujours comparé
« l'établissement de l'Église anglicane en Irlande à
« des boutiques de boucherie que l'on installerait
« dans tous les villages de l'Inde : " Il nous faut un
« boucher par village, et c'est vous, Hindous, qui le
« payerez ; nous savons bien que beaucoup d'entre
« vous ne mangent jamais de viande et que la vue
« d'un roast-beef vous est singulièrement désagréable !
« Mais il peut arriver qu'un Européen s'égare jusque
« chez vous, et sente le besoin d'un beefsteak ou d'une
« côtelette ; donc nous vous forcerons à installer une
« boucherie dans votre village, à en payer l'appro-
« visionnement et l'entretien. " — Voilà comment
« raisonnent les Anglais quand ils font des lois pour
« l'Irlande. » — Au fond rien de moins probant que ce raisonnement. Il ne touche pas à la partie délicate de la question, aux arguments juridiques par lesquels les *tories* défendaient l'établissement anglican en Irlande, comme aujourd'hui les conservateurs le soutiennent dans le pays de Galles. Qu'importe à Sydney Smith ! Il ne s'agit pas de prouver, mais d'être lu. Il faut donc taire tout ce qui n'est pas à la portée du grand public, retirer de la discussion tout ce qu'il ne pourrait digérer, lui faire un mets facile et à son goût de

la petite portion superficielle qu'on peut lui présenter. — Ce n'est pas assez d'être lu, il s'agit encore d'agir sur le peuple, d'orienter sa volonté dans un certain sens; il faut donc multiplier les *images* et répéter sous dix formes la même idée. Sydney Smith a déjà décrit la misère du pauvre curé d'Irlande, il s'est amusé à nous le montrer discutant le prix d'un baptême, d'une extrême-onction, se faisant payer d'avance, marchandant les amoureux et les agonisants. Les lecteurs ont-ils compris? N'ont-ils pas eu quelque peine à suivre des scènes irlandaises ? Mettons-leur devant les yeux des objets bien connus et des noms familiers :

« Le bénéfice de Saint-George d'Hanover Square « vaut environ quinze cents livres par an et un bon « logement. Il appartient au docteur Hodgson qui est « aussi doyen de Carlisle, ce qui lui rapporte encore « trois mille livres. Il est difficile de concevoir une « existence plus confortable. Certes, le docteur est un « excellent et fort aimable homme et je me réjouis « qu'il soit aussi riche, mais supposons qu'il ait à « gagner sa vie par les méthodes catholiques, au lieu « d'ouvrir la bouche pour recevoir les alouettes qui « lui tombent du ciel toutes rôties. Le docteur refuse « d'unir Thomson à Miss Simpson à moins de « trente livres. Thomson fait la grimace et commence « à marchander. Le docteur aperçoit Miss Simpson, « la trouve jolie, pense que Thomson est bien pressé « et après des négociations peu dignes, le docteur « arrive à toucher son argent. Peu après Place, le

« tailleur, lui fait demander l'extrême-onction, le « Révérend s'approche du lit et déclare que pour tou- « cher à M. Place, il lui faut un costume complet « d'une valeur de dix livres. La famille résiste et de- « vant le tailleur qui agonise, le docteur se rabat à « huit livres et arrose d'huile M. Place. Mêmes scènes « à propos d'un baptême : il refuse de « travailler » pour « une guinée. — Voilà ce que l'on verrait en Angle- « terre, si les choses s'y passaient comme en Irlande, « car les paroissiens aiment à recevoir les secours de « l'Église sans bourse délier, et le clergyman qui « veut vivre est obligé de se défendre. Tel est le mi- « sérable état du clergé catholique d'Irlande. C'est « une honte et une tare pour le peuple anglais. Pour « moi, si j'étais évêque, si je vivais magnifiquement « dans une sérénité plantureuse, je ne sais si je « pourrais supporter l'idée de tant de prêtres hon- « nêtes, de tant de pieux travailleurs qui, parce « qu'ils appartiennent à une autre religion que la « mienne, sont acculés à cette condition. Je ne pour- « rais pas monter dans ma calèche à huit ressorts ni « voir arriver tous les jours les deux services de mon « dîner, sans me rappeler le cabriolet et le dîner de « lard d'un pauvre vieil évêque catholique, peut-être « plus savant que moi en théologie et harrassé par « le besoin de quelques guinées. »

Voilà une argumentation de Sydney Smith : à quoi ressemble-t-elle, sinon à ces recueils de gravures, de petites images coloriées qui circulent de main en main et qui, grossièrement, rendent une idée reli-

gieuse ou politique sensible aux yeux ? Tout le monde connaît ces vieilles estampes qui coururent l'Angleterre à l'époque de la guerre contre la France : Le Français est hideux, sournois, maigre, féroce avec ses yeux caves et ses dents aiguës. L'Anglais est jovial, bien portant et gras ; le dessin et les paroles qui sortent en tournoyant de la bouche des personnages, suffisent à mettre la politique extérieure de l'Angleterre à la portée de la foule. Elle grogne devant ce Napoléon rachitique et difforme, elle applaudit à la carrure charnue de John Bull et à son geste de bon boxeur. Plus que des dissertations d'écrivains et des discours d'orateurs, ces caricatures sont puissantes à soulever l'Angleterre. Car *une image est déjà un motif d'action*, d'elle-même elle se résout en acte, tandis que l'idée abstraite est impuissante à soulever le poids des habitudes invétérées. Toutes les illustrations de Sydney Smith ont ce contour et cette couleur ; toutes pourraient se traduire par la plume et le pinceau ; on en ferait un album où quelques mots de commentaire suffiraient à passer de l'une à l'autre, du pauvre prêtre catholique qui débat le prix de sa messe avec des paysans hâves, jusqu'au docteur Hodgson qui monte à Piccadilly dans sa calèche à huit ressorts.

Pour être lu, ce n'est pas assez de faire voir, il faut encore amuser. C'est pourquoi ces illustrations sont aussi des caricatures. En simplifiant brusquement une question de morale ou de politique, en faisant tomber l'appareil de mots généraux qui l'en-

veloppait jusque-là, en la dépouillant avec sans-gêne, d'un geste franc de sa large main, Sydney Smith provoque cette brusque détente du rire que font partir les contrastes inattendus. Du concret et du comique[1] ce sont là justement les deux éléments qui constituent l'humour. Regardez-les tous, Rabelais, Cervantès, Shakespeare, Addison, Sterne, les grands humouristes qui joyeusement ou lugubrement ont ri de l'homme, de la société, de la vie, de la mort. Ils n'ont pas évoqué de pures marionnettes, aux gestes anguleux et mécaniques qui débitent des bouffonneries philosophiques à la façon de l'Ingénu, de Zadig, de Candide, de Mlle Cunégonde, mais des *individus*, d'une certaine race, d'une certaine époque, d'une certaine ville, d'un certain âge, d'un certain tempérament, d'un certain métier, un Sancho, un Pantagruel, un Falstaff, un Gulliver, un sir Roger de Coverly, un oncle Toby. Ces individus, l'Humouriste s'en sert pour illustrer une idée, une portion d'idée, et c'est pourquoi il n'entreprend pas toujours de construire un personnage entier; mais les portions de figures qu'il évoque sont toujours vivantes, enveloppées de détails visibles, précis, spéciaux, toutes vibrantes d'un accent personnel. C'est parce que le bon jésuite a son style, son ton de voix insinuant et obstiné qu'il y a de l'humour dans la *Quatrième Provinciale* de Pascal. Au fond, l'humouriste tend toujours au drame, au roman; il procède

1. Sur cette idée, V. le *Robert Burns* de M. Angellier, d'une psychologie si pénétrante. — Deuxième partie, ch. II.

par dialogues, par scènes, par descriptions, et c'est pourquoi, s'il n'est pas toujours un esprit supérieur, sa forme est toujours originale : il répète souvent les formules courantes, mais ces formules, il les habille des couleurs de cette réalité que personne ne voit exactement comme lui.

Chez Sydney Smith, rien de plus original que la verve avec laquelle, à l'improviste d'un geste trop fort et trop abrupt, il jette au milieu du raisonnement ces soudains éclairs de couleur. « Vous nous « parlez de nos prêtres, » dit-il aux évêques qui veulent réduire les traitements des recteurs, « vous énu- « mérez leurs vertus, leur abnégation, leur dédain de « la matière, mais vous n'avez que des mots dans la « tête. Si vous voulez raisonner juste, imaginez un « pasteur moyen, ordinaire, peu intéressant, cour- « taud et obèse, ni bon ni méchant, ni savant ni « ignorant, et qui, le dimanche, pour aller à l'église, « traverse les champs en grimpant par-dessus les « barrières, suivi d'une épouse de second choix, « poudreuse et fondante, et de quatre enfants pleins « de catéchisme, de pain et de beurre[1]. » — « Vous « avez tort d'encourager les misérables à se marier « et à multiplier, » dit-il aux partisans de la vieille loi sur les pauvres. « Soutenir de ses épaules le fardeau « d'une famille, être mari et père, sacrifier sa vie pour « les siens, quelle gloire pour l'homme pauvre ! Mais « c'est là regarder la vie à travers des verres de cou-

1. *Second Letter to Archdeacon Singleton.*

« leur. Un paysan épouse une paysanne parce qu'elle « est grassouillette, et, le plus souvent, il la maltraite. « Il regarde la famille comme un boulet à traîner, il « donne le fouet à ses enfants, et quand il approche « du sentiment et de la tendresse, c'est en pensant « au lard grillé et aux pommes de terre[1]. » Voilà le jet de lumière crue que Sydney Smith projette sur les masques conventionnels : tout d'un coup, sous l'empâtement du fard, on voit saillir des rides et des verrues. Le grand public ne souffre pas du laid, et rit aux éclats de la piteuse figure que fait l'acteur ainsi surpris.

Il faut mettre les rieurs de son côté, et Sydney Smith, défenseur des catholiques, les mettait du côté des catholiques par la comparaison suivante : « J'ai vu, l'autre jour, conduire au champ, des « cochons. Impossible de les faire marcher comme « on voulait. Au lieu de faire face au nord et « d'avancer tranquillement, ils détalaient vers l'est, « vers l'ouest, reculaient au sud; force fut d'appeler « au secours : voisins, enfants, filles de ferme, tous « accoururent. Aussitôt, tumulte, cris, grognements, « mêlée générale. Au bout d'une heure, il fallut finir « par ce que l'on avait dédaigné de faire en commen- « çant et en venir à l'émancipation catholique. Un

1. A ploughman marries a ploughwoman because she is plump; generally uses her ill; thinks his children an incumbrance; very often flogs them; and for sentiment has nothing more nearly approaching to it than the ideas of broiled bacon and mashed potatoes (*Poor laws*, 1820).

« petit garçon fut chargé de leur tendre une poi-
« gnée d'orge, on sema quelques grains sur la route,
« et, docilement, toute la troupe grognante prit le
« chemin du champ. Au lieu d'essouffler lord Stowell
« en le chargeant de distribuer les coups de fouet, au
« lieu de forcer le duc d'York à jurer et le chance-
« lier à brandir sa masse, lord Liverpool ferait bien
« mieux de marcher devant les docteurs catho-
« liques avec un panier d'orge[1]. » Ces plaisanteries sont rudes, traversées d'uu courant de gaieté trop fort. C'est la grosse jovialité, la santé bruyante d'un large tempérament campagnard. Sydney Smith a souvent la brutalité d'un homme trop vigoureux, aux gestes trop puissants, qui vous brise l'épaule en vous donnant une tape d'amitié. Rien de blessant pour les catholiques comme certains de ses arguments en faveur des catholiques. On dirait un avocat qui plaide la démence ou l'imbécillité de son client[2]. Il traite l'extrême-onction de *graisse*

1. *Letter to the electors on the Cath. Question.*

2. How would my admirable brother, the Rev. Abraham Plymley, like to be marched to a Catholic Chapel to be sprinkled with the sanctified contents of a pump, and to see a number of persons occupied in making right angles upon the breast and forehead. (*Peter Plymley, lettre IV.*)

As for the enormous wax candles and superstitious mummeries and painted jackets of the Catholic priests I fear them not. Tell me that the world will again return under the influence of small pox ;... but for the love of common sense, let me hear no more of the danger to be apprehended from the diffusion of Popery. It is too absurd to be reasoned upon. (*Peter Plymley, lettre V.*)

sacree, il plaisante l'orteil du pape. D'ailleurs, même sans-gêne quand il parle de l'Église anglicane. Vis-à-vis des dissidents, son ton est singulièrement déplaisant. Comme il est trop joyeux et trop sain pour comprendre le méthodisme, il ne l'explique que par l'imposture. Il croit combattre des tartuffes solides, des gaillards plantureux comme lui-même, et c'est à des femmes malades et tristes, toutes nerveuses et frémissantes, que, de tout son cœur, il distribue ses coups de fouet et ses coups de poing. Nous ne sommes plus habitués à cette vulgarité, à cette brusquerie d'allures. Certaines de ses plaisanteries sont très crues, et en Angleterre ne se liraient plus tout haut[1]. C'est que, par son tempérament, il est bien du XVIIIe siècle comme il en est par ses idées. Il appartient encore à cette race de gentilshommes campagnards, au large ventre, aux joues colorées, au verbe haut, dont les filles lisaient Fielding, et, pour s'exercer à la vertu, l'*Histoire de Paméla*. Le *John Bull* qui aujourd'hui devient rare, est tout entier dans Sydney Smith.

Au fond, John Bull est bon, s'il est bourru, et c'est parce qu'il n'est pas très intelligent qu'il frappe quelquefois trop fort. Nulle amertume, nulle méchanceté dans son humour qui, le plus souvent, n'est que de la belle humeur. Si Smith, avec un grand rire, déchire les voiles dont s'enveloppe aujourd'hui le *cant*, mais qu'ont parfois tissés l'amour et le respect, c'est

1. Voyez par exemple le début de la *lettre IV à Peter Plymley*.

par haine de la convention, non par amour du laid, en y prenant le plaisir cynique et méchant d'un Swift. Il aime la prose parce qu'il aime le réel. Il rit parce qu'il est heureux ; justement parce que, tout au contraire de Swift, il trouve le monde beau et bon, et qu'il en jouit comme un être jeune et vierge que la vie n'a pas froissé et usé, avec une gaieté fraîche d'enfant. « L'esprit de Sydney Smith, sent la rosée », disaient les contemporains. J'ai déjà dit qu'il écrivait d'un trait de plume, qu'il riait de joie en se relisant. Aucun style n'est plus vivant que le sien ; aucun ne laisse mieux transparaître l'âme entière de l'auteur, avec ses mouvements de conviction, ses jets de volonté et de passion, ses illuminations de joie, ses élans de courage et d'honnêteté. Derrière la lettre imprimée on entend une voix, la voix d'un orateur qui nous parle directement, hardie et familière parce qu'elle est convaincue, parce que Sydney Smith a trop uniquement à cœur de faire partager sa croyance pour se soucier des formes littéraires, parce qu'un homme qui parle avec ferveur vous regarde en face, et que vous sentez sa sincérité au ton de sa phrase brève et juste. J'ai fait tort à Sydney Smith, en le citant. Dans ces traductions, il semble grossier lorsque souvent il n'est que vrai, simple et sincère. Et puis, nous n'avons qu'un français pour rendre les deux idiomes distincts qui font l'anglais. Nous usons des mêmes mots pour traduire le pittoresque, le plantureux Fielding et le dissertant Johnson. Sydney Smith écrit dans la vieille langue saxonne,

courte et monosyllabique, la plus riche en goût de terroir, celle de la poésie et de la conversation, moins noble que l'anglo-normand, moins intellectuelle que l'anglo-latin, mais la plus puissante pour décrire les objets familiers et les sentiments vivants, la plus abondante en images, celle qui coule de belle source vive et claire, celle qu'aime et que comprend la foule anglaise, celle des campagnards et des bourgeois. Maniée par Smith, elle garde toute sa saveur. Il y a quelque chose d'incisif et de rapide, je ne sais quoi qui sonne juste et qui donne confiance dans ce parler succulent et dru. C'est le style d'un squire qui, en province, dans un dîner public [1], devant une table garnie de roast-beef et de fromage, entourée de robustes campagnards, gentlemen et fermiers, lorsque l'*ale* a délié ses esprits, ayant levé son verre, sans apprêt, sans emphase, sans timidité, entretient les convives des affaires de la paroisse, des affaires du comté, des affaires du pays, débite une de ces allocutions anglaises faites de phrases vibrantes et brèves, où l'on trouve des anecdotes, des faits, des illustrations, de l'humour, et par-dessous, un sourd courant d'émotion sérieuse et contenue, et cette conviction grave qui fait l'accent personnel et fort. — Ainsi parlait Sydney Smith en 1830, à Taunton, pour défendre le *Reform Bill* et la foule acclamait sa péroraison par des hourras :

« J'ai vécu dans toutes les classes du peuple anglais,

1. Voir dans *Adam Bede* les discours le jour du vingt et unième anniversaire du jeune squire.

« et je suis sûr que le parti des démocrates et des « républicains est fort petit et méprisable, que les « Anglais aiment leurs institutions, qu'ils aiment non « seulement leur roi, mais la royauté, qu'ils n'ont « pas de haine à l'endroit de la noblesse. Je n'ai pas « peur de confier le bonheur de l'Angleterre aux « gentlemen anglais. Je crois que les cinq cent mille « nouveaux électeurs sauront faire un meilleur choix « que les vingt ou trente pairs à qui ils reprendront « un pouvoir usurpé. On nous dit que jusqu'ici l'on « s'est trouvé bien du régime actuel. Ce n'est pas « assez de s'en trouver bien, il faut encore pouvoir « le justifier, il ne faut pas qu'il soit ridicule et mé- « prisable. On pourrait se trouver bien du procédé « des sauvages d'Onelaslika qui partent en course « pour attraper l'homme qu'ils feront roi. Qui donc « se ferait l'avocat de la chasse au souverain, et qui « se ferait l'avocat de nos députés, qui ont payé « 40 000 livres la trois-centième partie de la puis- « sance du Parlement pour la revendre au gouver- « nement moyennant des places données à lord « William, à lord Charles et autres fils de la gent « anglophage? Qu'un million d'enfants du peuple « apprennent à lire, et, en trente ans, c'en est fait « d'un gouvernement comme le nôtre. On ne fera « jamais croire à la foule qu'il n'y a pas d'autre « manière de gouverner un pays. Celle-ci est trop « compliquée et trop odieuse, trop de haine s'est « amassée contre les individus qui se sont fixés « comme des insectes sur les articulations du sys-

« tème. — Messieurs, je croyais parler encore pen-
« dant une demi-heure, mais je suis vieux et las.
« Remerciez-moi de finir. Mais, encore un mot.
« auparavant, messieurs. Je suis vieux, et je remer-
« cie Dieu de m'avoir fait assez vivre pour me mon-
« trer mieux que mon expérience ne me donnait le
« droit d'attendre. J'ai assez vécu pour voir un roi
« honnête, en qui ses ministres peuvent avoir con-
« fiance, et qui fait cause commune avec eux pour
« le bien commun. J'ai assez vécu pour voir un roi
« qui a le cœur bon, qui, entouré de nobles, songe
« aux gens du peuple, qui aime vraiment la grande
« foule anglaise et qui désire en être aimé. J'ai assez
« vécu pour voir un roi qui a le sens de comprendre
« que les institutions vieillies veulent être réparées,
« et qui, en dépit des clameurs, des préjugés, des
« intérêts qu'il froisse, des craintes qu'il excite, a
« la volonté virile de travailler tout de suite à ces
« changements sages. — Gentlemen, au revoir! Vos
« hourras pour le roi[1]! »

1. I live a good deal with all ranks and descriptions of people; I am thoroughly convinced that the party of Democrats and Republicans is very small and contemptible; that the English love their institutions; that they love not only this King, but the Kingly office; that they have no hatred to the Aristocracy. I am not afraid of trusting English happiness to English gentlemen. I believe that the half million of new electors will choose much better for the public than the 20 or 30 Peers, to whose usurped Power they suceed. It is not enough that a political institution works well practically; it must be defensible. It must be such as will bear discussion, not ridicule and contempt, It might work well for

Macaulay a traité le même sujet, car trente-cinq ans plus tard, les whigs, poursuivant le programme que défendait au commencement du siècle

aught I know, if, like the savages of Onelaslika we sent out to catch the king. But who could defend a coronation by chase? who can defend the payment of £40,000 for the three hundredth part of the power of Parliament, and the resale of this power to Government for places to the Lord Williams and Lord Charles's, and others of the Anglophagi? Teach a million of the common people to read — and such a government (work it ever so well) must perish in twenty years. It is impossible to persuade the mass of mankind that there are not other and better methods of governing a country. It is so complicated, so wicked, such envy and hatred accumulate against the gentlemen who have fixed themselves on the joints, that it cannot fail to perish, and to be driven, as it *is* driven, from the country by a general burst of hatred and detestation. I meant, gentlemen, to have spoken for another half hour, but I am old and tired. Thank me for ending — but, gentlemen, bear with me for another moment; one word before I end. I am old, but I thank God I have lived to see more than my observations on human nature taught me I had any right to expect. I have lived to see an honest King, in whose word his Ministers can trust; who disdains to deceive those men whom he has called to the public service, but makes common cause with them for the common good; and exercises the highest powers of a ruler for the dearest interests of the State. I have lived to see a King with a good heart, who, surrounded by Nobles, thinks of common men; who loves the great mass of the English people, and wishes to be loved by them; who knows that his real power, as he feels that his happiness, is founded on their affection. I have lived to see a King, who, without pretending to the pomp of superior intellect, has the wisdom to see, that the decayed institutions of human policy require amendment; and who, in spite of clamour, interest, prejudice, and fear, has the manliness to carry these wise changes into immediate execution. Gentlemen, farewell : shout for the King. *Speech at Taunton*, 1831.

la *Revue d'Édimbourg*, par un second mouvement d'expansion, élargissaient ecore la vieille constitution. Leurs idées générales restaient les mêmes que celles de Sydney Smith, et Macaulay répétait la même formule individualiste, aristocratique et libérale. Mais quelle différence entre le talent et les procédés des deux orateurs! Sydney Smith ne connaît pas la marche soutenue et grandiose, les gestes amples et classiques. L'émotion ne remue pas en lui la foule des souvenirs accumulés, pressés comme des bouillons qui montent à la surface d'une onde frémissante, qui roulent, débordent, emportent de leur irrésistible élan l'esprit de l'auditeur. Il n'a pas la vision des masses historiques, du passé, des héros, des rois, des hommes d'État, des peuples et de leur destinée. Sa mémoire n'est pas surabondamment remplie des plus nobles idées de l'humanité et de ses formes classiques de langage. Il n'a pas l'envergure et l'étendue de regard du très grand orateur. Mais s'il n'est pas aussi émouvant, s'il est moins noble, il est pourtant bien fort. Il accumule en langage précis des images populaires et drues; sa phrase, plus courte et plus nerveuse, a une prise très violente, mord plus vite et aussi avant dans l'âme. Il procède par petits chocs serrés qui frappent l'esprit au point qu'il a visé, pour y déposer des germes de croyance et des motifs d'action. Derrière ses énumérations de faits, derrière son humour excentrique, il y a un flot de passion intérieure et d'orgueil, de volonté tremblante et roidie.

De là, l'autorité de ces affirmations qu'il ne prend pas la peine de prouver. Des illustrations très simples et des affirmations autoritaires répétées avec insistance, au total, voilà ce qui a fait sa puissance et son succès. Ce sont là les procédés les plus efficaces pour suggérer une conviction, pour installer à demeure, dans une cervelle ordinaire, l'idée qui doit changer, d'abord, l'orientation de l'esprit, puis l'attitude de l'homme et finalement ses actes.

Or, Sydney Smith s'adresse à des cervelles ordinaires, non pas comme Macaulay, à l'élite de l'Angleterre éclairée de 1860, à une Chambre des communes composée de gentlemen habitués à la discussion, la plupart anciens élèves des Universités dont ils ont rapporté des souvenirs classiques, capables de comprendre et de goûter les nobles, les savantes architectures oratoires. Il parle au peuple anonyme, à la bourgeoisie ignorante du commencement de ce siècle, au petit squire descendant de Western, au petit curé de campagne descendant de Trulliber, au petit fonctionnaire descendant de Joseph Andrews, tous enfermés dans la vie locale de leur petite ville ou de leur paroisse, engagés encore dans le XVIIIe siècle, enfoncés dans leurs préjugés héréditaires, répétant depuis cent cinquante ans la même consigne, montant la garde avec une fidélité et un entêtement de dogue autour du trône et de l'Église, grondant et montrant les dents aussitôt qu'ils

croient qu'on veut y toucher, affolés à l'idée de l'ennemi qu'ils aperçoivent partout dans leurs rêves, la bande sauvage, à la fois idolâtre et athée, catholique et jacobine qui menace l'Angleterre protestante, biblique et civilisée, l'armée de Français, d'Irlandais et de révolutionnaires que mènent le pape et Napoléon.

CHAPITRE VIII

« LES LETTRES DE PETER PLYMLEY. »

Il faut lire les *Lettres de Peter Plymley* pour comprendre ce qu'était cet étrange cauchemar qui troublait la sérénité des bourgeois anglais. Aussi bien, ce pamphlet est l'œuvre principale de Sydney Smith et, dans cette guerre de partisans, faite à coups de fusil derrière les haies, menée au jour le jour par une petite bande, l'unique combat régulier et prolongé qu'il ait livré tout seul. Ajoutez que, pour l'originalité de l'humour, pour la nouveauté de l'ironie, pour la science de la mise en scène, pour le talent de pamphlétaire, pour le succès enfin, les dix lettres écrites par Sydney Smith au nom de Peter Plymley, sont célèbres en Angleterre comme les *Provinciales* ou les écrits de Courier en France. Lorsque les Anglais en parlent, ils oublient souvent Junius et ne prononcent à côté de Sydney Smith, que le grand nom de Swift. Elles ont pour nous un intérêt spécial : on y voit des personnages moyens qui nous disent l'opinion régnante, les idées, les sentiments, les préjugés courants de la bourgeoisie anglaise. On y voit, incarnés chez un brave prêtre de campagne, la

lenteur d'intelligence, la méfiance instinctive, la résistance pesante opposées à toute idée nouvelle, le dédain et l'ignorance de l'étranger, l'orgueil foncier, l'attachement passionné à la vieille forme politique et sociale, la volonté muette de persister dans cette forme, l'obstination tranquille et invincible qui, à cette époque, firent l'Angleterre si forte. Les *Lettres de Peter Plymley* nous disent les raisonnements politiques de la taverne, du manoir, du presbytère. — Il faut entendre ces *country gentlemen* ou ces *parsons*, voir les gestes de leurs discussions pour comprendre l'histoire abstraite des événements politiques.

I

Pourquoi, par exemple, en 1807, après la chute du ministère Grenville, les élections s'étaient-elles faites sur la question catholique? Pourquoi le vieux cri : « A bas le papisme! l'Église est en danger! » avait-il encore une fois retenti par toute l'Angleterre? C'est que le Révérend Abraham Plymley, recteur de village, croyait de tout son cœur à une conspiration mystérieuse des papistes contre l'Église d'Angleterre. Le brave homme que ce Révérend Abraham, que Sydney Smith va prendre par la main pour lui faire toucher la vanité de ce fantôme, dont l'Angleterre s'effarouche périodiquement depuis la conspiration des poudres! A peine supérieur d'un degré à ces prêtres du XVIIIe siècle qui épousaient des ser-

vantes et restaient dans le bas clergé, il est bien de la race de ces petits clergymen qui, selon l'expression de Sydney Smith, n'ayant pas apporté de capital dans l'Église, n'ont pas le droit d'avoir d'ambition. Pourquoi donc aurait-il de l'ambition? Lui manque-t-il quelque chose? N'est-il pas gros et reluisant de belle santé[1], modèle des époux anglicans, sûr de la fidélité de l'excellente et soumise Mme Plymley, qui, tous les ans, lui donne un héritier nouveau? La bonne âme ne le vénère-t-elle pas comme la « source de toute orthodoxie », de toute piété, de toute sagesse? Abraham, Mme Plymley, leur fils Joël et leurs six filles, ont donc pris tranquillement racine et végètent avec béatitude dans ce coin de terre argileuse où poussent de grosses betteraves dont la dîme — institution d'origine mystérieuse et sacrée — leur fournit régulièrement leur part. Autour d'eux, de lourds campagnards, gens de vie paisible, gens de tradition, qui tirent leur chapeau quand ils rencontrent Abraham dans les chemins creux, et vont régulièrement dormir à son sermon. Le paysan anglais n'est point gouailleur et manque du sens égalitaire : vis-à-vis des autorités visibles[2], son respect est inné, sa vénération si ancienne, si profondément enracinée qu'il ne la sent plus lui-même. C'est comme une attitude

1. Sleek. (*lettre V.*)

2. The Knebly farmers would as soon have thought of criticizing the moon as their pastor, etc. *Mr. Gilfil's Love Story*, by George Eliot.

du corps, habituelle et définitive, qui l'a ployé et modifié dans sa structure. Bonnes gens tournant dans le même cercle d'occupations qui règlent leur activité mentale et la limitent aux soucis journaliers des champs et de la ferme; — quelquefois, dans les grandes occasions, pensant aussi, mais par proverbes ou par citations bibliques accrochées, Dieu sait comment, au fond de leur mémoire. Peu de différence entre ces paysans et leur pasteur : il est de leur race. Sauf quelques mots latins qui traînent encore dans sa cervelle, il les vaut par l'ignorance, et son horizon intellectuel ressemble à celui des plantes qui, du vaste monde, ne connaissent que le petit cercle que leur ombre trace régulièrement autour d'elles. Six jours sur sept il est fermier; il cultive les champs qui entourent son presbytère, il fait valoir sa « glèbe »; dans sa tête roulent lentement des images de fumures, de labours et de moissons. Le samedi soir, tandis que Mme Plymley fait répéter aux filles et aux gars qui font partie de la maîtrise les psaumes que l'on chantera le lendemain, — entre deux verres de genièvre à l'eau et deux bouffées de sa longue pipe de terre [1], le Révérend se rappelle ses devoirs de pasteur, tire d'un bahut une liasse de sermons jaunis qui, depuis dix ans, servent à tour de rôle, et choisit celui de la semaine. Le dimanche, il attelle son antique carriole et, cahotée par les ornières, toute la famille

1. Churchwarden's pipe.

s'achemine vers la petite église où le vieux bedeau qui nasille, va revêtir le pasteur du surplis anglican. Toute la paroisse est là, endimanchée, les vieux à tête branlante qui, depuis soixante-dix ans, viennent s'asseoir au même banc, devant le même oiseau dont les ailes épandues soutiennent la lourde Bible, les solides petits gamins culottés de pantalons luisants dont l'étoffe, taillée et retaillée, a vêtu plusieurs générations. Au premier rang, voici les gens du manoir, tout près du pilier que fleuronne l'écusson du squire. Gens du manoir et gens du village, ils sont venus là, menés par la coutume héréditaire, ayant besoin, le dimanche, de cette cérémonie comme de leurs vêtements propres, sentant qu'elle fait partie de l'ordre établi et des choses qui doivent être. Vaguement, une impression de calme et de solennité descend en eux, tandis que le squire, debout devant la Bible ouverte sur l'oiseau d'or, prononce la vieille formule : *Ici commence la première leçon*, et, d'une voix dolente et monotone, lit au peuple villageois les versets foudroyants d'Ézéchiel ou la lamentation terrible de Jérémie. Même quiétude, même sérénité respectueuse et béate, lorsque, du haut de sa petite chaire de chêne, le pasteur leur verse la dose accoutumée de phraséologie biblique, leur parle des « péchés d'Israël, des vaisseaux d'élection et de l'agneau pascal ». Car il manque d'invention et d'humour, ce bon Abraham; il répète des formules, il ressasse les lieux communs qui, flottant dans l'air, sans qu'il sache bien

comment, se sont déposés dans sa mémoire. Il n'est pas capable de parler vraiment et directement aux villageois comme Sydney Smith, de trouver la parole naïve et familière qui va les réveiller, de les intéresser à une petite leçon de morale pratique. Il n'en a pas envie. Au fond, il n'a rien à leur dire; il accomplit un rite : tout à l'heure, quand il aura dépouillé son surplis, découpant le *roast-beef* hebdomadaire et familial, il va se retrouver ce qu'il est véritablement, demi-bourgeois et demi-fermier. Il n'a jamais vécu comme prêtre dans un monde à part. Il n'a jamais été traversé par un frisson d'enthousiasme ou de mysticisme. Rien en lui de spécial ou de caractéristique. Pas une idée personnelle; rien qui, réagissant d'une façon originale, puisse empêcher ou modifier la cristallisation en son esprit de tous les préjugés ambiants. Il est fait de cette matière malléable et vulgaire, sur laquelle un type général s'imprime sans s'altérer. De ce type, il est un des cinq cent mille exemplaires, une des innombrables copies.

Grand émoi dans la paroisse lorsqu'un jour on apprend qu'il est question d'émanciper les catholiques. Sur ce petit monde figé depuis si longtemps, une telle rumeur agit comme elle aurait fait en 1605. La foule anglaise change lentement d'idées. Espagnol autrefois, français aujourd'hui, pour elle le catholique, c'est l'ennemi national et lointain comme le païen, le *mahom* au moyen âge, et sur lui comme autrefois sur le païen, l'esprit populaire tisse ses

légendes. Idolâtre, ennemi juré du repos et de la vertu des Anglais, conspirateur sournois, pusillanime et rusé qui s'insinue partout, il n'a pas le regard honnête, et clair; ses finesses machiavéliques déconcertent le sens simple et franc du protestant anglais, hardi mangeur de viande et buveur d'ale. C'est un jésuite à figure creuse, au teint terreux, qui se nourrit de pommes de terre et d'eau comme l'Irlandais, ou de grenouilles comme le Français, et pour la plèbe anglaise, la triste nourriture de l'étranger chétif est une marque de laideur et d'infériorité morales[1]. Voilà l'être à la fois méprisable et redoutable qui, de ses filets invisibles, vient encore envelopper l'Angleterre, et travaille à détrôner le bon roi, à ramener l'inquisition. L'émancipation n'est que le premier acte du complot : aussitôt votée, c'en est fait du protestantisme et de la constitution.

1. Voy. *Adam Bede*, 175. Cette idée date certainement de la guerre de Cent ans. On la trouve exprimée en propres termes par Sir John Forterene au xve siècle : « They drink water, they eat apples...., they eat no flesh..., they gone crokyd and are feeble, not able to fight nor to defend the realm »... Dans un petit livre de géographie qui servait dans les écoles de filles il y a trente ans, on enseignait que la nourriture des Français consistait « of little messes » et leur boisson « of a mixture of sugar and water which they call *eau sucrée* ». — Le même livre ajoutait que les Français sont vifs, habiles, brilliants (quick, brilliant, clever), mais qu'ils ne sont point braves, et que si leurs bras sont faibles, leurs jambes sont devenues fortes à *force de se sauver sur les champs de bataille*. Toutes ces idées forment encore le fond de la conception populaire du *Frenchee* et du *frog-eater*.

Tout à côté, à la ville voisine, un quincaillier[1] papiste a tenu des propos significatifs. Secrètement il a rempli sa boutique de grils et de tenailles dont il paraît que les prix vont monter aussitôt les catholiques émancipés. Là-dessus les esprits s'émeuvent; le squire, forte tête politique, qui le dimanche se repose de la chasse à courre, en se faisant lire un journal[2], rumine ce qu'il vient d'apprendre ; sa cervelle se met en branle, et il commence à pester. Ce jour-là, suivant la vieille coutume, Abraham dîne chez lui, belle occasion pour les deux représentants de la classe gouvernante de mettre ensemble leurs lumières afin d'y voir plus clair. Les dames ont quitté la table; le vin de Porto coule; les hautes questions générales qu'on ne discute qu'entre hommes leur paraissent accessibles, et l'on se met à raisonner. Est-il possible qu'il y ait au Parlement des traîtres à la constitution et au roi! Pauvre vieux roi malade et bien-aimé qu'on vient tourmenter

1. G. Eliot, *Amos Barton.*

2. « Those illiterate country squires. » A Foston, Sydney Smith a pour voisin un squire de ce genre. « He was a perfect specimen of the Trullibers of old; he smoked, hunted, drank beer at his door with his groom and dogs, and spelt over the county paper on Sundays. At first he heard that I was a Jacobin and a dangerous fellow and turned aside as I passed, but at length, he found the peace of the village undisturbed, harvests much as usual, Juno and Porto uninjured ; then he first bowed and then he called, and at last reached such a pitch of confidence that he used to bring the papers that I might explain the difficult words to him ; actually discoverd that I had made a joke and ended by inviting me to see his dogs. »

dans sa vieillesse! [1] si populaire parce qu'on le dit Anglais par ses habitudes et ses idées, parce qu'il s'habille comme un simple gentleman, parce qu'il aime la chasse et les travaux des champs, parce qu'il déteste les Français. Il a juré de maintenir la constitution et les lois d'exclusion « qui sont les *boulevards* de l'Église », et voici qu'on le persécute pour lui faire violer son serment! Là-dessus, le squire s'échauffe, une bouffée de colère lui jette le sang à la tête ; il frappe la table du poing et, avec un solide juron britannique, affirme que c'est une honte.... Volontiers il sauterait à cheval, comme ses ancêtres, les cavaliers, pour se ranger aux côtés du vieux roi, pour le défendre avec ses fermiers à bons coups d'estoc et de taille, contre la rampante vermine jacobine et papiste, car les Anglais ont des bras solides et des cœurs de chêne. Là-dessus Abraham qui, aux heures solennelles parle encore la langue biblique, déclare que le pape est certainement l'Anté-Christ, comme Napoléon est la bête de l'Apocalypse, et que Rome est la Babylone moderne où l'idolâtre a juré d'emmener captifs les enfants d'Israël, c'est-à-dire les anglicans d'Angleterre. Mais le squire a du mal à le suivre ; il est difficile de changer aussi vite d'idées et d'entrer tout d'un coup sur le terrain théologique. Il jure que les Irlandais sont des sauvages turbulents et barbares et le fond de haine têtue de l'Anglo-Saxon protestant contre le Celte catholique reparaissant, il

1. Voir sur les idées et les formules qui suivent *Peter Plymley's letters*, *passim*.

voudrait voir une tempête de l'Océan passer sur l'Irlande et la balayer de la maudite engeance qui s'y reproduit si vite[1]. Peu à peu, les fumées du porto se dissipent, les cervelles reprennent leur calme accoutumé, et l'on conclut tristement que l'Angleterre marche à la ruine, que la question catholique est un signe des temps, comme la baisse des blés, comme les mauvaises récoltes et l'apparition des méthodistes dans le voisinage.

Ce ne sont pas des personnages d'exception que le Révérend Abraham et son squire, puisque en 1807 le ministre Perceval, au nom de la nation, déclarait que toute concession aux catholiques était un danger pour l'État. Voilà des bourgeois étrangement étroits, étrangement entêtés dans leurs préjugés séculaires, étrangement esclaves de leurs habitudes d'esprit, étrangement impuissants à raisonner par

1. You say that Ireland's a mill stone about our necks — that it would be better if Ireland were sunk at the bottom of the sea. — How often have I heard these sentiments fall from the plump and thoughtless English Squire? (*Lettre VI.*)

Au XVIIIe siècle, un membre du Parlement, pour éteindre la race, proposait la castration de tous les Irlandais catholiques. — Aujourd'hui le préjugé anti-Irlandais disparaît, mais on voit encore, à la quatrième page des journaux, la vieille formule : *No Irish need apply*. — En 1886, un clergyman de la vieille école, recteur d'une petite paroisse agricole dans un district perdu, me disait : « Il n'y a qu'une solution : plonger l'Irlande sous l'eau pendant dix minutes seulement, et puis la faire remonter à la surface. Le même clergyman traitait Dickens de jacobin et voyait rouge au nom de M. Gladstone. Il se proposait de tirer un feu d'artifice et d'illuminer son église le jour de sa mort.

eux-mêmes. Mais on se dit que la volonté est d'autant plus efficace qu'elle est appuyée sur des idées plus immuables et que ces idées, au lieu d'être le jeu de quelques lobes de la cervelle raisonnante, plongent plus avant dans la sensibilité. On ajoute qu'une nation est d'autant plus forte que ses individus, au lieu de penser avec originalité, pensent et sentent de même, en sorte que toutes leurs volontés, très persistantes parce qu'elles reposent sur un petit nombre d'idées fixes, convergent toutes. Les défauts qui ont fait l'Angleterre injuste contre l'Irlande l'ont faite forte contre la France. Et c'est peut-être parce que beaucoup de ses *squires* et de ses *parsons* raisonnaient comme des bouledogues, que pendant vingt ans, sans prendre garde aux mauvais coups qu'elle recevait, s'arrêtant à peine pour reprendre haleine, cramponnée à la gorge de l'adversaire, elle s'est battue avec un courage et une ténacité de bouledogue.

II

Au fond, le bouledogue est bon, quand on évite les gestes qui l'irritent, quand on sait regarder les choses à son point de vue et lui parler la langue qu'il comprend. Voici comment l'aborde Sydney Smith :

« Cher Abraham, il n'est pas de plus digne ni de « meilleur homme que vous. Mais déjà, quand nous « allions ensemble à l'école je vous disais, et je vous « ai toujours dit depuis que vous êtes un gros oisillon. « Les affaires de votre paroisse sont administrées avec

« un ordre et une régularité admirables. Vous êtes « aussi puissant au *vestry* que M. Perceval à la « Chambre des communes, et, je dois le dire, à bien « plus juste titre. Je ne connais point d'église où les « paroissiens aient la figure aussi propre et où les « blouses soient aussi bien lavées, où les yeux soient « aussi uniformément tournés vers le prédicateur. Je « dois aussi vous rendre cette justice : les yeux qui « sont fixés sur vous sont grands ouverts. Le plus « souvent, le villageois a de bons principes, et, si peu « maître qu'il soit des habitudes de son corps, si « bruyamment qu'il ronfle, sa figure se tourne « immuablement vers la fontaine d'orthodoxie. Vous « ayant donc ainsi rendu justice, je m'en vais, du « ton de bonne amitié qui nous est familier, vous « expliquer mon opinion sur les catholiques et vous « dire ce que je pense de la vôtre[1]. »

1. Dear Abraham,

A worthier and better man than yourself does not exist; but I have always told you from the time of our boyhood, that you were a bit of a goose. Your parochial affairs are governed with exemplary order and regularity; you are as powerful in the vestry as Mr. Perceval is in the House of Commons, — and, I must say, with much more reason; nor do I know any church where the faces and smock-frocks of the congregation are so clean, or their eyes so uniformly directed to the preacher. There is another point, upon which I will do you ample justice; and that is, that the eyes so directed towards you are wide open; for the rustic has, in general, good principles, though he cannot control his animal habits; and, however loud he may snore, his face is perpetually turned toward the fountain of orthodoxy.

Having done you this act of justice, I shall proceed, accor-

Voilà un aimable début. Quand on a lu les mornes et solennelles dissertations politiques de l'époque, avec leurs exordes pédants, leurs phrases ronflantes et symétriques imitées de Johnson, leurs divisions classiques, on est tout réjoui de cette façon si ronde d'entrer en matière. Il ne s'agit plus de réfuter une théorie, mais de convaincre un homme, un personnage que nous apercevons déjà très bien avec sa lourdeur naïve et sa niaiserie entêtée. Le ton bonhomme et plaisant de Sydney Smith nous a mis de belle humeur, et nous voici tous disposés à suivre le colloque :

« Tout d'abord, doux Abraham, le Pape n'a pas « débarqué; il n'est pas vrai, non plus, qu'une expédi- « tion de vicaires anglicans ait été envoyée à sa ren- « contre, il n'est pas caché à Saint-Alban par la « douairière lady Spencer; il n'a pas dîné dans l'inti- « mité chez lord Holland; on ne l'a pas vu près de « Dropmore. Dans la capitale, la portion la mieux « informée du clergé soutient que ces bruits ne sont « pas fondés et, bien que le pape soit probablement « en train de louvoyer en vue de nos côtes sur un « lougre de pêche, il est très vraisemblable qu'il « tombera aux mains de nos croiseurs, et il est cer- « tain qu'il n'a pas encore pollué le protestantisme de « notre territoire.

« Exactement de la même manière l'histoire des

ding to our ancient intimacy and familiarity, to explain to you my opinions about the Catholics, and to reply to yours. (*Letter I.*)

« bons dieux de bois qu'on aurait saisis à Charing « Cross, sur l'ordre du ministre des affaires étran- « gères, se trouve ne reposer sur rien. Au lieu des « anges et des archanges dont on avait parlé, on n'a « trouvé qu'un buste de lord Mulgrave, buste en « bois qui partait pour Chatham, destiné à l'avant « d'un vaisseau de guerre. Il ressemblait d'une façon « frappante à Sa Seigneurie : rien de plus différent « d'un archange, vous pouvez l'imaginer.

« Vous ayant donc rassuré quant à l'importance du « complot tramé contre la religion protestante, « j'arrive à notre discussion [1]. »

1. In the first place, my sweet Abraham, the Pope is not landed — nor are there any curates sent out after him — nor has he been hid at St. Alban's by the Dowager Lady Spencer — nor dined privately at Holland House — nor been seen near Dropmore. If the fears exist (which I do not believe), they exist only in the mind of the Chancellor of the Exchequer; they emanate from his zeal for the Protestant interest ; and, though they reflect the highest honour upon the delicate irritability of his faith, must certainly be considered as more ambiguous proofs of the sanity and vigour of his understanding. By this time, however, the best informed clergy in the neighbourhood of the metropolis are convinced that the rumour is without foundation : and, though the Pope is probably hovering about our coast in a fishing smack, it is most likely he will fall a prey to the vigilance of our cruisers; and it is certain he has not yet polluted the Protestantism of our soil.

Exactly in the same manner, the story of the wooden gods seized at Charing Cross, by an order from the Foreign Office, turns out to be without the shadow of a foundation : instead of the angels and archangels, mentioned by the informer, nothing was discovered but a wooden image of Lord Mulgrave,

Rien que des faits dans cette discussion où circule la même humour inoffensive qui, mieux que tout raisonnement, fait sentir la niaiserie de l'opinion tory. D'un geste brusque, Sydney Smith écarte les arguments théologiques et historiques où, confusément, se traîne la cervelle populaire, les fantômes étranges qui font peur à l'imagination patriotique et religieuse de la nation, et il montre deux réalités bien nettes et bien visibles, d'abord l'isolement de l'Angleterre en Europe, puis le danger d'une descente en Irlande des troupes françaises, si l'on pousse à bout les Irlandais :

« Je ne veux pas examiner avec vous si le Pape est « ou n'est pas la femme écarlate de Babylone. Vous « dites aussi que les Irlandais interprètent l'Écri- « ture d'une façon qui n'est pas orthodoxe et qu'ils « mangent leur Dieu. C'est très probable, et tout « cela peut vous sembler important, à vous qui de- « meurez à quatorze milles du plus prochain marché « et qui, à force de vivre dans votre bénéfice, vous « êtes changé en une sorte de légume sacré[1]. Mais ce « qu'il me faut, ce sont des matelots et des soldats. « Je veux rendre populaire le service militaire en « Irlande. Je veux briser le pouvoir de la France, « faire tous mes efforts pour sauver l'Europe qui, dans

going down to Chatham, as a head-piece for the Spanker gun-vessel : it was an exact resemblance of his Lordship in his military uniform; and *therefore* as little like a god as can well be imagined. (*Letter I.*)

1. A kind of holy vegetable.

« vingt ans, ne sera qu'un pays d'esclaves, et voici « qu'avec une dizaine d'autres niais vous venez crier : « " Au nom du ciel, pas de cavalerie, pas d'infanterie « irlandaises ! Ils interprètent autrement que nous « l'Épître à Timothée. Ils mangent « tous les diman- « ches un morceau de pain à cacheter qu'ils appellent « leur Dieu ! " — Plût au ciel qu'ils vous man- « geassent vous et tous ceux qui raisonnent comme « vous ! Quoi ! lorsque turcs, juifs, hérétiques, infi- « dèles, catholiques, protestants sont tous ligués « contre ce pays, quand des hommes de toutes « croyances et des hommes qui ne croient à rien, « quand la population de la moitié du globe se lève « en armes contre nous, faut-il que nous examinions « nos généraux et nos troupes comme un évêque fait « d'un candidat à la prêtrise ! Faut-il que personne ne « puisse verser son sang pour l'Angleterre s'il n'inter- « prète comme vous la seconde Épître à Timothée[1] ! »

Les tories auraient beau jeu à répondre. D'abord Sydney Smith exagère, puisqu'on ne défend pas aux Irlandais l'entrée de l'armée, mais seulement l'accès des grades supérieurs. Ensuite il ne touche même pas à ce qui fait le fond du débat : quelles preuves Sydney Smith donne-t-il, pour démontrer que l'État n'a point de mission religieuse? Que son devoir n'est point coûte que coûte, de faire la guerre à l'erreur ? Il en donne si peu que M. Gladstone, qui débuta par des théories fort cléricales, soutenait,

1. *Letter I.*

trente ans plus tard, la doctrine contraire dont tous les arguments étaient restés debout, et qu'il fallut la dialectique de Macaulay pour le réfuter[1]. C'est que Sydney Smith ne veut pas fatiguer son public des détails d'une discussion. Il ne lui présente les choses qu'en bloc, grossies comme faisait Swift cent ans auparavant lorsqu'il discréditait en Irlande la monnaie de Wood. C'est que tous deux écrivent pour des esprits simples sur lesquels un geste, un certain ton de voix sont plus puissants que toute preuve, et le raisonnement suivant, qui ne suffisait pas à convaincre M. Gladstone, ébranlait dans le sens voulu la lourde intelligence d'Abraham et faisait faire sonner son gros rire.

« Certes, toutes les bêtises du catholicisme me ré-
« pugnent autant qu'à vous, et c'est pourquoi je ne
« veux pas que ceux qui croient à ces bêtises-là
« reçoivent la dîme des fruits de la terre, ni qu'ils
« puissent toucher à notre Église nationale. Mais que
« m'importent des bêtises théoriques en théologie
« quand il s'agit d'élire un maire dans une ville de
« comté ou de nommer le colonel d'un régiment qui
« marche à l'ennemi? Est-ce qu'un homme sera moins
« capable de solennelle impertinence aura-t-il moins
« d'amour pour le sang et le massacre, parce que le
« lourdaud a la sottise de croire à la présence réelle?
« Tout votre raisonnement va de travers. L'État n'a
« rien à voir aux erreurs théologiques, quand elles ne

1. *Glastone on Church and Government.* (*Essays.*)

« violent pas les règles de la morale accoutumée. Ces « erreurs-là, il vous les abandonne, et vos paroissiens « vous offrent, pour les réfuter, la dixième partie de « tous les porcs qu'ils immolent : acquittez-vous de « cette tâche avec zèle et logique. Certes, j'aime « l'Église autant que vous, et je veux que, dans chaque « paroisse, il y ait un clergyman qui interprète l'Écri- « ture d'une certaine façon, reconnaisse une certaine « hiérarchie régulière et qu'on le paye en bonnes « meules de foin, en bonnes gerbes de blé. Mais lorsque, « partout le pays, j'ai donné ce point d'appui à une « religion raisonnable, lorsqu'à tous les coins du « royaume j'ai placé dix mille gentlemen instruits « pour enseigner cette religion, lorsque j'ai obligé « tout le monde à les payer, je ne puis pas aller plus « loin. Je ne puis pas établir une inquisition civile, dire « à l'un : Tu ne seras pas boucher, parce que tu n'es « pas orthodoxe, interdire à l'autre de faire de la « bière ou de rendre la justice, ou de défendre le pays[1].

1. It is quite right that there should be one clergyman to every parish interpreting the Scriptures after a particular manner, ruled by a regular hierarchy, and paid with a rich proportion of haycocks and wheat-sheafs. When I have laid this foundation for a rational religion in the state—when I have placed ten thousand well educated men in different parts of the kingdom to preach it up, and compelled everybody to pay them, whether they hear them or not — I have taken such measures as I know must always procure an immense majority in favour of the Established Church; but I can go no further. I cannot set up a civil inquisition, and say to one, you shall not be a butcher, because you are not orthodox; and prohibit another from brewing, and a third from administering the law, and a fourth from defending the country. (*Letter I.*)

« Je sais bien qu'on veut distinguer entre la persé-
« cution et ce qu'on appelle l'interdiction politique,
« mais, au vrai, il y a moins de distinction à faire
« entre les deux choses qu'entre celui qui parle ainsi
« et un bêta. Comment! si j'enlève à un catholique
« son manteau et son attirail de reliques et si je lui
« donne vingt coups de fouet, — je persécute ; et si je
« dis : Tout le monde excepté vous, aura droit aux
« fonctions publiques et lucratives, — je ne persé-
« cute pas ! Quelle sottise est-ce là ? Comme si ce
« n'était pas aussi bien le fait d'un tyran de dire :
« Vous n'aurez pas tel plaisir, que de dire vous souf-
« frirez telle douleur ! Les Anglais sont aussi reli-
« gieux que n'importe quel peuple. Point de plus
« grand bonheur, si tout coquin qui braille : *l'Église*
« *est en danger !* n'était aussitôt récompensé par
« une place et une bonne pension. N'en rendons
« pas notre Religion responsable, mais plutôt cet
« égoïsme qui aime à refuser aux autres la lumière
« du soleil, l'air, la liberté, et qui nous fait dire :
« Votre foi a toujours été humiliée, vous êtes dans
« la boue, j'aurai soin que vous ne vous releviez
« pas! Vous ne vous en doutez pas, Très Révérend
« Abraham, mais vous refusez la liberté aux catho-
« liques comme Sarah, votre épouse, refuse de
« révéler la recette d'un jambon ou d'un pudding
« aux groseilles. Elle tient à ses recettes parce
« qu'elle sait que ses voisins ne les ont pas, senti-
« ment risible chez une prêtresse, honteux chez un
« prêtre, — péché véniel quand il est question d'un

« jambon, exécrable tyrannie quand il s'agit de la « liberté religieuse [1]. »

1. A distinction, I perceive, is taken, by one of the most feeble noblemen in Great Britain, between persecution and the deprivation of political power; whereas there is no more distinction between these two things than there is between him who makes the distinction and a booby. If I strip off the relic covered jacket of a Catholic, and give him twenty stripes... I persecute : if I say, everybody in the town where you live shall be a candidate for lucrative and honourable offices but you, who are a Catholic... I do not persecute! — What barbarous nonsense is this! as if degradation was not as great an evil as bodily pain, or as severe poverty : as if I could not be as great a tyrant by saying. You shall not enjoy — as by saying, You shall suffer. The English, I believe, are as truly religious as any nation in Europe; I know no greater blessing : but it carries with it this evil in its train—that any villain who will bawl out « *The Church is in danger!* » may get a place and a good pension; and that any administration who will do the same thing may bring a set of men into power who, at a moment of stationary and passive piety, would be hooted by the very boys in the streets. But it is not all religion; it is, in great part, the narrow and exclusive spirit which delights to keep the common blessings of sun, and air, and freedom, from other human beings. « Your religion has always been degraded; you are in the dust, and I will take care you never rise again. I should enjoy less the possession of an earthly good, by every additional person to whom it was extended. » You may not be aware of it yourself, most reverend Abraham, but you deny their freedom to the Catholics upon the same principle that Sarah your wife refuses to give the receipt for a ham or a gooseberry dumpling : she values her receipts, not because they secure to her a certain flavour, but because they remind her that her neighbours want it : — a feeling laughable in a priestess, shameful in a priest; venial when it withholds the blessings of a ham, tyrannical and execrable when it narrows the boon of religions freedom. (*Letter II.*) — Le même argument est développé

On ne s'attendait guère à voir le jambon en cette affaire : Abraham est homme de ménage et bon époux. Probablement il va lire tout haut à mistress Plymley, ce passage de la lettre que lui écrit son frère Pierre. Continuons sur ce ton et comme nous avons invoqué son expérience de mari, faisons appel à ses sentiments paternels :

« Vous dites : dans l'armée, dans la magistrature, « il n'y a que quelques places interdites aux catho- « liques : pour mille Irlandais qui parviendraient à « ces places, la condition du peuple irlandais serait- « elle bien changée? Regardez donc tout près de « vous, excellent Abraham. Vous destinez, n'est-ce « pas, votre fils Joël au barreau? Madame Plymley « a-t-elle jamais douté de le voir un jour lord Chan- « cellier? Et ses deux vieilles tantes parcheminées, « n'ont-elles pas la certitude de lui tailler, de leurs « propres mains, ses toges de magistrat? Et je pour- « rais bien nommer un certain ministre de l'Évan- « gile, qui, au fond du cœur, pense comme ces véné- « rables dames [1]. Croyez-vous que les papas et les

par Macaulay dans son discours sur l'émancipation des juifs. Il est curieux de comparer le style et les procédés.

1. Besides, look at human nature : what is the history of all professions? Joel is to be brought up to the bar : has Mrs. Plymley the slightest doubt of his being Chancellor? Do not his two shrivelled aunts live in the certainty of seeing him in that situation and of cutting out with their own hands his equity habiliments. And I could name a certain minister of the Gospel who does not much, in the bottom of his heart differ from these opinions. (*Letter IX.*)

« mamans catholiques ne soient pas aussi naïfs que « les mamans et les papas protestants? Je sais bien « que toutes les chances sont pour que le cher petit « cancre n'arrive jamais à rien, mais, de l'Atlantique « au canal Saint-Georges, il n'y a pas de parents qui « n'imagine que, sans les lois d'exclusion, son Paddy « bien-aimé arriverait aux honneurs suprêmes. En « sorte que peu de gens sont victimes de la loi, et « que tout le monde s'en croit victime. Pour vingt « ou trente catholiques que vous écartez des affaires, « vous vous faites quatre millions d'ennemis. » — On dit aussi, que plus on accorde aux Irlandais, plus ils élèvent leurs prétentions. Ils se taisaient lorsqu'on leur appliquait rigoureusement la loi : ils font du bruit, aujourd'hui que l'on n'emprisonne plus leurs prêtres et qu'on a cessé de détruire systématiquement leur commerce et leur industrie. Révérend Abraham, laissez-moi vous conter une histoire :

« Il y a un village dont les habitants se régalent, une « fois par an, d'un dîner qu'on prépare aux frais de « tous. Un jour, brutalement, les habitants des trois « rues principales se jetèrent sur les habitants de la « quatrième, les couchèrent sur le dos, pieds et « poings liés, et les forcèrent à rester là, pendant « qu'ils s'empiffraient de bœuf et de bière. L'année « suivante, même traitement, si bien qu'à la longue, « comme il arrive en Angleterre, on déclara la chose « consacrée par la coutume, et chaque citoyen eut « pour consigne et devoir d'empêcher les vaincus de « manger leur part du dîner annuel. Si quelqu'un

« blâmait cette politique, on l'appelait athée, infidèle,
« et tout candidat au poste de marguillier n'eut qu'à
« traiter son concurrent d'ennemi des traditions pour
« réussir aussitôt dans son élection. Le mot coupait
« court à toutes les ambitions et jetait l'émoi dans
« le village. Cependant, peu à peu, les persécutés se
« liguèrent et devinrent menaçants. Un beau jour,
« au dîner annuel, il fallut bien les délier; l'année
« suivante, on leur permit de s'asseoir, puis de
« manger un morceau de pain. Enfin, ils s'enhardi-
« rent et demandèrent clairement à s'asseoir au bout
« de la table. Aussitôt, tumulte, scandale : Com-
« ment, leur dit-on, est-ce qu'il y a dix ans vous
« n'étiez pas ligotés et couchés sur le dos? Rappelez-
« vous comme il vous a semblé beau d'avoir droit à
« un morceau de pain! Quelle reconnaissance vous
« manifestiez pour une croûte de fromage! Oubliez-
« vous donc ce jour mémorable, où le squire lui-
« même s'est levé et vous a fait donner une tranche
« du pudding public? A présent, avec une audace
« égale à votre ingratitude, vous avez l'impudence
« de réclamer des couteaux et des fourchettes, de
« demander tout haut à vous asseoir avec les autres [1],

1. There is a village (no matter where) in which the inhabitants, on one day in the year, sit down to a dinner prepared at the common expense; by an extraordinary piece of tyranny (which Lord Hawkesbury would call the wisdom of the village ancestors), the inhabitants of three of the streets, about a hundred years ago, seized upon the inhabitants of the fourth street, bound them hand and foot, laid them upon their backs, and compelled them to look on while the rest

« et même à vous rassasier de bœuf et de bière ! Il « n'y a plus guère qu'une douzaine de plats que

were stuffing themselves with beef and beer : the next year the inhabitants of the persecuted street (though they contributed an equal quota of the expense) were treated precisely in the same manner. The tyranny grew into a custom; and (as the manner of our nature is) it was considered as the most sacred of all duties to keep these poor fellows without their annual dinner : the village was so tenacious of this practice, that nothing could induce them to resign it; every enemy to it was looked upon as a disbeliever in Divine Providence, and any nefarious churchwarden who wished to succeed in his election had nothing to do but to represent his antagonist as an abolitionist, in order to frustrate his ambition, endanger his life, and throw the village into a state of the most dreadful commotion. By degrees, however, the obnoxious street grew to be so well peopled, and its inhabitants so firmly united, that their oppressors, more afraid of injustice, were more disposed to be just. At the next dinner they are unbound, the year after, allowed to sit upright, then a bit of bread and a glass of water; till at last, after a long series of concessions, they are emboldened to ask, in pretty plain terms, that they may be allowed to sit down at the bottom of the table, and to fill their bellies as well as the rest. Forthwith a general cry of shame and scandal : « Ten years ago, were you not laid upon your backs? Don't you remember what a great thing you thought it to get a piece of bread? How thankful you were for cheese-parings? Have you forgotten that memorable era when the lord of the manor interfered to obtain for you a slice of the public pudding? And now, with an audacity only equalled by your ingratitude, you have the impudence to ask for knives and forks, and to request, in terms too plain to be mistaken, that you may sit down to table with the rest, and be indulged even with beef and beer : there are not more than half a dozen dishes which we have reserved for ourselves; the rest has been thrown open to you in the utmost profusion; you have potatoes, and carrots, suet dumplings, sops in the pan, and delicious toast

« nous nous soyons réservés. Les autres mets vous « sont servis à profusion ; vous avez des pommes de « terre et des carottes, des chaussons à la graisse de « bœuf, de la soupe, du pain grillé et de l'eau déli- « cieuse. A nous le bœuf, le mouton, l'agneau, le « porc et le veau ! »

Voilà un conte que le populaire anglais relira volontiers ; bière, bœuf et mangeailles, il y trouve des images qu'il aime à savourer. Reste le grand argument des raisonneurs, le vieux préjugé des clergymen et des gentlemen campagnards :

« J'ai trouvé dans votre lettre tous les développe- « ments accoutumés sur les bûchers, les fagots et « Marie la Sanguinaire. Savez-vous bien, mon cher « recteur, que l'on a brûlé autant de personnes sous « Élisabeth la Douce que sous Marie la Sanguinaire ? « Il y a trois cents ans, les hommes se brûlaient et se « pendaient fort aisément les uns les autres. A cette « époque-là, vous aussi, tout brave homme que vous « êtes, vous auriez certainement fait rôtir votre catho- « lique. Quant à leurs complots contre la religion pro- « testante, je ne les crains pas. Je ne crains pas leurs « grands cierges, leurs momeries superstitieuses et « les vêtements peinturlurés de leurs prêtres. Laissez « ces épouvantails-là aux nourrices, Abraham ; « n'écoutez pas des contes à dormir debout !. Ne

and water, in incredible quantities. Beef, mutton, lamb, pork, and veal are ours ; and if you were not the most restless and dissatisfied of human beings, you would never think of aspiring to enjoy them.

« faites pas comme vos villageois qui parlent des ca-
« tholiques comme du loup-garou. Véritablement, les
« babouins sont plus populaires ici que les papistes
« et les dissidents! Quand votre squire entend parler
« d'un singe, son premier mouvement est de lui
« donner des pommes et des noisettes. Quand il
« entend parler d'un dissident, sa première idée est
« de l'enfermer dans la prison du comté, de lui faire
« raser le crâne, de changer son régime de nourri-
« ture et de le faire fouetter.... Quel dommage que
« les derniers ministres libéraux n'aient pas fait dis-
« séquer quelques papistes! Si l'on avait trouvé les
« mêmes viscères, les mêmes organes que dans les
« cadavres protestants, si nerfs, artères, cervelle et
« cervelet avaient été reconnus semblables à ceux
« que l'on veut bien aujourd'hui trouver chez les dis-
« sidents, on aurait fini par convaincre le pays que,
« très probablement, les catholiques sont des créa-
« tures humaines. Mais, avec sa précipitation habi-
« tuelle, voilà lord Howick qui rédige en leur faveur
« un projet de loi, sans prouver d'abord qu'ils valent
« mieux que des chiens et des chevaux. L'homme qui,
« au coin de Piccadilly montre un lama, a eu soin
« d'écrire: " Reconnu par Sir Joseph Banks, pour un
« véritable quadrupède ". Pareillement, Sa Seigneurie
« aurait pu dire : « Reconnu pour de véritables créa-
« tures humaines par le banc des évêques ".

« Mon cher Abraham, je pourrais vous écrire vingt
« lettres sur ce sujet, mais je suis las, et vous aussi,
« je pense : notre amitié est vieille de quarante ans,

« et vous me tenez, j'en suis sûr, pour un homme « vraiment religieux. Mais je frémis, quand je vois la « religion traitée comme une cocarde ou une pinte « d'ale et servir de réclame aux candidats dans les « élections[1]. »

Voilà comment Sydney Smith, par ses causeries sensées, par sa bonhomie joviale, par ses plaisanteries prolongées, adaptées au goût populaire, s'efforce de persuader au grand public que sa peur du catholicisme n'est point fondée. C'est ainsi qu'on encourage un coursier effrayé qui se dérobe, en le flattant de la main, en le frappant de petites tapes amicales, en lui parlant avec bonne humeur, en le ramenant plu-

1. But now, after a Catholic justice had once been seen on the bench and it had been clearly ascertained that he spoke English, had no tail, only a single row of teeth, and that he loved port wine, — after all the scandalous and infamous reports of his physical conformation had been clearly proved to be false, — he would be reckoned a jolly fellow, and very superior in flavour to a sly Presbyterian. Nothing, in fact, can be more uncandid and unphilosophical than to say that a man has a tail, because you cannot agree with him upon religious subjects; it appears to be ludicrous : but I am convinced it has done infinite mischief to the Catholics, and made a very serious impression upon the minds of many gentlemen of large landed property. (*Letter X.*)

I solemnly believe red baboons to be more popular here than Catholics and Presbyterians; they are more understood; there is a greater disposition to do something for them. — When a country squire hears of an ape, his immediate impulse is to give it nuts and apples, when he hears of a Dissenter his first feeling is to commit it to the country jail, to shave its head, to alter its customary food and to have it privately whipped. (*Letter V.*)

sieurs fois par la bride jusqu'à l'épouvantail : tout d'un coup, il prend courage, et il passe. Mais, en 1806, ce n'est pas à un coursier qu'il faut comparer le public anglais. Imaginez plutôt un bœuf pesant qui s'est mis dans la tête de ne plus avancer. Vous avez beau tirer, il ne fait que vous regarder de ses grands yeux stupides. C'est qu'il ne suffit pas de lui montrer qu'il n'y a point de raison pour qu'il ne marche pas; donnez-lui une raison sérieuse de se relever, en l'aiguillonnant au bon endroit. C'est peu de prouver qu'il n'est pas dangereux d'affranchir les catholiques: prouvez qu'il est dangereux de ne pas les affranchir.

« Vous parlez du catholicisme et du pape, du roi, « de la constitution et de l'Angleterre, d'Élisabeth et « de Marie, de bûchers et d'inquisition, et cependant « vous oubliez l'important, à savoir qu'*il y a* des « catholiques dans le royaume. Quoi que vous puis- « siez penser des catholiques, ils *existent*[1]. Voilà un « fait réel et dont nul bavardage ne vous débarras- « sera. Vous ne pouvez pas les tuer tous et vous ne « pouvez pas ne pas vous en occuper. Donnez-leur « un moyen légal de demander justice, ou ils vont « trouver un moyen légal de se faire justice. » Cette Irlande si populeuse, si vous la poussez à bout, elle va tendre la main à la France. — Tâchez donc d'imaginer exactement ce que représente ce mot, *Irlande*, et sous ces mots, *Papistes et Irlandais*, de mettre des réalités.

1. Whatever you may think of the Catholics *there they are*.

« Rien de plus erroné que de supposer que « l'Irlande n'est pas plus grande que l'île de Wight, « et qu'elle pas n'est plus importante que Guernesey « et que Jersey. En 1791, il y avait sept cent un « mille cent trente-deux maisons en Irlande. Son « territoire est de 27457 milles carrées ; sa popula- « tion dépasse cinq millions d'habitants. Depuis le « commencement du siècle, son commerce a dou- « blé; pour un anglican, il y a huit catholiques qui « travaillent en Irlande, en sorte que la proportion « de la richesse protestante et de la richesse catho- « lique change tous les jours en faveur de celle-ci [1].

2. Il y a de l'humour dans cette façon grave de commencer par une longue énumération :

Dear Abraham,

No Catholic can be chief Governor or Governor of this Kingdom, Chancellor or Keeper of the Great Seal, Lord High Treasurer, Chief of any of the Courts of Justice, Chancellor of the Exchequer, Puisne Judge, Judge in the Admiralty, Master of the Rolls, Secretary of State, Keeper of the Privy Seal, Vice-Treasurer or his Deputy, Teller or Cashier of Exchequer, Auditor or General, Governor or Custos Rotulorum of Counties, Chief Governor's Secretary, Privy Councillor, King's Counsel, Sergeant, Attorney, Solicitor-General, Master in Chancery, Provost or Fellow of Trinity College, Dublin, Postmaster-General, Master and Lieutenant-General of Ordnance, Commander-in-Chief, General on the Staff, Sheriff, Sub-Sheriff, Mayor, Bailiff, Recorder, Burgess, or any other officer in a City, or a Corporation. No Catholic can be guardian to a Protestant, and no priest guardian at all : no Catholic can be a gamekeeper, or have for sale, or otherwise, any arms or warlike stores : no Catholic can present to a living, unless he choose to turn Jew in order to obtain that privilege ; the

« Après une enquête assez difficile, j'ai trouvé que « plus de deux mille catholiques irlandais possèdent « un revenu qui dépasse 500 livres. Il faut compter « avec une telle nation. Les menottes et les coups de « fouet, admirables instruments de gouvernement, « en général, sont impuissants dans un cas comme « celui-ci. L'Irlande est forte, l'Irlande est mena- « çante. Quoique vous pensiez de sa religion, n'ou- « bliez pas que c'est celle de quatre millions d'hommes « dont le nombre, l'intelligence et la richesse vont « augmentant tous les jours. Qu'ils s'unissent à « nous, de bon cœur, et c'en est fait des menaces de « la France. Qu'ils s'unissent à la France, et c'en est « fait de l'indépendance anglaise. Je sais bien que « les enfants aiment à tourmenter les petits chiens, « et les Anglais, les sectes chrétiennes qui ne pensent « pas comme eux. Certes, il m'est doux de dire aux « gens qui ne portent pas la même soutane que moi : « Vous ne serez ni colonels, ni aldermen, ni membres « du Parlement. Je jouis à la fois de mon égoïsme « et de l'idée que, seul, j'adore comme il convient le « vrai Dieu ; mais, cher Abraham, ce passe-temps-là « devient dangereux, quand il s'agit des catholiques. « Si vous croyez, vous, recteur anglican, qu'une « Église n'est vraiment établie que lorsqu'elle persé-

pecuniary qualification of Catholic jurors is made higher than that of Protestants, and no relaxation of the ancient rigorous code is permitted, unless to those who shall take an oath prescribed by 13 et 14 Geo. III. Now if this is not picking the plums out of the pudding, and leaving the mere batter to the Catholics, I know not what is. — *Letter IX.*

« cute, pourquoi ne point vous exercer sur W. Wil-
« berforce et les chrétiens brevetés de Clapham, c'est-
« à-dire les mystiques, méthodistes et wesleyens?
« Pourquoi ne pas les contraindre, au moyen d'un
« Test Act, à reconnaître que ledit Wilberforce est
« incapable de faire des miracles, de guérir la stérilité
« par l'apposition des mains? Pourquoi ne pas exiger
« d'eux un serment d'adhésion aux doctrines du sens
« commun? Que ne les force-t-on à fréquenter les
« dignitaires de notre Église, à voir des mélodrames
« et des pantomimes? La cruauté et l'injustice doi-
« vent exister, je le sais; mais pourquoi donc les
« associer au danger? Pourquoi torturer un boule-
« dogue quand on peut se procurer une grenouille ou
« un lapin. Vous avez devant vous mille lieues de
« côtes ennemies; Brest n'est qu'à deux jours de
« l'Irlande et le salut de l'Angleterre ne dépend, en
« somme, que de la direction du vent. Et c'est le mo-
« ment où Napoléon prépare son coup, que vous
« choisissez pour vous occuper de soutanes, de psau-
« tiers et de surplis! — Monsieur Plymley, voilà de
« la détestable politique, madame Plymley, ma sœur,
« sera emmenée prisonnière par le Gaulois galant, et
« on fera un tambour français de Joël Plymley, votre
« dernier-né.

« ... Loin de la vue, loin de l'esprit, dit le proverbe.
« Parce que du haut des falaises de Douvres on
« n'aperçoit plus l'armée française, parce que les
« Anglais en vacances n'entendent plus le son du
« canon en prenant leur bain de mer, parce que le

« *Morning Post* ne fixe plus l'invasion à lundi, à « mardi, au plus tard, à samedi prochain, vous croyez « fini le pouvoir de Bonaparte! De même ici, quand « l'Autriche prend les armes, nos docteurs en théo- « logie publient des morceaux d'Habbacuc où l'on « prédit la destruction de l'usurpateur. Bonaparte « s'arrête-t-il : tout de suite vous voilà parlant de « révolte et de dyssenterie, et les réjouissances sont « telles que les sociétés wesleyennes pour la suppres- « sion du vice ont fort à faire d'empêcher les villa- « geois de danser en rond, et les pots de bière de « couler après prône. Pour moi je vous dirai: Patience, « patience! Doucement!... pas trop vite! Les boues « de Pologne peuvent durcir et les entrailles des gre- « nadiers français se resserrer. — Je sais bien que « vous avez vos moments de bravoure. Je sais bien « que chez le squire, après le dîner du dimanche, « tandis que vous chauffez vos vénérables mollets, « le vin de Porto vous verse une noble ardeur. Je ne « doute point de vous, Abraham! Mais pensez à vos « villageois tirant derrière des haies et se défendant « derrière leurs volières! J'estime le courage anglais. « mais, hélas! je crois bien qu'une panique serait fort « à craindre. De la guerre, nos paysans ne connais- « sent rien. Des gerbes de blé, des tas de foin en « flammes éclairant au loin la campagne, les juments « de trait tuées à coup de fusil, les truies modèles « qu'élève lord Somerville lâchées par les champs, « le pasteur du village blessé dans son train de der- « rière, madame Plymley en proie à des convulsions,

« il n'est pas de Russe ou d'Autrichien qui n'ait vu « trois fois ce genre de spectacle; mais voici trois « siècles qu'un pourceau anglais n'est tombé devant « l'ennemi sur le sol anglais, qu'une ferme n'a été « saccagée, et que la femme d'un clergyman n'a reçu « d'autre protestation d'amour que celles de son « orthodoxe et bedonnant époux[1]. »

Sur ce nouveau tableau de félicité ecclésiastique, sur ces images qui encore une fois évoquent en nous tout le petit monde villageois, les fermiers, les étables, les champs de blé, le squire, la vie campagnarde somnolente et plantureuse, le coin de terre anglaise où tranquillement, à la façon des betteraves qui végètent dans la glaise, s'épanouit la famille Plymley, prenons congé du Révérend Abraham. S'il est encore capable de changer d'opinion, il doit être convaincu. Sottise de tous les préjugés anticatholiques, — probabilité d'une invasion française, — certitude de cette

1. As for the spirit of the peasantry in making a gallant defence behind hedge-rows, and through plateracks and hen-coops, highly as I think of their bravery, I do not know any nation in Europe so likely to be struck with the panic as the English; and this from their total unacquaintance with the science of war. Old wheat and beans blazing for twenty miles round : cart mares shot: sows of Lord Somerville's breed running wild over the country; the minister of the parish wounded sorely in his hinder parts; Mrs. Plymley in fits; all these scenes of war, an Austrian or a Russian has seen three or four times over; but it is now three centuries since an English pig has fallen in a fair battle upon English ground, or a farm-house been rifled, or a clergyman's wife been subjected to any other proposals of love than the connubial endearments of her sleek and orthodox mate. (*Letter V.*)

invasion, si les tories ont l'imprudence par leur entêtement de jeter l'Irlande dans les bras de la France, — horreurs de cette invasion, — telle est la progression des arguments que son frère Peter Plymley dirige et conduit à l'assaut des préjugés populaires. Non qu'ils s'ordonnent ainsi en architecture logique. Point de plans dans ce pamphlet. Chaque lettre contient deux ou trois idées que rien ne relie; à travers chaque lettre, à travers toute la série, ces idées se suivent et se répètent au hasard et les arguments du début reparaissent à la fin du pamphlet. Devant ce désordre on pense aux admirables constructions de Pascal et de Courier et l'on conclut à l'infériorité de Sydney Smith. Certainement son art n'est point comparable au leur. Mais d'où vient qu'il est si puissant, plus puissant que Courier pour l'effet pratique? C'est que l'ordre logique des idées n'est point leur ordre naturel et spontané. Il faut un effort pour suivre un raisonnement dont la chaîne, maille à maille, est rivée rigoureusement. Il est ennuyeux de voir s'emboîter et se développer sans accidents les propositions et les paragraphes. De là, l'efficacité des discours improvisés : ils prouvent moins et ils ont plus d'action que les discours écrits [1]. C'est que, de lui-même, l'esprit est désordonné; il bondit d'une image à une idée, il retourne en arrière, il s'arrête et repart. La pensée n'est pas un fil rigide qui se déroule régulièrement, mais une

1. Sydney Smith, par principe, ne *lisait* jamais ses sermons.

trame où dix fils courent sur le même plan, où cent fils courent sur plusieurs plans, s'entre-croisent, se brisent, et par-dessus tout un grand morceau du dessin vont se renouer à des fils interrompus à l'autre bout du canevas. A mesure qu'elle s'achève, cette trame, elle se défait, et lorsque nous atteignons nos conclusions nous avons oublié nos premiers arguments. Au fond, il y a une logique dans ces sauts brusques de l'esprit : nous passons d'une idée à l'autre, mais non pas d'une idée quelconque à une idée quelconque. Après chacune, il n'y en *a qu'un certain nombre d'autres* qui puissent surgir, amenées par des associations trop rapides pour être aperçues. L'écrivain qui sait reproduire ces saccades de l'esprit en suivant sa logique intérieure a le don de la vie : son talent est du même ordre que celui du romancier qui sait composer un dialogue. Rien de plus rare que ce don. Sydney Smith le possède, il sait suivre cette trame active, complexe, désordonnée et mouvante que d'elle-même tisse la pensée. Par l'absence des transitions et par l'effet des contrastes, ses images et ses idées font saillie avec un relief qui force l'attention[1]. L'emploi constant du discours direct, le tête-à-tête avec le lecteur, les apostrophes brèves, l'intervention perpétuelle du *moi* de l'auteur, un moi railleur, bonhomme, entêté, méprisant, surtout les débuts si neufs, si impétueux, si courts, nulle ordonnance

1. C'est le procédé de La Bruyère.

questions qui touchent à l'intérêt et à l'honneur de son pays. Le voyez-vous dans l'ombre de la grande nef? Sa silhouette est ample et tranquille ; il est vêtu du simple surplis blanc des pasteurs d'Angleterre, son geste est calme, son regard résolu, sa figure belle de sérénité. Il parle sans effort, et son discours illustré d'images, mais cette fois, d'images sérieuses et nobles, se déroule avec amplitude et assurance. « J'espère, dit-il, « qu'en condamnant comme je viens de le faire « la religion catholique, on ne croira pas que j'ap- « prouve les lois qui ferment les carrières civiles à « certains citoyens à cause de leurs opinions reli- « gieuses. Je les considère, ces lois, comme des erreurs « lamentables et fatales, comme un legs des temps de « tumulte et de barbarie. En ce moment, toute l'Eu- « rope émerge de l'obscurité. Le pays vient de faire un « noble effort : selon que cet effort sera suivi, je crois « que les ennemis de l'Église et de l'État seront affai- « blis et que les fondements sur lesquels s'appuient « la paix, l'ordre et le bonheur du peuple seront « fortifiés. » — Il termina par la parabole suivante :

« Comme Abraham reposait à l'ombre de sa tente, « voici qu'un voyageur s'approcha de lui, et Abraham « lui apporta de l'eau pour se laver les pieds et posa « du pain devant lui. Et Abraham lui dit : " Adorons « le Seigneur notre Dieu, avant que nous mangions de « ce pain. " Et le voyageur dit à Abraham : " Je « n'adorerai pas le Seigneur ton Dieu, car ton Dieu « n'est pas mon Dieu, mais j'adorerai mon Dieu, oui, « le Dieu de mes ancêtres. " Et Abraham fut irrité, et il

difficiles à passionner pour une idée, de tempérament obstiné et flegmatique, gens prospères qui justifient leur prospérité par des arguments théologiques, additionnent leurs pences, comptent leurs meules de foin, et, se félicitant sincèrement, naïvement, sans hypocrisie, d'être le peuple élu de Dieu, concluent avec satisfaction que l'ordre établi est le seul ordre moral. Sydney Smith connaît très bien ce public auquel il s'adresse. « Travaillez, disait-il, à rendre la « justice de votre cause si claire qu'elle soit comprise « par le gentleman le plus illettré qui chevauche sous « le ciel[1]. » Au commencement de ce siècle, personne ne sait s'en faire entendre comme le prêtre qui écrit les Lettres de Peter Plymley. Maniées par un Bentham et un Dugald Stewart, les idées libérales ne sont pas bien lancées; elles ne se dispersent point comme il faut pour germer et couvrir la terre anglaise. Un homme vient, médiocre penseur et médiocre écrivain, mais de grand sens et de grand cœur, qui sait agir et qui sait voir. Il fait le geste du vrai semeur, les graines tombent drues dans les sillons, — et les moissons lèvent.

1. Take care to make the justice of your cause so clear, that it cannot be mistaken by the most illiterate gentleman who rides the earth. (*Letter III.*)

III

En 1828, lorsque Sydney Smith prêche ce sermon à Bristol, il a tout près de soixante ans. Il arrive au déclin de la vie, et son combat est presque combattu. Les deux grandes lois pour lesquelles il a tant écrit et parlé vont être proclamées. En 1829, les catholiques sont affranchis et Sydney Smith peut écrire : « Je me « réjouis de ce monument qu'on vient d'élever à la « tolérance ; je suis fier d'y avoir travaillé comme jour- « nalier et comme maçon, sans autre salaire que les « injures et la haine de ceux qui ne voulaient pas qu'il « fût construit. » Trois ans plus tard, les lords voteront la réforme électorale. C'est une écluse qu'ils ouvrent et qu'ils ne pourront plus fermer. Les grandes eaux qui, depuis quatre-vingt-dix ans, se sont amoncelées et dont la poussée, si longtemps silencieuse, mais grondante maintenant, menaçait de briser les barrages, pénètrent dans les bassins qui leur étaient interdits, tranquillement d'abord, s'insinuant à travers l'étroit espace qui s'entr'ouvre, plus violemment ensuite, à mesure que les portes s'écartent davantage, mais régulièrement toujours, puisque l'écluse s'est levée à temps et qu'elles font leur entrée par la voie normale. Elles entreront toutes, et le mouvement ne s'arrêtera que lorsque toute la vieille Angleterre oligarchique sera submergée sous leurs nappes. Ses représentants officiels l'avaient bien senti, et c'est pour cela que, de tout leur effort, ils

avaient pesé pour les contenir dans leurs vieux compartiments.

Presque en même temps que ces deux grands faits qui marquent les dates initiales d'une nouvelle période dans la vie de la nation, deux événements marquent le début d'une nouvelle période dans la vie de Sydney Smith et sont comme l'entrée de sa vieillesse sereine et sage. En 1829 il perd son fils Douglas. Ce fut le premier et le seul chagrin de sa vie. Chez cet homme fort, qui n'avait connu que la joie de l'action et de la santé, la blessure atteignit le cœur et fut toujours sentie : j'ai dit plus haut que, quinze ans plus tard, le nom de l'enfant mort fut le dernier mot qu'il prononça à son chevet d'agonie. La même année, il s'installait dans l'ouest de l'Angleterre; il prenait possession de la maison où sa vieillesse devait s'écouler, car, sa dignité de chanoine de Bristol lui donnant droit à un des bénéfices dont disposait le chapitre, il avait choisi celui de Combe Florey. Admirable et douce retraite pour le repos des dernières années que cette « Vallée sacrée des Fleurs[1] ». A Foston, dans l'âpre pays des glaises et des boues, il a passé sa vie militante. Le voici dans le coin le plus doux de l'Angleterre, près ce Devonshire dont Kingsley dit le ciel italien. L'air y est tiède, de cette tiédeur dont les vieillards aiment à envelopper l'automne de leur vie. La lumière y a cette admirable limpidité qui est spéciale aux pays

1. Sacred valley of flowers. — C'est le nom que Sydney Smith aimait à donner à ce petit pays.

voisins de la mer. Terre humide des incessantes averses qui la tapissent d'épaisse verdure et voilent de brumes errantes les ondulations paisibles de ses collines. Averses et rayonnements de lumière s'y succèdent tout d'un coup. Derrière les grandes haies d'aubépine qui bordent les chemins creux, les bestiaux sont couchés dans l'herbe tiède. C'est la verte Angleterre, l'Angleterre fleurie, ensoleillée de Chaucer et de Shakespeare, celle des romans champêtres, celle que les cartes de Noël nous montrent l'hiver, endormie sous la neige, avec ses toits de chaume et ses rouge-gorges. Rien n'est splendide et calme comme cette campagne par une fraîche matinée de juin, comme la verdure brillante et jeune de ces prairies, comme ces grands parcs déserts dont les herbes épaisses s'étendent, illustrées de fleurs d'or et de pourpre, plus hautes, plus souples, plus molles et plus fragiles qu'ailleurs. Pendant les longues soirées claires du commencement de l'été, il est doux de s'accouder à la barrière blanche de l'un de ces grands parcs qui n'ont pas changé depuis le XVIIIe siècle, qui couvrent toujours la campagne anglaise, en dépit de tout le mouvement démocratique, et confèrent encore la suprême dignité sociale à leurs possesseurs. Devant nous, dans la profondeur des herbes vernissées, dorment les multitudes des hautes marguerites; elles montent jusqu'aux genoux des vaches rousses qui somnolent, opulentes et calmes comme tout le paysage. Plus loin, l'étendue lumineuse de cette prairie s'abaisse vers de nobles chênes, qu'enveloppent les

brumes du soir, noyant les lumières et les grandes ombres de leurs dômes. Ils se serrent comme une forêt autour d'un large manoir dont on devine, au centre de tout ce domaine solitaire, les murailles blanches; et l'œil passe par-dessus les cimes violacées jusqu'à l'horizon où flottent, dans la paix du soir, dans la moiteur pâle du ciel, d'immobiles nuées. Comment dire l'amplitude de tout ce paysage, baigné de silence et de clarté, paisible et noble comme la vie de ces gentlemen, comme la vie aristocratique qu'il entoure !

Quittons le parc, allons jusqu'au village de Combe Florey. Dépassons la vieille petite église où Sydney Smith va prêcher pendant quinze ans. Sa petite tour carrée est presque enfouie sous les ramures de ces grands arbres, qui jettent aussi leurs ombres sur le cimetière villageois. Voilà bien, au bord de la route, chacun précédé par un petit jardin, les vieux cottages aimés de l'Angleterre avec leurs toits de mousse et de chaume, avec leurs petites fenêtres obscures, toutes noires des ombres intérieures, avec leurs rangées de pots de fleurs aux fenêtres. Sur la route, des enfants aux cheveux blonds, au teint clair, rieurs sous le jeune et tiède soleil, actifs, courent avec leurs robes roses ou bleues comme un essaim de papillons éclos ce printemps. Qui n'a lu la description de ces villages du Sud et de l'Ouest, dans les romans de Mrs. Gaskell ou de George Eliot? C'est là qu'aujourd'hui Kate Greenaway va chercher ses images de verdure, d'enfants, de cottages et de fleurs. Voici le rec-

torat, le presbytère de Sydney Smith. Ce n'est pas le manoir, hautainement éloigné de la grande route, retiré de la vie commune. On l'aperçoit du chemin, séparé pourtant de la poussière et du bruit des charrois par la solitude et le silence des éternelles pelouses qui ne finissent qu'au pied même de la maison. Au milieu de ses jardins, toute fleurie de roses et de volubilis, elle se dresse avec ses vieux pignons, ses balcons de bois, ses vastes fenêtres, celles du rez de-chaussée donnant de plain-pied sur la pelouse. La haute fenêtre du parloir où Sydney Smith aime à lire est tournée vers des collines lointaines qui encadrent le paysage, adoucies dans ce crépuscule et fondues comme une vapeur. Entre les cèdres dont les noires ramures contiennent des morceaux de ciel bleu, entre les arbres rares et somptueux d'Australie, on aperçoit des vérandas et des serres, des plantes-bandes toutes glorieuses de roses, des corbeilles de rhododendrons dont les grosses fleurs, si fraîches et si molles, s'arrondissent en globes, enveloppées d'un éternel bourdonnement d'abeilles. Voilà les choses calmes et belles qui sont le spectacle quotidien de Sydney Smith pendant sa vieillesse, et qui lui versent dans l'âme la sérénité. C'est au milieu de ce doux et lumineux paysage qu'il finit de vivre, dans l'aisance d'abord, puis dans l'opulence, non plus comme à Foston, exilé, perdu, oublié dans un trou, mais comme un gentleman qui, résidant habituellement à la campagne, jouit de la campagne et n'est pas un provincial, ayant un pied-à-terre à Londres,

y passant la saison, faisant quelquefois un tour sur le continent, en France et en Hollande, recevant à Combe Florey, outre ses enfants et ses petits-enfants, les amis qui lui viennent d'Édimbourg ou de Londres, des membres de la Chambre des lords, des poètes et des critiques, correspondant avec tous ses anciens amis devenus à présent les chefs de la pensée et de la politique anglaise, avec lord Brougham, avec Horner, avec Mackintosh, avec Jeffrey, avec des ministres d'État comme lord Grey et lord John Russel, causant avec Malthus, Macaulay, Moore, Dickens, M. Gladstone, babillant avec des jeunes filles et des enfants, clergyman aussi et recteur, visitant en voiture les pauvres et les malades, ayant une grande chambre où il donne des consultations de médecin et distribue des médicaments, — le dimanche, prêchant de petits sermons pratiques et directs, écartant tous les lieux communs de la prédication, prouvant en quelques mots simples et forts qu'il vaut mieux marcher droit dans la grande route de la vie, ne pas voler, ne pas se griser, — tous les jours, lisant, à côté de sa femme, devant les domestiques, les vieilles prières, les versets hébraïques, dans la lourde Bible de famille où sont inscrites les dates qui rappellent son mariage, les naissances de ses enfants, la mort de son fils aîné, — puis se promenant dans ses allées parfumées, pas sant la journée, comme il le raconte à lady Holland[1],

1. I sit in my beautiful study, looking upon a thousand flowers, and read agreable books, in order to keep up arguments with Lord Holland and Allen.

questions qui touchent à l'intérêt et à l'honneur de son pays. Le voyez-vous dans l'ombre de la grande nef? Sa silhouette est ample et tranquille ; il est vêtu du simple surplis blanc des pasteurs d'Angleterre, son geste est calme, son regard résolu, sa figure belle de sérénité. Il parle sans effort, et son discours illustré d'images, mais cette fois, d'images sérieuses et nobles, se déroule avec amplitude et assurance. « J'espère », dit-il, « qu'en condamnant comme je viens de le faire, « la religion catholique, on ne croira pas que j'ap- « prouve les lois qui ferment les carrières civiles à « certains citoyens à cause de leurs opinions reli- « gieuses. Je les considère, ces lois, comme des erreurs « lamentables et fatales, comme un legs des temps de « tumulte et de barbarie. En ce moment, toute l'Eu- « rope émerge de l'obscurité. Le pays vient de faire un « noble effort : selon que cet effort sera suivi, je crois « que les ennemis de l'Église et de l'État seront affai- « blis et que les fondements sur lesquels s'appuient « la paix, l'ordre et le bonheur du peuple seront « fortifiés. » — Il termina par la parabole suivante :

« Comme Abraham reposait à l'ombre de sa tente, « voici qu'un voyageur s'approcha de lui, et Abraham « lui apporta de l'eau pour se laver les pieds et posa « du pain devant lui. Et Abraham lui dit : " Adorons « le Seigneur notre Dieu, avant que nous mangions de « ce pain. " Et le voyageur dit à Abraham : " Je « n'adorerai pas le Seigneur ton Dieu, car ton Dieu « n'est pas mon Dieu, mais j'adorerai mon Dieu, oui, « le Dieu de mes ancêtres. " Et Abraham fut irrité, et il

« se leva, pour chasser le voyageur de sa tente. Et la « voix du Seigneur se fit entendre dans la tente: « " Abraham! Abraham! ai-je donc supporté cet « homme, pendant soixante et dix ans, pour que tu « ne puisses le supporter pendant une heure! " »

Il y a une beauté calme, dans cette langue biblique et grave, dans ces symboles qui par delà nos agitations et nos vulgarités, nous font monter dans les régions sereines, nous ramènent au monde simple de la tente et du désert, à l'époque où le Seigneur parlait aux patriarches, et nous rappellent les lois de l'éternelle morale, en invoquant les images sacrées du vieux Livre. Ces apologues et cette langue sont le propre de l'Église anglicane; elles sont pleines de son esprit calme et grave[1]. Sydney Smith sentait cela. J'imagine qu'il prononça cette parabole de cette voix lente et solennelle avec laquelle, souvent, le soir, au coin du feu, il lisait les versets de la Bible. « Il s'approcha de l'autel », dit un témoin de cette cérémonie du 5 novembre, « en traversant « les bas côtés de la cathédrale, avec une dignité « fière, et lorsque, plus tard, je fus reçu dans son « intimité, je connus qu'il avait une âme haute et « brave, avec un mépris intense pour tout ce qui est « bas, vil et rampant. » — Ce soir-là, Sydney Smith écrivait à lord Holland : « J'ai prêché un sermon « honnête. »

1. Not only is religion calm and tranquil, but it has an extensive atmosphere round it, whose calmness and tranquility must be preserved. *Memoir*.

III

En 1828, lorsque Sydney Smith prêche ce sermon à Bristol, il a tout près de soixante ans. Il arrive au déclin de la vie, et son combat est presque combattu. Les deux grandes lois pour lesquelles il a tant écrit et parlé vont être proclamées. En 1829, les catholiques sont affranchis et Sydney Smith peut écrire : « Je me « réjouis de ce monument qu'on vient d'élever à la « tolérance; je suis fier d'y avoir travaillé comme jour- « nalier et comme maçon, sans autre salaire que les « injures et la haine de ceux qui ne voulaient pas qu'il « fût construit. » Trois ans plus tard, les lords voteront la réforme électorale. C'est une écluse qu'ils ouvrent et qu'ils ne pourront plus fermer. Les grandes eaux qui, depuis quatre-vingt-dix ans, se sont amoncelées et dont la poussée, si longtemps silencieuse, mais grondante maintenant, menaçait de briser les barrages, pénètrent dans les bassins qui leur étaient interdits, tranquillement d'abord, s'insinuant à travers l'étroit espace qui s'entr'ouvre, plus violemment ensuite, à mesure que les portes s'écartent davantage, mais régulièrement toujours, puisque l'écluse s'est levée à temps et qu'elles font leur entrée par la voie normale. Elles entreront toutes, et le mouvement ne s'arrêtera que lorsque toute la vieille Angleterre oligarchique sera submergée sous leurs nappes. Ses représentants officiels l'avaient bien senti, et c'est pour cela que, de tout leur effort, ils

avaient pesé pour les contenir dans leurs vieux compartiments.

Presque en même temps que ces deux grands faits qui marquent les dates initiales d'une nouvelle période dans la vie de la nation, deux événements marquent le début d'une nouvelle période dans la vie de Sydney Smith et sont comme l'entrée de sa vieillesse sereine et sage. En 1829 il perd son fils Douglas. Ce fut le premier et le seul chagrin de sa vie. Chez cet homme fort, qui n'avait connu que la joie de l'action et de la santé, la blessure atteignit le cœur et fut toujours sentie : j'ai dit plus haut que, quinze ans plus tard, le nom de l'enfant mort fut le dernier mot qu'il prononça à son chevet d'agonie. La même année, il s'installait dans l'ouest de l'Angleterre; il prenait possession de la maison où sa vieillesse devait s'écouler, car, sa dignité de chanoine de Bristol lui donnant droit à un des bénéfices dont disposait le chapitre, il avait choisi celui de Combe Florey. Admirable et douce retraite pour le repos des dernières années que cette « Vallée sacrée des Fleurs[1] ». A Foston, dans l'âpre pays des glaises et des boues, il a passé sa vie militante. Le voici dans le coin le plus doux de l'Angleterre, près ce Devonshire dont Kingsley dit le ciel italien. L'air y est tiède, de cette tiédeur dont les vieillards aiment à envelopper l'automne de leur vie. La lumière y a cette admirable limpidité qui est spéciale aux pays

1. Sacred valley of flowers. — C'est le nom que Sydney Smith aimait à donner à ce petit pays.

voisins de la mer. Terre humide des incessantes averses qui la tapissent d'épaisse verdure et voilent de brumes errantes les ondulations paisibles de ses collines. Averses et rayonnements de lumière s'y succèdent tout d'un coup. Derrière les grandes haies d'aubépine qui bordent les chemins creux, les bestiaux sont couchés dans l'herbe tiède. C'est la verte Angleterre, l'Angleterre fleurie, ensoleillée de Chaucer et de Shakespeare, celle des romans champêtres, celle que les cartes de Noël nous montrent l'hiver, endormie sous la neige, avec ses toits de chaume et ses rouge-gorges. Rien n'est splendide et calme comme cette campagne par une fraîche matinée de juin, comme la verdure brillante et jeune de ces prairies, comme ces grands parcs déserts dont les herbes épaisses s'étendent, illustrées de fleurs d'or et de pourpre, plus hautes, plus souples, plus molles et plus fragiles qu'ailleurs. Pendant les longues soirées claires du commencement de l'été, il est doux de s'accouder à la barrière blanche de l'un de ces grands parcs qui n'ont pas changé depuis le XVIIIe siècle, qui couvrent toujours la campagne anglaise, en dépit de tout le mouvement démocratique, et confèrent encore la suprême dignité sociale à leurs possesseurs. Devant nous, dans la profondeur des herbes vernissées, dorment les multitudes des hautes marguerites; elles montent jusqu'aux genoux des vaches rousses qui somnolent, opulentes et calmes comme tout le paysage. Plus loin, l'étendue lumineuse de cette prairie s'abaisse vers de nobles chênes, qu'enveloppent les

brumes du soir, noyant les lumières et les grandes ombres de leurs dômes. Ils se serrent comme une forêt autour d'un large manoir dont on devine, au centre de tout ce domaine solitaire, les murailles blanches; et l'œil passe par-dessus les cimes violacées jusqu'à l'horizon où flottent, dans la paix du soir, dans la moiteur pâle du ciel, d'immobiles nuées. Comment dire l'amplitude de tout ce paysage, baigné de silence et de clarté, paisible et noble comme la vie de ces gentlemen, comme la vie aristocratique qu'il entoure !

Quittons le parc, allons jusqu'au village de Combe Florey. Dépassons la vieille petite église où Sydney Smith va prêcher pendant quinze ans. Sa petite tour carrée est presque enfouie sous les ramures de ces grands arbres, qui jettent aussi leurs ombres sur le cimetière villageois. Voilà bien, au bord de la route, chacun précédé par un petit jardin, les vieux cottages aimés de l'Angleterre avec leurs toits de mousse et de chaume, avec leurs petites fenêtres obscures, toutes noires des ombres intérieures, avec leurs rangées de pots de fleurs aux fenêtres. Sur la route, des enfants aux cheveux blonds, au teint clair, rieurs sous le jeune et tiède soleil, actifs, courent avec leurs robes roses ou bleues comme un essaim de papillons éclos ce printemps. Qui n'a lu la description de ces villages du Sud et de l'Ouest, dans les romans de Mrs. Gaskell ou de George Eliot? C'est là qu'aujourd'hui Kate Greenaway va chercher ses images de verdure, d'enfants, de cottages et de fleurs. Voici le rec-

torat, le presbytère de Sydney Smith. Ce n'est pas le manoir, hautainement éloigné de la grande route, retiré de la vie commune. On l'aperçoit du chemin, séparé pourtant de la poussière et du bruit des charrois par la solitude et le silence des éternelles pelouses qui ne finissent qu'au pied même de la maison. Au milieu de ses jardins, toute fleurie de roses et de volubilis, elle se dresse avec ses vieux pignons, ses balcons de bois, ses vastes fenêtres, celles du rez de-chaussée donnant de plain-pied sur la pelouse. La haute fenêtre du parloir où Sydney Smith aime à lire est tournée vers des collines lointaines qui encadrent le paysage, adoucies dans ce crépuscule et fondues comme une vapeur. Entre les cèdres dont les noires ramures contiennent des morceaux de ciel bleu, entre les arbres rares et somptueux d'Australie, on aperçoit des vérandas et des serres, des plantes-bandes toutes glorieuses de roses, des corbeilles de rhododendrons dont les grosses fleurs, si fraîches et si molles, s'arrondissent en globes, enveloppées d'un éternel bourdonnement d'abeilles. Voilà les choses calmes et belles qui sont le spectacle quotidien de Sydney Smith pendant sa vieillesse, et qui lui versent dans l'âme la sérénité. C'est au milieu de ce doux et lumineux paysage qu'il finit de vivre, dans l'aisance d'abord, puis dans l'opulence, non plus comme à Foston, exilé, perdu, oublié dans un trou, mais comme un gentleman qui, résidant habituellement à la campagne, jouit de la campagne et n'est pas un provincial, ayant un pied-à-terre à Londres,

y passant la saison, faisant quelquefois un tour sur le continent, en France et en Hollande, recevant à Combe Florey, outre ses enfants et ses petits-enfants, les amis qui lui viennent d'Édimbourg ou de Londres, des membres de la Chambre des lords, des poètes et des critiques, correspondant avec tous ses anciens amis devenus à présent les chefs de la pensée et de la politique anglaise, avec lord Brougham, avec Horner, avec Mackintosh, avec Jeffrey, avec des ministres d'État comme lord Grey et lord John Russel, causant avec Malthus, Macaulay, Moore, Dickens, M. Gladstone, babillant avec des jeunes filles et des enfants, clergyman aussi et recteur, visitant en voiture les pauvres et les malades, ayant une grande chambre où il donne des consultations de médecin et distribue des médicaments, — le dimanche, prêchant de petits sermons pratiques et directs, écartant tous les lieux communs de la prédication, prouvant en quelques mots simples et forts qu'il vaut mieux marcher droit dans la grande route de la vie, ne pas voler, ne pas se griser, — tous les jours, lisant, à côté de sa femme, devant les domestiques, les vieilles prières, les versets hébraïques, dans la lourde Bible de famille où sont inscrites les dates qui rappellent son mariage, les naissances de ses enfants, la mort de son fils aîné, — puis se promenant dans ses allées parfumées, pas sant la journée, comme il le raconte à lady Holland[1],

1. I sit in my beautiful study, looking upon a thousand flowers, and read agreable books, in order to keep up arguments with Lord Holland and Allen.

installé dans son beau cabinet de travail, la fenêtre ouverte sur ses pelouses et ses roses, lisant des livres agréables et les déclarant bien faits lorsque, selon le critérium qu'il avait posé lui-même dans la *Revue d'Édimbourg*, la cloche du dîner lui semblait sonner deux heures plus tôt que d'habitude[1].

IV

Pourtant il ne commença pas par se reposer. C'est en 1829 qu'il arrive à Combe Florey, et c'est en 1832 seulement qu'est votée la réforme électorale. Pendant ces trois années, on craignit une révolution en Angleterre. L'entêtement de Wellington, qui déclarait que « le système électoral ne pouvait pas s'améliorer », puis, le duc tombé, la résistance des lords qui, deux fois, sans discussion, rejetaient le bill voté par les Communes, — c'en était assez pour soulever le pays ému déjà par les journées de Juillet, en France, et l'avènement de Guillaume IV, que l'on savait favorable aux projets whigs. L'émancipation des catholiques votée, la réforme électorale restait la seule question inscrite sur le programme whig. Impossible, du moins, de passer à une autre question, sans avoir résolu celle-là. Presque tous les ans, depuis 1792, quelques voix s'étaient élevées au

1. The main question to a novel is : — did it amuse ? were you surprised at dinner coming so soon ? did you mistake eleven for ten and twelve for eleven. — Were you too late to dress ? (*Article on Granby*, 1826.)

Parlement en faveur de la réforme; dans les meetings aussi, sauf pendant la période de terreur où toute assemblée fut interdite, depuis 1815 surtout, on en avait parlé; mais ces efforts restaient isolés, séparés les uns des autres. En 1830, toute l'Angleterre se met à l'œuvre, d'abord régulièrement, par les moyens légaux, puis, devant l'obstacle où elle se brise violemment, par des émeutes et des tumultes. Depuis la croisade contre la France révolutionnaire, on n'avait pas vu un élan aussi spontané et aussi unanime. On n'avait pas vu une idée et un désir passer ainsi sur toute une nation pour orienter dans le même sens toutes les intelligences et toutes les volontés, surgissant partout à la fois, à la façon de ces feux qui après avoir couvé longtemps sans qu'on y prenne garde, percent çà et là par saccades, en jets subits et vite éteints, puis brusquement, sur un choc léger, jaillissent à la fois de toute l'enveloppe qui semblait intacte et l'embrasent d'une grande flamme. Les anciens jacobins, les futurs radicaux, les whigs, une portion des tories, — dans les villes industrielles, les chefs d'usines et les foules d'ouvriers, les boutiquiers et les marchands, toute la classe moyenne, — dans les manoirs, les gentlemen et une partie de l'aristocratie, — à Westminster la Chambre des communes, dans le cabinet les minist d'État, à Windsor le roi lui-même, toutes les cl de la société, tous les pouvoirs de la nation s tent à la résistance de vingt familles qui so raines à la Chambre des lords. Déjà, en

1648, on avait vu une levée semblable des yeomen, des nobles, des Communes et l'on savait que l'Angleterre ne recule pas devant une révolution lorsqu'elle a épuisé les moyens constitutionnels pour atteindre ce qu'elle veut tout entière. De 1830 à 1832 des associations se sont formées par tout le pays « afin « d'établir une union politique entre le peuple et la « gentry » ; celle de Birmingham, par exemple, qui compte des milliers d'ouvriers « appelle avec con- « fiance la vieille aristocratie d'Angleterre et lui « demande de se mettre en avant, de prendre son rang « à la tête de la nation pendant cette grande crise. Elle « ne réclame pas le suffrage universel, ni le scrutin « secret, ni des parlements annuels, parce que les « classes supérieures et la majorité des membres de la « classe moyenne, considèrent que ces mesures se- « raient dangereuses et que les gens d'expérience ne « les déclarent pas opportunes[1]. » Ce bon sens et cette modération, indiquant une détermination forte et tranquille, font prévoir une lutte obstinée. Point de ville qui n'ait son meeting. Sydney Smith, revenant de Londres à Combe Florey, en trouve tout le long du chemin. A Birmingham, 150000 hommes se rappellent l'exemple de John Hampden et déclarent qu'ils vont refuser de payer l'impôt. Même résolu-

1. May, *Constitutional History of England*. II, 385. Report of Proceedings, Jan. 25th. 1830. — V. aussi *Birmingham Journal*: You have the flower of the nobility with you; you have the sons of the heroes of Runnymede with you : the best and noblest blood of England is on your side. May 14th. 1832.

tion à Manchester, à Édimbourg, à Glasgow. En novembre, une association se forme à Londres, où se réunissent les délégués des comtés. Lorsque ces moyens légaux échouent, lorsque, froidement, les lords rejettent le second bill, les émeutes éclatent partout : à Londres où la foule se porte devant les maisons des pairs et brise les fenêtres, à Derby où elle enfonce les portes des prisons, à Nottingham où elle met le feu au bateau du duc de Newcastle, à Bristol où elle brûle les monuments, le palais de l'évêque, la Mansion House et le palais de la douane.

Ces violences faillirent compromettre la cause : elles ne sont pour rien dans son triomphe. En 1832, les réformateurs sont victorieux parce qu'ils ont à leur tête les chefs naturels de l'Angleterre, les gentlemen et les grands manufacturiers. Lorsque, dix ans plus tard, ceux-ci, refusant leur appui aux *chartistes*, s'opposeront au suffrage universel et au scrutin secret, en dépit de meetings monstres, en dépit de pétitions qui portent cinq millions de signatures, en dépit de leur admirable organisation, les *chartistes* échoueront.

Pour comprendre l'esprit qui conduit toute cette agitation de 1832, regardons ce qui se passe dans un petit coin de l'Ouest. Le grand vent qui passe sur tout le pays vient remuer aussi le village de Combe Florey. Par tout le district champêtre de Taunton, des affiches collées sur les murs et sur les arbres ont invité le peuple campagnard à venir à la ville, le mardi 11 octobre, pour témoigner sa confiance en

installé dans son beau cabinet de travail, la fenêtre ouverte sur ses pelouses et ses roses, lisant des livres agréables et les déclarant bien faits lorsque, selon le critérium qu'il avait posé lui-même dans la *Revue d'Édimbourg*, la cloche du dîner lui semblait sonner deux heures plus tôt que d'habitude[1].

IV

Pourtant il ne commença pas par se reposer. C'est en 1829 qu'il arrive à Combe Florey, et c'est en 1832 seulement qu'est votée la réforme électorale. Pendant ces trois années, on craignit une révolution en Angleterre. L'entêtement de Wellington, qui déclarait que « le système électoral ne pouvait pas s'améliorer », puis, le duc tombé, la résistance des lords qui, deux fois, sans discussion, rejetaient le bill voté par les Communes, — c'en était assez pour soulever le pays ému déjà par les journées de Juillet, en France, et l'avènement de Guillaume IV, que l'on savait favorable aux projets whigs. L'émancipation des catholiques votée, la réforme électorale restait la seule question inscrite sur le programme whig. Impossible, du moins, de passer à une autre question, sans avoir résolu celle-là. Presque tous les ans, depuis 1792, quelques voix s'étaient élevées au

1. The main question to a novel is : — did it amuse ? were you surprised at dinner coming so soon ? did you mistake eleven for ten and twelve for eleven. — Were you too late to dress ? (*Article on Granby*, 1826.)

Parlement en faveur de la réforme; dans les meetings aussi, sauf pendant la période de terreur où toute assemblée fut interdite, depuis 1815 surtout, on en avait parlé; mais ces efforts restaient isolés, séparés les uns des autres. En 1830, toute l'Angleterre se met à l'œuvre, d'abord régulièrement, par les moyens légaux, puis, devant l'obstacle où elle se brise violemment, par des émeutes et des tumultes. Depuis la croisade contre la France révolutionnaire, on n'avait pas vu un élan aussi spontané et aussi unanime. On n'avait pas vu une idée et un désir passer ainsi sur toute une nation pour orienter dans le même sens toutes les intelligences et toutes les volontés, surgissant partout à la fois, à la façon de ces feux qui après avoir couvé longtemps sans qu'on y prenne garde, percent çà et là par saccades, en jets subits et vite éteints, puis brusquement, sur un choc léger, jaillissent à la fois de toute l'enveloppe qui semblait intacte et l'embrasent d'une grande flamme. Les anciens jacobins, les futurs radicaux, les whigs, une portion des tories, — dans les villes industrielles, les chefs d'usines et les foules d'ouvriers, les boutiquiers et les marchands, toute la classe moyenne, — dans les manoirs, les gentlemen et une partie de l'aristocratie, — à Westminster la Chambre des communes, dans le cabinet les ministres d'État, à Windsor le roi lui-même, toutes les classes de la société, tous les pouvoirs de la nation se heurtent à la résistance de vingt familles qui sont souveraines à la Chambre des lords. Déjà, en 1645 et en

1648, on avait vu une levée semblable des yeomen, des nobles, des Communes et l'on savait que l'Angleterre ne recule pas devant une révolution lorsqu'elle a épuisé les moyens constitutionnels pour atteindre ce qu'elle veut tout entière. De 1830 à 1832 des associations se sont formées par tout le pays « afin « d'établir une union politique entre le peuple et la « gentry » ; celle de Birmingham, par exemple, qui compte des milliers d'ouvriers « appelle avec con- « fiance la vieille aristocratie d'Angleterre et lui « demande de se mettre en avant, de prendre son rang « à la tête de la nation pendant cette grande crise. Elle « ne réclame pas le suffrage universel, ni le scrutin « secret, ni des parlements annuels, parce que les « classes supérieures et la majorité des membres de la « classe moyenne, considèrent que ces mesures se- « raient dangereuses et que les gens d'expérience ne « les déclarent pas opportunes[1]. » Ce bon sens et cette modération, indiquant une détermination forte et tranquille, font prévoir une lutte obstinée. Point de ville qui n'ait son meeting. Sydney Smith, revenant de Londres à Combe Florey, en trouve tout le long du chemin. A Birmingham, 150000 hommes se rappellent l'exemple de John Hampden et déclarent qu'ils vont refuser de payer l'impôt. Même résolu-

1. May, *Constitutional History of England*. II, 385. Report of Proceedings, Jan. 25th. 1830. — V. aussi *Birmingham Journal*: You have the flower of the nobility with you; you have the sons of the heroes of Runnymede with you : the best and noblest blood of England is on your side. May 14th. 1832.

tion à Manchester, à Édimbourg, à Glasgow. En novembre, une association se forme à Londres, où se réunissent les délégués des comtés. Lorsque ces moyens légaux échouent, lorsque, froidement, les lords rejettent le second bill, les émeutes éclatent partout : à Londres où la foule se porte devant les maisons des pairs et brise les fenêtres, à Derby où elle enfonce les portes des prisons, à Nottingham où elle met le feu au bateau du duc de Newcastle, à Bristol où elle brûle les monuments, le palais de l'évêque, la Mansion House et le palais de la douane.

Ces violences faillirent compromettre la cause : elles ne sont pour rien dans son triomphe. En 1832, les réformateurs sont victorieux parce qu'ils ont à leur tête les chefs naturels de l'Angleterre, les gentlemen et les grands manufacturiers. Lorsque, dix ans plus tard, ceux-ci, refusant leur appui aux *chartistes*, s'opposeront au suffrage universel et au scrutin secret, en dépit de meetings monstres, en dépit de pétitions qui portent cinq millions de signatures, en dépit de leur admirable organisation, les *chartistes* échoueront.

Pour comprendre l'esprit qui conduit toute cette agitation de 1832, regardons ce qui se passe dans un petit coin de l'Ouest. Le grand vent qui passe sur tout le pays vient remuer aussi le village de Combe Florey. Par tout le district champêtre de Taunton, des affiches collées sur les murs et sur les arbres ont invité le peuple campagnard à venir à la ville, le mardi 11 octobre, pour témoigner sa confiance en

lord Grey et demander au roi, par une pétition signée, le maintien des ministres. — Le grand jour est venu. La vieille ville de Taunton s'encombre de voitures, — carrioles multicolores et calèches correctes. Par les rues circule la foule des pesants fermiers de l'Ouest qui ruminent le dîner qu'ils viennent de faire à l'auberge whig de la Tête de Turc ou du Royal George. Voici les squires bottés qui arrivent à cheval de leurs manoirs, les prêtres campagnards en guêtres de drap, les bourgeois enrubannés, électeurs du *borough* de Taunton. A leurs figures moins florissantes, à leurs vêtements plus pauvres et plus sombres, à leurs regards plus sérieux, on reconnait le peuple religieux des petits boutiquiers dissidents qui réclament l'abolition des taxes de l'Église[1]. Boutiquiers, bourgeois, campagnards, prêtres et squires, tous portent les couleurs et les cocardes du parti, les rubans whigs rayés de bleu et de jaune, les médailles d'argent à l'effigie de lord Grey. Au total, peuple et gentlemen, à regarder leurs figures et leurs attitudes par ce jour de fête, on sent une humanité forte, réfléchie, de conviction et de volonté tenace, bien assise et solidement enrégimentée.

A l'Hôtel de ville où doit s'assembler le meeting. tout le monde ne peut pas entrer. Il y a plus de cinq mille personnes, et les notables du *borough* proposent de transporter la réunion au vieux château de Taunton. Un noble monument, qui émerge du passé

1. Voir ces types dans Georges Eliot : *Janet's Repentance*, *Felix Holt*.

lointain, que ce château, et qui, génération par génération, a vu se former et grandir le peuple anglais! Les premiers ancêtres de la race l'ont construit. Il date d'un roi saxon; les Normands s'y sont installés; Guillaume l'a pris et l'a donné à un de ses compagnons. Au moment le plus critique de l'histoire d'Angleterre, Robert Blake y a tenu conseil avec ses capitaines pour défendre la ville puritaine et républicaine de Taunton contre une armée royaliste. Le juge Jeffrey y a présidé ses assises sanglantes. Au XVIIIe siècle, Henry Fielding, qui n'était pas encore le romancier épique de l'Angleterre, y a plaidé et William Pitt y a prononcé son premier discours. Sur ses vieilles murailles crénelées, chaque siècle s'est inscrit par un grand souvenir comme les étiages successifs d'une mer laissent leur trace sur un roche indestructible. En contemplant ces murailles, on pense à la continuité de la croissance nationale, à cette succession des générations solidaires, dont chacune, héritière de toutes les précédentes, est grosse de toutes celles qui la suivront. Sûrement, ces squires et ces fermiers qui s'assemblent ici pour parler de réforme, n'entrevoient pas le grand être abstrait et collectif qui, restant le même, se développe pourtant à travers les âges, ordonnant suivant un certain type social les foules successives qui naissent et qui meurent, se manifestant en chacune par un certain système de sentiments héréditaires. Il n'y a pas de Burke à Taunton, ce mardi 11 octobre 1831. Et pourtant, si vague qu'il

soit, si maladroit et incapable d'expression, il est là, ce sentiment de la vie continue de l'ensemble, qui par Burke est arrivé à la conscience et à la voix, ce sentiment de la dépendance mutuelle des individus et des générations qui composent l'Angleterre, il est là, dirigeant obscurément ce peuple qui veut élargir la forme politique qu'il tient de ses ancêtres. De lui-même, ce peuple s'est rangé autour de ses squires et de ses prêtres, et ce seul fait le dit conservateur: Regardez cette plate-forme où se pressent autour des orateurs tous les notables du pays. Il y a des sièges réservés pour les familles aristocratiques du comté, pour les nobles dames de Landhill-Park, de ce manoir voisin de Combe Florey, si calme par les longues pluies fines de l'hiver comme par les tièdes matinées de l'été, dans la solitude de ses prairies, derrière ses chênes séculaires.

Sur la plate-forme, parmi les orateurs, Sydney Smith est assis. Il est arrivé de Combe Florey, dans sa calèche, avec sa femme et ses enfants. « Je fus « frappé de sa dignité calme, » dit un témoin qui le vit entrer; « le peuple s'écarta avec déférence pour « le laisser passer; il me sembla qu'il y avait de la « vénération pour lui dans l'attitude de la foule. Il « parla d'une voix sonore et musicale, avec aisance « et grâce, en chef reconnu, en homme habitué à « parler depuis vingt ans au peuple, au peuple an- « glais, et qui trouve spontanément la langue claire « et juste qui persuade ce peuple. Ses premières « paroles furent graves, presque solennelles de con-

« viction. La foule se taisait, on l'écoutait en silence « avec respect. » Tout d'un coup, sa vieille verve s'alluma, et le pétillement des images humouristiques et des illustrations pittoresques se prit à étinceler : « Quant à l'idée que les lords pourront empê- « cher longtemps la Réforme, je la tiens pour la « plus absurde qui puisse entrer dans une cervelle « humaine. Les efforts que font les lords pour « arrêter la Réforme me rappellent tout à fait la « grande tempête de Sidmouth, et ce que fit l'excel- « lente commère Partington ce jour-là. Pendant « l'hiver de 1824, la mer faillit engloutir la ville. « La marée monta à une hauteur extraordinaire, « les vagues se ruèrent vers les maisons, et tout fut « menacé de destruction. Au milieu de ce sublime « et terrible ouragan, on vit commère Partington, « qui demeurait près de la plage, sur le seuil de sa « maison, un balai à la main, en sabots, poussant « son balai, chassant l'eau de la mer, s'escrimant « vigoureusement contre l'océan Atlantique. L'océan « Atlantique était en courroux. Commère Partington « était têtue, mais faut-il vous dire que la lutte « n'était pas égale ? L'océan Atlantique battit com- « mère Partington. Elle était de taille à se mesurer « contre une flaque d'eau, elle n'aurait pas dû en- « gager la lutte contre une tempête. Messieurs, soyez « calmes et fermes : vous battrez commère Par- « tington. »

Ce que la foule pensait sans pouvoir l'exprimer, ce que les autres orateurs disaient mal, avec emphase

et exagération, en se perdant dans le vague et dans l'abstrait, Sydney Smith le condensait en un de ces petits apologues solides et nets, aux contours exacts et simples, comme ceux d'une médaille frappée juste et qui va courir de main en main. Dans la vieille forteresse crénelée, un grand rire tumultueux s'éleva de la foule. Entraînés par l'élan de Sydney Smith, par son geste vigoureux, par l'énergie de ses phrases courtes, squires, fermiers, boutiquiers, dissidents, bourgeois de Taunton, les cinq mille auditeurs se levèrent pour l'applaudir et l'acclamer. Une heure après, la poste emportait à Londres le discours de Sydney Smith. En trois jours, l'histoire de commère Partington faisait le tour de l'Angleterre. Elle y est encore populaire aujourd'hui.

V

Ce fut là son dernier combat pour la cause libérale. La réforme électorale votée, il ne demande plus de réformes ; il est au bout du programme que se sont tracés les whigs de sa génération. Il ne nie pas qu'on puisse et qu'on doive l'allonger, mais c'est à la génération suivante de l'allonger. « Commençons », dit-il, « par nous adapter à ces grands changements; « donnons-nous le temps de prendre de nouvelles ha- « bitudes[1]. » Jusqu'ici, au nom de l'utilité publique,

1. Macaulay dit la même chose : The great objection to this bill is that it will not be final... I ask you whether you think that any Reform bill which you can frame will be final ?...

nous avons réclamé des réformes qui maintenant sont accomplies. Mais l'utilité n'est pas le seul principe que considère le législateur. « Car sur les questions d'utilité publique, chacun peut penser différemment. A côté de ce principe, il faut un sentiment qui, soutenant tous les esprits comme un axe, les oriente tous dans le même sens ; point de gouvernement libre qui soit durable sans un attachement instinctif à la chose établie, fait d'habitude et de respect. Quand un peuple, faute de ce sentiment, brise tout d'un coup avec son passé, il tombe peu à peu dans l'indifférence passive et le scepticisme politique[1]. » Ainsi s'exprime le conservateur moderne; de 1820 à 1832, il a fait son apparition, et Coleridge a énoncé ses théories. L'ancien tory despote, aux préjugés têtus, s'est fait très rare. Il dispa-

I believe that it will last during the time for which alone we ought at present to think of legislating. Another generation may find in the new representative system defects such as we find in the old representative system. Civilisation will proceed. Wealth will increase. Who can say that the huge chimneys of another Manchester may not rise in the wilds of Conemara? ... For our children we do not pretend to legislate. All we can do for them is to leave them a memorable example of the manner in which great reforms ought to be made. In the only sense, therefore, in which a statesman ought to say any thing is final, I pronounce this bill to be final. (*Speech in House of Commons*, July 5th. 1831).

1. *A plea for the Constitution*, by James Austin. (*Fraser's Magazine*, 1851.) J. Austin reprend toutes les idées de Burke. Burke est le premier théoricien conservateur. Coleridge est son successeur. — Mill lui même, radical, accepte ces idées et porte sur la révolution française le même jugement que Burke.

marché, la quinine, le calomel, les clubs, avec l'adoucissement des lois sur le gibier, avec la commutation des dîmes, avec son Parlement réformé, avec ses banques où les ouvriers peuvent verser leur petite épargne, avec la poste à deux sous, avec ses nouvelles préoccupations philanthropiques, l'Angleterre qu'il voit en 1840 lui semble parfaite. Les gentlemen ne se grisent plus autant, les boutiquiers et les contremaîtres lisent les journaux, les chefs d'usine gagnent beaucoup d'argent. Les Anglais sont plus riches, plus instruits et plus religieux. Selon le précepte d'Addison et de tous les moralistes du XVIIIe siècle, ils sont heureux en ce monde et seront heureux dans l'autre. Sydney Smith, qui ne parle pas beaucoup de l'autre monde, avait simplement dit : « Soyez bons et soyez heureux. »

L'Angleterre est heureuse, du moins il le croit, vivant dans sa « Vallée des fleurs », dans un coin de campagne paisible où les choses sont les mêmes depuis longtemps, connaissant mal le peuple des grandes villes industrielles. Il est donc satisfait et il se repose. La fortune lui est venue et il ne l'a pas repoussée. Les sinécures opulentes qu'il reçoit à soixante ans sont le prix du travail honnête, de l'effort vaillant de toute sa vie. Où donc serait la récompense du labeur énergique et probe, du combat pour le bien, sinon dans le bonheur ? Et Sydney Smith n'a-t-il pas dit que « le bonheur augmente avec le nombre des guinées que l'on encaisse ? » Il est trop fortement assis dans le monde matériel, il croit

trop fermement à la réalité et à l'importance des choses tangibles, il a trop activement travaillé au bien-être des hommes pour ne pas se réjouir de son bien-être plus grand.

Il s'en réjouit donc, non pas silencieusement et solitairement, mais avec un élan de jeunesse expansive. A Combe Florey, raconte sa fille, la lumière, la chaleur, les parfums lui dilataient l'âme, exaltaient sa verve, précipitaient la folie de sa conversation[1]. « Le matin, aussitôt levé, il courait au jardin, il revenait les mains pleines de roses dont il chargeait des « plateaux. Il aimait à voir les jeunes filles et les en- « fants parés de fleurs ; il leur en faisait des bouquets, « des colliers, des boucles d'oreille. » Lui-même s'amuse à des jeux d'enfant, il invente des plaisanteries d'écolier. Ayant deux baudets qu'il lâche dans son parc, il les couronne de bois de cerfs lorsqu'il attend des visiteurs et, avec son grand rire clair, fait les honneurs de son gibier ecclésiastique[2]. Il respire à pleins poumons la brise moite et parfumée : « Quel « air que celui-ci, crie-t-il avec ivresse ; je le sens « amollir, dissoudre jusqu'à mes principes de morale! » Quelquefois, surtout dans les pays du Nord, on rencontre des vieillards en cheveux blancs dont la joue a gardé la fleur rosée, le coloris virginal et délicat de l'enfance. Telle est l'âme de Sydney Smith. A soixante-dix ans il a toute sa fraîcheur et sa candeur

1. On disait de lui : « He keeps us all in roars of laughter! »
2. Parsonic deer.

secret contre lequel il mène une violente campagne. « Attendez, » ne cesse-t-il de répéter, « pas encore »! Ses amis même lui semblent aller trop vite. « Vous « allez, écrit-il à lord John Russel, me regarder « comme l'avocat des abus. Pendant toute ma vie, « je fus leur ennemi, et je me rappelle avec plaisir « qu'il y a trente ans, le vieux lord Stowell me dit : « " Monsieur Smith, vous seriez beaucoup plus « riche si vous vouliez vous rallier à nous ". — « Mylord, j'aime assez la route que vous suivez, « mais je n'aime pas votre allure ; vous conduisez « trop vite, j'ai toujours envie de vous crier : Doucement, John, doucement, pour descendre la colline! « Serrez le frein ; nous allons verser, si vous continuez [1]. » — « Je me soucie peu des droits de « l'homme, écrit-il à l'Archdeacon Singleton, en « défendant contre les évêques les pouvoirs des chapitres ; mais il y a des droits particuliers et antiques « que le temps a rendus sacrés. Au milieu de cette « fureur de changements qui s'est emparée de la « nation, on veut les enlever à leurs possesseurs, tout « à coup, sans avertissement préalable. Les droits et « les privilèges des chapitres sont vieux de sept cents « ans, et, sur cent de nos législateurs, il n'y en a pas « un qui puisse se vanter d'avoir sur son domaine et « son manoir, un droit de propriété aussi antique. » La *propriété*, voilà le principe qui semble menacé par les démocrates et les réformateurs de l'Église, et, selon

1. *Letter to Lord John Russel.*

Smith comme selon tous les whigs et tous les tories, comme selon presque tous les philosophes et presque tous les économistes anglais, depuis Locke jusqu'à Spencer, la propriété est le fondement des sociétés humaines, la raison d'être de tout gouvernement [1]. C'est là un principe dernier, un axiome évident qu'ils ne cherchent pas à démontrer : ils n'imaginent pas qu'on puisse le nier. Selon Smith, le respect pour l'Église d'Angleterre est associé au respect pour les grands parcs et les manoirs, et c'est pour cela qu'il juge dangereux d'affaiblir l'Église en affaiblissant les chapitres : « Je voudrais que les « gentlemen qui ont des sacs d'argent, des terres où « pousse du blé et des haricots, se rappellent que « l'Église d'Angleterre signifie autre chose que les « trente-neuf articles et des discours pieux de vingt- « cinq minutes le jour du sabbat. Elle est un frein « à la prétentieuse audace des raisonneurs qui vou- « draient traiter la nation comme un simple sujet « d'expériences; elle parle de respect pour les vieux « points de repère de la morale, pour le bonheur que « nous ont donné des institutions éprouvées [2]. » Ainsi donc, gentlemen qui possédez des sacs d'argent,

1. Locke, *Treatise of Government*, sect. 94. « Government has no other end but the preservation of Property. » Et sect. 124 : « This is the great and chief end of men's entering into commonwealth. » De même Macaulay : « We say that it is not by mere numbers but by property and intelligence that the nation ought to be governed. The whig party will not suffer the rights of property to be assailed. (*Speeches*).

2. *Second letter to Archdeacon Singleton* (1837).

défendez l'Église d'Angleterre, car la morale qu'elle prêche est bonne, puisqu'elle soutient les institutions qui vous font maîtres du pays et vous assure la tranquille possession de vos sacs d'argent. C'est là le langage d'un homme prudent, qui, par principe, a toujours adapté ses idées et ses actes aux circonstances. Or, au moment où il parle ainsi, les circonstances ne sont plus ce qu'elles étaient avant les grandes réformes. Ajoutons qu'il a maintenant soixante-deux ans, et que le point de vue d'où il aperçoit le monde s'est déplacé. Sa vie étant derrière lui, et n'étant plus devant lui, il regarde plus le passé que l'avenir et le passé lui semble plus réel que l'avenir. Il s'occupe plus de conserver ce qui est bon[1] et moins de changer ce qui est mauvais. Remarquons que le monde ne lui paraît pas mauvais. Lui-même possède quelques sacs d'argent. En 1839, Sydney Smith, ayant hérité de son frère Courtenay, possède près de cent trente mille livres de rente. Il compte maintenant parmi les hommes célèbres de l'Angleterre. Sa capacité de bonheur est aussi grande qu'autrefois; il jouit profondément de ses amis, de ses fleurs, de l'air tiède de Combe Florey. Enfin, il est un grand personnage officiel; il est chanoine de

1. So few nations have been free, it is so difficult to guard freedom from kings, and mobs, and patriotic gentlemen; and we are in such a very tolerable state of happiness in England that I think such changes would be very rash; and I have another mistrust in the sagacity of political reasoners who pretend to foresee all the consequences to which they would give birth (*Ballot*).

Saint-Paul, à Londres, et lui-même dit en souriant à la comtesse Grey : « Je ne désire plus de réformes, « je ne suis plus pour les changements. Les chanoines « de Saint-Paul ne sont pas amis des changements. »

VI

Ces dernières années sont très belles et très heureuses. Dans son humeur, dans sa conversation, dans ses écrits, il semble que l'on sente l'influence du ciel tiède de Combe Florey et du souffle doux de la mer. Par un effet de l'âge qui tempère, ce qu'il y avait d'un peu roide et despotique dans son style, d'abrupt dans ses saillies, de méprisant dans ses sarcasmes, a fait place à de la sérénité et de l'indulgence. Ses dernières œuvres, ses *Lettres à l'Archdeacon Singleton* son pamphlet contre le scrutin secret, son *Essai sur l'Église catholique en Irlande*, sont d'un ton plus facile et plus enjoué. Images, anecdotes, petits exemples sensibles s'y suivent avec une abondance heureuse et coulante. Son talent est achevé, il atteint toute sa plénitude, il a mûri, il a perdu sa verdeur un peu âcre, il est plus pénétré de suc, plus fondant et plus riche. On y sent le bonheur habituel et calme, la douceur de sa belle vieillesse ensoleillée. D'ailleurs, il écrit peu : il n'a plus grand'chose à dire. Avec ses chemins de fer et ses bateaux à vapeur, ses villes éclairées au gaz et pavées de bois, les découvertes de toutes sortes qui ont adouci et allongé la vie humaine, avec les parapluies à bon

marché, la quinine, le calomel, les clubs, avec l'adoucissement des lois sur le gibier, avec la commutation des dîmes, avec son Parlement réformé, avec ses banques où les ouvriers peuvent verser leur petite épargne, avec la poste à deux sous, avec ses nouvelles préoccupations philanthropiques, l'Angleterre qu'il voit en 1840 lui semble parfaite. Les gentlemen ne se grisent plus autant, les boutiquiers et les contremaîtres lisent les journaux, les chefs d'usine gagnent beaucoup d'argent. Les Anglais sont plus riches, plus instruits et plus religieux. Selon le précepte d'Addison et de tous les moralistes du XVIIIe siècle, ils sont heureux en ce monde et seront heureux dans l'autre. Sydney Smith, qui ne parle pas beaucoup de l'autre monde, avait simplement dit : « Soyez bons et soyez heureux. »

L'Angleterre est heureuse, du moins il le croit, vivant dans sa « Vallée des fleurs », dans un coin de campagne paisible où les choses sont les mêmes depuis longtemps, connaissant mal le peuple des grandes villes industrielles. Il est donc satisfait et il se repose. La fortune lui est venue et il ne l'a pas repoussée. Les sinécures opulentes qu'il reçoit à soixante ans sont le prix du travail honnête, de l'effort vaillant de toute sa vie. Où donc serait la récompense du labeur énergique et probe, du combat pour le bien, sinon dans le bonheur? Et Sydney Smith n'a-t-il pas dit que « le bonheur augmente avec le nombre des guinées que l'on encaisse? » Il est trop fortement assis dans le monde matériel, il croit

trop fermement à la réalité et à l'importance des choses tangibles, il a trop activement travaillé au bien-être des hommes pour ne pas se réjouir de son bien-être plus grand.

Il s'en réjouit donc, non pas silencieusement et solitairement, mais avec un élan de jeunesse expansive. A Combe Florey, raconte sa fille, la lumière, la chaleur, les parfums lui dilataient l'âme, exaltaient sa verve, précipitaient la folie de sa conversation[1]. « Le matin, aussitôt levé, il courait au jardin, il reve-« nait les mains pleines de roses dont il chargeait des « plateaux. Il aimait à voir les jeunes filles et les en-« fants parés de fleurs ; il leur en faisait des bouquets, « des colliers, des boucles d'oreille. » Lui-même s'amuse à des jeux d'enfant, il invente des plaisanteries d'écolier. Ayant deux baudets qu'il lâche dans son parc, il les couronne de bois de cerfs lorsqu'il attend des visiteurs et, avec son grand rire clair, fait les honneurs de son gibier ecclésiastique[2]. Il respire à pleins poumons la brise moite et parfumée : « Quel « air que celui-ci, crie-t-il avec ivresse ; je le sens « amollir, dissoudre jusqu'à mes principes de morale! » Quelquefois, surtout dans les pays du Nord, on rencontre des vieillards en cheveux blancs dont la joue a gardé la fleur rosée, le coloris virginal et délicat de l'enfance. Telle est l'âme de Sydney Smith. A soixante-dix ans il a toute sa fraîcheur et sa candeur

1. On disait de lui : « He keeps us all in roars of laughter! »
2. Parsonic deer.

première. La vie l'a laissé intact; elle ne l'a point flétri de petites rides, d'innombrables petits plis amers. Point d'affaissement de l'être qui se déjette et qui se voûte. Chez ce vieillard l'illusion est neuve et lumineuse comme chez un enfant, et les choses ont la saveur qu'il leur trouvait à vingt ans. Sa vitalité n'a pas été entamée; quand il écrit, il n'est pas obligé de la concentrer sur son effort, de l'endiguer comme un ruisseau appauvri qui n'a pas trop de toute son eau pour accomplir le travail qu'on lui demande. Jusqu'à la veille de sa mort, Sydney Smith a l'ivresse de la vie[1]. Il compose l'un de ses meilleurs pamphlets, il écrit aux journaux pour protester contre les Compagnies de chemins de fer qui emprisonnent les voyageurs dans des vagons fermés à clef, il copie des verbes français, il apprend à chanter, il héberge dix visiteurs, il s'occupe de ses serres, de ses fleurs, de ses domestiques, de son ménage, de ses paroissiens, des enfants du village dont il tire doucement les oreilles ou qu'il régale en grand-père de sucreries. Il trouve un mot à dire à tous les paysans qu'il rencontre en cheminant dans sa carriole patriarcale, au pas tranquille de ses deux ânes. Surtout, il parle, il plaisante, il improvise, il rit. Quand les contemporains essayent de noter les « bons mots » de Sydney Smith, ils s'étonnent de pouvoir transcrire si peu de ce qui leur a semblé si drôle. « Quand on « sort de chez Luttrell, dit un de ses amis, on se rap-

1. I am mad with spirits.

« pelle toutes ses plaisanteries. Quand on sort de « chez Sydney Smith on ne se souvient de rien que « d'avoir ri ». — « Son rire était contagieux[1] », dit un autre. Large, honnête, fraîche, inoffensive gaieté de la créature vaillante et saine qui, n'ayant point connu l'usure, jouit de la vie comme tous les êtres qui, sans effort, suivant leur instinct propre, ont joué le rôle obscur ou glorieux pour lequel la nature les a façonnés.

« Je voudrais, dit sa fille, pouvoir décrire un de « ces déjeuners de Combe Florey dont les convives « étaient souvent Moore ou Jeffrey, lord Holland ou « lord Grey. Il est difficile de donner une idée de « la beauté, de la gaieté, du bonheur de toute la scène « et de la joie qui s'épandait de lui. » Par les grandes vitres bien lavées, on apercevait l'éternelle verdure et l'horizon des molles collines lointaines. En été on ouvrait la fenêtre à baie et des bouffées de parfums entraient avec la lumière. On déjeunait dans une de ces salles spacieuses et claires qui font la beauté d'une maison de campagne anglaise. Ameublement simple et confortable; point de bibelots ou

1. Voici un exemple de la plaisanterie de Sydney Smith. On lui annonce qu'un certain ecclésiastique marié, père de famille, M. Vowler Short vient d'être nommé évêque de Sodor et de Man. Il s'écrie : « Vowler Short is to be Sodor and Man! Mrs Vowler Short and all the little Vowler Shorts are now trying on short cassocks and saying : « This is what papa will wear when he is Sodor and Man! » — L'effet comique vient de la répétition pressée, coup sur coup, des mots Vowler Short et Sodor and Man.

d'objets d'art; une grande table carrée de chêne, une bibliothèque qui faisait le tour de la chambre. Toutes les reliures en étaient rouges ou bleues, de couleurs vives et lumineuses, car il ne voulait autour de lui que de la clarté et de la joie : il lui fallait des meubles brillants, de grands feux clairs dans les cheminées et le soir, de véritables illuminations.

« Il entrait tout joyeux, sa belle figure rayonnante « entre ses cheveux blancs. " Dieu soit béni d'avoir « fait Combe Florey! disait-il. Glorifiez la chambre, « faites entrer la lumière! "— " Allons, dit-il ce jour-là, « en se mettant à table et en faisant asseoir ses hôtes, « prenez une leçon d'économie. C'est la première « fois que vous déjeunez dans un presbytère? Vous « voyez : toute ma porcelaine est blanche : lorsqu'on la casse, il est facile de la renouveler. — « Avez-vous vu mes assiettes à dessert? " — Ainsi « parti il ne s'arrêtait plus. " Vous parlez de X... " « C'est un utilitaire, il est aussi dur que sa morale : « on pourrait faire passer une charrette sur lui sans « qu'il s'en aperçoive. Si on le trouait avec une « vrille, je suis sûr qu'il en sortirait de la sciure de « bois. Ces gens-là traitent les hommes comme des « pures machines. Eh ! s'il faut tout sacrifier à l'utile, « pourquoi donc enterre-t-on sa grand'mère? Pourquoi ne la coupe-t-on pas en petits morceaux pour « en faire du potage?... A propos de potage, mon « noble voisin, lord D., obligé de contrôler la dépense « de sa maison, a découvert que, depuis des années,

« sa cuisinière fournissait la marine anglaise de po-
« tage, non pas de potage fait de grand'mères, mais de
« potage fait à ses frais ! Il fera bien de prendre garde !
« Je dis toujours aux jeunes gens : Faites attention à
« la dépense ; il n'y a pas de fortune qui résiste à l'in-
« souciance. Du moment que vous vous croyez assez
« riche pour ne plus vous soucier de la dépense, vous
« marchez droit à la ruine. Un compte courant chez
« le banquier, voilà une vraie source de bonheur. Les
« maladies, les malheurs de famille, cent misères peu-
« vent tomber sur vous, mais un compte courant chez le
« banquier, — quand on s'arrange pour que le compte
« se solde par un actif, — c'est une grande consolation ! »
Ainsi va le monologue de Sydney Smith. Détails de ménage, anecdotes, souvenir de sa vie de clergyman, de sa vie d'écrivain, de sa vie d'orateur, préceptes de vieillard et de prudent bourgeois, paradoxes, fantaisies sur la littérature et la politique courent ainsi, se précipitent au hasard en un flot de belle humeur tumultueuse. Tout cela est bien desséché aujourd'hui ; il faut un effort pour y voir autre chose qu'un brave bon sens et qu'une santé robuste. Tel est l'effet produit par le geste et l'élan communicatif de Sydney Smith, que les contemporains lui font une réputation de causeur égale à celle de Talleyrand et que, religieusement, ils notent toutes ses paroles [1]. Le plus étrange c'est qu'ils le célèbrent aussi comme

1. Voir dans le *Memoir* la foule de « bons mots » où, malgré la meilleure volonté, il est aujourd'hui impossible de trouver quoi que ce soit de plaisant ou de profond.

penseur et comme philosophe. Ils parlent de la « portée gigantesque », de son intelligence[1] et justifient leur admiration par des citations comme celle-ci : « Voici, disait Sydney Smith à Combe Florey, « ma recette pour être heureux tous les jours. Le « matin, quand vous vous levez, formez la résolu- « tion de contribuer dans la journée au bonheur « d'une créature humaine. Ce n'est pas difficile; un « vieil habit donné au pauvre, une bonne parole à « celui qui est triste, un encouragement à celui qui « fait effort, voilà qui est suffisant pour faire un « heureux pendant vingt-quatre heures. Si vous êtes « jeune, ces souvenirs de votre charité vous feront « une vieillesse douce; si vous être vieux, ils vous « aideront à descendre facilement le cours qui mène « à l'éternité. Faites un petit calcul et voyez le « résultat : Vous faites un heureux, rien qu'un par « jour, c'est-à-dire trois cent soixante-cinq heureux « par an; au bout de quarante ans de cette hygiène « vous en avez fait quatorze mille six cents. Voilà un « traitement de la mélancolie qui est à la portée de « tout le monde. » — Autre règle de vie. « Je me suis « fait une loi de ne jamais supporter un mal auquel « on peut porter remède. D... rit de mon activité et « de mes inventions. Mais voyez les fruits de son « indolence ? Je vais chez lui et je trouve un homme « plongé dans une tristesse noire, en proie au spleen. « et tout cela, parce que ses plumes n'écrivent pas.

1. The gigantic grasp of his intellect.

« parce que son encre est blanche, parce que sa cire « à cacheter ne veut pas fondre, parce que ses stores « ne fonctionnent pas, parce que ses fenêtres ferment « mal. Voilà des malheurs que l'on guérit avec un « clou, une goutte d'eau et cinq minutes d'effort. » J'ai déjà dit qu'il y a du Robinson Crusoe dans Sydney Smith. Il écrit en style de *settler* : « Notre « maison est pleine de bœuf, de bière, de pâtés, d'en- « fants, de livres; la vie coule très agréable, mal- « heureusement je me souviens trop souvent que « j'approche de la fin ». A Foston, dans la solitude de la campagne, il avait approvisionné sa maison comme un vaisseau qui prend la mer. Il triomphe devant la stupéfaction de ses visiteurs quand il leur montre son sac à citrons. A Combe Florey, même souci du détail pratique, même amour de l'organisation et de l'action. « Du premier coup d'œil, je vis « ce que j'avais à faire ; malgré les protestations de « madame Smith, j'abattis deux arbres et, soudain, « j'étendis mon horizon de cinq lieues. » Il fait reconstruire son presbytère qui « devient la maison « la plus commode et la mieux installée ». Il lui faut des cheminées perfectionnées, des écuries modèles. « Sur son bureau on trouve un encrier qui « contient assez d'encre pour tout un comté, une « loupe, une règle de charpentier, de grandes plumes « d'acier qui sont choses sacrées, un verre plein « d'eau et du plomb de chasse pour nettoyer ces « précieuses plumes, un mètre, du cordon rouge, « une sorte de pupitre à musique couvert de ma-

« nuscrits, et quantité d'autres instruments qu'il « juge nécessaire pour écrire confortablement. » De même, il a fait aménager dans une aile de sa maison une infirmerie où il donne des consultations aux paysans. Il a tout un attirail de drogues, de cordiaux et de machines qu'il invente lui-même. « Nous « avons des remèdes pour toutes les maladies. Avez-« vous vu mon armure brevetée? Qu'on apporte mon « armure brevetée! Vous avez le torticolis! Vite, vous « vous passez autour du cou cette charmante gorge-« rette d'étain, couverte de flanelle, remplie d'eau « chaude et vous voilà guéri. Voici une autre cuirasse « pour l'estomac. Voici une pantoufle en fer-blanc « qu'on remplit d'eau bouillante et qui est fort utile « quand on rentre les pieds humides. Venez voir ma « pharmacie! » C'était une chambre divisée en deux parties : D'un côté les médicaments, de l'autre des provisions d'épicerie, des objets de ménage, des instruments d'agriculture. Au centre, un grand coffre construit sur ses plans, formant table, divisé en compartiments pour le sel, le savon, la bougie et le sucre. « La vie est difficile à la campagne, » dit Sydney en riant, « je vous assure qu'il faut beaucoup « de prévision pour que les soutes soient toujours « pleines et que le bateau marche bien. » Toutes les fois que chez lui[1] on a besoin de quelque chose.

1. " We spent some time in examining the wonders of the shop, as he called it; he showing us all sorts of contrivances and comforts for both rich and poor; and, in doing so, he exhibited at the same time that mixture of sense, nonsense, fore

c'est à lui qu'on s'adresse; il l'inscrit sur son registre, au chapitre de la ferme ou de l'infirmerie, à celui de la forge ou de la menuiserie, à celui de l'écurie ou de la maison. Même ardeur à s'occuper des détails matériels de ses fonctions ecclésiastiques. Chanoine de Saint-Paul, à soixante-huit ans, il court sur la coupole de la cathédrale pour contrôler les travaux de l'architecte. Au fond, on reconnaît les mêmes instincts dans sa façon d'entendre la vie et dans sa façon de tenir un ménage. C'est qu'il y a une liaison entre la philosophie qui met Bacon au-dessus de Descartes, Jenner au-dessus d'Aristote[1]

thought, and gaiety, so peculiar to himself, and which gave a charm even to the details of a grocer's shop. We then returned to the drawing-room : in a short time he followed us up, with another book in his hand. 'Mrs Sydney, I find the cook wants yeast and eggs.' 'Yes, she has not been able to get any.' 'Why did you not write it down in *my book*, then? I always tell Mrs Sydney, when she wants anything, to write it down in my book ; once down in my book, and it is done directly. Look here, it is divided into different heads, — the carpenter, the blacksmith, the farm, the sick, the house, etc.; that is the way to keep house in the country. Every day I look through these wants, and remedy them. Now, Mrs Sydney, you want eggs and yeast. I will mount the boys on the ponies, and they shall scour the country forthwith, and you shall be supplied with yeast and eggs till you cry, Hold! hold! enough!'

"Then, looking round on us : 'I wish I could sew. I believe one reason why women are so much more cheerful, generally, than men, is because they can work, and vary more their employments. Lady — used to teach her sons carpet-work. All men ought to learn to sew." — *Memoir*.

1. Macaulay, *Essay on Bacon*.

et l'aménagement d'une maison de campagne anglaise. Cette philosophie qui a fait l'Angleterre industrielle et colonisatrice est, selon Smith et Macaulay, le dernier mot de la sagesse humaine. Un penseur français, très différent de l'un et de l'autre, dédaigneux de la matière et amoureux de l'idée n'a point trouvé de poésie dans les expositions. Si Smith avait vu celle de 1889 il aurait dit que nous entrons dans le royaume de Dieu.

Il s'intéressait toujours aux affaires publiques, en personnage important du petit monde local, en gentleman qui s'occupe des choses de la paroisse et du comté, non par ambition politique, mais simplement parce qu'elles le touchent directement, comme les choses de son parc ou de sa maison. En gentleman, il conseillait et dirigeait les paysans; par exemple, dans le journal du chef-lieu, pour calmer les laboureurs excités contre les nouvelles vanneuses à vapeur, il écrivait la page suivante. Je la cite toute entière : remarquez le ton bonhomme, direct, un peu bourru. C'est celui d'un homme qui se sait chef et qui s'adresse à des inférieurs très simples : c'est ainsi qu'un officier raisonnerait ses matelots.

« A Monsieur Swing,

« La laine dont votre habit est faite a été tissée à la machine, et cette machine-là fait baisser de deux ou trois shillings, peut-être de six ou sept le prix de votre habit. Votre chapeau blanc est fait par la machine à moitié prix. Le charbon que vous brûlez

a été extrait par des machines et on vous le vend bien meilleur marché que s'il avait fallu l'extraire à la main. Voilà des machines dont vous ne vous plaignez pas, parce qu'elles vous rendent service, bien qu'elles soient cause que beaucoup d'ouvriers ne trouvent pas d'ouvrage. Qu'avez-vous à dire contre les machines à vanner qui font le pain meilleur marché pour les ouvriers, vous qui profitez de ces autres machines qui vous fournissent à bon marché les objets de manufacture?

« Si toutes les machines étaient supprimées, tout serait si cher que vous seriez dix fois plus à plaindre qu'aujourd'hui. Le drap pour les habits du peuple monterait à une guinée le mètre; le charbon vaudrait trois shillings les cent livres : impossible au pauvre homme d'avoir aucun bien-être.

« Si vous trouvez à redire aux machines agricoles, vous pouvez trouver à redire à la charrue, parce que le labour à la charrue demande moins de monde que le labour à la pelle. Vous pouvez trouver à redire à la pelle, parce que le labour à la pelle demande moins de monde que le labour avec les doigts et les bâtons, à la façon des sauvages de Tahiti. Et si vous arrivez à chasser les machines, vous arriverez aussi à chasser les propriétaires de machines. Ils iront s'installer dans un autre pays, ils trouveront de nouveaux ouvriers, et libre alors au disciple de M. Swing de mourir de faim ! C'est ainsi qu'autrefois, à l'époque de Ludd, le grand-père de M. Swing, l'industrie de la dentelle a passé de Not-

tingham à Tiverton. Supposez qu'on laisse entrer le blé en Angleterre sans lui faire payer de douane, chose très juste et très probable : si vous ne permettez pas aux fermiers anglais de cultiver leurs terres au plus bas prix, le blé n'en viendra que plus vite d'Amérique. Pour chaque machine que vous détruisez, vous préparez du travail à plus d'Américains, non pas à plus d'Anglais.

« Swing, Swing ! vous êtes un solide gaillard, mais vous êtes un mauvais conseiller. La justice s'irrite, voici les juges qui s'approchent. Cinquante hommes, dans le Kent, viennent d'être condamnés à la déportation et ne verront plus leurs femmes ni leurs enfants. Soixante personnes vont être pendues dans le Hampshire. Dans le Wiltshire, deux cents hommes attendent leur tour d'être jugés, tous disciples de Swing ! Je ne suis pas fermier : ma plus grosse machine est mon moulin à poivre. Je suis l'ami sincère du pauvre, et je crois que chaque homme doit vivre de son travail, mais cela me fend le cœur de voir tant de braves pères de famille qui périssent par la plus triste des machines — la potence, en suivant le plus mal avisé des chefs — Swing ! »

Voilà de l'économie politique à la portée du cerveau villageois. Une autre fois, Sydney Smith se dit que les pauvres sont étrangement ignorants, impuissants comme des enfants à se tirer des petites misères de la vie. Il leur faudrait un petit livre à bon marché, leur donnant quelques préceptes d'hygiène et de morale, où ils reconnaissent

la voix paternelle de leur vieux pasteur qui vient quelquefois les gronder dans leurs chaumières. Là-dessus, il se met à la tâche et, de son style le moins littéraire et le plus original, écrit son *Avis à mes paroissiens.*

« Ne restez pas assis avec des habits mouillés. — « Vite, enlevez-les! Pas de santé qui résiste aux « habits mouillés. Voyez Jackson, qui demeure à côté « du forgeron, c'était le plus vigoureux du village. « Vingt fois je l'ai averti de la sottise qu'il faisait en « gardant sur lui des habits mouillés. Il ôtait son « chapeau et il souriait. Il était très poli, mais évi- « demment il pensait que je radotais. Maintenant, « vous voyez comme il est courbé en deux par les « rhumatismes, vivant des aumônes de la paroisse, à « peine capable de se traîner de porte en porte.

« A bas votre chapeau quand vous croisez un gen- « tleman! Les gentlemen remarquent ces choses-là. « Ils sont mécontents si la politesse n'est pas faite, « et quelle peine vous coûte-t-elle? Quand je suis « venu pour la première fois dans cette paroisse-ci, « le squire Tempest avait besoin d'un postillon. John « Barton était un brave garçon poli. En pensant à « tous les noms du village, le squire pensa à Barton ; « il se rappela sa politesse habituelle, il envoya cher- « cher le fils de Barton, il en fit son postillon, puis « son cocher, enfin notre homme est aujourd'hui à « la tête d'une ferme qui vaut cinq cents livres ster-

1. *Mem.* 220.

« ling par an. Des choses comme celles-là arrivent
« tous les jours.

« Je ne veux pas qu'on jure. Il y a du plaisir à
« boire une pinte d'ale, mais quel plaisir y a-t-il à
« jurer? Jurer est grossier et vulgaire. Jurer est bon
« pour un rémouleur ou un chaudronnier, non pas
« pour un brave paysan de ma paroisse.

« Il faut absolument que j'interdise tout bracon-
« nage. C'est la ruine pour vous et pour les vôtres.
« On ne manquera pas de vous attraper un beau
« matin avec un faisan dans une poche et un lièvre
« dans l'autre. Comment allez-vous payer les dix
« livres d'amende? Vous n'avez pas dix pence devant
« vous; les pantalons de Daniel ne sont pas payés.
« votre chapeau est troué, votre bonne femme est
« sur le point d'accoucher et, tout d'un coup, voilà
« le juge qui vous ordonne de payer dix livres. Je
« n'oublierai jamais ce pauvre Crawford, emmené
« brusquement à la prison de Taunton, sa femme
« et ses trois filles à genoux, suppliant le juge qui
« est bien obligé de faire son devoir. Le lendemain,
« lits, chaises, habits, tout est vendu pour faire sortir
« le père de prison. — Pauvre homme! il est bien
« sorti de prison, mais il n'a pas pu supporter la vue
« de son cottage dénudé et de sa famille amaigrie par
« la faim. — Vous savez tous comment il a mis fin
« à ses jours! Y eût-il un [illegible] cette, le
« jour où on l'enterra? Ce [illegible]
« braconniers. Notez bien [illegible]
« loi sur le gibier, mais je vo[illegible]

« est en vigueur, de la craindre, de ne pas aller vous « faire écraser par elle. Et puis les jeunes gens gail- « lards qui ont du cœur, détestent le garde-chasse ; « ils se font un point d'honneur de lui faire la guerre. « Pourquoi? Le garde-chasse est payé pour pro- « téger le gibier, et il serait bien malhonnête s'il ne « faisait pas son devoir. Pourquoi lui en voudriez- « vous d'être honnête? Après tout, le gibier appar- « tient très justement au possesseur de la terre, au « squire qui le nourrit, et non pas à vous qui n'avez « pas de terre et ne pouvez rien nourrir du tout.

« Je n'aime pas ce nez rouge, ni ces yeux, ni ce « sot regard abattu. Vous êtes un ivrogne! Une « pinte et puis encore une pinte; un verre de gin à « l'eau, du rhum avec du lait, du cidre avec du poivre, « un verre de menthe, tous les sales liquides que « les ivrognes se versent au fond du gosier y ont « passé. Rien de plus facile que de venir à bout de « cette habitude-là, si vous savez le vouloir. Je me « rappelle un homme du Staffordshire, qui était ivre « tous les soirs de sa vie. Un soir qu'il rentrait en « titubant, il trouva sa femme qui veillait seule, « noyée dans les larmes. Il ne manquait pas de « cœur; la détresse de sa femme le frappa, et il lui « demanda ce qu'elle avait. " James, j'aimerais mieux « ne pas te le dire, mais il le faut, il le faut! Les « enfants n'ont pas touché un morceau de pain de « toute la jo[illegible] moi, peu importe! Mais je « n'ai pas p[illegible]dier un morceau de pain « pour les [illegible]és, là, sur le lit, et,

« bien sûr, James, il vaudrait mieux pour nous tous « que nous mourions! Oui! je voudrais que nous « soyons morts! " — " Morts! cria-t-il, en sursau- « tant comme s'il avait été traversé par un éclair. « Morts, Sally! Toi et Marie et les deux petits, morts! « Écoute un peu, ma fille! Tu vois dans quel état « je suis maintenant, une vraie brute! J'ai gaspillé « votre bien, la malédiction de Dieu est sur moi, « j'approche du trou de l'enfer, mais c'est la fin, je « sens que c'est la fin! Femme, passe-moi ce verre! « " Elle le lui donna, toute tremblante de peur et « d'étonnement. Il le posa sens dessus dessous et, « frappant la table d'un grand coup de poing, il se « jeta à genoux, fit à Dieu un vœu très solennel « et très touchant de repentir et de tempérance. « A partir de ce jour-là, jusqu'à sa mort, il ne goûta « plus de boisson fermentée; rien que de l'eau et du « thé. Je n'ai jamais vu changement si brusque. Il « prit un air de santé, son cottage devint propre, ses « enfants eurent des vêtements, sa femme fut heu- « reuse. — Vingt fois, les larmes dans les yeux, le « pauvre homme et sa femme m'ont raconté l'his- « toire et béni cette soirée du 14 mars en me mon- « trant le verre que James tenait à la main quand il « fit son vœu de tempérance.

« Vous savez, c'est des bêtises de dire qu'on ne peut « pas travailler sans ale, sans gin, sans cidre, sans « liqueur fermentée. Est-ce que les lions et les che- « vaux de trait boivent de l'ale? Tout dépend des « habitudes. Si vous prenez une bonne nourriture

« fortifiante, vous pouvez parfaitement vous passer « d'ale. Notez bien que je permets parfaitement un « usage modéré de l'ale ou de toute autre liqueur « que vous avez les moyens de vous payer. Si je vous « blâme, c'est parce que vous n'avez pas le moyen « de vous payer à boire. Chaque penny que vous « dépensez à la taverne sort de l'estomac de vos « enfants. »

Voilà les préceptes villageois de Sydney Smith, admirables préceptes qui, mieux que toute description, nous font voir les âmes auxquelles il s'adresse; les sentiments et les habitudes sur lesquelles reposent la hiérarchie rurale. Qu'ils sont honnêtes et patients ces laboureurs anglais, un peu dépourvus de légèreté ailée, incapables de critique, peu habitués à se gausser de leur curé, malhabiles à articuler leur pensée vague, à la fois naïfs et sérieux, combien différents du paysan champenois de La Fontaine! Point n'est besoin pour les gagner de les faire rire. De bons exemples solides, un ton grave de commandement, c'en est assez pour les convaincre. Ils ne sont pas philosophes. Ils ne sont jamais avisés que tous les hommes sont égaux. « Ne buvez pas parce que vous n'avez pas le moyen de boire. — Ne braconnez pas car le gibier appartient au squire qui possède la terre, non pas à vous qui n'avez pas un sou vaillant. » Ces raisons-là leur suffisent; ils n'en demandent pas davantage. Dans cette campagne anglaise gouvernée par les squires propriétaires du sol, des générations de clergymen leur ont incul

pect de la propriété. Ils la respectent, comme ils respectent leur clergyman, comme ils respectent la Bible, par habitude invétérée. Race docile, éminemment gouvernable et qui ne songe pas à sortir de sa caste, que ces grands et lourds paysans de l'Ouest qui, le soir, dans leurs chaumières, après le labeur de la journée, à la lueur d'une chandelle fumeuse, à côté de leurs femmes, ouvrent le petit livre de Sydney Smith, épellent l'histoire de l'ivrogne James et du braconnier Crawford.

A côté de cette vie rurale, Sydney Smith en mène souvent une autre. Un gentleman, un propriétaire campagnard, n'est pas seulement un personnage du monde local : quelquefois il appartient aussi à l'Angleterre. Il passe cinq ou six mois à la campagne, où on le salue comme squire, mais il en passe cinq ou six à Londres, où, parfois, on le salue comme ministre d'État et, souvent, comme membre des Communes. Au village, il est président d'un *Clothing Club* ou d'un *Benefit Society* ; à Westminster, il est président d'une commission parlementaire. Ainsi fait le recteur de Combe Florey [1]. Pendant la saison,

1. I am seventy-four years of age ; and being Canon of St Paul's in London, and a rector of a parish in the country, my time is divided equally between town and country. I am living amongst the best society in the metropolis, and at ease in my circumstances; in tolerable health, a mild Whig, a tolerating Churchman, and much given to talking, laughing, and noise. I dine with the rich in London, and physic the poor in the country; passing from the sauces of Dives to the sores of Lazarus. I am, upon the whole, a happy man; have found

il habite Londres, où il est chanoine de Saint-Paul; on le fête en homme célèbre qui fait honneur à l'Angleterre. Il y est heureux, car, avant tout, il est sociable et causeur. « Après tout, dit-il, à la cam-« pagne on ne vit pas, on ne fait que s'y bien porter; « c'est une tombe hygiénique. » A Londres, Sydney Smith est l'ami des ministres, il est membre de l'Athenæum, il dîne avec Macaulay, avec Owen, avec Buckland, avec Dickens, avec Hallam, avec M. Gladstone. La jeune génération d'écrivains l'entoure et l'honore. Lorsque Sir Robert Peel veut réunir à un banquet toutes les gloires de l'Angleterre, pour faire fête au roi de Saxe, Sydney Smith est des premiers qu'il invite. Neuf mois sur douze, cheminant par les chemins creux ou prêchant dans sa petite chaire de sapin, le pasteur de campagne a parlé leur langue aux rudes laboureurs. A présent, à Saint-Paul, sous l'immense coupole ténébreuse, devant une foule dense, devant un public de commerçants et de gentlemen[1] comme autrefois dans la *Revue d'Édimbourg*, il parle encore à toute la nation.

En 1840, il a soixante-dix ans, et lorsque la foule regarde le prédicateur qui monte en chaire,

the world an entertaining world, and am thankful to Providence for the part allotted to me in it.

(A M. E. Robin : 29 juin 1844.)

1. The choir was densely filled, yet it would have difficult to detect in the crowd any of those diversitie tion which are usually but too strongly marked in a church. It appeared a homogeneous body of sedat respectable citizens and their families. (*Mem.*)

« ling par an. Des choses comme celles-là arrivent « tous les jours.

« Je ne veux pas qu'on jure. Il y a du plaisir à « boire une pinte d'ale, mais quel plaisir y a-t-il à « jurer? Jurer est grossier et vulgaire. Jurer est bon « pour un rémouleur ou un chaudronnier, non pas « pour un brave paysan de ma paroisse.

« Il faut absolument que j'interdise tout bracon- « nage. C'est la ruine pour vous et pour les vôtres. « On ne manquera pas de vous attraper un beau « matin avec un faisan dans une poche et un lièvre « dans l'autre. Comment allez-vous payer les dix « livres d'amende? Vous n'avez pas dix pence devant « vous; les pantalons de Daniel ne sont pas payés, « votre chapeau est troué, votre bonne femme est « sur le point d'accoucher et, tout d'un coup, voilà « le juge qui vous ordonne de payer dix livres. Je « n'oublierai jamais ce pauvre Crawford, emmené « brusquement à la prison de Taunton, sa femme « et ses trois filles à genoux, suppliant le juge qui « est bien obligé de faire son devoir. Le lendemain, « lits, chaises, habits, tout est vendu pour faire sortir « le père de prison. — Pauvre homme! il est bien « sorti de prison, mais il n'a pas pu supporter la vue « de son cottage dénudé et de sa famille amaigrie par « la faim. — Vous savez tous comment il a mis fin « à ses jours! Y eût-il un œil sec au cimetière, le « jour où on l'enterra? Ce fut une leçon pour les « braconniers. Notez bien que je ne défends pas la « loi sur le gibier, mais je vous conseille, tant qu'elle

« est en vigueur, de la craindre, de ne pas aller vous
« faire écraser par elle. Et puis les jeunes gens gail-
« lards qui ont du cœur, détestent le garde-chasse ;
« ils se font un point d'honneur de lui faire la guerre.
« Pourquoi? Le garde-chasse est payé pour pro-
« téger le gibier, et il serait bien malhonnête s'il ne
« faisait pas son devoir. Pourquoi lui en voudriez-
« vous d'être honnête? Après tout, le gibier appar-
« tient très justement au possesseur de la terre, au
« squire qui le nourrit, et non pas à vous qui n'avez
« pas de terre et ne pouvez rien nourrir du tout.

« Je n'aime pas ce nez rouge, ni ces yeux, ni ce
« sot regard abattu. Vous êtes un ivrogne! Une
« pinte et puis encore une pinte; un verre de gin à
« l'eau, du rhum avec du lait, du cidre avec du poivre,
« un verre de menthe, tous les sales liquides que
« les ivrognes se versent au fond du gosier y ont
« passé. Rien de plus facile que de venir à bout de
« cette habitude-là, si vous savez le vouloir. Je me
« rappelle un homme du Staffordshire, qui était ivre
« tous les soirs de sa vie. Un soir qu'il rentrait en
« titubant, il trouva sa femme qui veillait seule,
« noyée dans les larmes. Il ne manquait pas de
« cœur ; la détresse de sa femme le frappa, et il lui
« demanda ce qu'elle avait. " James, j'aimerais mieux
« ne pas te le dire, mais il le faut, il le faut! Les
« enfants n'ont pas touché un morceau de pain de
« toute la journée. Pour moi, peu importe! Mais je
« n'ai pas pu acheter ni mendier un morceau de pain
« pour les enfants qui sont couchés, là, sur le lit, et,

elle aperçoit un vieillard en cheveux blancs, d'allure active et de taille moyenne[1]. « La tête est noble. « bien portée, les yeux beaux, le regard vif et pénétrant, une expression de profonde bienveillance « éclaire les traits mobiles et largement taillés d'une « physionomie ouverte et ferme. » Chaque mouvement parle de bonté, de détermination, d'intelligence. « Je suis allé ce soir entendre prêcher Sydney Smith « à Saint-Paul, dit un de ses amis. Voix sonore et « douce; style un peu familier peut-être, mais non « pas d'une façon désagréable, langue simple, sermon habile, plein d'images. L'office est étonnamment noble, conduit avec la pompe accoutumée « des cathédrales, avec un plain-chant de voix admirables. Les lampes allumées çà et là, perdues dans « la vaste profondeur de la coupole, faisant visible « l'obscurité, révèlent confusément l'immensité de « l'édifice. Ce culte simple, intelligible et grandiose. « fait appel à la raison comme à l'imagination[2]. Ici comme au village, avec plus de solennité, Sydney Smith parle de choses terrestres, non plus

1. *Life and Times of the Rev. Sydney Smith* by Stuart J. Reid.

2. As soon as he began to speak, the whole choir, upon which I looked down, exhibited one mass of upraised, attentive, thoughtful faces. It seemed as if his deep, earnest tones were caught with silent eagerness; and I could not but feel that the perfect good sense, the expansive benevolence, the plain exposition of Christian duty, which fell from his lips, found a soil well fitted to receive it.

(Cité par Lady Holland, *Mem.*)

des affaires du village, mais des questions qui intéressent la grandeur et la prospérité de l'Angleterre. Cela est bien, cela est naturel, cela est attendu dans ce grand édifice, consacré au culte national. Il y a beaucoup de patriotisme dans la religion de l'Anglais anglican et beaucoup de religion dans son patriotisme. Comme l'Hébreu, il chante des hymnes quand il part en guerre [1]. Aux époques de crises et de dangers, qu'il s'agisse de lui-même et de son être particulier ou de la nation, être plus général et plus durable, il éprouve la grande émotion religieuse, il trouve la constance stoïque en se tournant vers la figure intime et grandiose qui persiste au delà de toute durée et qui met son auréole sur toutes les affections, sur l'amour du foyer, comme sur l'amour de la patrie. En ce moment, la jeune reine, dont le pays célébrera cinquante ans plus tard le glorieux jubilé, vient de monter sur le trône et les destinées du pays sont incertaines. Il est clair que la réforme de 1832 ne suffira pas : dans les grandes villes industrielles, il y a des bas-fonds effroyables de misère et de vice d'où l'on entend monter une rumeur sourde et profonde. Le peuple guidé par les chartistes, gronde ; aujourd'hui il se sépare très nettement de la gentry qui, dix ans auparavant, a conduit l'assaut du vieux régime électoral. On parle d'une guerre de classes, et les hommes capables de regarder au loin, redoutent une révolution. Faut-il porter un grand

1. Voyez le sermon cité plus haut prêché par Sydney Smith au moment du départ des volontaires en 1802.

pect de la propriété. Ils la respectent, comme ils respectent leur clergyman, comme ils respectent la Bible, par habitude invétérée. Race docile, éminemment gouvernable et qui ne songe pas à sortir de sa caste, que ces grands et lourds paysans de l'Ouest qui, le soir, dans leurs chaumières, après le labeur de la journée, à la lueur d'une chandelle fumeuse, à côté de leurs femmes, ouvrent le petit livre de Sydney Smith, épellent l'histoire de l'ivrogne James et du braconnier Crawford.

A côté de cette vie rurale, Sydney Smith en mène souvent une autre. Un gentleman, un propriétaire campagnard, n'est pas seulement un personnage du monde local : quelquefois il appartient aussi à l'Angleterre. Il passe cinq ou six mois à la campagne, où on le salue comme squire, mais il en passe cinq ou six à Londres, où, parfois, on le salue comme ministre d'État et, souvent, comme membre des Communes. Au village, il est président d'un *Clothing Club* ou d'un *Benefit Society* ; à Westminster, il est président d'une commission parlementaire. Ainsi fait le recteur de Combe Florey [1]. Pendant la saison.

1. I am seventy-four years of age; and being Canon of St Paul's in London, and a rector of a parish in the country, my time is divided equally between town and country. I am living amongst the best society in the metropolis, and at ease in my circumstances; in tolerable health, a mild Whig, a tolerating Churchman, and much given to talking, laughing, and noise. I dine with the rich in London, and physic the poor in the country; passing from the sauces of Dives to the sores of Lazarus. I am, upon the whole, a happy man; have found

Il habite Londres, où il est chanoine de Saint-Paul; on le fête en homme célèbre qui fait honneur à l'Angleterre. Il y est heureux, car, avant tout, il est sociable et causeur. « Après tout, dit-il, à la cam-« pagne on ne vit pas, on ne fait que s'y bien porter; « c'est une tombe hygiénique. » A Londres, Sydney Smith est l'ami des ministres, il est membre de l'Athenæum, il dîne avec Macaulay, avec Owen, avec Buckland, avec Dickens, avec Hallam, avec M. Gladstone. La jeune génération d'écrivains l'entoure et l'honore. Lorsque Sir Robert Peel veut réunir à un banquet toutes les gloires de l'Angleterre, pour faire fête au roi de Saxe, Sydney Smith est des premiers qu'il invite. Neuf mois sur douze, cheminant par les chemins creux ou prêchant dans sa petite chaire de sapin, le pasteur de campagne a parlé leur langue aux rudes laboureurs. A présent, à Saint-Paul, sous l'immense coupole ténébreuse, devant une foule dense, devant un public de commerçants et de gentlemen[1] comme autrefois dans la *Revue d'Édimbourg*, il parle encore à toute la nation.

En 1840, il a soixante-dix ans, et lorsque la foule regarde le prédicateur qui monte en chaire,

the world an entertaining world, and am thankful to Providence for the part allotted to me in it.

(A M. E. Robin : 29 juin 1844.)

1. The choir was densely filled, yet it would have been difficult to detect in the crowd any of those diversities of station which are usually but too strongly marked in a London church. It appeared a homogeneous body of sedate, earnest respectable citizens and their families. (*Mem.*)

elle aperçoit un vieillard en cheveux blancs, d'allure active et de taille moyenne[1]. « La tête est noble. « bien portée, les yeux beaux, le regard vif et péné- « trant, une expression de profonde bienveillance « éclaire les traits mobiles et largement taillés d'une « physionomie ouverte et ferme. » Chaque mouvement parle de bonté, de détermination, d'intelligence. « Je suis allé ce soir entendre prêcher Sydney Smith « à Saint-Paul, dit un de ses amis. Voix sonore et « douce; style un peu familier peut-être, mais non « pas d'une façon désagréable, langue simple, ser- « mon habile, plein d'images. L'office est étonnam- « ment noble, conduit avec la pompe accoutumée « des cathédrales, avec un plain-chant de voix admi- « rables. Les lampes allumées çà et là, perdues dans « la vaste profondeur de la coupole, faisant visible « l'obscurité, révèlent confusément l'immensité de « l'édifice. Ce culte simple, intelligible et grandiose, « fait appel à la raison comme à l'imagination[2]. » Ici comme au village, avec plus de solennité, Sydney Smith parle de choses terrestres, non plus

1. *Life and Times of the Rev. Sydney Smith* by Stuart J. Reid.

2. As soon as he began to speak, the whole choir, upon which I looked down, exhibited one mass of upraised, attentive, thoughtful faces. It seemed as if his deep, earnest tones were caught with silent eagerness; and I could not but feel that the perfect good sense, the expansive benevolence, the plain exposition of Christian duty, which fell from his lips, found a soil well fitted to receive it.

(Cité par Lady Holland, *Mem.*)

des affaires du village, mais des questions qui intéressent la grandeur et la prospérité de l'Angleterre. Cela est bien, cela est naturel, cela est attendu dans ce grand édifice, consacré au culte national. Il y a beaucoup de patriotisme dans la religion de l'Anglais anglican et beaucoup de religion dans son patriotisme. Comme l'Hébreu, il chante des hymnes quand il part en guerre [1]. Aux époques de crises et de dangers, qu'il s'agisse de lui-même et de son être particulier ou de la nation, être plus général et plus durable, il éprouve la grande émotion religieuse, il trouve la constance stoïque en se tournant vers la figure intime et grandiose qui persiste au delà de toute durée et qui met son auréole sur toutes les affections, sur l'amour du foyer, comme sur l'amour de la patrie. En ce moment, la jeune reine, dont le pays célébrera cinquante ans plus tard le glorieux jubilé, vient de monter sur le trône et les destinées du pays sont incertaines. Il est clair que la réforme de 1832 ne suffira pas : dans les grandes villes industrielles, il y a des bas-fonds effroyables de misère et de vice d'où l'on entend monter une rumeur sourde et profonde. Le peuple guidé par les chartistes, gronde ; aujourd'hui il se sépare très nettement de la gentry qui, dix ans auparavant, a conduit l'assaut du vieux régime électoral. On parle d'une guerre de classes, et les hommes capables de regarder au loin, redoutent une révolution. Faut-il porter un grand

1. Voyez le sermon cité plus haut prêché par Sydney Smith au moment du départ des volontaires en 1802.

coup à l'Angleterre agricole, aux squires, aux propriétaires terriens en abolissant les lois qui protègent les blés anglais ? Faut-il aller jusqu'au bout des réformes pour que périsse enfin le vieux régime aristocratique et qu'une démocratie souveraine gouverne l'Angleterre industrielle ? Et ce travail peut-il se faire comme il convient, selon les anciennes habitudes nationales, lentement et progressivement ? Sous la haute coupole obscure, dans la nef immense, simplement, mais gravement toujours, Sydney Smith aborde ces grands sujets[1]. Il trace les devoirs de la jeune reine. Il la veut clémente et tolérante ; il lui demande de donner la paix à son peuple et de le faire instruire. Paix, instruction, esprit de tolérance, voilà les trois grands besoins de la nation.

La voix sérieuse et convaincue de Sydney Smith, s'est tue, et maintenant les orgues, perdues là-haut, dans la vapeur bleuâtre qui s'épaissit entre les colonnes, font entendre leurs grandes notes profondes, font trembler toute la basilique, et cette musique ne semble pas venir de ces orgues, mais sortir de toute l'église frémissante, de ses piliers, de ses stalles, de ses vitraux, de ses tombes, comme si, morte aux autres jours, une âme la faisait tressaillir en cette heure solennelle. Qui n'a entendu cette admirable liturgie de Westminster et de Saint-Paul ? Les chants s'élèvent, vieux chants, graves et prolongés où s'enlacent aux voix d'hommes des voix d'enfants, des

1. *Sermon on the Duties of the Queen.*

notes claires qui flottent, angéliques, dans la grande ombre de la mystérieuse coupole. Musique riche et savante, faite de broderies sans fin, enroulées autour d'un motif simple, pleine de prière et d'adoration, d'où se détache parfois sur une émouvante modulation mineure une voix unique, fraîche et pure qui se prolonge, et s'élance pour se confondre au chœur harmonieux subitement élargi. Tout à l'heure, les grands psaumes de David montaient, articulés lentement par tout le peuple en syllabes prolongées. Maintenant ce sont les dernières prières modulées par la voix lointaine du prêtre, qui s'élèvent et s'épandent par toute la nef. « *Lord, save thy people!* Seigneur, sauve ton peuple ! » dit la voix suppliante. Quel calme dans ces paroles simples du pasteur ! Elles se détachent seules sur le silence de toute la foule, et là-haut s'en vont flotter et mourir en résonances, pacifiantes comme certains parfums. Nobles et sérieuses prières, dites dans l'admirable langue du XVIe siècle et que j'ai souvent suivies avec émotion dans le grand livre de cuir qu'on prête aux visiteurs. Que cette liturgie nationale est grande et tranquille ! Quelle prise elle doit avoir sur des âmes anglaises ! En ce moment, tandis que l'orgue prie, tandis que le peuple s'écoule, voyez, dans la sombre stalle de chêne réservée aux chanoines, se pencher en avant, s'abîmer entre ses mains, la figure calme et sérieuse de Sydney Smith, du vieillard vêtu de lin blanc, qui touche au terme de sa vie. J'imagine que, remué confusémement par la

magie de la musique et des prières, tout son fond patriotique et religieux, tous ses sentiments intimes et sacrés se lèvent en son âme, qu'il aperçoit en raccourci toute son existence de bon travail consacré à cette Angleterre de laquelle et pour laquelle il a vécu, contribuant à la diriger dans une des phases critiques de son développement, à son tour conduisant ses multitudes vers l'idéal qu'il a conçu, comme ont fait les chefs de ces générations passées dont les tombes l'entourent dans cette basilique. En cette minute fugace et solennelle, il ne s'aperçoit pas comme un être distinct; il sent le lien vivant qui attache l'individu éphémère au grand corps historique qui lui survivra, mais dans lequel, grande ou petite, il va pour toujours laisser sa trace, — et il prie pour cette Angleterre.

VII

Sydney Smith meurt en 1845, très simplement, ayant la conscience claire de sa fin. De la mort qui s'avance, il parle avec un sourire tranquille. Ses derniers petits billets, écrits entre deux attaques de la maladie qui le tue, sont ses plus brillants et ses plus lestes, tout charmants de bonté enjouée[1]. En

1. Citons comme spécimen le charmant petit billet suivant. *To his grand child, who had sent him a letter over weight.*

Oh, you little wretch! you letter cost me four pence. I will pull all the plums out of your puddings; I will undress your dolls and steal their under petticoats; you shall have no currant-jelly to your rice; I will kiss you till you cannot see

septembre 1844, il a soixante-quatorze ans, et la flambée si claire et chaude de sa vie commence à pâlir. Il ne peut plus marcher; mais le vieillard impotent reste jeune de cœur et lucide de tête. « Je suis « bien faible, dit-il un jour en souriant, je crois bien « que si l'on me plaçait, un poignard à la main, en « face d'un dissident, je n'aurais pas la force de le « lui plonger dans le cœur. » Ce sont là les dernières étincelles de sa verve familière. A Combe Florey, tandis que le jour baisse, au coin du feu dont les enfants sont maintenant absents, seul, à côté de la vieille femme qui a traversé la vie avec lui, il regarde gravement la fin qui approche, et les grands sentiments intimes et sérieux qui ont soutenu ses soixante-dix années d'existence apparaissent. « Le « soir, » dit une vieille amie, qui passa à Combe Florey les dernières semaines de 1844, « nous avions « chacun notre fauteuil, notre lampe, notre livre et « l'on causait très peu. Quelquefois il restait immo- « bile, comme absorbé dans une méditation pro- « fonde, et tout d'un coup on l'entendait dire : « Pardonne-nous nos offenses comme nous par- « donnons à ceux qui nous ont offensé... Voilà qui « est nouveau, voilà qui est spécial à la religion « chrétienne! » Ou bien il répétait la prière sublime

out of your eyes; when nobody else whips you, I will do so; I will fill you so full of sugarplums that they shall run out of your nose und ears; lastly, your frocks shall be so short that they shall not come below your knees. Your loving grandfather, SYDNEY SMITH.

« pour la reine, de sa voix grave et noble, en mar-
« quant le rythme, en en faisant valoir la belle com-
« position. Je voudrais, dit la même personne, pou-
« voir le décrire, tel que je l'ai vu lorsqu'il écrivait
« de la fenêtre à baie de sa bibliothèque. Il y avait de
« la force et de la profondeur dans sa physionomie :
« souvent, il prenait la plume avec un sourire amusé.
« J'avais la conviction que cet homme était très heu-
« reux, et depuis, j'ai regretté de n'avoir pas osé l'ap-
« procher et marcher à son côté dans le jardin, mais
« j'ai beaucoup de respect pour le silence d'un grand
« homme. Un soir, il nous dit : « Quoi de plus beau
« que la Bible ! quelle poésie dans sa langue et ses
« idées ! Et, prenant le livre, il nous lut de sa voix
« admirable, avec un geste émouvant ses passages
« favoris : Tu te lèveras devant la tête blanche et tu
« honoreras la face d'un homme vieux. Il lut aussi,
« une partie du 139e psaume : Seigneur, tu m'as
« cherché et tu m'as trouvé. Tu sais quand je m'as-
« sois et quand je me lève, et de loin, tu connais
« toutes mes pensées. Tu enveloppes mon sentier et
« ma couche, et tu sais toutes mes démarches. Où
« donc échapperai-je à ton souffle ? Où m'enfuirai-je
« de ta présence ? Si je monte dans le ciel, tu es là ; si
« c'est dans l'enfer que je fais ma couche, voici que tu
« es là aussi. Si je prends les ailes du matin et si je
« fuis vers les mers les plus lointaines, là aussi ta
« main me conduira, ta main droite me retiendra.
« Si je dis : sûrement la nuit va m'envelopper, la
« nuit même est comme de la lumière autour de moi.

« Non, la nuit ne me cache pas à ta vue; mais la « nuit rayonne comme le jour, et la nuit et la « lumière sont semblables pour tes yeux. „ Voilà la poésie favorite de ce Sydney Smith, que l'on ne connaît guère que pour un bel esprit mondain. La trame solide de son être est biblique ; il condamne le langage mystique des méthodistes; il méprise leurs effusions alanguies, mais derrière son bon sens facile et sa tolérance, brûle l'enthousiasme religieux du protestant qui tressaille au son de la lyre de David.

Il passa à Combe Florey la Noël de cette dernière année. Un de ses hôtes le décrit à ce moment dans une petite page très gracieuse où nous apparaît en raccourci, toute la vieillesse aimable de Sydney Smith, avec sa joie active et lumineuse par-dessus sa noblesse et sa gravité intimes. « Ce jour de Noël « fut riche en souvenirs. Le temps était beau, je re- « gardai par la fenêtre, et je vis Maria, la femme de « chambre, qui, d'un air sérieux et affairé, attachait « des oranges aux arbustes, dont les verdures épaisses « entouraient la pelouse. L'effet était gai et brillant, « et fit beaucoup de plaisir à Sydney Smith. Ce « jour-là, son sermon fut très beau. Il parla de la « Nativité, du contraste entre le monde avant l'ère « bienheureuse et le monde après la venue du Messie. « J'espère qu'on a conservé ce sermon. Je ne puis « pas décrire tous les détails intéressants de la jour- « née, la fête donnée aux petits villageois, la visite « des écoles, la distribution des prix, les aumônes. « Je me rappelle mon admiration pour la mobilité

« de son humeur. Après les devoirs sublimes de la « matinée, subitement, il redevint le Sydney Smith « des salons de Londres, et, le soir, il fut délicieux. « " J'implore de la musique; madame Smith, de la « musique! " Il chanta de sa voix riche et suave : « " Encore quelques joyeux coups d'ailes ! " Il imita « un orchestre qui prélude, il parla français, il raconta « des histoires; surtout il rit de la manière la plus « contagieuse.

« Le jour de l'an, nous marchions dans le jardin, « quand il aperçut un crocus qui venait de percer la « croûte glacée du sol. Il s'arrêta tout d'un coup, le « contempla silencieusement, et, le touchant de sa « canne, il dit lentement, avec solennité: « La résur- « rection de la vie! »

Au seuil de la mort, rien n'est plus beau que ce mélange de contentement joyeux et de gravité. En octobre 1844, il fallut le transporter à Londres. Il était très faible et les médecins lui défendaient toute nourriture solide. Il en plaisantait doucement, car, par habitude, il plaisanta jusqu'au bout, comme un enfant qui va mourir et qui joue languissamment : « Ah! Charles, » disait-il au général Fox, en souriant faiblement, « si l'on voulait me permettre seu- « lement une aile de papillon rôti ! » Quantité d'amis connus et ignorés affluaient à sa porte. Il en était reconnaissant : « Cela montre, disait-il, que je n'ai « pas fait un mauvais usage des facultés qui m'ont « été prêtées ». « Un soir, dit sa fille, il fit venir la « vieille servante, Annie Kay, et lui dit qu'il savait

« son danger. Il dit aussi où et comment il voulait « qu'on l'enterrât, puis il parla de nous tous, répé- « tant qu'il fallait l'égayer, l'aider à garder son « courage, s'il languissait. Il avait si peur de voir « des figures tristes autour de lui et de faire de la « peine aux autres, qu'il nous parla toujours avec « calme et sérénité, comme s'il ignorait son état.

« Un soir, la demi-obscurité du crépuscule flottait « dans la chambre; il était immobile et se taisait « depuis longtemps, en sorte que je le croyais en- « dormi. Tout d'un coup, il dit d'une voix si forte « et si pleine qu'il nous fit sursauter : " On com- « pare la vie humaine à un voyage, mais combien de « façons de faire ce voyage! Les uns partent la san- « dale au pied, la ceinture aux reins, le manteau sur « l'épaule, foulent des pelouses de velours, des ter- « rasses polies où tous les vents sont arrêtés, où les « rayons du soleil sont adoucis. Les autres marchent « dans les sentiers alpestres de la vie, contre les « averses de la misère, contre les tempêtes des cha- « grins, sur les pierres de la douleur, marchent « pieds nus, la poitrine nue, harrassés, saignants « et glacés ". »

Il se tut et ne parla plus, ce soir-là. Il mourait sans agonie. Longtemps avant ce dernier jour, il avait dit que l'aiguillon de la mort est dans le souvenir d'une vie mal employée, dont il ne reste rien, qui va finir tout entière. Sydney Smith avait conscience de son œuvre, et c'est pour cela qu'il mourait content comme il avait vécu. « J'ai toujours essayé

« de combattre le mal, et ce que je tenais pour mal, « quand j'écrivais dans la *Revue d'Édimbourg*, je le « tiens encore pour mal aujourd'hui. Quel instrument « nous avons fait de cette *Revue* ! Fonder un pareil « journal à une pareille époque, y écrire pendant des « années, supporter patiemment les insultes et la « pauvreté qui nous récompensaient, et, aujourd'hui, « regardant en arrière, ne rien trouver dont j'aie à « me repentir, c'est une carrière que je ne puis re- « garder que comme très heureuse. »

Sur cette sereine pensée, s'étant honorablement acquitté de la tâche de sa vie, en homme qui trouve simple et bon d'entrer dans le repos, Sydney Smith s'endormit paisiblement, le 22 février 1845, entouré de tous les siens, et son fils lui ferma les yeux.

VIII

Il me semble qu'il y a une leçon de morale à tirer de la vie et de la mort de ce brave homme. Un romancier russe a écrit une page admirable où il dégage la règle à laquelle Sydney Smith s'est conformé, dont il a senti, mais dont il n'aurait pas su dire la raison profonde : « Ce soir-là, écrit Tourguenief, tout « reposait, plongé dans une fraîcheur tranquille ; rien « ne dormait encore, mais tout se préparait déjà au « salutaire apaisement de la nuit. Tout semblait dire « à l'homme : « Repose-toi, frère; respire allègre- « ment et ne te fais pas d'inutiles soucis avant d'en- « trer dans le sein du sommeil. » En ce moment, je

« soulevai la tête, et j'aperçus, à la pointe d'une « branche, une de ces grandes mouches à la tête « d'émeraude que les élégants Français ont appelées « demoiselles. Longtemps, je ne la quittai point du « regard ; toute saturée de soleil, elle se bornait, « sans bouger, à secouer quelquefois la tête et à faire « frémir ses ailes soulevées. A force de la regarder, « il me sembla que je comprenais le sens de la vie « de la nature ; une animation tranquille et lente, une « absence de hâte, rien de trop, l'équilibre de toutes « les sensations, voilà la loi fondamentale. Tout ce « qui sort de ce niveau, soit au-dessus, soit au-des- « sous, est rejeté par la nature. Un animal malade « s'enfonce dans un fourré pour y mourir seul ; il sent « qu'il n'a plus le droit de vivre avec ses égaux. « Beaucoup d'insectes périssent au moment même « où ils ressentent les joies de l'amour, ces joies qui « rompent l'équilibre ; et quant à l'homme qui, par « sa faute ou par celle d'autrui, est jeté hors des « voies communes, il doit au moins savoir ne pas se « plaindre, et se résigner. »

« Marcher dans la voie commune, » c'est, en propres termes, ce que disait Sydney Smith, et qu'est-ce autre chose, que le précepte stoïcien? Au moment où les romantiques, à la suite de Byron, exaltent l'homme révolté, exclu de la foule, différent de ses semblables, personnage d'exception pour qui la règle n'est point faite, sublime par la véhémence de ses aspirations et le frémissement de sa sensibilité qui se froisse au monde réel, on aime à contempler une

vie tout entière accomplie suivant l'ordre. Dans la nature, dans l'humanité, dans la nation à laquelle il appartient, un homme est comparable à ces infiniment petits dont chacun est un individu complet, qui s'assemble en colonies avec ses semblables pour former des êtres supérieurs, de durée bien plu-longue que la sienne. Certes, il y a un intérêt à voir un de ces infiniment petits refuser de se conformer à la règle générale, arrêter en lui les tendances héréditaires par lesquelles ses pareils agissent en vue de fins qu'ils ignorent. Mais qui ne voit que la beauté de cet être est d'ordre contingent, particulière, limitée à lui-même ? Au contraire, la créature qui se range à la loi est belle d'une beauté permanente et générale. La fleur étrange, aux couleurs exaspérées, aux pétales monstrueux, à la graine inféconde, n'est guère qu'une curiosité. La rose parfaite, qui ne diffère des autres roses que parce que rien n'a enrayé ou déformé son développement, est admirable, parce qu'elle manifeste le type de la rose idéale, parce qu'elle nous parle d'un des plans de la nature, probablement le même, il y a dix mille ans et aujourd'hui. Ainsi des hommes : ces vies-là sont les plus belles qui composent l'harmonie d'un groupe. Elles ne sont pas isolées ; elles prennent part à un concert. Chant éclatant ou battement imperceptible de l'accompagnement, chacune joue le rôle qui lui convient et qui lui a été assigné. Mais, obscur ou brillant, son rôle est nécessaire. Il aide à manifester une des idées durables, une des formes de la nature, et,

dans ces formes que contemple ensuite l'art ou qu'étudie l'histoire, ces vies-là sont à tout jamais comprises. Arrive le moment de se taire, et de mourir, elles ne se révoltent point. Quand un être a vécu simplement, suivant la loi naturelle de son développement, il lui semble naturel et simple, de décliner et de disparaître. La rose, la libellule, meurent sans terreur et sans protestation. Ainsi fait Sydney Smith.

« Les libellules sont légères, et parfumées sont les roses, dira le romantique aux longs cheveux; Sydney Smith est un bourgeois, et le bourgeois m'ennuie. » Mais est-ce que les vieux maîtres flamands et hollandais ne se sont pas intéressés à des bourgeois? Voyez ces têtes sereines et ferventes de donateurs agenouillés en rang, leur toque dans leurs mains jointes; les yeux placides de ces femmes, au haut front bombé sous la tulle diaphane; plus loin, ces figures sillonnées et patientes de commerçants d'Amsterdam, ces vieilles servantes qui filent, au tic tac solitaire de l'horloge, près de la fenêtre, où filtre un jour jaunâtre. Pourquoi donc ces tableaux sont-ils si précieux, sinon parce que nous y trouvons enregistrée une certaine idée de la vie et de la société, — une des grandes idées historiques de l'humanité? Suivant les instincts, les traditions, les préjugés par lesquels agissait cette idée, ces hommes et ces femmes ont vécu. Ils les ont acceptés, ils ne se sont pas posés à part, ils ne se sont pas tourmentés pour sortir de leur forme, et en cela, ils sont plus beaux que Childe Harold. Est-ce que les plus grands

d'entre eux n'étaient pas contents de fumer leur pipe à côté de la brave ménagère qu'ils avaient épousée, de regarder leur vaisselle luisante sur l'étagère bien rangée, de mettre leur plus beau col blanc le dimanche, et de se promener avec la foule? Vers 1660, à La Haye, sur le Pavilioengragt, dans la maison du bourgeois Van der Spyck, vivait l'homme qui a pénétré le plus avant au delà de l'Illusion, le plus constamment habité l'absolu. Le soir, quand il était fatigué de penser et de polir ses verres, Spinoza aimait à fumer une pipe et à s'entretenir avec les enfants. Le dimanche, il allait entendre prêcher son voisin, le Docteur Cordes, « homme d'un bon naturel et d'une vie exemplaire ». « Votre religion est bonne, » dit-il un jour à son hôtesse qui se tourmentait, « vous n'en devez pas chercher d'autre, ni « douter que vous n'y fassiez votre salut; pourvu « qu'en vous attachant à la piété, vous meniez en « même temps une vie paisible et tranquille. »

Entre une paysanne qui, son labeur achevé, reste assise, son rosaire à la main, les yeux vagues, devant le calme du soir, et le philosophe de la substance qui suit le sermon du bonhomme Cordes, il y a une ressemblance. Inconsciemment ou volontairement, ces deux êtres, si différents, se rejoignent pour vivre en équilibre avec les choses. — On trouve la même beauté et le même enseignement dans la vie de Sydney Smith.

IX

Chaque homme en mourant laisse bien peu de lui-même. De toute cette vie bruyante et passionnée, presque rien ne reste. Labeurs, désirs, efforts, volontés disparaissent presque entièrement, ou bien se contredisant mutuellement, impuissants à converger vers un effet durable, avortant par l'effet d'un défaut intérieur, ou bien contredits par l'action opposée des autres individus, travaillant au rebours du plus grand nombre, avortant par l'effet de la pression contraire du milieu. C'est là le *déchet* de la vie et le meilleur, le plus délicat de la vie disparaît en déchets, comme la beauté de la chair périssable. Pourtant, le plus souvent, et toutes les éliminations faites, comme au fond d'un creuset après les bouillonnements et le tourbillon des vapeurs, il reste un petit produit net, une petite quantité de matière utile, riche en énergie, qui s'en va grossir le capital humain. En général, ce léger produit est invisible ou du moins impossible à discerner des autres, mêlé à la poussière de toute la génération. Quelquefois, si l'homme a été original et très actif, dans le travail total de l'humanité, il signe sa part ; le résidu qu'il laisse reste distinct des autres. Dans l'Angleterre contemporaine Sydney Smith a laissé son petit résidu qu'on peut essayer de démêler et de peser.

Il n'a pas été assez original pour que nous puis-

sions extraire sa poussière de toutes les autres et la considérer à part, mais nous pouvons reconnaître la place qu'elle occupe confondue à celle de cinq ou six de ses contemporains. Au travail social et politique qu'a rendu nécessaire l'apparition de la grande industrie et le pullulement des classes ouvrières dans les grandes villes, à la nouvelle organisation que cent ans ne suffiront pas à achever et qui n'est pas encore complète aujourd'hui, au code légal et moral qui va régir la société transformée, avec Dugald Steward, avec Bentham, avec Jeffrey, avec Brougham, Horner et Mackintosh, Sydney Smith a contribué pour une certaine part. « Le changement chez un « individu qui passe de la jeunesse à l'âge adulte, dit « un de ses contemporains [1], n'est pas plus grand que « celui que traversa l'Angleterre de 1815 à 1829. « Cet étrange effroi du nouveau qui la paralysait « avait disparu. Traiter un homme d'innovateur n'était « plus une injure. Les dissidents protestants et les « catholiques étaient émancipés. On avait encore fait « très peu pour l'instruction et l'éducation du peuple. « mais tous les jours on signalait ses besoins et sa « misère, et l'on n'entendait plus vanter les bienfaits « de l'ignorance. Les plaies de l'Irlande, que cent ans « de législation ne suffiront peut-être pas à cicatriser. « étaient bien loin d'être guéries, mais on cessa de « regarder l'Irlande comme condamnée à mort ; on « entrevit l'espoir lointain de la sauver. On laissait

1. Cockburn, *Memorial of his own time.*

« faire la lumière sur des abus autrefois consacrés. On « s'habituait à reconnaître les défauts de nombreuses « institutions jusque-là considérées comme d'origine « divine et même de l'organisation financière et du « système légal, le mieux gardé, le plus obscur et le « plus sacré de tous. Surtout l'humeur de la nation « s'était adoucie et son cœur devenait meilleur. Pri- « sons, maisons de correction, *work-houses*, toutes « les tristes demeures où l'on enferme la misère et le « vice avaient été réformées, et la loi cruelle s'était « adoucie au souffle tiède de la pitié, de l'esprit nais- « sant de la philanthropie. » A tout ce travail, Sydney Smith a pris part, d'abord aux grandes lois visibles, d'une façon certaine, par un effort continu de trente ans, non pas en soldat qui suit, mais en chef qui mène, surtout aux deux plus grandes qui marquent un tournant dans l'histoire de la société et même de l'esprit anglais, je veux dire à l'émancipation des catholiques et à la réforme électorale. On peut voir aussi un prolongement lointain de son action dans l'abolition de l'Église anglicane d'Irlande que les lords votent en 1869 et qu'il recommandait dès 1807, dans toute la politique d'apaisement que la Grande-Bretagne suit en Irlande et qu'il dépassait dès 1807, puisque Peter Plymley propose d'instituer une Église catholique d'Irlande dont les prêtres seraient payés par l'État. A cette première œuvre à laquelle a collaboré Sydney Smith, ajoutez les réformes particulières et de toutes espèces qui modifient la structure et l'esprit féodaux des institutions et des lois,

la suppression de quantité de pensions et de sinécures accordées par le bon plaisir des ministres [1], la réorganisation de la *Court of Chancery* [2], la simplification d'une procédure interminable qui avait tout gardé du passé, hérissée de formalités inabordables aux petites gens, calculée pour faire traîner les procès de génération en génération; la refonte d'un code criminel rédigé autrefois par des lords et des propriétaires terriens, où la moindre atteinte à la propriété était punie de mort et de déportation [3]; l'atténuation des lois terribles qui protégeaient le gibier des squires; la disparition de ces cloaques d'immondices, de promiscuité, d'infamies qu'étaient les prisons au commencement du siècle; en 1834 la nouvelle loi sur les pauvres par laquelle est remplacé le vieux régime qui, emprisonnant de force le misérable dans sa paroisse et le secourant à domicile, diminuait en lui la volonté d'agir et, l'habituant à la dépendance, l'encourageait à l'inertie; la même année le système des subsides par lequel l'État vient en aide aux écoles primaires et commence ainsi l'éducation du peuple. De toutes ces mesures il n'en est pas une seule que, dans ses articles, ses discours et ses sermons, Sydney Smith n'ait réclamée ou prévue. Pourtant, ce n'est là que la moindre

1. Sur ces traitements et sinécures, Voyez passim, *P. Plymley's letters*.

2. The suitorcide delays of the Court of Chancery (Sydney Smith).

3. V. May, *Constitutional History of England*, vol. III, 392, 393, 395.

partie de son œuvre. De 1815 à 1830, par un travail intérieur, l'âme anglaise s'est transformée; comme le dit Cockburn, un vent de pitié s'est mis à souffler, le cœur de la nation s'est élargi. La législation ne se modifiera guère qu'à partir de 1840, mais déjà ont disparu le ton hautain et rogue, l'allure despotique et cassante de tous ceux qui détiennent une autorité. Dans les prisons, dans les écoles, au régiment, au work-house, la discipline s'est faite moins dure et la répression moins cruelle. Par ses écrits, en plein régime de terreur, au moment où la foule honnit comme jacobin[1] tout homme qui lève la voix en faveur d'une misère, par ses articles sur les prisons, sur le traitement des inculpés, sur le braconnage, sur les écoles, sur les asiles de fous, sur la barbarie de la gentry qui défend l'entrée de ses parcs en les semant de pièges à hommes, sur les sévices que les patrons exercent sur les apprentis, Sydney Smith inaugure le grand mouvement humanitaire de l'Angleterre au XIXe siècle[2]. Les barrières qui séparent les castes ne sont pas tombées, mais elles se sont abaissées, et par-dessus ces barrières, la bourgeoisie anglaise regarde maintenant les multitudes ouvrières; elle se sent responsable de leur ignorance et de leur

1. Nor must we pass over a set of marvellously wise gentlemen, who discover democracy and revolution in every effort to improve the lower orders and to take off a little of the load of misery from those points where it presses the hardest. (S. Smith, *On Chimney Sweepers*, 1819.)

2. Voyez comment il termine l'article intitulé : *On Chimney Sweepers*.

misère, et, vraiment, fait œuvre declasse dirigeante. Comme Sydney Smith à Foston et à Combe Florey, elle a conçu une notion sérieuse de son devoir envers les humbles. De là ces innombrables associations de bienfaisance, de tempérance, d'enseignement; de là ce dévouement de tant de gentlemen qui, de leur bourse et de leur personne, contribuent à la fondation d'hôpitaux, d'écoles, de clubs, de musées, la fervente charité de tant de femmes et de jeunes filles qui enseignent dans les écoles du dimanche, qui promènent les enfants pauvres de Londres à la campagne, qui dans les bas-fonds de l'*East End* vont lire devant des auditoires de pauvres gens les poèmes de Keats ou les romans de George Eliot, s'efforçant d'éclairer d'un faible rayon d'art et de beauté quelques-unes de tant de vies ténébreuses. Nous avons admiré en France ce mouvement d'extension des universités anglaises[1] par lequel la *middle class* essaye d'enlever les ouvriers au cercle monotone de leurs soucis, en leur faisant entrevoir le monde supérieur de la science. Aujourd'hui, pour étudier aisément les tableaux plus raffinés, les plus spiritualistes de l'école esthète anglaise, ceux de Madox Brown, de Rossetti, de Watts, de Burne-Jones, c'est dans l'*East End* qu'il faut aller souvent les chercher. Une société s'est formée qui les emprunte aux collectionneurs et les expose au mois d'avril dans l'école de Toynbee-Hall, au cœur du plus sombre, du plus

1. Max Leclercq, *le Rôle social des Universités.*

morne quartier de Londres, au milieu d'une population d'ouvriers et de journaliers. — De tout cela les germes existent en 1830 et l'un de ces germes est contenu dans ce qu'écrivait Sydney Smith en 1810.

A cette chaude expansion du cœur anglais que constate déjà Cockburn et qu'il a vu se faire en dix ans, correspond un élargissement de l'intelligence. Les préjugés nationaux, qu'admirait Burke, et dont il faisait la théorie pour combattre le rationalisme de la révolution française, avaient fini par s'amonceler en une croûte épaisse, obstruant le jeu de tout raisonnement. Au moment où Sydney Smith écrit ses articles de la *Revue d'Édimbourg*, cette horreur de tout changement, cette superstition de la forme établie, cet agenouillement devant la constitution comme devant une arche sainte, ce loyalisme passionné qui en toute réforme voit un danger pour « l'Église et pour le roi », ce ne sont pas les bizarreries ou les enfantillages de quelques esprits timorés, ni les grimaces officielles de quelques fonctionnaires. Ce sont des faits très réels et très généraux, des sentiments vivaces qui, pendant de longues années gouvernent des millions d'hommes. Ils sont si profondément enracinés que, selon Stuart Mill, le plus grand service rendu par la réforme électorale, n'est pas d'avoir étendu le droit de suffrage, mais d'avoir montré qu'on pouvait toucher à la constitution, et d'avoir rompu le charme qui semblait engourdir l'Angleterre. Selon Stuart Mill, le mérite en revient à Bentham, mais il revient aussi à ses collaborateurs et surtout

aux fondateurs de la *Revue d'Édimbourg* qui vulgarisèrent les idées de Bentham, qui sortirent de la pure spéculation politique, et activement, forgèrent les armes qui démolirent le vieux système des préjugés tories. Au bout de soixante ans, ces armes ne nous semblent plus bien neuves, ni de métal bien rare; braves et bonnes épées pourtant, un peu lourdes quelquefois, mais bien taillées pour l'épaisse et commune matière qu'elles eurent à percer. Nous ne voyons plus guère que du bon sens dans ce qu'écrivirent Bentham et Sydney Smith, mais quand on réfléchit à la pesanteur et à l'entêtement des cervelles qu'ils eurent à convaincre, quand on pense à Abraham Plymley, quand on se rappelle quelques-uns de ces types d'évêques et d'archdeacons que, dans la confiance de sa forte jeunesse, Sydney Smith a si rudement malmenés, quand on se répète qu'en 1806, un premier ministre déclarait « au nom de la « nation que toute concession aux catholiques était « un danger public », on rend grâce à ce bon sens et on mesure à sa vraie valeur le service qu'il a rendu.

X

Là se borne l'œuvre de Sydney Smith. En effet au moment où, ayant supprimé les abus scandaleux, remédié aux gros défauts du vieux système social qu'ils respectent et gardent, les whigs de 1810 croient avoir atteint une forme saine et stable, contre toutes leurs prévisions, les choses vont changer avec

une rapidité inconcevable. Jusque vers 1832, — comme une eau qui, parce qu'elle est immobile, reste liquide malgré la température abaissée, — en dépit de conditions et de tendances contraires, par la force de cohésion qu'ont les formes acquises, le vieil ordre social s'était conservé. Aussitôt qu'on y touche, à peine ébranlé sur un point, il se défait de toutes parts, et l'on voit au milieu d'un trouble inattendu s'ébaucher les lignes d'un ordre nouveau qui n'est pas encore clair aujourd'hui. C'est que, par un effet des inventions qui ont décuplé la puissance productive de l'industrie, rendu les communications instantanées, accéléré les transports, presque toutes les conditions de la vie humaine commencent à changer. Entre les mille effets complexes qu'engendrent ces causes profondes, regardez l'un des plus évidents. L'homme n'est plus enchâssé dans un petit groupe local qui l'enserre et le cristallise suivant les traditions et les préjugés ambiants, et ce seul fait détruit la base sur laquelle repose le vieux système whig hors duquel Sydney Smith ne conçoit rien. Atome instable maintenant, l'homme ne s'ordonne plus avec ses voisins en petites molécules distinctes et cohérentes; dans le grand édifice national qu'il aide à composer il est isolé et il n'est plus *localisé*. De plus en plus il cesse d'appartenir à telle paroisse, à telle ville, à tel district. Il appartient à toute l'Angleterre; ouvrier à Leeds ou à Londres, transporté à Manchester ou à Glasgow, tout de suite il se sent chez lui. On ne peut pas exagérer

l'importance d'un pareil fait. Il change tout l'ordre du groupement humain et, par conséquent, l'un des principaux points de vue d'où chaque homme aperçoit le monde. A côté de ce fait il y en a beaucoup d'autres aussi importants, une nouvelle distribution de la richesse, un soudain accroissement de la population qui en Angleterre et en Écosse, va presque doubler de 1837 à 1887[1], l'apparition du grand prolétariat, le développement et la diffusion de la Science qui change les relations connues de l'homme avec l'univers. Naturellement il faut bien que toutes les idées et tous les sentiments changent par lesquels l'homme s'adapte à l'ordre social qui devient différent, comme à l'ordre universel qui paraît différent. En morale, en religion, en philosophie, en politique, par la génération de Sydney Smith, le XVIIIe siècle s'était continué jusqu'en 1832. On peut dire qu'à partir de 1832, péniblement, confusément, commence à s'ébaucher le travail qui va tenter de reconstruire le système des idées et des sentiments par lequel s'établit l'équilibre entre l'homme et son milieu.

A ce travail Sydney Smith, Jeffrey, Hallam, Brougham restent tout à fait étrangers[2]. Comparez-les aux

1. L'augmentation de 1837 à 1887 est de 90 p. 100.

2. Jeffrey, qui est en relations personnelles et étroites avec Carlyle, ne comprend rien à son mysticisme, à la façon religieuse et prophétique dont il envisage les questions sociales, à sa fureur contre la gentry, contre les *gig-people*, contre les chasseurs de renard. Il le tient pour ennemi de la *propriété* et finit par se brouiller avec lui. D'autre part, rencontrant un

esprits qui vont le diriger et mener l'Angleterre au-delà du whiggisme de la *Revue d'Édimbourg* jusque dans des océans inconnus dont les horizons sont encore pour nous voilés de brumes inquiétantes, à Carlyle, à Stuart Mill, à George Eliot, à Ruskin, et vous les reconnaîtrez pour d'un autre âge. Par son bon sens pratique, par son amour du juste milieu et du compromis, par son aptitude à saisir le détail des faits et son peu de goût pour les idées générales, par son dédain de la philosophie, par sa morale optimiste et simple, par la clarté de toutes ses conceptions simplifiées, par sa religion rassise, utilitaire et satisfaite, surtout par son tempérament robuste et calme, étranger à tous les tressaillements profonds et délicats, aux affinements maladifs, à la tension, aux complications de l'âme anglaise moderne, par toutes ses grandes caractéristiques, Sydney Smith est encore de l'époque des Walpole, des Paley et des Warburton. Ainsi constitué comme Bentham, son maître et son collaborateur dont il a bien des traits — la conception utilitaire et libérale de la société, le mépris de l'art et de la poésie, la haine des « généralités vagues » et des phrases toutes faites, la méthode de réduction de toute idée en faits particuliers, et jusqu'au tempérament, jusqu'à la verve jeune et

jour Mackintosh, l'ancien collaborateur de Sydney Smith à la *Revue d'Édimbourg*, Carlyle écrit dans son journal : « The man is a whig philosopher and politician such as the time yields, our best of that sort, *which will be soon extinct.* (Froude's *Carlyle*). Il dit aussi « I am that monster made up of all the whigs hate, a radical and an absolutist. »

joyeuse en pleine vieillesse[1], — il est trop solidement construit, trop cohérent et personnel pour concevoir par imagination sympathique une autre forme d'esprit que la sienne. Il ne s'intéresse pas comme Gœthe, à ce que font les jeunes gens; de la fermentation des nouvelles idées, il ne devine rien. Même ses grands contemporains, précurseurs de l'âge nouveau, le laissent indifférent. A lire sa correspondance et ce qui a été conservé de sa conversation, qui croirait qu'il a vécu en même temps que Wordsworth et que Shelley? Il semble qu'à Londres, où dans ses dernières années, il fut l'un des lions de la société littéraire, il n'ait jamais entendu parler des deux grands esprits, intuitifs, mystiques et philosophiques qui ont importé en Angleterre les idées allemandes, de Coleridge qui vit jusqu'en 1834 et qui, dans son pays fut, selon Stuart Mill, le plus grand semeur d'idées du siècle, de Carlyle, qui, depuis 1833, parle de la société présente[2] et de son avenir d'une façon toute différente de Sydney Smith, en voyant, en inspiré, et en prophète. Non seulement Sydney Smith ignore ce mouvement mystique, mais il a travaillé en sens contraire de ce mouvement. Il a dit que notre plus grand devoir était d'être heureux, il a dit que le bonheur augmentait avec le nombre des guinées, il a dit que la religion rendait

1. Voy. l'*Essai* de Stuart Mill sur Bentham, la ressemblance est frappante.

2. Le *Sartor Resartus*, écrit déjà depuis plusieurs années, paraît dans le Fraser's Magazine en 1833 et 1834.

l'homme plus propre à gagner beaucoup de guinées, il a prétendu conduire l'homme par une provision de petites recettes expérimentales et positives, il a défini la société comme une compagnie d'assurances et le gouvernement comme un comité qui fait son devoir quand le *roast-beef* et les pommes de terre sont à bas prix, les citoyens libres et la police solide. Autant de blasphèmes d'un *gigman* idolâtre, dit Carlyle; c'est bien là cette religion du confortable et du positif qui selon lui, a gangrené et disloqué cette société moderne pour laquelle il écrit son *Catéchisme des cochons*[1]. Voyez-la, cette société que Sydney Smith déclare parfaite parce qu'elle est riche, parce qu'elle a des chemins de fer, parce « qu'on ne met plus que six heures pour aller de « Bath à Taunton et que les rues sont mieux pavées », parce que « le bien être humain a grandi avec l'in- « vention de la quinine, de la colchique, et des bre- « telles ». « Est-ce que les hommes sont meilleurs, plus beaux, plus forts, plus braves? Sont-ils même ce qu'ils appellent plus heureux? Regardent-ils avec satisfaction plus de choses et de faces humaines sur

1. L'article 4 de ce *Catéchisme* semble définir exactement la conception du bonheur de Sydney Smith et la plus grande partie de sa conception du devoir :

It is the mission of universal pighood and theduty of all pigs, in all time, to diminish the quantity of unattainable and increase that of attainable. All knowledge and device and effort ought to be directed thither and thither only; pig science, pig enthusiasm and devotion have this one aim. It is the whole duty of pigs.

cette terre de Dieu[1] ? Les choses et les faces humaines les regardent-elles avec plus de satisfaction ? Non pas ! Les faces humaines se regardent sombres, haineuses, discordantes.... Au loin la terre anglaise verdoie, ondoie en moissons jaunes, et, par l'effet d'un charme étrange, deux millions d'hommes capables de travail les contemplent immobiles, comme enchaînés, incapables d'y toucher. Oui, de ces hommes qui sont plus précieux que des chevaux, qui ont une tête qui combine et une main droite façonnée pour le travail, deux millions sont immobiles, enfermés dans les work-houses qui couvrent le territoire. C'est que nous avons oublié Dieu ; le monde n'est plus qu'un enclos à bétail et une maison de correction fort considérable, avec des tables de cuisine et de restau-

1. Carlyle, *Past and Present*, chap. I. Nous avons d'ailleurs l'opinion de Carlyle sur Sydney Smith. Je cite tout le morceau du journal où il l'a écrite. Il faut voir le contexte pour sentir le contraste presque comique des deux hommes. Carlyle écrivait alors sa *Révolution française*. « The world seems often quite spectral to me, sometimes, as in Regent Street, the other day, quite hideous, discordant, almost internal. I had been at Mrs. Austin's : heard S. Smith guffawing, other persons prating, jargoning. To me through these thin cobwebs Eternity and Death sate glaring. Coming homewards along Regent Street, through street walkers, through.... *Ach Gott!* — unspeakable pity swallowed up in unspeakable abhorrence of it and of myself. The moon and the serene nightly sky in Sloane Street consoled me a little. — Smith a mass of fat and muscularity with massive Roman nose piercing, hazel eyes, huge cheeks; shrewdness and fun, not humour or even wit, seemingly without soul altogether. — Mrs. Mill looking honest, rigorous, commonplace. The rest, babble, babble. Woe's me that I in Meschech am ! — To work !

rant non moins considérables, où celui-là est sage qui peut trouver une place. Toute la vérité de cet univers est devenue obscure. Il n'y a que le profit et la perte, le pudding et son éloge qui soient et restent visibles à l'homme pratique. Les lois de Dieu sont transformées en principes du plus grand bonheur possible et en expédients parlementaires. » Enclos à bétail, tables de cuisine et de restaurant, ce sont là justement les images favorites de Sydney Smith quand il parle sérieusement de la société ou même de l'Église[1]. — La morale de Sydney Smith est maudite par Carlyle.

Même abîme entre la religion de Sydney Smith et les idées religieuses des nouveaux venus. Le grand souffle mystique qui s'est levé au XVIIIe siècle avec les méthodistes triomphe. Sydney Smith a méconnu et raillé les méthodistes et voici qu'ils ont raison contre lui. Les sectes se multiplient et s'étendent. Leur esprit même passe dans l'Église d'Angleterre, avec leur sérieux tragique, leur inquiétude, leur passion de prosélytisme. Les anglicans évangélistes l'ont d'abord manifesté. Les vieux dogmes qui reposaient dans une immobilité respectée ont été remués par l'effervescence d'une sève nouvelle et, comme au XVIe siècle, des discussions ardentes en ont débattu le sens. La nation s'est éprise de théologie ; Oxford s'est jetée avec enthousiasme dans les passionnantes questions d'interprétation, et l'ancienne inertie béate, comme l'ancien

1. *Indian missions*, *Peter Plymley* (passim).

équilibre tranquille et sensé a fait place à une fermentation brûlante. Menés par la déduction théologique, des anglicans se sont convertis en troupes au catholicisme; d'autres ont rejoint les dissidents. Sydney Smith, qui croyait arrivée l'ère bienheureuse de la raison calme et tolérante, aurait-il jamais cru que l'Église anglicane allait se diviser en deux camps, l'un presque méthodiste et l'autre presque catholique[1]? Dans la basse comme dans la haute Église, on retrouve aujourd'hui la religion émotionnelle que dénonçaient Addison, les philosophes, les théologiens du XVIIIe siècle et Sydney Smith à leur suite. Dans l'une et dans l'autre, le christianisme a cessé de n'être qu'une morale forte et saine. Les problèmes de foi ont tourmenté les âmes comme des questions de vie et de mort. L'évangélisation de la populace a recommencé comme aux temps de Wesley et de Whitefield, menée par les dissidents, par les salutistes, par les anglicans, par une troupe nouvelle et

1. S. Smith voit les premiers puseyistes et en a horreur. « I cannot tolerate, dit-il, this bowing to the East, bowing to the West, and kindred absurdities!... Nothing so remarkable in England as the progress of these foolish people.... » — Et voici les raisons pour lesquelles il les combat : elles montrent à quel point le protestantisme est enraciné chez ce défenseur de l'émancipation des catholiques : « I have been preaching against the Puseytes. 1° Because they lessen the aversion to the catholic faith and the admiration of Protestantism, which I think one of the greatest improvements the world ever made. 2° They inculcate the preposterous surrender of the understanding to bishops. 3° They make religion an affair of trifles, of postures and garments. » (To Miss Martineau, dec. 11th. 1842.)

grossissante d'âmes ferventes qui, ne croyant plus à la divinité du Christ, veulent garder et prêcher son christianisme. Le prêtre idéal n'est plus ce qu'était Sydney Smith, à Foston et à Combe Florey, simplement un conseiller, un tuteur chargé de veiller aux intérêts et à la bonne conduite de son troupeau. Un beau roman nous en a montré dernièrement le type le plus récent avec son intensité de vie spirituelle, avec l'ardeur de sa foi qu'on ne déracine pas sans faire saigner toutes ses fibres vivantes et laisser l'homme à tout jamais frémissant et souffrant. Mêmes tendances dans la littérature, dans la critique des M. Arnold, des Ruskin qui travaillent à l'affinement de l'âme, dans le roman de Charlotte Brontë, de Dickens, de Miss Yonge, de Mrs. Gaskell, surtout de Kingsley, de George Eliot et de Mrs. Ward qui, de plus en plus, n'écrivent que pour enseigner et pour prêcher[1], dans la poésie de Tennyson et des deux Brownings qui prennent pour unique sujet, l'invisible, l'être spirituel, — le premier, délicat, calme, raffiné, pur, habitant les hautes régions rares et tranquilles du sublime moral, — les deux autres, âpres, véhéments, chantant dans un style étrange, éblouissant et obscur, tendu et brisé, saccadé et extatique, le monologue de l'âme qui sent Dieu et qui fait effort vers lui. — A côté de cette expansion de l'esprit mystique, par un effet des mêmes causes, se développe aussi l'esprit philosophique. L'un et

1. A man has no business to write except to preach. (Kingsley.)

l'autre ont été combattus par Sydney Smith. C'est que l'un et l'autre sont frères. Tous deux dépassent l'observation tranquille et minutieuse des faits, l'enregistrement des petites expériences quotidiennes auquel Smith nous recommande de nous borner. Par une intuition soudaine ou par une enquête systématique, tous deux se prennent à l'universel et à l'absolu, tous deux s'opposent au bon sens prudent des utilitaires, des whigs, de tous les opportunistes qui, en morale, en religion, en politique, prêchent la tradition et ne considèrent que le détail des circonstances variables auxquelles il convient de s'adapter au jour le jour. Outre la spéculation proprement dite qui, avec Darwin et Spencer, va renouveler tous les grands points de vue, voici que l'économie politique avec Stuart Mill, la sociologie et la science du droit avec Summer-Maine, la critique avec Lewes, l'histoire avec Carlyle, le roman avec George Eliot se font philosophiques. Chez les autres, historiens, critiques, romanciers, poètes naturalistes, dans les revues, dans les journaux, on retrouve la même foi dans l'intuition ou dans le système, les mêmes façons de considérer les origines et les ensembles. Ce développement soudain de la pensée n'est point spécial à l'Angleterre, et même s'il a lieu en Angleterre, c'est par l'afflux des idées qui viennent d'Allemagne et de France. — En effet les Anglais vont abandonner le point de vue insulaire auquel se tient l'esprit whig, que n'ont point quitté Sydney Smith et Jeffrey, que ne quitte pas

encore Macaulay. George Eliot voit le monde anglais comme *local et particulier*, tour à tour elle regarde les choses sous l'angle étroit qui est spécial à ce monde, ou de haut, apercevant ce monde à sa place dans l'ensemble, l'observant comme un tout fermé ou comme une imperceptible fraction d'un autre tout qui le dépasse de toutes parts. L'esprit anglais se fait critique et cosmopolite : les idées de Fichte et de Jean-Paul passent en Carlyle, celle de Comte dans Lewes et Stuart Mill, celle de Gœthe dans Matthew Arnold. Carlyle aime l'Allemagne et fait connaître Lessing, Schiller, Gœthe, Herder. Stuart Mill aime la France et fait connaître Carrel, Guizot, Michelet, Augustin Thierry. Remarquez que cette sérieuse littérature qui poursuit ardemment la solution des grands problèmes scientifiques, sociaux et moraux ne s'adresse plus comme autrefois à quelques nobles ou lettrés cosmopolites, mais qu'aujourd'hui elle pénètre très profondément et, s'irradiant très loin, avec plus ou moins de clarté, va se réfléchir dans des millions de cervelles et de cœurs.

C'est de politique intérieure et de questions sociales que s'est surtout préoccupé Sydney Smith, et j'ai tenté de décrire l'ensemble de ses vues sur la société et le gouvernement. Sur ces sujets, la discussion est plus passionnante que sur les autres. Tout au moins les questions qu'elle soulève, étant plus grosses et plus visibles, intéressent la foule ; elles exigent une solution plus rapide, car les hommes pâtissent tant qu'ils ne les ont point

résolues. Il faut voir avec quelle rapidité les nouveaux courants éloignent la génération qui suit Sydney Smith de sa conception politique et sociale. Dès 1823, en fondant la *Revue de Westminster*, les deux Mill énoncent le programme démocratique et radical. Avec un instinct sûr, ils sentent que leur véritable ennemi n'est pas l'ancien tory, mais le whig libéral qui réclame en ce moment l'émancipation des catholiques et la Réforme, et, pour commencer, ils jettent une déclaration de guerre à la grande citadelle whig, d'où combattent Sydney Smith et ses amis. « Dans ce premier numéro, » écrit Stuart Mill[1], « mon père définit la *Revue d'Édimbourg* « comme organe politique, puis il fit une analyse « complète, au point de vue radical, de la cons- « titution anglaise. Il dénonça son caractère aris- « tocratique, la nomination de la Chambre des com- « munes par quelques centaines de familles ; il « montra comment les députés des comtés étaient « toujours les grands propriétaires terriens ; il définit « les différentes classes que cette étroite oligarchie « admettait à partager le pouvoir avec elle ; il décrivit « ce qu'il appelait les étais naturels de cette oligar- « chie, l'Église et la magistrature. Il montra la ten- « dance naturelle qu'avait une société aristocratique « ainsi constituée à se grouper en deux partis ; l'un « maître du pouvoir exécutif, l'autre cherchant à s'en « emparer en s'appuyant sur l'opinion publique sans

1. *Autobiography*.

« sacrifier le principe du gouvernement aristocra-
« tique. Il décrivit la politique que doit suivre un
« parti aristocratique, faisant de l'opposition et co-
« quetant avec les idées populaires pour s'assurer
« l'appui du peuple. Il montra comment cette poli-
« tique avait été suivie par les whigs et par la *Revue*
« *d'Édimbourg*, leur grand organe littéraire. Il les
« fit voir appliquant ce qu'il appela leur système
« de bascule, écrivant alternativement pour et contre
« toute question qui touchait aux intérêts des classes
« gouvernantes, tantôt dans des articles différents,
« tantôt dans des paragraphes différents du même
« article. Jamais attaque aussi formidable n'avait
« été dirigée contre la politique et le parti whigs ».
C'est qu'elle touchait le fond de la question en décrivant le whig et le tory comme des variétés du même type, partisans de la même forme de gouvernement, en se prenant à cette forme pour en faire triompher une nouvelle que le whig abomine autant que le tory. Voilà la jeune voix qui se lève, combien différente de toutes celles qu'on avait entendues jusque-là ! Ces nouveaux venus sont dépourvus de ce respect instinctif du passé, de la tradition, des institutions, des grands corps établis qui caractérise le whig. Surtout ils n'ont pas son amour du compromis pratique, son sens du détail : ils sont philosophes, logiciens. Tous, depuis le vieux James Mill, jusqu'à Cotter Morrison, jusqu'à M. Morley, jusqu'à M. Harrisson, ils connaissent et aiment les encyclopédistes français. Voilà leurs maîtres,

ceux dont, visiblement, ils suivent, non seulement la pensée, mais les procédés de pensée. Ils construisent des systèmes; ils proposent un nouveau plan de société; ils vont jusqu'au bout de leurs idées. Au fond, et Sydney Smith l'avait bien senti, ils ne prennent point pour pierre angulaire de toute leur philosophie sociale le fameux principe de la propriété qui fournit aux whigs leurs axiomes directeurs. Ils sont clairement démocrates. C'est pourquoi cette Réforme de 1832 qui, pour Sydney Smith, est une conquête admirable, après laquelle il faut se reposer longtemps, ils la déclarent insignifiante et même malfaisante. Qu'a-t-elle fait pour les paysans, les ouvriers, les pauvres? Elle n'est qu'une victoire de la bourgeoisie riche et prudente, de la *Middle Class* commerçante, et Smith l'avait dit en louant la réforme : « La majorité des nouveaux « membres sera composée de gentlemen propriétaires, nommés par des boutiquiers prospères. »

Or, la génération qui le suit se préoccupe de moins en moins des boutiquiers prospères et des gentlemen et de plus en plus de la misère de ces millions de travailleurs qui n'ont point droit de citoyen, et pour qui s'ouvrent[1] les nouveaux workhouses. Comme en France, en 1848, il devient clair que le régime jugé définitif par la bourgeoisie libérale, n'est qu'une étape. Comme en France, en 1848, le prolétariat surgit; il est là maintenant, non

1. En 1834.

plus obscur et silencieux, mais visible, posant ses énigmes auxquelles il faut bien répondre, auxquelles chaque homme qui sent et qui pense cherche une réponse. Vers 1834, par les premières démonstrations politiques des *Trades unions*, par des processions monstres, par l'agitation chartiste, plus rudement par les émeutes de Birmingham, de Sheffield, de Newport, de Newcastle; en 1835 par une pétition que signent 1 280 000 personnes, en 1848 par une pétition que couvrent 5 millions de signatures, la multitude prolétaire a fait entendre sa plainte et sa menace; la sage bourgeoisie avait compté sans elle; du moins elle avait cru pouvoir la conduire en troupeau obéissant et respectueux, et, de fait — comme on l'avait vu en 1831 — jusque-là, la multitude s'était rangée derrière elle. Voici que le troupeau s'arrête : il a trop souffert; avec inquiétude et tumulte, il se presse et se pousse en attendant qu'il puisse se conduire lui-même.

Chose admirable, ses conducteurs n'essayent pas de lui donner des coups de fouet. Même ils le regardent avec pitié. A la vue de l'homme pâle, aux yeux vagues, au front sillonné, au geste gauche, aux mains noircies qui sort de sa mine et de la fumée des grandes villes où Sydney Smith ne l'a pas aperçu, le nouveau cœur qui palpitait dans le roman, la poésie, la religion, se met à tressaillir. D'une voix foudroyante d'Ézéchiel, Carlyle dénonce les péchés d'omission des classes dirigeantes et proclame un décalogue, les devoirs des « capitaines d'indus-

trie[1] » et des bourgeois; il écrit l'Évangile du travail vénérable, — sacré, parce que c'est lui qui met l'homme en communion avec le divin. Et voici que sa voix, solitaire dix ans auparavant, éveille maintenant de multiples échos : « Jamais, dit Stuart Mill, on ne « s'est autant préoccupé de savoir comment la foule « est nourrie, vêtue, instruite[2], de savoir si sa condi- « tion s'est améliorée comme celle des autres classes. « Les droits du travail sont devenus la question du « jour. Un nouveau mouvement s'est dessiné aussi « violent qu'autrefois le mouvement contre l'escla- « vage. Partout on a vu surgir des sociétés pour « la protection des ouvrières ou des gouvernantes, « pour la construction de maisons d'ouvriers. D'autres « travaillent à donner aux pauvres, des parcs, des « promenades, des bains. Aux Communes, de grandes « minorités ont réclamé l'intervention de la loi pour « diminuer les heures de travail dans les manufac- « tures; on s'efforce de les limiter dans les boutiques. « Des associations se sont formées pour procurer du « travail aux ouvriers; cent systèmes ont été discutés « dans des meetings publics » pour hâter l'avènement « d'un nouvel ordre de choses où toutes les « formes du vice, de la misère et de la souffrance « physique disparaîtront ». Lui-même, le froid logicien, élevé dans l'idéologie systématique[3], voici que la lecture de Wordsworth, plus tard la fréquentation

1. *Past and Present — Chartism — Latter day pamphlets.*
2. *Dissertations and discussions* (Claims of Labour).
3. *Autobiography.*

de Carlyle, l'ont converti à la nouvelle foi mystique; la grâce l'a touché, en sorte qu'il y a maintenant en lui deux hommes qui se tourmentent l'un l'autre, un sentimental et un impeccable raisonneur, philosophe de l'expérience. Il est bien loin maintenant de Bentham et de son père :

« Autrefois, la propriété privée et l'héritage m'ap-
« paraissaient, comme à eux, le dernier mot de la
« législation : pour adoucir les inégalités qui résul-
« taient de ces institutions, je n'imaginais que l'abo-
« lition du droit d'aînesse et des *entails*.

« L'idée qu'il était possible de faire davantage pour
« supprimer l'injustice qui provient du fait que quel-
« ques hommes naissent riches et que la majorité
« naît pauvre me paraissait chimérique. Je ne voyais
« d'autre solution au problème que dans l'éducation
« des masses et la diminution de son taux d'accrois-
« sement. Bref, j'étais autrefois démocrate et pas du
« tout socialiste. Je devins moins démocrate, car je
« redoutais l'ignorance et la brutalité de la foule,
« mais la nouvelle idée que je me fais du progrès pos-
« sible dépasse les visées des démocrates et me clas-
« serait parmi les socialistes. J'aperçois une époque
« où la société ne sera plus divisée en paresseux et
« en travailleurs, où la règle que ceux-là ne mange-
« ront pas, qui ne travaillent pas sera appliquée à
« tous, où la répartition du travail, au lieu de dé-
« pendre de l'accident, de la naissance, sera dirigée
« par un principe de justice reconnu et appliqué. Le
« problème social de l'avenir me paraît être d'unir

« la plus grande somme possible de liberté indivi-
« duelle à une possession en commun des produits
« bruts du globe et à la participation égale de tous
« aux fruits du travail combiné de tous. L'égoïsme
« profondément enraciné, qui est le caractère de la
« société actuelle, n'existe que parce qu'il est nourri
« par les institutions présentes. Je ne considère nos
« institutions et nos formes sociales que comme pro-
« visoires. »

Tout le monde ne parle pas aussi clairement, mais le sentiment de justice et de charité qui inspire ces pages se répand par toute l'Angleterre et agit. Il passe dans le roman avec la *Sybil* de Disraeli, avec le *North and South*, de Mrs. Gaskell, avec toute l'œuvre de Dickens dont la main tremblante et pitoyable touche aux plaies des humbles qu'a meurtri la pesante roue tournante de l'industrie qui, indifférente, en machine, fabrique la richesse. Il passe dans la prédication de George Eliot, qui, montant dans des régions plus hautes que celles qu'habite Dickens, s'élevant au-dessus du frissonnement du simple artiste, enseigne en philosophe, avant Tolstoï et avec la même grandeur que lui, le dogme de la solidarité humaine, la religion de la souffrance, la morale du renoncement. Stuart Mill l'introduit, ce sentiment, dans l'économie politique : elle n'est plus, chez lui, cette science de pure logique, qui, considérant les hommes avec impassibilité, en corps inertes, soumis à des lois inflexibles, supprimait entre eux les liens du cœur. Quoi d'étonnant si toutes ces

aspirations aboutissent à des effets pratiques et finissent par diriger les actions de l'État comme celles des individus? Quoi d'étonnant si la législation devient sentimentale et si, dans son impérieux besoin de justice, elle oublie les vieux préceptes libéraux? Elle n'est plus faite pour des gentlemen ou des bourgeois, soucieux avant tout d'être maîtres absolus de leurs personnes et de leurs biens, isolés, indépendants chez eux, dans leur manoir, dans leur maison où nul n'a le droit d'entrer. Elle s'adresse à la foule ouvrière, habituée à la vie en commun dans les corons de l'usine, au travail en commun sous la discipline de l'usine. Naturellement, pour cette foule, la société idéale est une usine, où les ouvriers seraient bien traités, recevraient une part des bénéfices, auraient un petit logement sain, de nombreuses heures de repos, des lieux de récréation, des livres, une école pour leurs enfants, des vêtements et de la nourriture à bas prix, apportés par le chemin de fer des pays de production. Dans cette usine modèle, la souffrance physique est presque abolie ; on peut y être heureux, si minutieuse qu'en soit la réglementation. — Voilà la forme vers laquelle s'oriente la nouvelle législation si heureusement inaugurée, en 1846, par la loi qui, supprimant les privilèges économiques des squires et des fermiers, a établi, dans la Grande-Bretagne, le régime alimentaire propre à la vie industrielle. Combien systématique et philosophique cette législation, de plus en plus déductive, tout entière subordonnée à des principes

de sentiment, poursuivant une idée, s'éloignant de la pure politique d'affaires, de l'opportunisme whig, multipliant les commandements, intervenant entre les contrats, étendant partout la surveillance et l'action de l'État paternel et charitable, visant à l'unité et à l'uniformité, s'approchant par degrés de la construction communiste et socialiste, il faut lire pour le comprendre, la défense par Spencer de l'ancienne politique whig, son ardent plaidoyer pour l'individu contre l'État.

C'est ainsi que dans la législation, dans la littérature, dans la spéculation générale, dans les croyances, partout où l'homme agit, sent et pense, se manifeste, en Angleterre comme ailleurs, la graduelle apparition à la lumière d'un monde nouveau, mal ébauché encore, de structure indécise, à peine cohérent. Confusément, — avec quel sérieux et quelle passion ! — il cherche sa forme sociale, sa morale, sa religion, sa philosophie, c'est-à-dire ses formules de vie, son équilibre intérieur, son équilibre avec l'univers qui l'environne. Trouvera-t-il ces équilibres ? Est-il vraiment viable ? Ne sentons-nous pas déjà quelques-uns de ces vices profonds ? En Angleterre, spécialement, les cinq millions d'hommes qui vivent de leur salaire de la semaine continueront-ils à s'en contenter ? Et, question plus tragique, continueront-ils à le gagner[1] ? Plus généralement, n'y aura-t-il jamais de contradiction entre l'idée nou-

1. Voyez H. Ward : *The Reign of queen Victoria*. Preface.

velle que nous nous faisons du monde et les vieilles lois de la vie collective? La science ne contient-elle pas un germe malfaisant, destructeur de l'illusion sans laquelle l'homme ne peut pas vivre, et qui rongera le lien qui l'attache à lui-même, comme le lien qui l'attache à son groupe? — germe imperceptible encore, mais destiné peut-être à se manifester au milieu du développement de ce jeune monde, comme une maladie héréditaire qui laisse grandir l'homme, pour le tuer en pleine maturité. Quelles croyances antagonistes seront assez puissantes pour le faire avorter? Les vieux dogmes subsisteront-ils, et, s'il faut qu'ils disparaissent, pourra-t-on garder la miraculeuse essence, le précieux principe de vie qu'ils contiennent? — Sombres énigmes qui tourmentent aujourd'hui tous les cœurs et les intelligences et qui n'ont point inquiété Sydney Smith. C'est qu'il n'était pas un esprit dominateur et qui voit de haut, à la façon de Carlyle, un chef d'hommes, un « héros » rongé par le souci, parce qu'il sait la longueur et les dangers de la route où il conduit la foule. En bon sergent, il a marché, sans savoir où il allait, menant son peloton, s'acquittant bien de sa tâche, mais prenant l'étape qu'il fournissait pour la fin de la marche. Il a aidé ainsi à conduire l'Angleterre vers le monde nouveau, mais, quand il est mort, ses pieds n'y étaient pas entrés, ses yeux ne l'avaient point soupçonné. Faut-il l'en estimer heureux? — Ce monde est-il une terre promise?

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS..... V

CHAPITRE PREMIER

BIOGRAPHIE (1771-1807).

I et II. — Naissance et jeunesse de Sydney Smith..... 2
III. — Sydney Smith *Curate* à Nether-Avon..... 11
IV. — Sydney Smith à Édimbourg. — Fondation de la *Revue d'Édimbourg*. — Esprit de cette Revue. Sydney Smith à Londres..... 26

CHAPITRE II

CARACTÈRE DE SYDNEY SMITH.

I. — Son tempérament. — Sa vaillance et sa gaieté..... 33
II. — Sa volonté..... 48
III. — Ses instincts altruistes et sociaux; son sens du devoir..... 54
IV. — Portrait de Sydney Smith..... 63

CHAPITRE III

L'ESPRIT DE SYDNEY SMITH.

I. — L'imagination concrète..... 65

II. — Le sens du détail et du complexe..... 80
III. — Fréquence de ce genre d'esprit en Angleterre. — Ses grandes manifestations 89

CHAPITRE IV

PROBLÈMES POLITIQUES ET SOCIAUX.

I. — L'oligarchie anglaise au XVIIIe siècle..... 93
II. — Apparition de la grande industrie. — Mouvement de la population..... 99
III. — Effets sur les esprits. — Nouveaux besoins politiques. 102
IV. — Effets sur les âmes. — Nouveaux besoins religieux. — Impuissance de l'Église et de la religion officielles à les satisfaire. — L'esprit et le clergé de cette Église..... 112
V. — Apparition et propagation du méthodisme. — Renaissance de l'Esprit mystique et poétique..... 122
VI. — Nouveaux besoins sociaux et économiques. — Progrès des idées libérales et individualistes..... 135
VII. — Arrêt de développement produit en Angleterre par la Révolution française. — Opposition de la philosophie de la raison et de la philosophie du préjugé traditionnel. — La réaction tory. — Le code de guerre..... 140

CHAPITRE V

IDÉES GÉNÉRALES DE SYDNEY SMITH. — I. — LA MORALE ET LA RELIGION.

I et II. — Morale réaliste, utilitaire et active de Sydney Smith..... 165
III. — Son sens religieux..... 184
IV. — Sa religion optimiste, « pratique, rationnelle et aristocratique ». — Comment manifestée par le clergé et le culte anglicans..... 188

CHAPITRE VI

IDÉES GÉNÉRALES DE SYDNEY SMITH. — II. — LA SOCIÉTÉ ET LE GOUVERNEMENT.

I. — Sa conception utilitaire et positive de la politique.